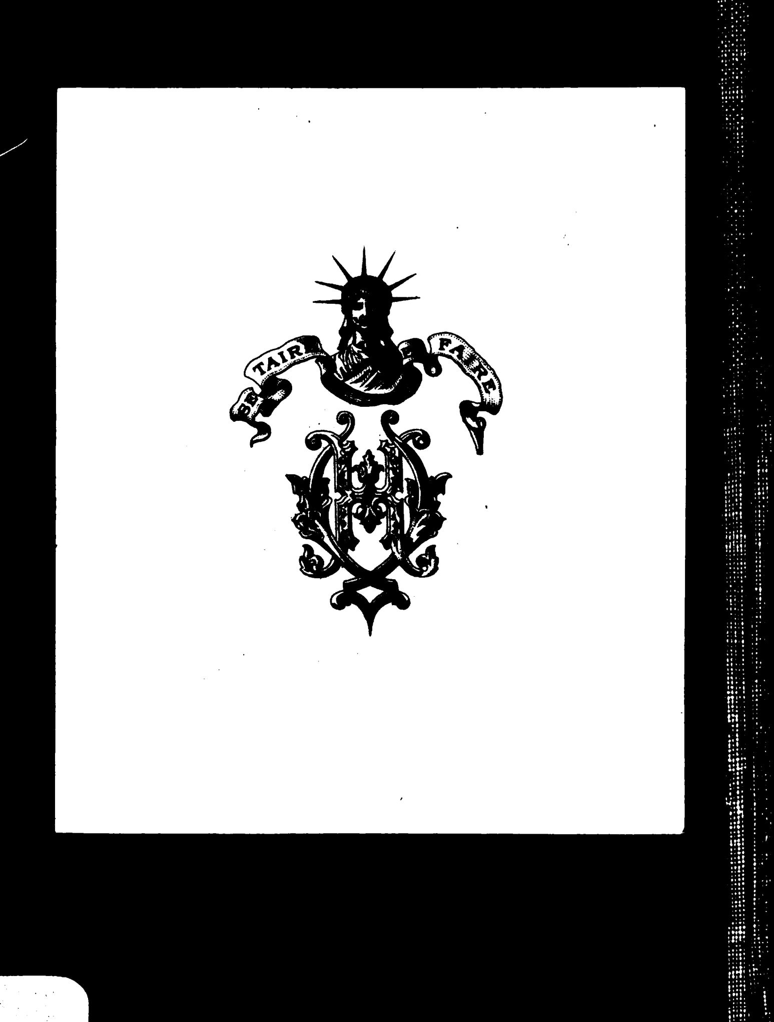

SE TAIR
E FAIRE

LES JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

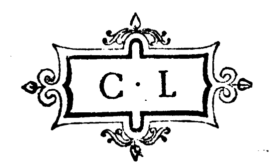
ISRAËL CHEZ LES NATIONS

PAR

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

DE L'INSTITUT

QUATORZIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1894

ISRAËL CHEZ LES NATIONS

DU MÊME AUTEUR

UN EMPEREUR, UN ROI, UN PAPE, UNE RESTAURATION (in-18, Charpentier). — L'Empereur Napoléon III et la politique du second empire. — Le Roi Victor-Emmanuel et la monarchie italienne. — Le Pape Pie IX, le Saint-Siège et l'Église. — La Monarchie espagnole sous Alphonse XII. . . . . 1 vol.

LES CATHOLIQUES LIBÉRAUX, L'ÉGLISE ET LE LIBÉRALISME, de 1830 à nos jours (in-18, E. Plon, Nourrit). 1 —

LA RÉVOLUTION ET LE LIBÉRALISME, essais de critique et d'histoire (in-16, Hachette, 1890). — Le Banquet du centenaire de 1789. — La Révolution et M. Taine. — Les Mécomptes du libéralisme. — La Révolution et la Séparation de l'Église et de l'État. — Nos hôtes de 1889. 1 —

L'EMPIRE DES TSARS ET LES RUSSES (in-8, Hachette).
— Tome I. Le Pays et les Habitants (3e édition). . . 1 vol.
— Tome II. Les Institutions (2e édition) . . . . 1 —
— Tome III. La Religion. . . . . 1 —

UN HOMME D'ÉTAT RUSSE (Nicolas Milutine), d'après sa correspondance inédite. — Étude sur la Russie et la Pologne pendant le règne d'Alexandre II (in-16, Hachette) . . . . 1 —

LA FRANCE, LA RUSSIE ET L'EUROPE (in-18, Calmann Lévy). . . . . 1 —

LA PAPAUTÉ, LE SOCIALISME ET LA DÉMOCRATIE (in-18, Calmann Lévy). . . . . 1 —

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

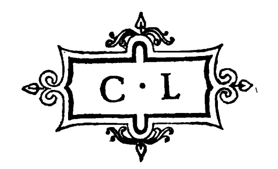
LES JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

ISRAËL CHEZ LES NATIONS

PAR

ANATOLE LEROY-BEAULIEU
DE L'INSTITUT

QUATORZIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

PRÉFACE

Ce livre a été écrit par un chrétien et un Français.

Comme chrétien, l'auteur est de ceux qui croient que l'esprit d'intolérance répugne au christianisme ; et rien ne lui paraît moins conforme à l'Évangile que les haines de races. Guerres de races ou guerres de classes, les jalousies des foules ne sauraient se couvrir de la robe du Christ. Aryens ou Sémites, ce n'est point par la proscription d'autrui que doit s'acheter le salut des peuples.

Comme Français, l'auteur est de ceux qui se persuadent que la France doit demeurer fidèle à

sa tradition de Justice et de Liberté. C'est l'unique grandeur et l'unique richesse que la fortune des armes ne lui puisse ravir. Plus dures ont été les épreuves qu'elle a traversées, plus redoutables semblent les dangers par lesquels il lui faudra passer, et plus il importe à son honneur qu'elle reste elle-même, qu'elle ne trahisse pas, aux yeux des peuples, les grandes idées dont elle a été le héraut parmi les nations. Les renier ne serait pas seulement, de sa part, une apostasie, ce serait perdre sa raison d'être dans l'histoire. Une France s'abaissant, plus de cent ans après 1789, à rogner la liberté religieuse et l'égalité civile, à faire des catégories entre ses habitants d'après leur nom ou leur origine, une telle France ne serait pas reconnue du monde.

Il se peut que, dans le legs déjà séculaire de la Révolution, il y ait des maximes téméraires et des thèses outrées, dont un peuple, infatué de son titre de souverain, se puisse griser jusqu'à la démence. Ce n'est assurément ni la liberté religieuse, ni l'égalité civile ; ni l'une ni l'autre n'ont rien qui porte au cerveau, et, après avoir été la première à les prêcher à l'Europe, la France n'ira pas les abjurer, alors que, grâce à notre propagande ou à nos exemples, elles ont, toutes

deux, conquis presque tous les États des deux mondes. A d'autres, la honte de semblables palinodies.

L'antisémitisme n'est conforme ni à nos principes, ni à notre génie national. Il nous est venu du dehors, de pays qui n'ont ni notre esprit, ni notre tradition. Il nous est venu d'outre-Rhin, de la vieille Allemagne, toujours prompte aux querelles confessionnelles et toujours imbue de l'esprit de caste ; de la nouvelle Allemagne, toute gonflée de l'orgueil de race et dédaigneuse de tout ce qui n'est point tudesque.

L'antisémitisme peut aussi se réclamer de la Russie, de cette énorme et informe Russie demeurée, dans ses steppes et ses forêts, à l'écart des grands courants de la vie moderne ; de la sainte Russie orthodoxe, à demi orientale, à demi asiatique, qui cherche l'unité nationale dans l'unité religieuse, et ne fait pas toujours meilleur visage au catholique et au luthérien qu'à l'israélite ; de cette Russie autocratique qui diffère de nous par toutes ses institutions et par toutes ses conditions économiques, politiques, religieuses ou sociales. Quelque sympathie que nous inspirent l'âme slave et le génie russe, les Russes, qui nous ont si souvent imités, seraient

fort étonnés de se voir copier par nous; autant vaudrait proposer au Tsar de prendre, pour ses moujiks et pour ses Cosaques, modèle sur la République française.

Les hommes de mon âge, grandis sous le second empire dans le culte de la liberté — elle était à la mode alors parmi la jeunesse — ont assisté à bien des spectacles troublants. Que de démentis donnés à la foi de nos vingt ans dans le Droit et dans la Justice! Combien de vérités qui nous semblaient acquises ont été remises en question par la passion intéressée, ou par les prétentions ignorantes des générations nouvelles! Que de conquêtes de la raison et de la liberté nous n'avons toujours pu défendre contre les violences de la force ou contre les falsifications de la sophistique des politiciens! Droits des peuples foulés aux pieds au nom du principe de nationalité qui s'annonçait à tous comme un principe émancipateur; les États européens transformés, pour un demi-siècle, en camps retranchés et, de nouveau, séparés par des barrières de douanes et des murailles de préjugés presque aussi hautes que la muraille de Chine; la liber de penser et la tolérance religieuse outragées cyn quement, ou violées hypocritement, par les part

qui s'en donnaient comme les champions; des lois d'exception, des décrets d'exil ou de confiscation, promulgués au nom de la liberté, en des pays soi-disant libres, par de prétendus libéraux; des appels au bras séculier, à la contrainte légale, à la tutelle de l'État, adressés, de tous côtés, au pouvoir par les intérêts et les appétits aux prises. Et cela, non pas seulement chez l'orientale Russie, encore enfoncée jusqu'au cou dans le moyen âge ou dans l'ancien régime, mais en Occident, en France, en Allemagne, chez les peuples prétendus les plus avancés de la vieille Europe. Ah! qu'elle est vieille, cette vieille Europe, et qu'elle a de mal à se rajeunir et à faire peau neuve! Qu'il lui en coûte de se dépouiller de ses préjugés et de ses routines pour prendre l'esprit des temps nouveaux!

Et ces temps nouveaux, ces temps que nous invoquions de tous nos vœux, que vont-ils nous apporter, et comment tiendront-ils leurs présomptueuses promesses? A en juger par les maximes et par les moyens que préconisent ceux qui s'en annoncent comme les représentants, ils risquent fort, ces temps nouveaux, de nous ramener aux pires pratiques du passé. Des hommes qui se vantent de frayer les voies de l'avenir prônent

ingénument les procédés de l'ancien régime et sourient béatement aux violences légales empruntées à l'ancien régime par les légistes de la Révolution. Songes d'avenir et gothiques préjugés, utopies de rêveurs épris d'un nuageux idéal et souvenirs attardés d'un passé suranné ; éternelles compétitions de races et toujours nouvelles jalousies de classes se mêlent et s'enchevêtrent dans la tête des lettrés comme dans les cervelles populaires. Il y a de tout cela dans l'antisémitisme, du vieux et du neuf, du moyen âge archaïque et du socialisme chimérique, des instincts réactionnaires et des passions révolutionnaires ; et c'est pour cela que, des salons mondains au cabaret de l'ouvrier, l'antisémitisme trouve de l'écho en des milieux si divers.

Il nous faut l'avouer, une fois de plus, nous avions trop présumé de la raison et mis trop de confiance dans la civilisation. Jusque dans les pays les plus cultivés du continent, elle a souvent bien peu de profondeur et de solidité, cette brillante civilisation moderne dont nos badauds étaient si ridiculement fiers. Elle n'a guère, dans nos orgueilleuses capitales, que l'épaisseur d'un mince vernis au-dessous duquel, pour peu que l'on gratte, on retrouve toutes les ignorances et

toutes les sauvageries des âges réputés barbares. C'est ainsi qu'à Paris, à Vienne, à Berlin, notre fin de siècle a l'humiliation d'entendre invoquer, par de bonnes âmes d'honnêtes gens, la proscription et la confiscation.

Ce n'est pas à dire que tout soit mal fondé dans les doléances des antisémites. Nullement. Qu'ils s'en prennent à nos mœurs publiques ou à nos mœurs privées, beaucoup de leurs griefs ne sont que trop justifiés. Au dehors comme chez nous et, dans notre France républicaine peut-être plus qu'ailleurs, ils ont raison ces bruyants antisémites, de dénoncer à grands cris certains procédés de gouvernement, certaines pratiques qui tendent à s'implanter dans la vie des nations modernes. L'antisémitisme a pu être, à son heure, une protestation de la conscience publique contre les complaisances coupables des hommes en place, contre la vénalité des politiciens et la domination tout ensemble occulte et cynique de financiers interlopes. A travers ses outrances et ses violences, l'antisémitisme est dans son droit quand il s'attaque au culte de l'argent, au trafic scandaleux des influences, à l'exploitation éhontée du peuple par les élus du peuple, ou encore quand il démasque l'hypocrite intolé-

rance d'inconséquents libres penseurs qui, de l'irréligion, comme de la corruption, se sont fait une méthode de gouvernement.

Elles sont malades, nos sociétés contemporaines, plus malades peut-être que ne l'imagine le plus convaincu des antisémites. L'erreur de l'antisémitisme est de se méprendre sur les causes du mal et sur le siège du mal. Il n'en aperçoit, ou n'en veut apercevoir qu'un symptôme, et ce symptôme, il le prend pour le principe morbide. L'antisémitisme est essentiellement « simpliste », comme on dit aujourd'hui : la complexité des phénomènes sociaux lui échappe, et cette infirmité, qui devrait être sa condamnation, est pour beaucoup dans ses succès près du populaire, dont la simplicité se laisse toujours séduire à ce qui lui semble simple.

Quand les juifs auraient tous les vices et toute la puissance que se plaît à leur attribuer la haine de leurs ennemis, il ne serait guère moins enfantin de voir, dans une poignée de Sémites, le principe des maux de nos sociétés contemporaines.

Il n'est pas vrai que, pour rendre la santé a[illegible] nations modernes, il suffise d'en retrancher le [illegible]-mite, comme le fer d'un chirurgien extirpe [illegible]

kyste ou une excroissance maligne. Le mal est autrement grave et autrement profond. Le mal est en nous-mêmes, dans notre sang, jusque dans la moelle de nos os; ce n'est pas un corps étranger qu'il suffise, pour guérir, d'enlever de nos chairs. Les juifs seraient jusqu'au dernier bannis de la terre de France, Israël aurait disparu de la face de l'Europe que la France n'en serait guère plus saine, ni l'Europe mieux portante. La première chose, pour guérir, c'est de connaître sa maladie. Or, l'antisémitisme nous fait illusion; il nous aveugle sur nous-mêmes en s'efforçant de nous faire croire qu'au lieu d'être en nous, la cause de notre mal est hors de nous. Pas d'erreur plus dangereuse. Nous sommes atteints d'une affection intérieure, qui tient à notre constitution et à tout notre régime, et les antisémites s'obstinent à nous répéter qu'il n'y a là qu'un mal superficiel, accidentel, étranger à notre race et à notre sang. Alors même qu'ils se vantent de mettre à nu nos plaies secrètes, ils en méconnaissent la nature; partant, au lieu d'en préparer la guérison, ils risquent fort de les envenimer.

Tel sera, je crois, le sentiment de tout lecteur assez réfléchi et assez indépendant pour se faire

une opinion conforme à sa raison et non aux antipathies du vulgaire. L'antisémitisme, alors même que ses griefs semblent le mieux fondés, se trompe sur le principe de nos maux. Cela, il m'eût été facile de le démontrer, d'une manière plus complète, si j'avais pu traiter, dans ce volume, de la finance, du capital et de l'ascendant de la Bourse. Il m'a fallu, malheureusement, laisser de côté, pour aujourd'hui, une partie de mon sujet, celle qui, par ce temps d'asservissement aux intérêts matériels, préoccupe surtout le public, la question d'argent. Je me proposais d'abord de lui consacrer un ou deux chapitres; mais cette question d'argent a pris une telle place dans nos sociétés démocratiques, elle prime si clairement partout, elle est d'une telle complexité et prête à tant de confusions qu'elle m'a paru valoir d'être traitée à part. Aussi ce volume sera-t-il suivi d'un autre où je chercherai à définir le rôle de l'argent chez les nations contemporaines.

Ce sera, pour moi, l'occasion de reprendre quelques-unes des vues émises dans mon livre : *la Papauté, le Socialisme et la Démocratie*. Entre ces deux sujets, aucun lien, semble-t-il. C'est une erreur, car l'antisémitisme aussi est une question

sociale. Et pour moi, en étudiant l'action du juif et le moderne Israël comme en examinant les enseignements du Pape sur le socialisme et sur la démocratie, j'ai toujours en vue le même objet : la liberté religieuse et la paix sociale. *Caritas et Pax*, telle reste ma devise ; — si je ne m'abuse, c'est une devise chrétienne qui ne messied pas à un Français.

Paris, avril 1893.

LES JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

ISRAËL CHEZ LES NATIONS

CHAPITRE PREMIER

NOMBRE ET RÉPARTITION DES JUIFS DANS LES DIVERS PAYS

Leur émancipation par la Révolution française.— Un grand nombre est encore soumis à des lois d'exception. — Le centre de gravité d'Israël. — Comment les courants historiques des migrations juives ont été retournés. — Recrudescence des haines contre les juifs. — L'antisémitisme. — Les trois principaux aspects de la question juive.

Il y a, dans le monde, sept ou huit millions de juifs, dispersés au milieu de cinq ou six cents millions de chrétiens ou de musulmans. Toute la question dite sémitique est déjà dans le rapprochement de ces chiffres. Par ce temps de démocratie, où le nombre veut être tout, le juif montre que le nombre n'est pas toujours tout. Dangereuse leçon pour qui la donne! Les « Sémites » tiennent bien de la place pour être si

peu. Il me semble entendre la foule leur dire : « Tu en prends plus que ta part ! »

Voici déjà un siècle que l'émancipation des juifs a été proclamée par la Révolution française. Le décret d'affranchissement est du 27 septembre 1791, c'est-à-dire de l'avant-dernière séance de l'Assemblée constituante[1]. Ce jour-là, comme d'habitude, la Révolution française croyait bien légiférer pour l'humanité. La prétention, cette fois au moins, n'était pas vaine. Le décret de la Constituante a fait son tour du monde. Des *ksour* du Maghreb africain aux campements des steppes de l'Asie, les tentes de Jacob ont retenti de l'écho de la salle du Manège. Ce 27 septembre 1791, qui ne nous rappelle rien, à nous chrétiens, est une des dates cosmopolites de la Révolution. C'est le 14 juillet de toute une race ; et la bastille renversée en cette pâle jour-

1. L'émancipation des juifs était le corollaire du premier article de la Déclaration des droits de l'homme : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. » Les juifs de France, dirigés par Cerf Berr et Beer-Isaac Beer, l'avaient bien vite compris. Ils eurent, dans l'Assemblée, des avocats divers et puissants : Mirabeau, l'abbé Grégoire, Talleyrand, Clermont-Tonnerre, Robespierre, Duport. L'opposition n'en fut pas moins vive, de la part de Rewbell et des députés de l'Alsace surtout. C'est pour cela que la Constituante ne se décida à reconnaître aux juifs les droits de « citoyens actifs » qu'à la veille de se dissoudre. Voyez l'abbé Jos. Lémann, *la Prépondérance juive*, première partie : *Ses origines*, ch. IV-IX ; Paris, 1889. — Graetz, *Geschichte der Juden*, t. XI, ch. V. — Théod. Reinach, *Histoire des Israélites*, liv. V, ch. II. — Cf. Eug. Seinguerlet, *Strasbourg pendant la Révolution ;* Paris, 1886.

née d'automne avait de plus hautes et de plus vieilles murailles que celle du faubourg Saint-Antoine. De tous les centenaires que nous a légués la Révolution, aucun peut-être n'a été célébré en plus de langues.

Heureuse ou néfaste, la France a pris, en septembre 1791, une initiative qu'ont suivie, successivement, presque toutes les nations. A vrai dire, elles n'y ont pas mis grande hâte. La plupart ne nous ont imités qu'à long intervalle, et, comme pour une besogne qui répugne, en s'y reprenant à plusieurs fois. L'Angleterre n'a achevé l'émancipation de ses juifs qu'en 1849 et 1858; le Danemark, qu'en 1849; l'Autriche-Hongrie, qu'en 1867; l'Allemagne, en 1869 et 1871; l'Italie, en 1860 et 1870; la Suisse, en 1869 et 1874; la Bulgarie et la Serbie, en 1878 et 1879. La Russie et la Roumanie à une extrémité de l'Europe, l'Espagne et le Portugal à l'autre, sont seuls à n'avoir pas encore suivi notre exemple.

Si tardives ou timides que fussent, à cet égard, les décisions des gouvernements étrangers, la question, pour nous, Français, était bien définitivement tranchée, — et cela, pour le globe, en même temps que pour la France. C'était, personne n'eût osé le contester, un des résultats acquis de la Révolution. Il n'y avait plus, à nos yeux, de question juive. Et voilà qu'avant qu'un siècle fût écoulé, ce qui semblait accepté de tous les États modernes était, autour de nous et chez nous-mêmes, bruyamment remis en cause. Encore un pro-

blème que les générations antérieures croyaient à jamais résolu et qui vient, de nouveau, se poser devant les générations nouvelles. Comme il arrive souvent, la réaction contre l'œuvre de la Révolution se produit à l'heure même où cette œuvre semblait achevée et entrée dans les mœurs[1]. C'est que, ici encore, contre la sentence de la raison abstraite, se sont insurgés les passions et les intérêts.

« Le 27 septembre 1791, un homme dans un costume antique, un vieillard à barbe de neige, au regard fixe et étrange comme celui d'une statue de marbre, écoutait haletant, » à la porte de l'Assemblée constituante, comme si un seul mot prononcé dans cette salle devait mettre un terme à ses souffrances, et, après une fatigue de deux mille ans, donner le repos à sa vieillesse. C'est ainsi, sous les traits légendaires du Juif errant, qu'un poète allemand[2] a peint l'attente d'Israël, le jour de son émancipation. Ahasvérus, à qui la France avait dit : « Repose-toi, » doit-il reprendre son bâton de voyage ? et, après avoir cru trouver un foyer et une patrie, lui faudrait-il recommencer sa marche sans fin, en éternel étranger ?

On s'imagine souvent que presque tous les juifs du globe, que tous les juifs de l'Europe, du moins, sont en

1 Voyez, dans le volume intitulé : *la Révolution et le Libéralisme* (Hachette 1890), notre étude sur « les Mécomptes du libéralisme ».

2. Louis Wihl, d'après Jos. Lémann, *la Prépondérance juive*, première partie, p. 244.

possession de l'égalité et de la liberté civiles. C'est une erreur. Les israélites qui jouissent des droits de citoyens sont peut-être encore en minorité. Une grande partie de la postérité d'Abraham est toujours soumise à des lois d'exception.

Il n'y a plus que deux États, en Europe, qui refusent de reconnaître aux juifs les droits accordés aux chrétiens[1]; mais ces deux États, la Russie et la Roumanie, contiennent plus de juifs que tout le reste de l'Europe ensemble. L'un d'eux, l'empire russe, renfermait peut-être, à lui seul, la moitié des juifs du globe.

On ne sait quel est exactement le nombre total des israélites. On peut l'évaluer, croyons-nous, à huit millions, à neuf au plus; dont six ou sept pour l'Europe seule. Sur ce chiffre, la Russie en possède trois ou quatre millions; quelques-uns disent cinq millions. Le nombre réel des juifs de l'empire russe est inconnu[2]. Si nous le connaissions, nous pourrions fixer, à quelque cent mille âmes près, la force numérique d'Israël.

1. Nous laissons de côté ici l'Espagne et le Portugal, où il n'est pas resté de juifs indigènes. Si, dans ces deux États, il n'y a plus de lois spéciales contre les israélites, si quelques juifs y sont revenus du dehors, ils n'auraient pas encore la liberté d'y ouvrir publiquement une synagogue.

2. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III; *la Religion*, liv. IV, ch. III. Les Russes paraissent se plaire à exagérer le nombre des sujets israélites du tsar. La situation faite aux juifs russes par la rigueur croissante des lois a, du reste, déterminé chez eux une émigration, qui doit déjà en avoir diminué le nombre.

Le territoire russe, sous les premiers Romanof, était encore interdit aux juifs[1] ; la Russie, aujourd'hui, renferme plus de juifs qu'aucun autre État. C'est un héritage de la Pologne, devenue, sur la fin du moyen âge, le centre d'Israël. Après l'empire russe, les deux États de l'Europe qui comptent le plus d'habitants israélites sont les deux autres puissances copartageantes de la Pologne, l'Autriche et la Prusse. L'Autriche-Hongrie seule a dix-sept cent mille sujets juifs : la Galicie en possède environ sept cent mille ; la Hongrie, six cent cinquante mille ; la Bohême, cent mille. Après l'Autriche-Hongrie, vient l'empire d'Allemagne, avec six cent mille israélites, dont les deux tiers dans le royaume de Prusse.

Les descendants de Jacob sont beaucoup moins nombreux dans les autres États de l'Occident ou de l'Orient. Ils sont plus de cent mille en Angleterre ; — un peu moins, quatre-vingt mille peut-être en France, dont les trois quarts à Paris ; — près de cent mille en Hollande, dont la moitié à Amsterdam ; — cinquante mille en Italie, particulièrement dans l'Italie du Nord et du centre. Il n'y a guère que dix mille juifs en Suisse ; six ou sept mille en Belgique ; cinq mille en Danemark ; trois mille en Suède ; quelques centaines en Norvège[2].

1. Voyez, par exemple, Orchanski, *Rousskoe Zakonodatelstvo o Evreiakh*, p. 179-180.

2. Voyez notamment, dans le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* (Hachette), le savant article : JUIFS, par Isidore Loeb. Si les chiffres que nous donnons ici sont parfois plus élevés, c'est

En Espagne et en Portugal, où vivaient, avant le xve siècle, un demi-million peut-être d'israélites, les juifs indigènes ont été chassés ou baptisés : il en est revenu de quinze à seize cents qui s'abritent à Gibraltar sous le drapeau anglais. Dans l'orient de l'Europe, la Turquie compte environ cent vingt mille juifs; — la Grèce, cinq ou six mille, la plupart à Corfou; — la Bulgarie, vingt mille; — la Serbie, cinq mille; — la Roumanie, moins de trois cent mille selon les israélites, plus de quatre cent mille selon certains Roumains[1].

Dans les autres parties du monde : en Asie, leur berceau; en Afrique, où ils avaient des colonies dès l'antiquité; en Amérique et en Océanie, où ils émigrent à notre suite, le nombre des juifs est notablement moindre. Toute l'Asie en compte à peine trois cent mille, dont la majeure partie dans l'empire ottoman,

que nous avons cru devoir tenir compte de l'imperfection des statistiques en certains pays, en Russie, par exemple; et, en d'autres, comme l'Angleterre ou la France, de l'augmentation récente des israélites par l'immigration. Pour la France, les chiffres recueillis par les consistoires ne donnaient que soixante-huit mille israélites, auxquels il faut ajouter environ quarante mille juifs d'Algérie. Mais parmi les juifs fixés ou immigrés en France, il en est qui ne conservent plus de lien avec la Synagogue, sans pour cela s'être faits chrétiens.

1. Le chiffre de quatre cent mille paraît sensiblement exagéré; il semble démenti par le nombre des décès relevés chez les juifs dans les statistiques officielles.

en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine même, où les juifs, rentrés peu à peu d'Occident, dominent de nouveau à Jérusalem. Les ethnologues en ont reconnu quelques milliers en Perse, en Asie centrale, dans l'Inde et jusqu'en Chine; là se sont conservés mystérieusement quelques débris d'antiques colonies d'Israël. En Amérique, où vont, chaque année, chercher un refuge des milliers d'émigrants juifs, il y a peut-être déjà un demi-million d'israélites, la plupart dans l'Amérique du Nord[1]. Quant à l'Australie et aux îles du Pacifique, les juifs ne font que commencer à s'y établir; on n'en compte peut-être pas encore vingt-cinq mille, débarqués depuis moins d'un tiers de siècle.

On voit que, à aucune époque, Israël n'a été aussi dispersé que de nos jours. Jamais il n'a possédé pareille ubiquité ; il est, en quelque sorte, présent partout, dans tous les pays de civilisation du moins. C'est pour le Sémite circoncis, autant que pour l'Aryen baptisé, que

1. Pour peu que l'on donne suite aux projets de colonisation du baron de Hirsch, les deux Amériques auront bientôt plus d'un million d'habitants juifs. En douze mois, de juillet 1891 à juillet 1892, il est débarqué aux États-Unis environ cent mille juifs. Il est douteux que l'immigration des juifs russes dans l'Amérique du Nord puisse longtemps se maintenir à un tel niveau. On sait que les États-Unis sont peu disposés à accueillir les immigrants sans ressources. Le gouvernement russe a, paraît-il, approuvé les plans de M. de Hirsch pour l'émigration graduelle des juifs de l'empire, dans une période de vingt-cinq ans; — c'est là une entreprise gigantesque, difficile à réaliser intégralement.

Colomb et Gama ont découvert des mondes nouveaux. Le juif est monté dans l'entrepont de nos vaisseaux, et il fait, de compagnie avec nous, le tour et la conquête du globe. On voit, en même temps, que, pris en gros, les juifs sont, aujourd'hui, une population essentiellement européenne : la grande majorité d'entre eux habite l'Europe, ou les colonies de l'Europe; et en maintes régions de l'Asie ou de l'Afrique, tout comme en Palestine, la plupart des juifs sont venus d'Europe, apportant avec eux des langues européennes.

Tous ces chiffres, même pour l'Europe, ne sont qu'approximatifs. Une chose, seulement, paraît certaine : jamais il n'y a eu autant de juifs. Presque partout le nombre des juifs tend à augmenter, et non seulement leur nombre absolu, mais leur nombre relatif, la proportion des juifs aux chrétiens. Dans l'orient de l'Europe, la population juive s'accroît par l'excédent continu des naissances sur les décès. Dans l'occident de l'Europe, comme en Amérique, la population israélite augmente surtout par l'immigration, par l'afflux des juifs, entraînés de l'Est à l'Ouest, des pays où ils sont le plus nombreux, vers les pays où ils sont le moins nombreux et où la loi ou les mœurs les laissent plus libres. L'Occident les attire par un double aimant : par ses richesses et par ses libertés.

Le centre de gravité d'Israël est dans l'ancienne Pologne et les contrées voisines de Russie, de Roumanie, d'Autriche-Hongrie. En 1772, les recensements officiels

donnaient, pour toute la population juive de Pologne et de Lithuanie, le chiffre de 308.500 âmes. Un écrivain polonais estimait que le nombre de ces juifs montait, en réalité, à 450.000[1]. Aujourd'hui, les descendants de ces 450.000 juifs polonais sont dix fois, peut-être douze fois plus nombreux. On ne saurait guère évaluer leur postérité, dans les trois empires héritiers de la Pologne, à moins de quatre ou cinq millions d'âmes. A juger de l'avenir prochain par le passé le plus récent, le judaïsme n'est pas près de disparaître. Il y a, au centre de l'Europe, un vaste réservoir de juifs dont le trop-plein tend à s'écouler vers l'Ouest.

Ces fils de l'Orient, originaires de l'Asie, sont arrivés de l'Occident[2]. Ils sont venus de l'Allemagne, vers le milieu du moyen âge, fuyant les persécutions partout soulevées contre les juifs sur la route des croisés. Ils ont multiplié à l'ombre des sapins de la Vistule et des bouleaux du Niémen, comme, au temps des Pharaons ou des Ptolémées, sous les palmiers du Nil. Un des traits caractéristiques de la race, qu'expliquent sans doute ses migrations successives, c'est sa faculté d'acclimatation sous tous les ciels. Le juif vit partout et multiplie partout.

1. T. Czacki, *Rosprawa o Zydach;* Vilna, — 1807, p. 216. — Cf. Brafmann : *Kniga Kagala*, t. I, p. 307.

2. Nous verrons qu'en Pologne, ou en Petite-Russie, ces juifs d'Occident ont pu se rencontrer avec des juifs, ou des prosélytes juifs, établis dans les steppes russes. Cf. chap. V, p. 137.

A considérer la répartition actuelle des israélites sur le globe, on croirait que le berceau de la maison d'Israël a été la Mazovie[1]. Pour n'en être pas persuadé, il ne faut rien moins que les témoignages précis de l'histoire. Et, de fait, si les terres polonaises n'ont pas été le point de départ historique de Juda, elles en sont devenues le centre géographique. C'est de ce nouvel Israël sarmate que, sous le stimulant de vexations et de souffrances à peine inférieures à celles endurées par leurs pères, les juifs modernes essaiment, sous nos yeux, en Europe et en Amérique. Le vent de persécution qui, depuis des siècles, a chassé la poussière d'Israël d'Orient en Occident et d'Occident en Orient, a soulevé, de nouveau, les débris des tribus : le vent s'est seulement retourné. Après avoir poussé les pères, d'Occident en Orient et du Sud à l'Aquilon, de France en Allemagne, d'Allemagne en Pologne, l'orage rejette les fils vers l'Occident. Les courants séculaires des migrations juives tendent à changer de direction. Le chemin de l'Est, du *far-East* de notre continent, est barré par une épaisse levée, les lois russes, qui, ainsi qu'une digue artificielle, ferment aux juifs l'intérieur de l'empire[2] ;

1. Le pays de Varsovie. Il est difficile de ne pas avoir cette impression devant les cartes qui montrent la densité relative de la population israélite sur notre continent. Voyez, par exemple, la carte publiée par l'*Anglo-Jewish Association*. (Rapport pour l'année 1888.)

2. Voyez l'*Empire des Tsars et les Russes*, t. III, liv. IV, chap. III.

force leur est de refluer vers l'Ouest. Les vieux États de l'Europe, les jeunes États de l'Amérique surtout, risquent ainsi de voir arriver sur eux, telle qu'un brusque mascaret, une longue vague d'immigrants juifs.

Avec le nombre et l'importance des juifs croissent les antipathies et les jalousies contre le juif. De là l'antisémitisme. A l'Occident, non moins qu'à l'Orient, — en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en France même, aussi bien qu'en Russie, en Roumanie, en Algérie, la question, pédantesquement appelée sémitique, a surgi devant des générations qui se seraient crues étrangères à pareilles disputes.

En Occident, comme en Orient, la question a plusieurs faces. On peut l'envisager sous trois aspects principaux, dont l'importance relative varie suivant les diverses contrées et les différentes époques. C'est, à la fois, une question religieuse, une question nationale, une question économique ou sociale. La complexité en fait l'acuité. Entre le juif et le chrétien, entre « le Sémite et l'Aryen », se dressent ensemble, ou tour à tour, l'intolérance confessionnelle, l'exclusivisme national, la concurrence mercantile, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus propre à diviser et à passionner les hommes. L'antisémitisme est, en même temps, une guerre de religion, un conflit de races, une lutte de classes. Il a sur les peuples trois prises diverses. De cette façon, s'explique son apparition simultanée, en

des pays si divers, à la fin du siècle de Pasteur et de Renan.

L'antisémitisme n'est pas uniquement un phénomène de rétrogression, ni un fait d'atavisme, bien qu'il y entre, selon la remarque de Lombroso, une part d'atavisme, de répugnance instinctive héritée des ancêtres. Si c'est un revenant d'un autre âge, il n'a pas eu de peine à s'équiper à la moderne. Tout en lui n'est pas ancien et suranné. Il est de son temps, il connaît le jargon du jour, il a passé par les universités allemandes, étudié Darwin et servi sous Bismarck ; il a quelque idée de Malthus et des économistes, surtout des « socialistes de la chaire » ; il se plaît à invoquer « les lois de l'histoire » ; il sait, au besoin, citer les auteurs à la mode et ne dédaigne point, à l'occasion, de faire le pédant. L'hébréophobie, chez lui, n'est pas seulement un rôle, une attitude ; il est de bonne foi. Il croit, tout le premier, au péril qu'il signale. C'est que, il faut bien le dire, la haine contre les juifs a trouvé des aliments nouveaux dans les idées nouvelles. Politiques, scientifiques, économiques, nos modernes théories lui ont fourni des armes qu'on n'aurait pas crues faites à son usage.

Il s'est trouvé que l'émancipation des juifs, accomplie par la Révolution, était indirectement menacée par les luttes et par les passions issues de la Révolution. De quoi a été rempli le XIXe siècle, si ce n'est par des luttes religieuses, des luttes nationales, des

luttes économiques? Autant de côtes par où l'antisémitisme se rattache intimement à l'histoire de notre temps.

Et, comme ce triple conflit de croyances, de races, de classes ne semble pas encore près de s'apaiser, on peut prévoir que l'antisémitisme survivra, lui aussi, au XIXe siècle, peut-être bien même au XXe siècle. Certains diront qu'il durera autant que le juif. En tout cas, il vaut une étude, moins pour lui-même, peut-être, que pour les questions qu'il soulève en chemin, car il touche à beaucoup, et aux plus graves.

CHAPITRE II

LE PLUS ANCIEN GRIEF CONTRE LES JUIFS, LE GRIEF RELIGIEUX.

I. Accusations portées contre le judaïsme et contre le Talmud. — Caractères du judaïsme. — Sa morale. — Le Talmud : son origine, son autorité. — La Mischna et la Ghémara. — La *Halakha* et la *Haggada*. — La haine des *goïm* et les deux morales du juif. — Ce qu'a été le Talmud pour le judaïsme. — II. Légendes et superstitions hostiles aux Juifs.— Le meurtre rituel.

I

La différence de religion n'est plus le motif principal des haines contre le juif. Elle ne l'a peut-être jamais été. Dans l'Espagne de Ferdinand et d'Isabelle, comme dans la France de Philippe le Bel, ou dans l'Angleterre de Jean sans Terre et d'Édouard I[er], la religion semble avoir été souvent le masque dont se couvraient, vis-à-vis des juifs, des passions d'un ordre tout terrestre. De nos jours, au contraire, ce serait plutôt l'inverse : le fanatisme est démodé. Si le souci des choses

du ciel anime encore parfois les antisémites, ils ont soin de s'en cacher. La plupart se déclarent exempts de toute passion confessionnelle, et on doit les en croire. Il reste, cependant, malgré tout, au fond de l'antisémitisme populaire ou lettré, un résidu d'antipathies religieuses. Chez le chrétien et chez l'israélite, dans l'Europe centrale et orientale notamment, persistent des croyances, des légendes, des superstitions qui contribuent à fomenter entre eux une aversion réciproque. Ni le sceptique, ni l'indifférent n'y échappent toujours. C'est par ce côté surtout que la répulsion pour les juifs est un legs des ancêtres, un fait d'hérédité, un trait d'atavisme. Les races conservent longtemps, à l'état d'instinct, des répugnances dont elles ne savent plus bien la cause.

Le moyen âge se croyait en droit de regarder le juif comme un objet de réprobation. Vexer le juif semblait acte de bon chrétien. Il a fallu que les papes le prissent, plusieurs fois, sous leur protection. Encore aujourd'hui, l'ombre de la croix du Calvaire se projette sur Israël dispersé. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que Westminster trouvait des orateurs pour soutenir qu'émanciper le juif, c'était faire mentir les oracles divins[1]. Les Juifs n'ont-ils pas crié : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ? »

1. Voyez Macaulay, *Critical and historical essays*, I, *Civil disabilities of the Jews*.

Peut-être y a-t-il encore des chrétiens qui se croient obligés de leur faire expier l'antique *Crucifige*. Ils ne savent donc plus, ces chrétiens oublieux, que le Christ, sur la croix, disait à son Père céleste : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Et Jésus disait vrai, et ce n'est pas à ses disciples de révoquer en doute sa parole. L'Évangile n'a jamais enseigné la vendetta, et est-ce à l'homme de se mettre, pour punir, à la place de Dieu ? Ainsi l'ont compris les saints les mieux pénétrés des maximes évangéliques. L'antisémitisme ne saurait se réclamer du christianisme : la haine contre les juifs s'inspire, non du sentiment chrétien, mais d'instincts antichrétiens.

Aussi la croix du Golgotha n'est-elle pas tout le grief du chrétien contre le juif. L'esprit de vengeance et les pieuses rancunes contre les bourreaux du « Fils de l'Homme » ne sont pas les seules prises que la religion puisse offrir aux ennemis des juifs. A défaut de l'Évangile, ils recourent au Talmud. Les aliments que refuse à leur passion le christianisme, beaucoup prétendent les trouver dans le judaïsme. Ils s'en prennent à ses traditions, à ses rites, voire à sa morale.

Il serait d'un ignorant de nier l'importance de la religion et des traditions juives chez les juifs. En Occident, il est vrai, la plupart délaissent peu à peu les pratiques du culte. Et ce qui inquiète les rabbins — à l'inverse des Églises chrétiennes, — l'indifférence religieuse est peut-être encore plus marquée chez les

femmes que chez les hommes. Le Français, qui ne connaît que les juifs de Paris, s'imagine volontiers que le judaïsme est une religion finie. Il n'en est rien.

Les juifs croyants et pratiquants, les juifs judaïsants sont encore nombreux. En Europe même, ils sont peut-être la majorité. En dépit de ses trente ou quarante siècles, la vieille loi n'est ni morte ni mourante. Pour voir quelle vie lui reste, il n'y a qu'à entrer, le vendredi, au coucher du soleil, dans les noires synagogues de Hongrie ou de Pologne, tout éblouissantes de lumière, quand le *hazzan*, la tête couverte du *talet*, entonne le chant du Sabbat. La pratique a beau en être malaisée, les rites et les observances d'Israël sont peut-être plus fidèlement observés que ceux d'aucune Église chrétienne, — quoique, pour des causes analogues, le respect des pratiques cérémonielles tende à diminuer chez les israélites, comme chez les chrétiens. A prendre les centres de la vie juive, on pourrait dire que le juif est encore le plus religieux des hommes[1]. Il est vrai que, pour faire de lui le plus indifférent, il semble souvent qu'il n'y ait qu'à le changer de milieu.

C'est le judaïsme, oserais-je dire, qui a fait le juif. Il a été le moule où ont été coulés, durant des générations, les fils d'Israël. Aussi, pour bien connaître le juif, faudrait-il connaître la religion qui l'a formé,

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III, liv. IV, ch. III.

le judaïsme talmudique, avec ses croyances, ses traditions, son rituel minutieux. L'étude en vaudrait la peine; peut-être la tenterons-nous quelque jour. Il serait curieux de rechercher en quoi le judaïsme et la morale juive diffèrent du christianisme et de la morale chrétienne. Ils se ressemblent et ils diffèrent comme la Bible et l'Évangile. Là même où elles sont d'accord, où toutes deux disent même chose, il y a, entre l'ancienne loi et la nouvelle, une différence d'accent, je ne sais quoi de plus tendre, de plus suave chez la fille que chez la mère. Un juif dirait que l'une est plus féminine, l'autre plus virile; que s'il y a plus de cœur et de sentiment dans la loi nouvelle, il y a plus de raison chez l'ancienne. Dans l'ancienne, en tout cas, l'au delà tient moins de place. C'est peut-être, au point de vue moral, la grande différence entre elles.

L'une regarde plus vers le ciel, l'autre tourne davantage les yeux vers la terre. Le judaïsme a moins de penchant au mysticisme et moins de goût pour l'ascétisme; il n'a jamais eu la folie de la croix et du renoncement. Sa foi a un caractère éminemment pratique. C'est là, tout ensemble, sa supériorité et son infériorité. Sa morale, son culte, son rituel même, ont pour objet la vie terrestre. Il y a, chez lui, une sorte de positivisme inconscient. Ses observances ne semblent, le plus souvent, que des pratiques hygiéniques, ou se laissent aisément ramener à des règles d'hygiène. — « Faites cir-

concire vos fils; ils vous en sauront gré, assurait un médecin israélite qui n'avait de foi qu'en la Science; et voulez-vous éviter la tuberculose et les maladies parasitaires, ne mangez que de la viande *kacher*. »

On a beaucoup discuté pour savoir si les anciens Hébreux croyaient à la persistance de la personnalité humaine au delà des ténèbres du *Schéol*. Que les *cohanim* sadducéens fussent, ou non, les représentants de la tradition, l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps sont déjà, dans le Talmud, des dogmes de la Synagogue[1]. N'importe, la *Thora*, comparée à l'Évangile, n'en semble pas moins plus préoccupée de la vie présente que de la vie future. A l'inverse de la loi nouvelle, la loi mosaïque nous paraît orientée vers la terre et les jours mortels. Les mystérieuses demeures des élus tiennent moins de place dans les visions du prophète que dans celles de l'apôtre. L'un fait, plus que l'autre, songer à ce que l'œil n'a point vu, à ce que l'oreille n'a point entendu. Le Talmud a beau lui dire que ce monde n'est qu'une hôtellerie au bord de la route, le monde, pour le juif, semble quelque chose de plus réel ou de plus durable que pour le chrétien; ce n'est pas seule-

1. L'immortalité et la résurrection ont leur place dans la profession de foi en usage, depuis Maïmonide, dans tout le monde israélite. Elles en forment le treizième et dernier article, que je trouve ainsi libellé dans un catéchisme israélite : (Je crois) « que l'âme est immortelle et qu'un jour viendra où Dieu rappellera les morts à la vie. »

ment une figure qui passe. Sa religion ne l'oblige point autant à faire fi des joies et des biens terrestres ; elle ne se gêne pas pour les lui promettre, comme une récompense. Elle semble faite pour la vie et pour les combats de la vie. Par là, elle n'est point étrangère aux succès du juif dans les luttes de ce monde. Israël doit à sa loi une bonne part de sa force : les biens qu'elle lui a promis, elle les lui a donnés.

Ce n'est point là ce qui, dans le judaïsme, choque le politique ou le philosophe. Tout au contraire, l'utilitarisme moderne lui en saurait gré; il lui donnerait volontiers la préférence sur ses deux grands rejetons, le christianisme et l'islam. Et pourtant, c'est cette morale israélite que nous osons incriminer. — Comment cela? Il semble blasphématoire d'entendre des chrétiens taxer d'immorale la religion dont ils tiennent le Décalogue, la loi dont le Christ et les apôtres ont scrupuleusement observé les préceptes. Cette apparente contradiction s'explique de deux façons. Et, d'abord, on peut établir une distinction entre l'antique hébraïsme et le judaïsme moderne, entre la Bible et le Talmud. Puis, l'ancienne loi elle-même, un chrétien peut montrer qu'elle était, avant tout, une loi nationale, propre aux juifs, fondée sur un contrat entre Dieu et Israël, sur une alliance entre Iahveh et son peuple. A cet égard, peut-on dire, l'œuvre du christianisme a moins été d'achever la loi que de l'étendre à toutes les nations. De là, contre les juifs et contre le judaïsme,

un double chef d'accusation, qui peut se ramener à un seul, car le reproche principal fait au Talmud, c'est qu'il a. renforcé l'exclusivisme national, déjà sensible dans la Thora.

Qu'est-ce donc que la morale de la Bible? C'est le Décalogue; c'est même davantage, car les préceptes du Décalogue ont presque tous un caractère négatif, et la morale biblique, chez les prophètes surtout, s'élève incomparablement plus haut. Des israélites ont retrouvé dans l'Ancien Testament, comme en morceaux épars, presque tout le sermon de la Montagne[1]. La grande maxime dans laquelle se résume la morale évangélique : « Aime ton prochain comme toi-même, » est déjà dans le *Pentateuque*[2]. Et cet amour du prochain, les docteurs et les rabbins l'ont, depuis Hillel, inculqué à la Synagogue[3]. Le Talmud est même, à cet égard, en progrès sur la Bible; il est plus près de l'Évangile

1. Ainsi, par exemple, M. Rodrigues : *les Trois Filles de la Bible.*

2. *Lévitique*, XIX, 18.

3. Les docteurs, à l'époque d'où est sorti le Talmud, étaient, on le sait, partagés entre deux écoles rivales, celle de Schamaï, plus rigoriste, celle de Hillel, plus large. Un païen avait dit à Schamaï : « Je me convertirai à ta religion, si tu peux me l'enseigner pendant que je me tiens debout, devant toi, sur un pied. » Schamaï le repoussa. Le païen fit la même demande à Hillel, qui lui répondit : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; c'est là toute la loi; le reste n'en est que le complément et le commentaire. » — Moïse Schwab, *le Talmud de Jerusalem*, introduct., p. XXXIX.

par l'esprit, comme par les dates. — Mais, dit-on, le mot de prochain, sur les lèvres du juif, est équivoque. Dans la bouche du chrétien, dégagé de tout esprit de tribu, aucun doute : le prochain, c'est l'homme de toute race, juif, grec ou barbare. Dans la bouche du juif, le prochain, c'est le juif. L'étranger, le *gher* ou le *goï* n'est pas le prochain. Ce qui est interdit envers le juif est permis envers le non-juif. Ainsi le prêt à intérêt, l'usure, défendu par le *Pentateuque* vis-à-vis des fils d'Israël, est toléré vis-à-vis de l'étranger[1]. Et de même du reste. Le juif a deux morales : une pour ses frères de Juda, une pour les autres.

On sent la portée de l'accusation. La qualité d'homme, les droits inhérents à la personnalité humaine, la loi juive, affirme-t-on, ne les reconnaît qu'aux juifs. Les gentils, les *goïm*, n'ont pas de droits vis-à-vis d'Israël; et, envers eux, le juif n'a pas de devoirs. — A cela que répondent les israélites? Ouvrez la Bible, disent-ils, vous y rencontrerez la réfutation de ce mensonge. Voulez-vous des textes? Quoi de plus précis que ce verset : « Vous traiterez le *gher*, l'étranger en séjour parmi vous, comme un indigène au milieu de vous; vous l'aimerez comme vous-même, car vous avez été étranger dans le pays d'Égypte[2]. » Cette prescription est

1. Cela même est contesté par plus d'un commentateur. Voyez Rabbinowicz, *Législation civile du Talmud*, t. III, introduct.; et Kayserling, *Der Wucher und das Judenthum;* Pest, 1882.

2. *Lévitique*, XIX, 34. Cf. *ibid.*, XXIV, 2, *Deutéronome*, X, 18, 19.

répétée plusieurs fois en termes solennels. La fraternité humaine est partout dans l'Ancien Testament, à l'origine, comme à la fin des temps ; elle est dans les traditions de la création, aussi bien que dans les espérances messianiques. On pourrait dire que c'est un des dogmes essentiels de l'hébraïsme. Le judaïsme est peut-être la moins exclusive de toutes les religions ; il fait profession de croire au salut de tous les hommes de bien, sans distinction de culte[1]. L'esprit d'exclusivisme national, dont semblent empreintes quelques pages de la Bible, ne doit pas donner le change. Il faut, ici, distinguer les lois politiques des lois religieuses, ce qui est de l'État juif, et ce qui est de la foi israélite[2]. — Passe pour la Bible, disons-nous, encore que pareille distinction soit souvent malaisée; mais le Talmud ? Rabbi Simon ben Johaï n'a-t-il pas dit : « Le meilleur des *goïm*, tue-le. » Et ce n'est pas le seul texte de ce genre.

— Il est vrai, répliquent les juifs ; il se trouve, çà et là, dans le Talmud, des paroles inspirées d'une sorte de fanatisme national ; mais, avant d'en rien conclure, il faut savoir ce qu'est le Talmud. Le savez-vous ? Avez-

1. Le Talmud même (*Kama*, fol. 38) dit expressément : « Le non israélite qui suit la loi de Dieu ne vaut pas moins qu'un grand-prêtre. » — S. D. Luzzatto, *il Giudaismo illustrato;* Marco Mortara : *il Pensiero israelitico*, p. 156 (Mantoue, 1892).

2. Cette distinction entre les dispositions politiques, de leur nature temporaires et caduques, et les lois religieuses données à Israël, pour tous les pays et pour tous les temps, a été confirmée solennellement par le grand Sanhédrin réuni sous Napoléon.

vous une idée de la *Mischna* et de la *Ghémara?* Connaissez-vous la différence de la *Halakha* et de la *Haggada?* Vous paraissez vous imaginer que le Talmud de Babylone ou de Jérusalem est, pour nous, un livre inspiré, à tout le moins, une règle de foi. Il n'en est rien. Le Talmud n'est qu'une vaste compilation d'opinions, souvent contradictoires, de diverses écoles et de diverses époques. Autour de la *Mischna*, recueil des anciennes décisions rabbiniques, s'est amoncelé, sous le nom de *Ghémara*, un amas énorme et incohérent de commentaires, d'annotations, de gloses, de discussions de toutes sortes. Pour citer le Talmud, il faut en connaître la valeur ; vous ne pouvez lui attribuer plus d'autorité que nous ne lui en reconnaissons nous-mêmes.

Sur ce point, les rabbins ont raison. Si nous voulons invoquer le Talmud, il nous faut apprendre ce que c'est, d'où il vient, ce qu'il vaut. Le mieux serait de commencer par le lire. Justement, c'est là le difficile. Aucun livre n'est moins accessible : pour s'attaquer à l'original, écrit souvent dans une langue obscure, composite, partie en hébreu (la *Mischna*), partie en araméen de diverses époques (la *Ghémara*), il ne suffit point de savoir l'hébreu. Le juif de Russie ou d'Orient, qui passe sa vie à étudier le Talmud, le déchiffre plutôt qu'il ne le lit. De traductions en langues modernes, il n'en est que d'incomplètes ou d'imparfaites ; et, avec les difficultés de tout genre d'un pareil travail, il serait téméraire d'espérer, de longtemps, beaucoup mieux.

Nous avons en français, — en 12 vol. in-8°, — une version récente du Talmud de Jérusalem, le plus ancien, mais aussi le plus obscur, le moins vaste et le moins répandu, celui qui a le moins d'autorité[1].

Essayons-nous de pénétrer dans l'immense dédale de la Mischna et de la Ghémara, nous y trouvons de tout : de la théologie, de la morale, de la politique, de la jurisprudence, de la médecine, de la casuistique. Nous y rencontrons aussi des fables, des légendes, des formules magiques. C'est l'informe encyclopédie des traditions religieuses et juridiques, et aussi des rêveries et des préjugés d'Israël vaincu, — le tout sous forme de procès-verbaux des séances tenues par les académies rabbiniques. On y trouve souvent rapportées des opinions différentes; comment s'étonner si l'on y découvre des contradictions, du fatras, des idées enfantines ou séniles à côté de pensées sublimes, beaucoup de pierres à côté de quelques perles? Supposons, un instant, nos scolastiques du moyen âge, nos canonistes, nos hagiographes et notre légende dorée, nos casuistes du XVI[e] et du XVII[e] siècle réunis, sans critique et sans choix, en une sorte de *corpus*. Une pareille somme d'écrits

1. Traduction de M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale; Paris, Maisonneuve, 1878-1890. — Le Talmud dit de Jérusalem est l'œuvre des écoles de Palestine; le Talmud dit de Babylone l'œuvre des écoles de l'Euphrate. La Mischna (répétition de la loi, *Deuterosis*) est la même dans les deux Talmuds; le commentaire, la Ghémara (complément), seul varie.

théologiques, approuvés ou non par l'Église, serait-elle toujours d'accord avec nos modernes notions de droit et de justice? Le juif qui prétendrait y chercher la morale chrétienne serait-il embarrassé d'y relever des propositions malsonnantes ? Ne s'est-il point, par exemple, rencontré des théologiens pour enseigner que les princes n'étaient pas obligés de tenir la parole donnée à un hérétique ? Et l'application de cette inhumaine doctrine n'a-t-elle jamais été réclamée par des prêtres du Christ ?

Avons-nous oublié ce que la verve de Pascal a fait des subtilités de nos casuistes ? Quoi de surprenant si le Talmud, vieux déjà de quinze siècles, contient des maximes qui choquent notre conscience contemporaine ? Ce qui doit nous surprendre, ce n'est pas les erreurs, les puérilités, les âpretés de la Mischna ou de la Ghémara, mais bien plutôt la délicatesse ou l'élévation de certaines de leurs vues, l'ingéniosité de leurs discussions, l'humanité, pour ne pas dire la charité de leurs décisions. Veut-on juger ces vieux monuments talmudiques, il nous faut les replacer dans le cadre de leur temps, comparer, par exemple, la jurisprudence des rabbins de Babylone ou de Tibériade aux lois des Francs ou des Visigoths, ou mieux encore, aux Pandectes de Justinien, car le Talmud est, avant tout, un *corpus juris*. Force nous est bien alors de reconnaître que l'avantage n'est pas toujours aux chrétiens [1].

1. On sent souvent, du reste, dans les décisions des *rabbis* du Talmud, l'influence du droit romain.

« La Ghémara nous offre, le plus souvent, l'apparence d'une mer infinie de discussions, digressions, récits, légendes[1]. » Au sein de cette « mer talmudique », comme disent les docteurs, on distingue deux courants, tantôt parallèles, tantôt opposés, qui se croisent en tout sens. Le premier se nomme *Halakha*, — règle, *norma ;* le second s'appelle *Haggada*, — légende, *saga*, recueil des *on-dit* de toute sorte sur toute question. La *Halakha* seule peut faire loi. Culte, dogme, morale, législation civile ou religieuse, elle seule fait autorité, comme expression de la loi orale qui complète la loi écrite, de cette loi orale que les docteurs prétendaient faire remonter également à Moïse et au Sinaï et que, jusqu'à la fermeture des écoles juives, il était, dit-on, interdit de mettre par écrit. La *Haggada*, au contraire, dans son infinie variété, avec ses récits édifiants, ses paraboles, ses fables orientales, ses homélies, ses curiosités scientifiques, ses discussions anatomiques ou médicales, ses recettes magiques ou pharmaceutiques, la *Haggada*, pour nous la partie la plus curieuse du Talmud, est, pour le juif, sans autorité. Elle ne saurait faire loi. « On ne décide pas d'après la *Haggada*, » est-il dit dans le Talmud même. On ne saurait, d'après elle, « ni permettre, ni défendre ; ni déclarer pur, ni déclarer impur ». Cette distinction de

1. Arsène Darmesteter, *Reliques scientifiques*, le Talmud. Cerf, 1890.

la *Halakha* et de la *Haggada*, on en sent l'importance; qui veut citer le Talmud doit se garder de les confondre, par ignorance ou par calcul[1].

Le Talmud, en plus d'une page, témoigne de peu de tendresse pour les *goïm;* mais quels sont ces *goïm* maudits par le Talmud? Ce sont les Grecs d'Antiochus, les Romains de Titus et d'Adrien, les mages des rois Sassanides. Israël, persécuté dans sa nationalité et sa religion, se raidissait contre les ennemis qui menaçaient de l'exterminer. Nombre des sentences, tant reprochées au Talmud, sont moins des règles de conduite, ou des préceptes de morale, que des cris de guerre contre les destructeurs du Temple et les oppresseurs de Juda[2]. Il faut toujours avoir présent que le Talmud de Babylone a été composé entre la chute de Juda et les persécutions des juifs par le fanatisme des mages. Ses *goïm* sont bien moins des chrétiens que des païens, romains ou perses. Quand Simon ben Johaï s'écrie : « Le meilleur des *goïm*[3], tue-le; le meilleur

1. Voyez, par exemple, Derembourg, art. TALMUD, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger.

2. Voyez la *Revue des études juives*, I, 1880, p. 256-259. — Isidore Loeb, *la Controverse sur le Talmud sous saint Louis.*

3. Le texte édité par M. Berliner (*Raschii in Pentateuchum commentarius;* Berlin, 1866) porte : « Le meilleur des Égyptiens. » C'est à propos de l'Exode et du passage de la mer Rouge, en effet, que le rabbi prononce ces paroles. Dans le traité des *Soferim* (xv, 10), R. Simon B. Johaï dit : « Le meilleur des *goïm*, en temps de guerre, on peut le tuer. » — Voyez Isidore Loeb : *Ibid.*

des serpents, écrase-lui la tête, » les *goïm* que désigne le *rabbi* sont les Romains d'Adrien, les profanateurs de la ville sainte, dont ses yeux ont vu les cruautés ; en appelant sur eux la mort, il est dans le cas de légitime défense : il ne fait que leur appliquer la loi du talion. Certes, de pareils mots ont une âpreté sémitique. Ce n'est pas de tels vœux que faisaient, pour leurs bourreaux, les confesseurs du Christ, saint Polycarpe devant le proconsul de Smyrne, ou la vierge Blandine dans le cirque de Lyon. Mais le vieil évêque et la jeune esclave étaient chrétiens, et nous gardons le droit de croire à la supériorité du christianisme. Entre le martyr chrétien et le réfractaire juif du Iᵉʳ ou du IIᵉ siècle, il y avait, en outre, une différence : le chrétien ne songeait qu'à son Dieu, le juif pensait à son peuple, non moins qu'à sa religion. Ce qui parlait en lui, c'était autant la patrie détruite que la foi outragée ; et si la foi peut pardonner, le pardon n'est pas toujours permis au patriote.

Il se trouve, du reste, dans le fatras du Talmud, des passages où le juif n'est guère traité avec plus de douceur que le *goï*. C'est ainsi que rabbi Johannan a dit : « Un homme du peuple juif, déchire-le comme un poisson. » Il y a, dans le Talmud, nombre d'exagérations de cette sorte qu'il serait ridicule de prendre à la lettre. Que des juifs du moyen âge, tenus en servage par les princes et pillés par le peuple, aient appliqué à leurs persécuteurs chrétiens les imprécations

du Talmud contre les oppresseurs païens d'Israël, comment s'en scandaliser ? De qui auraient-ils appris à les traiter en frères ? Pour apprécier les maximes et la conduite des juifs vis-à-vis des *goïm*, il serait peu équitable d'oublier les procédés des chrétiens à l'égard des juifs.

Notre morale chrétienne ne distingue point entre le chrétien et l'infidèle [1]. Pouvons-nous dire, pour cela, que nous ayons toujours traité les juifs comme notre prochain ? Les chrétiens ne se sont-ils jamais permis contre les juifs ce qu'ils se seraient interdit à l'égard de chrétiens ? Cette charité chrétienne qu'un saint François étendait à « nos frères », les animaux des bois et les oiseaux du ciel, nos pères l'ont-ils témoignée au juif ? Si ce dernier a parfois comparé les *goïm* à des animaux impurs, le chrétien est-il demeuré en reste avec ces « cniens de juifs ? » En France et dans presque toute l'Europe, il n'y a guère qu'un siècle, les juifs, à l'entrée des villes, étaient assujettis aux mêmes droits que le bétail [2]. Et c'était chose naturelle, vu l'estime

1. L'exclusivisme national ou religieux reproché à l'Ancien Testament, l'Évangile, cependant, pour qui veut y regarder de près, n'en est pas toujours absolument dégagé. Il s'y rencontre des paroles comme celles-ci : *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus* (Math., xv, 26 ; Marc, vii, 27). Et cette parole d'inspiration judaïque, dite au profit des juifs, a plus d'une fois au moyen âge, été retournée contre eux.

2. Ce droit de péage ou *Leibzoll* n'a été aboli que par Louis XVI. Voyez, par exemple, M. l'abbé Jos. Lémann, *l'Entrée des Israélites dans la société française*, 1886, chap. Ier.

où les tenaient nos pères. Durant des centaines d'années, notre fraternité chrétienne pour les juifs ne s'était guère manifestée que par le pillage, par la rouelle jaune, par les grilles des ghettos et les bûchers des autodafés. Combien, en les molestant, ont cru faire œuvre pie ! Combien, en niant la dette due au juif, ont cru, en conscience, que frauder le juif n'était pas manquer au prochain ! Faut-il rappeler l'affaire des fausses quittances d'Alsace qui fit tant de bruit, à la veille de la Révolution [1] ? On a souvent accusé les rabbins, contrairement à la loi d'Israël, d'enseigner que les juifs n'étaient pas liés par leur serment envers les *goïm* [2]. Le même reproche n'a-t-il pas été adressé aux catholiques par rapport aux hérétiques ? Si aucun chrétien, à ma connaissance, n'a enseigné pareille doctrine à l'égard des juifs, que de chrétiens se sont fait peu de scrupules de mentir contre le juif ! Encore aujourd'hui, en Hongrie, en Pologne, en Russie, en Roumanie, quand un juif comparaît devant la justice, le juge est souvent contraint d'avertir les témoins chrétiens qu'ils sont tenus de dire la vérité, même si la vérité est favorable au juif.

En pareille matière, les préceptes de la religion ou

1. Voyez Graetz, *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten*, t. XI, ch. II. — Jos. Lémann, *Ibid.*, liv. I, ch. II.

2. Cela est en contradiction non seulement avec la loi, mais avec le Talmud, et avec l'enseignement de Maïmonide et des docteurs; voyez entre autres, Marco Mortara, *Il pensiero israelitico* (1892), p. 130.

de la morale ont moins d'empire que les mœurs. Ce qu'il faut accuser, ce n'est point l'enseignement des rabbins, des curés ou des popes, c'est une sorte de perversion réciproque de la conscience juive et de la conscience chrétienne, par des siècles de rancune et de mauvais vouloir mutuel. Pour que nous soyons en droit de demander au juif de nous traiter en frères, il nous faudrait montrer au juif un peu de cette charité chrétienne dans laquelle se résument la loi et les prophètes.

Les docteurs qui relèvent, laborieusement, dans le Talmud, les traces des haines judaïques oublient, trop souvent, et l'époque où a été composé le Talmud, et la façon dont il a été rédigé. Le Talmud, nous l'avons dit, n'est que le procès-verbal des opinions des écoles rabbiniques entre le Ier siècle avant notre ère et le IVe ou Ve siècle après Jésus-Christ. Ce qu'il y faut chercher, c'est la pensée juive, à la veille et au lendemain de la chute de Jérusalem. Dans toute sa longue histoire, Israël n'a pas connu d'époque plus tourmentée. Pendant que ses *rabbis* compilaient la Mischna ou la Ghémara, il traversait la crise de son existence. Il passait, malgré lui, sous le dur laminoir romain ou perse, de l'état de nation à l'état de religion. Après avoir été, durant des siècles, un peuple compact, il allait devenir une tribu religieuse éparse dans le monde. De pareilles mues ne s'opèrent pas sans souffrances, ni sans résistances. Il semblait que, le Temple renversé, le culte de Jéhovah ne pût survivre à son peuple ; que Juda, chassé de son

héritage et dispersé aux quatre vents, dût périr tout entier. N'allait-il pas disparaître au milieu des nations et se perdre dans l'océan des gentils, sur lequel flottaient au loin ses épaves?

Le grand souci des docteurs fut de sauver, l'une par l'autre, la religion et la nationalité; toutes deux leur semblaient indissolublement liées. Qui eût osé prévoir que l'une saurait survivre indéfiniment à l'autre? De là, en même temps, l'exclusivisme national et le ritualisme excessif du Talmud. Pour assurer le salut d'Israël, il fallait enchaîner les juifs les uns aux autres et séparer le juif des gentils. Les *rabbis* le comprirent. Le Talmud fit de la religion un ciment à la fois et un isolant; entre le juif et le *goï* s'interposa une muraille de rites. Israël, démantelé, tombait en morceaux; pour empêcher ses débris de se réduire en poussière, les docteurs l'entourèrent et, pour ainsi dire, le cerclèrent de liens multiples et solides, de pratiques minutieuses, d'observances étroites. Par là, le Talmud a donné aux juifs une consistance qui, dans la dispersion, les a préservés de se dissoudre au milieu des peuples environnants. Israël a été sauvé par son rituel : le Talmud l'a fait durer, en l'immobilisant pour quinze siècles.

Ces rites, ces observances, qui nous semblent parfois puérils, Israël leur a dû la vie. Mais ce rituel, renforcé par le Talmud, n'enchaîne pas le juif jusqu'à la fin des temps. Les pratiques qui tendent à l'isoler des peuples, parmi lesquels il habite, le juif peut s'en dé-

gager. Nous nous représentons le Talmud comme un code immuable, qui régit à jamais la société juive. Nous nous trompons. Le juif, à mesure qu'il lève la tête en dehors de son milieu traditionnel, s'affranchit peu à peu de l'autorité du Talmud. Les préceptes qu'il tenait naguère pour obligatoires lui semblent facultatifs. Comme il n'y a pas, dans le judaïsme d'Église, de pape ou de concile, pour juger ce qui doit être conservé et ce qui peut être modifié, les communautés israélites jouissent, en fait, d'une grande liberté. Les observances que pratique scrupuleusement le juif de Vilna ou de Berditchef, l'israélite de Paris ou de Londres peut les négliger. On voit combien il est erroné de nous figurer les juifs comme rivés à perpétuité au Talmud, à son rituel ou à ses maximes.

La vérité, c'est que le Talmud perd peu à peu de son empire. Le temps est proche où, pour la plupart des israélites, la Ghémara ne sera plus qu'un monument archéologique. Peut-être ne faudra-t-il, pour cela, qu'un ou deux siècles. Déjà, le Talmud ne garde toute sa puissance que dans les contrées où la loi ou les mœurs maintiennent le juif dans l'isolement. C'est, le plus souvent, l'exclusivisme des chrétiens qui entretient l'exclusivisme juif et prolonge le règne du Talmud. En Orient même, en Roumanie, en Russie, croît, à chaque génération, le nombre des juifs qui en secouent le joug. Jusque parmi les plus fanatiques, le néo-cabbalisme des *Hassidim* a été une réaction contre les excès du

ritualisme talmudique. Quant à l'Occident, à la France, à l'Angleterre, à l'Italie, à la majeure partie de l'Allemagne, la plupart des juifs ignorent le Talmud. Demandez aux israélites de votre connaissance ce qu'ils en savent. — Eh ! où voulez-vous que nous ayons étudié le Talmud ? vous répondront-ils ; on ne l'enseignait ni au lycée, ni à l'école de droit ; il n'y a ni place, ni temps, pour lui, dans nos programmes d'enseignement. Et vous, avez-vous lu saint Thomas ? Eh bien ! Le Talmud, c'est l'affaire des rabbins, comme la *Somme* est l'affaire des curés. — Et, parmi les rabbins même, les vieux juifs d'Orient se plaignent de la décadence des études talmudiques. « Ils connaissent à peine la Mischna ! » me disait, avec dédain, un jeune *talmid* des juiveries russes.

Pour grande que soit l'importance historique des Talmuds, le judaïsme ne leur est pas enchaîné. Parce qu'il a été immobile pendant quinze siècles, il nous paraît immuable : ce n'est pas une raison. Rien ne le condamne à demeurer, pour jamais, enroulé dans les feuillets du Talmud. Après avoir été la religion la plus étroite et la plus formaliste, il peut devenir la plus libre. Il en a la prétention. Stationnaire, depuis la chute d'Israël, il se vante d'être la plus progressive des religions, la moins captive du rituel, la plus apte à toutes les transformations. Les chaînes qu'il porte, il se les est f rgées, elles n'adhèrent pas à sa chair ; il peut les rompre, ou les laisser tomber.

Quelques textes du Talmud ne suffisent point à condamner le judaïsme. Où est la religion qui résisterait à pareil procédé de dissection? La virginale pureté de la morale évangélique n'en sortirait pas intacte. Quelques sentences, extraites de la Mischna ou de la Ghémara, ne prouvent pas plus la corruption de la morale juive que ne prouvent la perversion de la conscience catholique quelques maximes tirées de nos casuistes. La guerre d'embûches, faite aux juifs avec ces armes d'école, est une guerre de polémiste, puérile à la fois et pédantesque, telle que les chrétiens se la sont, plus d'une fois, faite entre eux. Le juif, pour se défendre, n'aurait guère qu'à faire appel au catholique contre le protestant, au protestant contre le catholique, à tous deux contre l'orthodoxe. Aux « Judaïsme dévoilé » publiés, depuis des siècles, dans toutes les langues [1], que de « Papisme dévoilé » ou de « Protestantisme démasqué » feraient pendants, depuis trois cents ans! La science, d'habitude, n'a rien à voir dans les productions qui portent de pareilles étiquettes. Juive ou chrétienne, peu importe l'officine d'où elles sortent. Pour extraire des doctrines de la Réforme les thèses les plus immorales, il n'y a qu'à presser certaines maximes de

1. L'ouvrage d'Eisenmenger : *Entdecktes Judenthum* (Kœnigsberg, 1711), offrait ainsi, dès le début du XVIIIe siècle, une compilation des inepties ou des bizarreries que l'on peut relever dans le Talmud. Eisenmenger avait été déjà devancé, au XVIe siècle, par Pfefferkorn, un renégat que combattit Reuchlin.

réformateurs. Des théologiens allemands en ont fait l'aveu[1] : qui voudrait traiter les écrits de Luther comme Rohling[2] et ses émules ont traité le Talmud, prouverait sans peine que le luthéranisme n'est qu'un tissu d'inepties et de grossièretés[3].

Ce n'est point avec des textes tronqués, ou des maximes isolées, qu'on peut juger une religion et une doctrine. Cette méthode, il est vrai, les adversaires du christianisme, — et parmi eux, certains juifs, — ne se sont pas fait scrupule de l'appliquer à l'Église, à la papauté, aux ordres religieux. Mais, si pareil procédé a peu de valeur contre le catholicisme, il ne vaut pas mieux contre le judaïsme. Les chrétiens l'admettent-ils pour le Talmud, que personne ne prétend inspiré, il le leur faut accepter pour la Bible, dont chrétiens et juifs reconnaissent l'autorité. De semblables attaques, la Bible ne sort pas toujours plus indemne que le Talmud. Certains antisémites n'ont pu se tenir de s'en prendre

1. Ainsi, M. F. Delitzsch, professeur de théologie à l'Université de Leipzig, *Rohlings Talmudjude beleuchtet*, traduit en russe, sous ce titre, *Slovo pravdy o Talmudé*.

2. Le docteur Rohling, auteur de *Der Talmudjude* (Munich, 1878). Cet ouvrage, récemment imité en français, a donné lieu, de la part d'un rabbin de Vienne, le docteur Bloch, à un procès où ont été démontrées les inexactitudes de Rohling. Voyez *Zur Judenfrage nach den Akten des Prozesses Rohling-Bloch*, par Jos. Kopp; Leipzig, Jul. Klinkhardt, 1886.

3. La démonstration a, du reste, été faite plusieurs fois, pour Calvin, comme pour Luther, par les polémistes catholiques. Je citerai, entre autres, la *Vie de Luther* et la *Vie de Calvin*, d'Aubin.

à elle, oubliant que viser le juif, à travers la Bible, c'était risquer de toucher le Christ. Ils ne songent pas, ces pieux adversaires d'Israël, qu'à pareille escrime ils ont eu pour devancier un illustre maître d'armes. Voltaire, le grand moqueur, n'a-t-il pas démontré, avant eux, « qu'aucun peuple n'avait jamais eu des mœurs plus abominables que les juifs »? N'a-t-il pas, quelque part, un chapitre intitulé : « Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes [1]? » Je le signale aux antisémites qui ne le connaîtraient point. Mais, en s'en prenant ainsi aux juifs et à la Bible, Voltaire savait à qui il en avait.

Il en est des religions comme des vieilles églises de pierre ou de marbre. Pendant que la prière s'agenouillait sur leurs dalles, on vivait, on jouait, on se battait autour d'elles, et parfois jusque sous leurs voûtes. Plus d'une a été envahie par les hommes de guerre, et a vu ses tours changées en donjons, et ses nefs transformées en forteresses. Comment s'étonner si leurs murailles gardent encore la marque des assauts qui leur ont été livrés? Ainsi des religions; elles, non plus, n'ont pu traverser les siècles sans en subir le contact et les souillures; elles, aussi, ont parfois été converties en citadelles et en châteaux forts; n'allons pas crier au scandale, s'il leur en reste parfois des taches de sang ou de boue.

1. *Œuvres* de Voltaire, édit. de 1775, t. XXXVIII.

Le judaïsme talmudique a été, durant deux semaines s iècles, la place forte, et comme le réduit d'Israël : la Ghémara était son rempart. Rien de surprenant si elle est encore, çà et là, hérissée de palissades. C'est un long siège qu'Israël a soutenu dans cette enceinte de textes et de rites élevée par ses rabbins, après le renversement des murs de Sion par les béliers de Titus. Quelle religion a été assaillie d'autant d'ennemis? et quelle est, avant la nôtre, l'époque où le judaïsme eût pu désarmer? Il lui fallait, pour cela, être sûr de la paix; et, aujourd'hui même, en est-il partout assuré? Ne lui reprochons donc pas trop un fanatisme attisé par notre intolérance. Nous n'avons pas le droit de marquer à jamais le front du juif de telle ou telle maxime du Talmud. Autant vaudrait faire défense au catholique d'enlever du parvis de ses cathédrales l'échafaud des autodafés, ou lier à perpétuité e calviniste au poteau du bûcher de Servet.

II

Il serait curieux de faire l'histoire du juif à travers la littérature et le *folk-lore* du moyen âge. C'est personnage qui a toujours frappé l'imagination peuple. Elle en a eu souvent une vision fantastiqu

Encore aujourd'hui, il y a des terreurs superstitieuses dans la répulsion populaire à l'égard du juif. Pour les foules d'une moitié de l'Europe, le juif est demeuré un être mystérieux en possession d'arcanes redoutables. Il tient du sorcier. Ce n'est pas jeu de mots, si les assemblées de sorcières portent le nom de *sabbat*. Pour les masses, les traités du Talmud, brûlés par saint Louis, étaient un grimoire magique; les bizarres lettres hébraïques semblaient des caractères cabalistiques. Le juif était, de droit, le maître des sciences occultes. Il lui en reste toujours quelque choee. On le soupçonne facilement d'accointances diaboliques. On lui prête volontiers les actes les plus étranges, car le juif n'est pas un homme comme un autre.

En Orient, en Occident même, l'ignorante crédulité des foules alimente encore leur haine contre le juif. En temps d'épidémie, il passe pour empoisonner les fontaines. Sur son compte courent des légendes dont la barbare naïveté jure avec l'esprit et les traditions du judaïsme. Que de juifs le moyen âge a brûlés pour avoir, de nouveau, crucifié le Christ, en transperçant, de leur canif, une hostie consacrée! C'est pourtant là une de ces fables dont la donnée même trahit la fausseté. Un juif qui ne croit ni à la divinité du Christ, ni à sa présence invisible sous le voile du pain, n'a pas la sacrilège curiosité de lacérer l'hostie, pour voir s'il en sortira du sang. Pareille impiété ne peut germer que dans une tête chrétienne. Il en est à peu près de

même d'une autre fable encore vivante dans les trois quarts de l'Europe.

On a remarqué, en Russie et en Orient, que les mouvements populaires contre les israélites éclataient, de préférence, à l'approche des fêtes de Pâques. Aujourd'hui, de même qu'à l'époque des croisades, cette concordance tient peut-être moins au penchant des masses incultes à venger le divin Crucifié sur les descendants de ses bourreaux, qu'aux meurtrières légendes répandues dans le peuple sur la pâque juive. On sent que nous voulons parler de l'inepte accusation qui, depuis des siècles, a coûté la vie à tant d'israélites de tout pays, sans qu'aucun juif, en aucun temps, ait pu être convaincu de culpabilité.

En Russie, en Pologne, en Roumanie, en Bohême, en Hongrie, le menu peuple s'imagine que les juifs ont besoin de sang chrétien pour préparer les pains azymes, les *mazzoth* de la pâque. Dans les villages, dans les villes même de l'Est de l'Europe, où se retrouvent si souvent, sous un mince vernis de civilisation moderne, les idées et les croyances du moyen âge, le paysan ou l'ouvrier ne doute pas qu'il ne faille réellement aux juifs, pour la célébration de leur pâque, du sang de veines chrétiennes. Il ne sait point, le paysan magyar ou le *moujik* russe, que, au témoignage de Tertullien et de Minucius Felix, la même absurde et odieuse accusation a été jetée aux premiers chrétiens par les païens, dont la malveillante curiosité prenait, sans doute, pour

un sacrifice de chair et de sang, la mystique immolation de l'agneau eucharistique[1]. Chaque fois qu'il vient à disparaître un enfant chrétien, chaque fois que, dans une rivière ou dans les fossés d'une ville, la police découvre le cadavre d'un jeune garçon ou d'une jeune fille, la voix populaire dénonce le couteau du *schächter*, du boucher juif, alors même que le corps ne porte aucune trace de violence. Cela est si connu qu'on a vu des assassins traîner les restes de leur victime dans les ruelles du quartier juif, sûrs de dérouter par là les soupçons et les colères de la foule[2].

Cette fable du meurtre rituel — ce qui suffirait à en faire justice — n'est pas bien ancienne; on n'en trouve pas trace avant l'an 1100. Tout le moyen âge, à partir du XIIe ou XIIIe siècle, n'en a pas moins cru à cette légende odieuse. Elle a été mise en vers et en prose, témoin les contes de Chaucer. Rien de tenace comme de pareilles fables. Aussi n'était-ce pas un fait isolé le procès qui, en 1883, donna une éphémère célébrité à la bourgade hongroise de Tisza-Eszlar. L'accusation portée contre les juifs de Tisza-Eszlar a été

1. Aujourd'hui encore, les Chinois accusent bien nos missionnaires de recueillir des enfants pour leur arracher les yeux et le cœur afin d'en composer des philtres.

2. Heine, dans le *Rabbi de Bacharach*, demeuré malheureusement inachevé, était ainsi en droit de représenter des étrangers introduisant, dans la maison du rabbin, le cadavre ensanglanté d'un enfant, afin de soulever la populace contre les juifs et d'avoir l'occasion de les piller.

maintes fois lancée, depuis moins de cinquante ans, contre les juifs de Syrie, d'Égypte, de Roumanie, de Russie. En 1880, c'était à Koutaïs, en Transcaucasie; en 1881, c'était à Alexandrie d'Égypte; en 1890, c'était à Damas, déjà illustrée, en 1840, par une accusation du même genre; en 1891, c'était à Corfou et, chose inattendue, à Xanten, en Allemagne.

Le nouvel empire germanique avait, en 1892, l'humiliation d'un retentissant procès de meurtre rituel qui montrait, à la face de l'Europe, que d'ignorantes superstitions trouvent encore abri dans la cervelle des sujets de l'empereur Guillaume II. Je pourrais citer plusieurs de ces tristes affaires en Russie, à Saratof notamment, sous l'empereur Nicolas et sous l'empereur Alexandre II. A certaine époque, elles étaient si fréquentes, et le mal-fondé de la plainte était si bien établi, que l'administration impériale avait défendu d'y donner suite. Il faut dire que, en Russie, l'accusation semblait d'autant plus naturelle qu'une ou deux sectes russes ont, sans plus de raison peut-être, été soupçonnées de pratiques analogues à celles reprochées aux juifs[1].

Dans toutes ces causes de meurtre rituel, l'accusation repose, d'ordinaire, sur la légende. « Qui donc, si ce n'est les juifs, pouvait avoir besoin de tuer cette jeune fille? » demandait un témoin du procès de Koutaïs en 1880. Tel est le raisonnement des foules, au pi

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III; *la Religi* liv. III, chap. IX.

du Caucase, ou aux bords du Rhin allemand, non moins que dans la Puszta hongroise. Les enquêtes médicales ou judiciaires ne peuvent les détromper. C'est en vain qu'en Russie, comme en Hongrie, comme en Allemagne, comme partout où il y a eu procès régulier, devant un tribunal chrétien ou musulman, force a bien été aux magistrats, les moins bien disposés envers Israël, de reconnaître l'innocence des juifs. Cette innocence, la passion obstinée des antisémites ne veut pas l'admettre; ils préfèrent soupçonner les juges chrétiens de se laisser corrompre par l'or d'Israël. Peu leur importe que l'inique accusation ait été réfutée dans tous les pays et en toutes les langues[1]. Le plus curieux, c'est que parmi les savants qui en ont démontré l'inanité, il s'est rencontré un pape, et non l'un des moindres pour la science ou l'esprit critique[2]. Déjà, en plein moyen âge, les papes Grégoire IX et Innocent IV,

1. On peut citer, en russe, M. D. A. Chwolson, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, *O nekotorykh srednevekovykh obvineniakh protif Evréef;* Saint-Pétersbourg, 1880, 2e édit., et M. Jér. Lioutostanski, *Vopros ob oupotréblénii Evreiami sectatorami kristiansk. krovi*, etc.; Moscou, 1876; — en allemand, Jos. Kopp, *Zur Judenfrage;* Leipzig, 1886, 3e partie; — en italien, Corrado Guidetti, *Pro Judæis: Riflessioni e documenti;* Turin, 1884; — en anglais, le *Nineteenth Century*, novembre 1883, etc. — A recommander surtout la savante étude du Dr Herm. Strach, professeur de théologie à l'Université de Berlin, *der Blutaberglaube in der Menschheit, Blutmorde und Blutritus* (München, 4e édit., Beck, 1892).

2. Le pape Clément XIV, Ganganelli, alors consulteur du saint-office romain. Les juifs de Iampol, en Pologne, avaient été accusés,

l'un en 1235, l'autre en 1247, par une bulle datée de Lyon, avaient publiquement condamné cette calomnie, si bien que, trois siècles plus tard, les compilateurs protestants des *Centuries de Magdebourg* affirmaient que le pape Innocent IV s'était laissé acheter par les juifs.

Comme ils ne trouvaient rien dans le Talmud à l'appui de leur thèse, les ennemis des juifs ont prétendu que le meurtre rituel s'inspirait des superstitions cabbalistiques. Ils ont imaginé de donner, comme preuve du pieux cannibalisme des juifs, une ou deux métaphores du livre du *Zohar*, le code de la Cabbale du moyen âge, aujourd'hui encore en honneur parmi certains juifs, près des *Hassidim* notamment. D'autres ont cité le témoignage, naturellement suspect, de néophytes

en 1756, d'avoir assassiné un chrétien pour employer son sang à la confection de leurs pains azymes. Dans leur détresse, ils ne craignirent pas d'invoquer l'intervention du saint-siège. L'étude de la question fut confiée, par le pape Benoît XIV, à Ganganelli. Le savant franciscain rédigea un long rapport dans lequel il conclut à l'inanité de l'accusation portée contre les juifs, après avoir examiné un à un les principaux cas de meurtre rituel, reprochés aux israélites depuis des siècles. Ces conclusions furent adoptées par la curie romaine, qui chargea le nonce du pape à Varsovie de protéger les juifs contre pareille calomnie. Le mémoire de Ganganelli, dont une copie a été retrouvée dans les archives de la communauté israélite de Rome, a été publié, en allemand, par le docteur Berliner, sous le titre de *Gutachten Ganganelli's (Clemens XIV) in Angelegenheit der Blutbeschuldigung der Juden;* Berlin, 1888; — et en italien, par Isidore Loeb, *Revue des études juives;* Paris, avril-juin 1889.

israélites convertis à la foi chrétienne; mais la plupart des juifs baptisés, comme le constatait déjà Ganganelli, ont rendu, en faveur de leurs anciens coreligionnaires, un verdict d'acquittement.

De toutes les religions auxquelles ont été imputées des pratiques sanguinaires, le judaïsme semblait celle qui prêtait le moins à pareil soupçon. Ne sait-on pas que la Loi interdit aux juifs de se nourrir de sang? que, pour eux, tout aliment qui contient du sang est *taref*, c'est-à-dire impur, si bien qu'il ne leur est permis d'user que de viandes saignées? La prohibition de l'Écriture est formelle; elle est rigoureusement confirmée par le Talmud, elle est strictement maintenue par l'usage et par les boucheries juives, qui vendent la viande *kacher*. La répulsion des juifs pour le sang est telle qu'un savant allemand a cru ne pouvoir en donner une idée qu'en empruntant une comparaison aux superstitions polynésiennes; il a osé dire que, pour le juif, le sang était *tabou*. N'importe, aux yeux des foules russes ou hongroises, il n'en reste pas moins acquis que les rabbins saignent nos enfants afin d'employer le sang chrétien à la confection des pains de la pâque.

Au lieu d'une inspiration juive, on reconnaît encore ici les vieilles superstitions populaires. Le sang y tenait une grande place. Sorciers et nécromanciens étaient en quête de sang humain. L'imagination du moyen âge croyait à la vertu mirifique du sang; elle

a prêté ses croyances aux juifs. Quand il serait démontré que, à Trente ou ailleurs, le couteau des juifs ait, « par haine de la foi », immolé des enfants chrétiens, tels que les bienheureux Simon et André des *Acta sanctorum* [1], je ne saurais voir dans de pareils infanticides que des crimes privés, ou des actes de *vendetta* pour les vexations et persécutions endurées par les fils de Jacob [2]. Car, pourrions-nous l'oublier? l'inhumanité de nos ancêtres envers les juifs était bien faite pour leur suggérer les vengeances les plus barbares.

Pour ce qui est des enfants, en particulier, l'histoire ne nous donne pas toujours le beau rôle. S'il n'a jamais été légalement prouvé que le fanatisme des juifs ait égorgé des enfants chrétiens, il est, hélas! hors de doute que, durant des siècles, les chrétiens des deux rites se sont fait peu de scrupule d'arracher au juif ses fils et ses filles, — non, il est vrai, pour leur ouvrir les veines, mais, ce qui n'était pas moins cruel au cœur de parents juifs, pour les arroser de l'eau du

1. Deux enfants sont honorés par l'Église comme martyrs des juifs : l'un, le bienheureux Simon de Trente, mis à mort en 1475; l'autre le bienheureux André de Rinn (diocèse de Brixen), tué en 1462. Il est à noter que le premier a été béatifié en 1588, le second seulement en 1753. Ganganelli, tout en admettant l'authenticité de ces deux meurtres, remarque lui-même, dans le mémoire mentionné plus haut, que la curie romaine n'a autorisé que tardivement le culte de ces deux martyrs.

2. Telle est aussi l'opinion d'un savant ecclésiastique bavaro le Dr Fr. Frank : *die Kirche und die Juden*, VII, Regensburg, 18

baptême[1]. Ici, les témoignages abondent. Il ne s'agit plus de crimes supposés, accomplis en secret dans les ténèbres, mais de ravissements d'enfants effectués au grand jour, sous la protection des lois et sur l'ordre des autorités ; et cela, en certains États, en Espagne et en Portugal notamment, par milliers et dizaines de milliers. Quant aux exemples moins anciens d'un pays voisin, il nous répugne d'en parler : il est tel nom que, pour un catholique, le mieux est de laisser oublier.

1. En Allemagne, en Portugal, on a vu plus d'un juif préférer la mort de ses enfants à leur baptême.

CHAPITRE III

LES JUIFS
LE CHRISTIANISME ET LES IDÉES MODERNE

I. Comment, en un sens, l'antisémitisme est la contrepartie de l'anticléricalisme. — Comment l'antisémitisme est un autre Kulturkampf. — II. Quelle est la part des juifs dans l'évolution des sociétés modernes? — Sont-ils le principal agent de la déchristianisation des peuples? — Le juif, l'hébraïsme et la Révolution. — Que le juif moderne a reçu l'impulsion au lieu de la donner. — III. Esprit conservateur des grandes juiveries. — Que l'esprit moderne s'y insinue du dehors. — Comment le juif se déjudaïse en même temps que le chrétien se déchristianise. — Comment notre civilisation est un péril pour le judaïsme. — Pourquoi, en ce sens, il ne peut y avoir de judaïsation des sociétés.

I

Le chrétien des classes éclairées n'a pas, contre le uif, les préjugés archaïques du populaire. Dans l'Europe orientale même, en Hongrie, en Roumanie, en Russie, la mince couche cultivée, « l'intelligence », comme disent les Russes, sait que le juif ne vole pas les

enfants pour les livrer au couteau du *schohet*, et que, pour célébrer la pâque hébraïque, la Synagogue n'a pas besoin de sang chrétien. Catholiques, protestants, orthodoxes, ont contre le juif un autre grief, moins enfantin et moins grossier. Ils l'accusent d'être l'ennemi né de ce qu'ils appellent « la civilisation chrétienne ». De toutes les accusations portées contre Israël, c'est, par son vague même, une des plus graves.

S'il n'est pas vrai que, dans ses rites secrets, le juif talmudiste se délecte à répandre le sang chrétien, les juifs, dit-on, les juifs « progressistes », spécialement, font pis encore : ils s'acharnent à mettre en pièces la foi, la morale, la civilisation chrétiennes. Non contents de la tolérance moderne, ils s'efforcent, ouvertement ou clandestinement, de « déchristianiser » l'Europe et les sociétés contemporaines. Ainsi envisagé, le judaïsme est un agent de décomposition, au point de vue moral et religieux, aussi bien qu'au point de vue économique, ou au point de vue national : c'est un dissolvant des vieilles sociétés chrétiennes.

Allemagne évangélique, Russie orthodoxe, France ou Autriche catholique, le juif est dénoncé comme le plus zèlé démolisseur de ce qu'on se plaît à nommer l'État chrétien et la culture chrétienne. En s'attaquant aux juifs et au judaïsme, chrétiens de toute confession prétendent, avec le pasteur Stoecker, ne prendre l'offensive que pour se défendre. Il est des hommes qui s'ingénient à découvrir, partout, dans l'histoire, des res-

sorts cachés; qui croient aux longs desseins mystérieusement suivis à travers les siècles; ceux-là vont jusqu'à se représenter « les princes de Juda » comme les éternels instigateurs de la guerre séculaire faite au Christ, à l'Église et à l'esprit chrétien[1]. Pour eux, l'ancien peuple de Dieu, en révolte contre son Messie, est devenu l'ennemi de la cité de Dieu, dont il sape sourdement les fondements, et sur les ruines de laquelle il compte asseoir la domination d'Israël. Les juifs sont les initiateurs, les apôtres et les bailleurs de fonds de la grande « anticroisade » menée, dans le monde moderne, contre les traditions et les institutions chrétiennes. De cette manière, l'antisémitisme est, en quelque sorte, la contre-partie de l'anticléricalisme; c'est un autre *Kulturkampf*, un *Kulturkampf* retourné contre les adversaires, secrets ou avoués, de la culture chrétienne.

Tel est bien, en effet, un des facteurs de l'antisémitisme. On le reconnaît au pays et à l'époque où il a fait son apparition. Ce n'est point par hasard qu'il est né dans l'Allemagne du prince de Bismarck, au plus fort du conflit du nouvel empire et de la ·hiérarchie catholique. Pendant que la presse libérale allemande, conduite, en partie, par des juifs, donnait l'assaut à l'Église, les assiégés, cherchant le point faible des lignes d'investissement, firent une sortie dans la direc-

1. Ainsi, par exemple, *les Juifs nos maîtres*, par Chabaudy; Paris, 1882.

tion de la Synagogue, là où campaient les troupes commandées par le juif Lasker. C'était de bonne guerre; pareille diversion était suggérée par la composition des deux armées. Aussi tend-elle à devenir une des manœuvres classiques des modernes campagnes cléricales. Le juif, qui semblait en devoir être le bénéficiaire, risque ainsi d'être la victime de la guerre au christianisme. L'événement montre que ce n'est pas toujours, pour lui, un jeu sans péril de soulever des luttes confessionnelles, ou de s'y mêler. L'imprudent! il n'a guère que des horions à y gagner. Les traits lancés par lui, ou par les siens, contre « les cléricaux » menacent de se retourner contre Israël. Il n'est pas bon, pour le juif, qu'on se demande quels yeux peuvent être offusqués de l'ombre inoffensive de la Croix, ou quelles mains ont intérêt à effacer de nos vieux pays les nobles et chers emblèmes de la religion de nos pères.

« Comment, me disait un Allemand de Silésie, voudriez-vous nous empêcher de rendre au Talmud les coups portés à l'Évangile? L'appel fait à l'État contre notre clergé et nos associations chrétiennes, n'avons-nous pas le droit de le faire à l'État, et au peuple, contre les rabbins et les associations juives? La tolérance qu'il réclame pour lui, qui est minorité, qu'Israël nous la montre, à nous qui sommes majorité. Autrement, il entendra, de nouveau, crier : *Hep! hep!*[1] par les

1. *Hep! hep!* cri traditionnel contre les juifs en Allemagne. On

millions de chrétiens qui s'imaginent encore que le meilleur présent qu'ils puissent faire à leurs enfants, c'est un évangile et un crucifix. » Et ce langage n'est pas seulement celui des croyants, je l'ai retrouvé sur les lèvres de sceptiques ou d'indifférents qui, en face du juif, se prenaient à se rappeler qu'ils étaient chrétiens.

L'anticléricalisme a donc été, par contre-coup, un des principaux fauteurs de l'antisémitisme. En plus d'un pays, les juifs s'en sont plus ressentis que les catholiques. A ceux qui dénonçaient l'Église comme un corps étranger, obéissant à un chef étranger, les catholiques devaient être portés à répondre en dénonçant les juifs comme des intrus de race étrangère, sans patrie et sans patriotisme. A ceux qui, en Allemagne, par exemple, accusaient les sujets spirituels du pape d'être, de cœur et d'âme, des « ultramontains », rebelles à l'esprit germanique, les catholiques devaient être enclins à répliquer en accusant « les Sémites » d'être réfractaires à l'esprit allemand et à la *deutsche Kultur*. — « Front contre Rome ! » avait dit, un jour, en 1879, au plus fort de la bataille du Kulturkampf, une des feuilles de Berlin, dirigée ou rédigée par des

en a donné diverses explications plus ou moins fantaisistes ; on a voulu y retrouver les initiales des mots : *Hierusalem est perdita*. Ce n'est peut-être, selon l'hypothèse d'Isidore Loeb, qu'une corruption du mot : *Hebe! heb!* « arrêtez ! tenez-le ! » encore employé, dans ce sens, en Alsace et dans les pays rhénans.

israélites. A ce cri de guerre, l'organe du « Centre ultramontain, » la *Germania* ripostait par un cri de guerre : « Front contre la nouvelle Jérusalem ! » C'est ainsi que, de tout temps, l'intolérance appelle l'intolérance : *abyssus, abyssum*...

« Le peuple allemand a enfin ouvert les yeux, continuait la *Germania :* il voit que le véritable *Kulturkampf*, la vraie lutte pour la civilisation, c'est le combat contre la domination de l'esprit et de l'argent juifs. Dans tous les mouvements politiques, ce sont les juifs qui jouent le rôle le plus radical et le plus révolutionnaire, faisant une guerre à outrance à tout ce qui reste encore de légitime, d'historique et de chrétien dans la vie nationale des peuples[1]. »

Et cette terrible accusation, les catholiques, contraints de faire face au prince Bismarck et à ses naïfs alliés, les nationaux-libéraux, n'étaient pas les seuls à la porter contre Israël. L'Allemagne protestante faisait écho à l'Allemagne catholique. Les piétistes prussiens, inquiets de voir les coups dirigés contre la hiérarchie romaine atteindre, par-dessus les mitres épiscopales, la Croix et l'Évangile, ont même peut-être été les plus ardents prédicateurs de la nouvelle croisade[2]. La

1. *Germania*, 10 septembre 1879. Cela est devenu, en Allemagne et en Autriche, le thème habituel de nombreux journaux. Cf. chez nous, la *France juive*, de M. Drumont.

2. Je pourrais citer comme exemple l discours du pasteur Stoecker au Landtag le 22 mars 1880. — Cf. les écrits de M. le professeur von Treitschke.

Kreuz-Zeitung dépassait en zèle la *Germania*. Et, en dehors de l'Allemagne, en des États où pareil grief semblait hors de place, des écrivains orthodoxes le reprenaient à leur tour. La *Rous*, du Moscovite Aksakof, faisait la partie slave dans le quatuor cosmopolite de l'évangélique *Gazette de la Croix*, de l'ultramontaine *Germania* et de la romaine *Civiltà Cattolica*. Pour le protestant prussien, pour le catholique autrichien ou français, pour l'orthodoxe russe, c'était donc bien un *Kulturkampf* que la guerre contre Israël. Il ne s'agissait de rien moins que de conserver, aux peuples modernes, les bienfaits de la civilisation chrétienne, en enrayant ce qu'on appelle la « judaïsation » des sociétés européennes. Pour tous, Slaves, Latins, Germains, Magyars, le juif, l'odieux parasite, était le microbe léthifère, la bactérie infectieuse qui porte le poison dans les veines des États et des sociétés contemporaines.

II

Que vaut cette accusation? Et, pour en discerner le bien ou le mal fondé, la faut-il longtemps discuter? Et d'abord, est-elle d'accord avec l'histoire? avec ce q l y a de plus brutal dans les faits, avec les chiffres et s dates? Puis, n'est-ce pas grandir démesurément Isr l

et attribuer au juif un empire outré que de voir en lui l'inspirateur et comme le souffleur de l'esprit du siècle? On eût assurément surpris Voltaire et Diderot en leur annonçant qu'ils n'étaient que les précurseurs ou les agents inconscients des juifs. Rejeter, sur la juiverie et sur le judaïsme, l'ébranlement de certaines notions morales, religieuses, sociales, politiques, n'est-ce pas tenir peu de compte de l'histoire et de la genèse des « idées modernes » ? Ne serait-ce point, de la part des peuples chrétiens, oublier leurs propres péchés pour en charger, avec Israël, un bouc émissaire?

Quelque opinion qu'on ait de « l'esprit moderne », il est malaisé d'en donner aux juifs la louange ou le blâme. Israël était encore parqué derrière les grilles du ghetto, que les assises traditionnelles des sociétés chrétiennes étaient déjà sapées par des mains qui n'avaient pas été en apprentissage chez les rabbins.

Je ne l'ignore point les accusateurs des juifs peuvent ici produire des témoins juifs. Le reproche qui leur a été solennellement jeté du haut de la chaire luthérienne ou de la tribune prussienne, certains « Sémites » l'ont fièrement relevé, s'en parant comme d'un titre à l'estime des peuples. Tel fils émancipé de Jacob n'a pas craint de nous montrer, dans ses sordides aïeux de la *Judengasse*, les lointains pionniers de la Révolution et les secrets instruments de la libération de l'esprit humain. Au peuple qui a eu la gloire unique de donner au monde la religion, on a voulu faire gloire de lui

avoir donné le rationalisme, nous le représentant défaisant d'une main ce qu'il avait fait de l'autre. Du peuple qui, durant vingt-cinq ou trente siècles, s'est obstiné à tout fonder sur le Livre et sur la parole du Dieu vivant, on a prétendu faire le maître du scepticisme et le mystérieux précepteur de ceux qui ont brisé l'autorité du Livre et qui nient que Dieu ait jamais parlé. « Le juif, dit un brillant écrivain, a été le docteur de l'incrédule; tous les révoltés de l'esprit sont venus à lui dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il a été à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphème du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon [1]. » Cela peut être vrai; mais est-ce bien dans cet atelier d'outre-monts qu'ont été forgées les armes du rationalisme moderne, ou qu'ont été fondues les doctrines qui ont transformé les sociétés européennes?

Quelques perspectives que ses *rabbis* aient ouvertes çà et là aux débiles sciences du moyen âge, ce n'est pas Israël qui a donné le branle au monde moderne. Pour ingénieux et subtil que soit le génie juif, s'il vient s'attribuer l'évolution des sociétés modernes, le juif se vante. Ce n'est pas son travail de taupe qui a fait pencher les flèches des cathédrales gothiques, ou se lézarder les murs des châteaux des Valois et des

1. M. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*, 1881, p. 16; réimprimé dans les *Prophètes d'Israël*, 1892.

palais des Bourbons. Pour avoir été l'instigateur du monde moderne, il ne suffit pas d'avoir nié l'éternité du monde du moyen âge. Le juif a le droit de se vanter de n'avoir pas courbé le front devant les dieux des nations, « que leur nom fût Christ, Jupiter ou Baal ». Par sa seule existence, il a, durant vingt siècles, protesté contre l'ordre ancien et contre la société chrétienne, qui ne lui eût pas fait plus de place qu'à l'hérétique, s'il n'eût paru le gardien providentiel du Livre et le témoin involontaire des prophètes. Le juif a été le vrai protestant; il a été l'intransigeant qui ne pactise point, le réfractaire au dogme et à la tradition. Mais, visible ou latente, timide ou téméraire, sa protestation a été réduite au silence par la flamme du bûcher qui a consumé ses docteurs et ses livres. Eût-elle été entendue, eût-elle été plus forte ou plus libre, ce n'est pas la voix du juif qui eût fait nos révolutions, car sa protestation s'appuyait sur la tradition, et ce n'est point au nom de la tradition que s'est faite la révolution qui a renouvelé la face de la terre.

Qu'on prenne les hommes dont, depuis trois siècles, les mains ont ébranlé les colonnes du palais ou du temple, combien de juifs, parmi eux, ou de disciples de juifs? Qu'on fasse la classification des sciences modernes, de celles qui ont fourni à nos pères « les instruments d'émancipation de l'esprit », sciences naturelles ou historiques, — quelles sont, à proprement parler, les sciences juives, les sciences dont les juifs ont

été réellement les initiateurs? Est-ce l'histoire? est-ce la philosophie? Sont-ce la physique ou la chimie modernes? Serait-ce la physiologie, ou cette nouvelle venue au nom pédantesque, la sociologie? Je vois bien des savants juifs, je ne vois nulle part de science juive. Serait-ce l'exégèse religieuse dont les juifs, en tant que gardiens de la Bible, semblaient avoir la vocation? Cette critique des livres sacrés dont Israël possédait seul la clef, le juif moderne l'a laissée aux protestants; si ses ancêtres l'avaient préparée, de loin, aux XIe ou XIIe siècle, avec Raschi et ses émules, leur œuvre avait été reléguée au ghetto. Au XVIe siècle même, le rôle des rabbins s'est borné à fournir des traducteurs à Luther et à Reuchlin[1].

Qu'est-ce des multiples et mobiles systèmes dans lesquels l'ondoyante pensée moderne s'est efforcée de se formuler? Lequel de ces systèmes est juif? Est-ce le positivisme, l'évolutionisme, le déterminisme, le pessimisme? Si souple et si robuste, si patient, si varié, si merveilleusement apte à tout que soit son génie, le juif n'a pu avoir, sur la formation de la société moderne, qu'une influence secondaire et, à tout prendre, minime. Que la faute en soit, pour une bonne part, aux persécutions et aux humiliations dont

1. Il y a bien, chez Spinoza, quelques essais d'exégèse biblique, mais ils ont eu peu d'influence sur la Synagogue. Quant aux modernes exégètes juifs, ils sont venus après les chrétiens et se sont, le plus souvent, montrés moins révolutionnaires.

il a été victime, qu'elle soit plus à nous qu'à lui, peu importe. Le résultat est le même. Israël eût péri tout entier sur les *quemaderos* de Castille que sa disparition n'eût pas retardé, de cent ans, l'avènement de la société moderne. Amis ou adversaires du juif lui prêtent une fonction qui n'est pas la sienne, quand ils s'obstinent à voir en lui l'obscur ferment qui a fait lever, dans le monde, ce que nous appelons les idées modernes. Le germe en était déjà dans la civilisation classique.

A qui veut l'envisager dans le cours des siècles, la transformation des sociétés européennes apparaît comme une évolution intérieure, naturelle, organique, œuvre spontanée des forces génératrices de notre civilisation. Des influences extérieures en ont pu hâter le développement interne; elles n'en ont pas créé le ressort vivant; et parmi ces influences, celle du juif n'a été ni la seule, ni peut-être la plus puissante. Ce qui a fait le monde moderne, la Renaissance, la Réforme, la Révolution, ce n'est ni le juif, ni l'esprit juif; c'est quelque chose de plus général et de plus subtil; c'est l'esprit d'analyse, c'est l'esprit d'examen, c'est l'esprit scientifique dont les premiers tâtonnements ou les premières leçons nous viennent, non de la Judée, mais de la Grèce; et, s'ils nous sont un jour revenus par les Juifs ou les Arabes, ils n'en provenaient pas moins des Grecs.

Il y avait à l'œuvre, dans notre vieille civilisation chrétienne, civilisation composite, aux origines hybrides, d'autres acides que le corrosif juif. Chose à noter, l'ac-

tion, apparente ou latente, des juifs dispersés, grande ou du moins réelle au moyen âge, a été en décroissant à mesure que s'accélérait le mouvement qui emportait le monde moderne. Encore discernable, çà et là, dans l'ombre, à la Renaissance et à la Réforme, la maigre silhouette du juif avait presque disparu des coulisses de l'histoire, quand éclata la Révolution. L'époque du grand écroulement est peut-être, de toutes, celle ou les sociétés humaines ont le moins senti la main du juif[1].

Où était le juif dans le Paris du XVIII[e] siècle? — Ils étaient encore à peine, sous Louis XVI, sept ou huit cents juifs du Midi ou de l'Alsace, blottis dans les faubourgs[2]. Et cependant, à le bien flairer, notre XVIII[e] siècle français doit avoir, pour les antisémites, comme une vague odeur de ce qu'ils appellent « l'esprit juif ». Serait-ce que, à notre insu, d'Alembert, Diderot et les encyclopédistes auraient été les élèves d'un *Talmud-Tora?* Toujours est-il que la ressemblance est frappante. Les reproches adressés aux juifs et à la « littérature sémitique » par un Stoecker ou un Treitschke, on pourrait les faire, que dis-je? on les a faits, pièces en main, à la littérature, à la science, à la philosophie de la France monarchique, avant la chute de la royauté.

1. Nous ne dirons rien ici de l'action attribuée aux juifs d les sociétés occultes, spécialement dans la franc-maçonnerie; c un sujet que nous nous réservons de traiter plus tard.

2. Léon Kahn, *Histoire de la Communauté israélite de Paris.*

« Le XVIII[e] siècle, disait récemment un des jeunes maîtres de la critique, n'a été ni chrétien, ni français[1]. La brusque extinction de l'idée chrétienne, la diminution progressive de l'idée de patrie, tels ont été les deux signes caractéristiques de l'âge qui va de 1700 à 1790. » Il a eu l'horreur de l'autorité spirituelle ou matérielle ; il a détesté toute hiérarchie et fait fi de la tradition ; il a été cosmopolite et indifférent à l'endroit de la grandeur du pays ; « il a été antifrançais, comme il a été antichrétien, et par là-même, il a vu un notable abaissement du sens moral, qui ne pouvait guère aller sans un certain abaissement de l'esprit littéraire et de l'esprit philosophique ». A entendre l'historien critique du XVIII[e] siècle, ne croirait-on pas entendre l'antisémitisme protestant, catholique ou orthodoxe, dénonçant l'esprit juif, la presse sémitique, la judaïsation des sociétés ? N'est-ce pas là, en quelques mots, nos principaux griefs moraux, religieux, politiques contre le juif et le judaïsme ?

Et ce n'est pas simple coïncidence. L'esprit de négation, l'esprit de révolte ou de scepticisme, que nous nous plaisons à attribuer aux juifs, le juif peut en être imbu, il peut s'en faire le propagateur, il n'en est pas l'inspirateur. Il l'a reçu de nous, de nos pères de sang « aryen » et d'éducation catholique ou protestante. La torche qu'on l'accuse de promener dans le monde

1. M. Em. Faguet, *Dix-huitième Siècle*, avant-propos, 1890.

chrétien, le juif ne l'a pas allumée, il l'a prise de mains chrétiennes.

Ni notre XVIIIe siècle, ni notre Révolution française, n'ont été le produit du judaïsme. Le juif a le droit d'exalter la Révolution ; nul ne saurait s'étonner qu'il lui dise : « Hosannah ! » N'est-ce pas elle qui l'a délivré et tiré de la servitude d'Égypte ? Il lui est permis d'y voir la main vieillie de Jéhovah, et d'y vénérer « le divin en action ». Que, dans les transports de son lyrique enthousiasme, le juif reconnaissant égale, avec M. J. Darmesteter, « la Montagne révolutionnnaire au Horeb » ; qu'il admire dans « Moïse un conventionnel parlant du sommet de la montagne » ; qu'il déclare que « la révélation a parlé le même langage sur la crête du Sinaï et dans les salons du XVIIIe siècle [1] », je ne m'en scandalise point, quoi qu'en puisse penser la Synagogue. Libre au juif de croire « que ce qui triomphe par Voltaire, c'est la Bible criblée d'épigrammes par Voltaire [2] ». Libre à lui surtout de reconnaître dans la Révolution l'accomplissement des antiques prophéties d'Israël. A cela, je ne contredis point ; mais parce que, du Moriah ou du Carmel, un Isaïe a vu surgir au loin, dans la brume des siècles, une ère de fraternité universelle, cela ne fait pas qu'Israël ait été le principal ouvrier de la réalisation, hélas ! en-

1. M. James Darmesteter, *Joseph Salvador*, p. 52 ; cf. p. 28, 29
2. M. J. Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif.*

core bien incomplète, des mystérieuses visions de ses voyants.

Il se peut, comme on nous l'affirme, que le langage de Jérusalem soit celui de l'Europe moderne ; mais quand « le *Credo* du monde nouveau ne serait que le *Credo* du vieux monde hébraïque, » ce n'est pas Jérusalem, ce n'est pas, en tout cas, le juif moderne, qui l'ont appris à l'Europe. Quand il se vante d'avoir ouvert au monde les voies de la liberté et de l'égalité, quand il réclame, pour ses rabbins, la gloire d'avoir été les précepteurs des philosophes et les inspirateurs des Droits de l'homme, le juif fait une confusion. Il confond l'ère moderne et l'antiquité, la synagogue ou la *Schule* avec le temple du Moriah ; il confond les *hakham* et les docteurs du Talmud avec les prophètes en Juda ou en Éphraïm, — et le ghetto avec la colline de Sion.

Certes, le judaïsme, ou mieux, l'hébraïsme peut revendiquer sa part dans la lente éclosion des idées qui, après des siècles de servitude, ont émancipé Israël. Comme la Grèce, comme Rome, plus qu'elles deux peut-être, l'aride Judée a, elle aussi, jeté dans le monde plusieurs des semences, qui, demeurées vivantes à travers les âges, ont abouti à la germination de la société moderne.

Le juif a le droit de nous le rappeler, quand nous semblons en train de l'oublier. Il y a des pierres de Palestine dans les substructions de nos sociétés nouvelles. Nous le constations nous-mêmes, lors du cente-

naire de la Révolution française[1]. A plus d'un égard, la Révolution n'a été qu'une application de l'idéal qu'Israël avait apporté au monde. L'idée de la justice sociale est une idée israélite. L'avènement de la justice sur la terre a été le rêve de Juda. Le dernier historien d'Israël nous le remémorait récemment encore. Pour trouver la source première de 1789, il faut creuser par-dessous la Réforme et la Renaissance ; il faut remonter, par delà l'antiquité classique et l'Évangile, jusqu'à la Bible, à la *Thora* et aux prophètes. En ce sens, il est vrai que le nouveau décalogue des Droits de l'homme procède des tables rapportées du Sinaï, et que la nuit du 4 Août a été un lointain et involontaire écho du Horeb.

Mais cette part d'Israël dans la formation des sociétés nouvelles, elle ne revient point au juif du moyen âge ou de l'ancien régime, méprisé, abaissé, avili ; elle revient aux livres hébreux, devenus le patrimoine des peuples chrétiens. La Révolution et la société ont-elles des maîtres parmi les juifs, ce n'est point les docteurs en Talmud des Askenazim ou des Sephardim, ce sont les vieux *nabis* d'Israël, les Isaïe, les Jérémie, les Ézéchiel, qui, à leur manière, ont été de grands révolutionnaires. Si la Réforme elle-même

1. Voyez le *Banquet du Centenaire de* 1789, dans notre volume : *la Révolution et le Libéralisme ;* Hachette 1890. Cf. ci-dessous chap. x.

et, avec la Réforme, les libertés anglaises ou américaines tiennent au judaïsme, c'est par la Bible et non par le juif, c'est par le vieux livre, lu le soir, à haute voix, en famille, et non par les débris vivants des douze tribus. A l'époque de leurs révolutions, il n'y avait de juifs ni en Angleterre, ni en Amérique, si bien que l'on pourrait dire que les pays les plus soumis à l'ascendant des Hébreux sont ceux où le juif a eu le moins d'action[1].

C'est bien dans la Bible, semble-t-il, que Jurieu et les pasteurs protestants, en cela les maîtres de Rousseau, ont découvert le principe de la souveraineté du peuple; mais, pour le trouver, ils n'ont pas eu besoin d'aller chercher dans la *Judengasse*. C'est à la Bible, c'est au *Pentateuque* et aux *Juges* que, s'il en faut croire un Américain, lui-même israélite[2], les fondateurs de l'Union américaine ont emprunté le modèle de leur constitution populaire et fédérale; mais, pour cela, les Adams et les Madison n'ont pas eu à prendre leçon des juiveries de l'Europe ou de l'Afrique.

Nous faisons souvent honneur aux peuples protestants et à la Réforme de ce que, en bonne justice, il serait

1. Il y avait bien quelques communautés juives dans les colonies anglaises avant la guerre de l'Indépendance, mais elles y étaient sans influence. La révolution des Pays-Bas, qui accordèrent un refuge à tant de Juifs espagnols, prêterait à des réflexions analogues.

2. M. Oscar S. Strauss, ancien ministre des États-Unis en Turquie : *les Origines de la forme républicaine du gouvernement dans les États-Unis d'Amérique*, ouvrage traduit en français, avec préface d'E. de Laveleye. Paris, 1890; Alcan.

plus équitable d'attribuer à la Bible et aux Hébreux, — je ne saurais dire aux juifs. A l'Orient comme à l'Occident de l'Atlantique, le juif moderne, le petit juif du ghetto n'a guère rien à revendiquer dans la genèse des idées qui ont changé la face du monde. Loin d'y avoir donné l'impulsion, le judaïsme en a subi le contre-coup. Ici, comme en beaucoup de choses, le juif a moins été initiateur qu'imitateur. Pour s'ouvrir aux idées nouvelles, il lui a fallu se dépouiller de ses anciennes notions judaïques. Il était si bien lié et garrotté par le Talmud et les observances rituelles, que, si nous n'avions tranché ses liens, ou si nous ne lui avions prêté des ciseaux et des limes pour les couper, il n'aurait peut-être jamais eu la force de les briser. J'incline à croire que, livré à lui-même et isolé du chrétien, le juif talmudiste eût eu autant de peine à se dégager de ses traditions judaïques et à s'émanciper du joug des Talmuds que le musulman à s'affranchir des chaînes du Coran.

Chez Israël, aussi, la loi civile faisait corps avec la loi religieuse; comme dans l'Islam le Coran, le Talmud tenait lieu de code. Si mobile, si flexible, si prompt à tout comprendre et à tout s'assimiler, si curieux de tous les progrès et de toutes les innovations que se montre à nous, en Occident, le juif civilisé, je ne sais si, confiné dans les juiveries de ses pères, enveloppé d'une atmosphère purement juive, il ne fût demeuré stationnaire. Il y ét , pour ainsi dire, condamné par le formalisme pharisaï e de la Mischna et de la Ghémara, par le réseau e

rescriptions sans fin qui l'enlaçait de tous côtés, par cette étroite règle d'une vie où tout était prévu et réduit en formule, où chaque jour, chaque heure le mettait « en présence d'un commandement, d'une *Mitzva* à accomplir ». Pour l'arracher à un pareil esclavage, il lui fallait l'aide du dehors. Ainsi en a-t-il été. Ce n'est pas des juiveries qu'a soufflé l'esprit qui a transformé le juif en homme moderne ; et là même où les murailles du ghetto étaient tombées, l'esprit nouveau n'a pas vaincu, sans résistance des rabbins. Ne renversons pas les rôles : au rebours de ce que nous voudraient persuader tels sémites et tels antisémites, presque également enclins à magnifier Israël, ce n'est pas le juif qui a émancipé la pensée chrétienne, c'est la pensée chrétienne ou, si vous aimez mieux, la pensée « aryenne » qui a émancipé le juif.

Sans Descartes, je n'imagine pas de Spinoza ; et sans Voltaire, ou sans Lessing, je doute qu'il y eût eu un Moïse Mendelssohn. De même en remontant plus haut, sans Platon et sans les Grecs, y aurait-il eu un Philon ? Et sans Aristote ou sans les Arabes, y aurait-il eu un Maïmonide ? A toute époque, êtes-vous tenté de conclure, le génie juif, pour prendre son vol, a eu besoin d'être lancé par autrui : on dirait que ses ailes ne peuvent s'ouvrir toutes seules ; qu'il leur faille, pour se déployer, un secours étranger. Peut-être cela tient-il au poids de la tradition qu'il lui faut soulever. Mais ce n'est pas ce que nous voulons examiner en ce moment. Il nous

suffit de montrer que, aux temps modernes, le juif a reçu l'impulsion, au lieu de la donner. Dans toutes les communautés juives abandonnées à elles-mêmes, les ultra-conservateurs, « les obscurants » l'ont emporté. Ainsi, du moins, aux deux ou trois derniers siècles.

Loin de sortir de la Synagogue, les idées nouvelles ont eu peine à s'y glisser. Elle s'était, pour ainsi dire, calfeutrée dans ses traditions ; en Pologne, en Hongrie, en Allemagne même, presque partout, elle avait fait comme dans les pays froids où, à l'entrée de l'hiver, on mastique les fenêtres pour se préserver de l'air du dehors. Les plus illustres de ses enfants ont été anathématisés par la Synagogue ; le *Hérem*, aux imprécations terrifiantes, a été lancé contre tous les novateurs. Baruch Spinoza, au XVIIe siècle, était mis en interdit par la communauté juive la plus éclairée du globe. Moïse Mendelssohn, l'original du *Nathan le Sage* de Lessing, voyait, en plein XVIIe siècle, son Pentateuque et ses Psaumes allemands condamnés par les rabbins allemands et polonais. La synagogue de Berlin repoussait les livres en langue vulgaire ; elle expulsait un de ses membres pour avoir lu un livre allemand. Askenazim ou Séphardim, la foule des juifs des deux rites avait les philosophes et les maximes des philosophes en horreur. Les sciences profanes leur étaient suspectes[1]. Pendant que les salons de Paris discutaient la philoso-

1. Voyez notamment l'autobiographie du rabbin philosophe,

phie de Descartes ou la prochaine régénération de l'homme, les juiveries de l'est ou du centre de l'Europe rêvaient d'utopies cabbalistiques, s'abandonnant aux folies du hassidisme, se passionnant pour ou contre les faux Messies, les Franck ou les Sabbataï[1].

III

Partout, en Orient comme en Occident, c'est du dehors, c'est grâce aux falots des *goïm* que les idées nouvelles et les « lumières » ont pénétré dans les étroites ruelles du ghetto et percé les ténèbres de la *Judengasse*. Et comment en eût-il pu être autrement après des siècles de séquestration et d'avilissement? Quelle que soit l'élasticité du juif, le ressort d'Israël était comme brisé. Sur lui pesait le double poids de ses lourdes traditions talmudiques et des défiances d'une société hostile.

Comme aux âges qui avaient suivi la chute du Temple. le juif, ramassé sur lui-même, s'était cloîtré dans ses

Salomon Maimon, publiée en 1792-93, par R.-P. Moritz, sous ce titre : *Salomon Maimons Lebensgeschichte*. — Cf. Arvède Barine : *un Juif polonais. (Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1889).

1. Le XVII[e] et le XVIII[e] siècle ont été, en effet, l'époque des faux Messies, et aussi de la diffusion du hassidisme ou néo-cabbalisme, encore dominant dans nombre de communautés. Voyez Graetz, *Geschiche der Juden*, t. X, ch. VI-XI.

rites et ses observances traditionnels. Vers 1700, Juda était peut-être redevenu plus juif qu'il ne l'était à la veille des croisades. Ce qu'était le juif européen, quelque trente ou quarante ans avant la Révolution, il nous est facile de nous le représenter. Nous n'avons qu'à regarder vers l'Est, là où les juifs vivent encore en masses compactes, séparés des chrétiens par des barrières morales ou matérielles. Rien ici ne vaut la vision directe des choses et des hommes. A parcourir les sordides Sions de l'Est, à en suivre les habitants dans leurs longues lévites luisantes, on sent les répugnances héréditaires du juif, abandonné à lui-même, pour les innovations et les nouveautés. A ce titre, comme ses pères, les Béni-Israël, c'est encore un Oriental. Le miracle, nous y reviendrons, c'est la promptitude de sa métamorphose sous la magique baguette de notre culture occidentale.

Qui ne connaît pas les grandes juiveries contemporaines où les fils de Juda, rassemblés par milliers, vivent en tribu, *more judaico*, ne connaît pas le juif. Ce n'est guère que là, en Bohême, en Galicie, en Lithuanie, en Petite-Russie, en Moldavie, que nous trouvons le juif demeuré juif. Or, prenez ces juifs de centre et de l'orient de l'Europe, ces juifs judaïsants des grandes juiveries. Est-ce le juif polonais, le juif de Russie ou de Roumanie qui vous semble un artisan de nouveautés? Regardez-le bien. Est-ce lui ou ses pareils qui ont pu pousser le monde moderne dans des routes non frayées? Est-ce lui que vous soupçonneriez de

mettre en péril la civilisation chrétienne? Le malheureux! il est, pour cela, trop abaissé, il est trop pauvre, il est trop ignorant, il est trop indifférent à nos querelles religieuses ou politiques. Interrogez-le; il ne vous entendra point. Mais ce n'est pas tout; il est, pour cela, trop juif, trop religieux, trop dévot, trop traditionnel, trop conservateur, en un mot.

C'est ici un point sur lequel il faut insister. Force nous sera, plus d'une fois, d'y revenir. Il n'y a peut-être rien au monde de plus obstinément conservateur que le juif talmudiste. En fait d'attachement aux mœurs des ancêtres et à la coutume, il en remontrerait au mandarin chinois, aussi bien qu'au moujik russe. Cet homme, qu'on nous représente comme l'adversaire naturel de la tradition, a pour constant souci de se conformer à la tradition. Là où le juif est resté juif, ni les gouvernements, ni la société chrétienne n'ont rien à redouter d'Israël. Remarquez-le bien, les pays où l'on se plaint de « la judaïsation » des sociétés contemporaines sont précisément ceux où les juifs sont demeurés le moins juifs. Pour qu'il devienne un dissolvant religieux ou politique, il faut, si je puis ainsi parler, que le juif soit « déjudaïsé ». L'observation est facile à faire en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en France même, aussi bien qu'en Russie ou en Orient: s'il est des juifs qu'on puisse accuser d'être les zélateurs de l'esprit de négation et de destruction, c'est, d'habitude, des juifs émancipés du judaïsme, des juifs qui,

au contact des chrétiens, ont dépouillé les croyances et les traditions d'Israël. Cet israélite moderne, qu'on nous peint comme l'agent de corruption de notre civilisation chrétienne, est lui-même un produit de notre civilisation. Le virus qu'il charrie dans les veines de nos sociétés, il ne l'a pas sécrété ; il ne porte la contagion que parce qu'il en a été infecté.

Prenons les pays où ce que nous appelons les idées modernes n'a encore entamé que l'écorce, la Russie, par exemple. Est-ce vraiment les juifs de Vilna, en longue houppelande et en grandes bottes, qui menacent le régime autocratique et la « civilisation orthodoxe » ? A qui le fera-t-on croire ? Je connais cependant, à Pétersbourg ou à Moscou, des hommes qui ne seraient pas fâchés de nous le persuader. Après la défunte *Rous* de feu Aksakof, c'est le *Grajdanine* du prince Mechtchersky. Il s'est même trouvé, auprès du tsar, des hommes d'État pour exprimer, à cet égard, les appréhensions de leur loyalisme monarchique, ou de leur conscience chrétienne. Ainsi, notamment, le haut-procureur du Très-Saint-Synode, M. Pobédonostsef, ancien précepteur de l'empereur Alexandre III, et, aujourd'hui encore, le principal conseiller de son impérial élève pour les affaires religieuses. C'était en 1881, à l'époque des troubles antisémitiques du Sud de la Russie. Les boutiques et les maisons des juifs étaient mises à sac. Des bandes d'émeutiers, accourues du Nord, annonçaient au peuple qu'un oukase impérial

ordonnait le pillage de « ces coquins d'Hébreux[1] ». Une députation d'israélites était venue au Très Saint-Synode solliciter, pour les victimes, l'appui du haut-procureur. M. Pobédonostsef, en lui faisant l'honneur d'écouter ses doléances, crut devoir déplorer, devant elle, que les juifs instruits fissent usage de leurs lumières « pour ébranler les fondements de la société et répandre dans le peuple des doctrines funestes[2] ».

Un tel reproche jeté, à pareille heure, aux juifs russes se trompait d'adresse. Les douanes impériales, secondées par une double et triple censure, n'ont-elles pu défendre les frontières de l'empire contre l'entrée en fraude des négations de l'Occident, ce n'est certes pas la contrebande juive qui a importé dans la sainte Russie ces denrées prohibées. Si le juif a été un courtier d'idées, ce n'est point dans la Russie contemporaine. Rabbins ou banquiers n'eussent pas été retenus par le respect, que les interlocuteurs israélites du haut-procureur eussent pu répondre au grief de M. Pobédonostsef en renvoyant à la Russie orthodoxe l'accusation portée contre les fils de Juda. Les vieux juifs à longues barbes et à longues boucles des juiveries de l'Ouest eussent pu lui demander ce que les gymnases impé-

1. Voyez l'*Empire des Tsars et les Russes*, t. III, liv. IV, ch. III.

2. Ce fait emprunté au journal hébreu *Hammelits*, 12 mai 1881, et rapporté dans le numéro 13 des *Feuilles jaunes* de la même année, m'a été confirmé par un des témoins.

riaux et le contact des chrétiens avaient fait de l'âme de leurs fils et de leurs filles. Un romancier russe, Ivan Tourguénef, si je ne me trompe, a mis en présence d'un procureur de province un juif de l'Ouest, dont le fils est compromis dans une conspiration[1]. La réponse faite au magistrat par le vieux Abraham, les juifs de Russie ne seraient pas seuls en droit de l'adresser à leurs accusateurs. Ce que, avec un rare don de divination, l'écrivain russe a mis sur les lèvres du juif de Lithuanie, bien des coreligionnaires de Samuel Abraham eussent pu le répéter, en Occident aussi bien qu'en Orient[2]. Les juiveries de Russie ne sont pas les seules où les pères ou les grands-pères aient parfois peine à reconnaître leurs enfants.

Il nous faut ici cesser un instant de songer à nous-mêmes. Nous ne nous préoccupons, d'habitude, que de l'influence des juifs sur nos sociétés chrétiennes; nous ne nous inquiétons guère de l'action de notre culture moderne sur les juifs et sur le judaïsme. Autrement, nous verrions que, si le juif semble parfois un

1. *Dans le cabinet du procureur (V kamére prokourora).* — Nous avons donné, dans *l'Empire des Tsars et les Russes* (t. III, liv. IV, ch. III), les raisons qui expliquent la participation de certains juifs aux complots nihilistes.

2. « Nos enfants n'ont plus nos croyances; ils ne prient plus avec nos prières et ils n'ont pas davantage vos croyances; ils ne prient pas non plus avec vos prières; ils ne prient jamais et ne croient à rien. » *(Dans le cabinet du procureur.)*

dissolvant de nos sociétés chrétiennes, le chrétien ou « l'aryen » est un bien autre dissolvant pour le judaïsme. Israël, qui a résisté à vingt siècles de compression, est mis en péril par la civilisation qui l'a émancipé. De tous les ennemis auxquels il a survécu, de Pharaon ou de Nabuchodonosor à Titus, et d'Adrien à Torquemada, aucun n'a été, pour lui, aussi redoutable que cette société moderne, la première à lui sourire. Nos idées modernes, notre critique, nos sciences « aryennes » sont en train de ruiner les traditions et les mœurs juives. Le judaïsme survivra-t-il longtemps à leur ruine? Il se peut; mais, pour la Synagogue, le problème est non moins grave que pour le christianisme. Il se fait, à cette heure, à notre contact, un travail intérieur de désagrégation dans le sein du judaïsme; quel en sera le dernier terme? Nous ne savons.

Il y a ainsi, du juif au non-juif, et du *goï* au fils de Jacob, une action réciproque, en apparence également dissolvante, mais, à tout prendre, plus menaçante pour le juif que pour le *goï*. Qu'est-ce qui a conservé le juif à travers les siècles et l'a empêché de disparaître au milieu des nations? C'est sa religion; c'est, nous l'avons dit, le rituel, les observances et les pratiques minutieuses dont l'avait enveloppé le Talmud. Or, ces rites protecteurs, cette cuirasse ou cette carapace d'observances qui l'a défendu durant deux mille ans, et que rien ne pouvait transpercer, notre esprit occidental l'a entamée; il est en train de la faire tomber, morceau

par morceau. Le judaïsme, et le juif avec lui, dépouillé de ses enveloppes protectrices, est pour ainsi dire mis à nu. Ainsi dénudé et comme à vif, saura-t-il résister à l'action corrosive de nos acides modernes, dans lesquels il est plongé comme dans un bain? Et si le judaïsme, débilité, venait à se décomposer et à se dissoudre, qu'adviendrait-il du juif? Formé et sauvegardé par sa religion, le juif ne risque-t-il point de s'évanouir avec le judaïsme?

Le reproche que le pasteur luthérien ou le pope orthodoxe adresse volontiers à l'israélite, on voit que les rabbins seraient en droit de le retourner au chrétien. Eux, aussi, peuvent s'inquiéter. Plusieurs le sentent et le confessent. J'en ai rencontré, dans les juiveries de l'Est, qui redoutaient de voir tomber les barrières artificielles encore dressées entre leurs frères et les gentils, préférant l'humiliation et la gêne de lois restrictives à nos libertés corruptrices. Ils se disaient que tout n'est pas profit pour Israël dans cette civilisation qui semble lui ouvrir le monde. Là où d'autres saluent le triomphe de Sion, ils se demandaient s'il ne fallait pas voir dans sa victoire le prélude de sa chute, et si l'émancipation de Juda ne devait point aboutir à la submersion de Juda, lentement englouti par les nations.

Entre le juif et le non-juif, entre le « Sémite » et « l'Aryen », il y a toujours cette différence que ce sont bien nos idées et notre culture aryenne, germano-latine, qui risquent de désagréger le judaïsme, tandis que

les doctrines qui menacent le christianisme et rongent nos sociétés chrétiennes n'ont rien de spécifiquement sémite. Allez voir chez les Arabes. Le mal que nous l'accusons de nous apporter, ou de nous transmettre, le juif l'a gagné chez nous. A cet égard, il en est de l'Orient comme de l'Occident, et de la Russie comme de nous-mêmes. Scepticisme, matérialisme, nihilisme loin d'être des produits juifs, ne sont, chez les juifs qui en sont infectés, qu'un signe et une suite du rapprochement des races; ils attestent le contact du juif avec nous.

Ici, comme presque partout, et dans le monde moderne aussi bien qu'au moyen âge, le juif n'a été qu'un agent de transmission, un courtier. Les denrées intellectuelles qu'il nous offre et nous débite, ne sont pas d'habitude de sa fabrication ; elles ne sortent pas de chez lui ; il les a prises chez nous, dans nos ateliers ou nos laboratoires. Tout au plus, leur donne-t-il une façon, un apprêt. On répète souvent que le juif ne produit rien, qu'il n'est jamais qu'un intermédiaire. C'est peut-être ici que cela est le plus vrai.

Sous ce rapport même, l'on me semble outrer l'influence du juif. S'il a parfois le monopole de la banque, il n'a nulle part celui du colportage des idées. Rien ne nous oblige à nous en approvisionner chez lui. Il est peu équitable d'attribuer à l'ironie juive, au scepticisme israélite, à l'esprit sémitique, la diffusion de doctrines que, souvent, le juif ne nous sert que parce qu'elles

sont à notre goût, et qu'elles font recette. Ici encore, avec ses vieux instincts de trafiquant, il obéit à la loi de l'offre et de la demande[1].

Entre l'esprit juif et l'esprit chrétien, entre l'ancienne loi et la nouvelle, là où toutes deux ont gardé leur empire, il s'en faut que l'antagonisme soit aussi grand qu'on veut parfois l'imaginer. A la façon dont certains chrétiens parlent de l'esprit juif et du judaïsme, on dirait que la Bible et l'Évangile n'ont rien de commun. On semble ne plus se souvenir que tous deux ont au fond même Dieu, même décalogue, même morale. Le juif et le chrétien seraient également fidèles, l'un à l'Évangile, l'autre à la Thora, qu'entre eux il y aurait moins de contrastes que de ressemblances. S'il n'y avait, dans nos sociétés modernes, d'autre changement que la substitution, à une civilisation purement chrétienne, d'une civilisation juive ou judéo-chrétienne, l'idée de Dieu, l'idée morale et religieuse continuerait à planer sur nos sociétés. Est-ce la peine de montrer qu'à cela ne se borne pas la transformation en train de s'accomplir dans notre monde occidental? qu'il y a autre chose, dans l'évolution de la pensée et de la société modernes, qu'un retour de l'Europe vers Jérusalem? Bien aveugle qui n'y verrait que la tardive revanche de la Synagogue sur l'Église, et la défaite de la Croix par le chandelier à sept branches!

1. Cf. ci-dessous, chap. x : *L'Esprit juif.*

Ne parlons donc pas de « la judaïsation » des sociétés chrétiennes. Si les chrétiens étaient demeurés plus chrétiens, le juif aurait peu de prise sur le chrétien. Ce que vous appelez « la judaïsation » de nos sociétés modernes, chrétiens et israélites pourraient également l'appeler, — passez-moi le barbarisme, — la *paganisation* de nos sociétés.

« Aryens » et « Sémites », chrétiens déchristianisés et juifs déjudaïsés, en reviennent, pratiquement, à une sorte de paganisme inconscient. Telle est la vérité : Sem et Japhet, poussés par le même vent, glissent côte à côte sur la même pente. Nos lourdes races occidentales, que l'Évangile avait péniblement arrachées au culte de la matière et de la force, sont en train de retomber dans leur antique naturalisme, dépouillé, cette fois, de la parure mythique qui le couvrait d'un voile de poésie. Et Israël lui-même, choisi pour conserver la notion du Dieu vivant, Israël que, aux anciens jours, ses prophètes avaient déjà tant de peine à disputer aux autels de Moloch ou de Baal, Israël, énervé par la fortune et las d'attendre le Messie de justice, semble, comme Salomon vieillissant, oublier l'alliance avec l'Éternel pour offrir des parfums sur les hauts lieux aux idoles étrangères, à Kamosch et Aschtoret.

Y a-t-il, dans le déclin de l'idée chrétienne, une revanche d'un culte sur un autre et d'un passé lointain sur le passé d'hier, c'est celle du vieux paganisme, du paganisme immortel, diraient nos néo-païens, prêt à

triompher également de la Thora et de l'Évangile, de Jéhovah et de Jésus. Ce qui est en conflit avec l'esprit chrétien, c'est moins encore la science nouvelle et l'esprit moderne, avec ses confuses aspirations, que les vieux instincts païens, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie, de nouveau débridés par les siècles.

L'idolâtrie de la nature, l'idolâtrie de l'homme érigé en Dieu, tel est le nouveau culte auquel semble revenir notre civilisation occidentale; et cette fausse religion de l'humain substitué au divin, elle répugne peut-être encore plus à la Bible qu'à l'Évangile, au Sinaï qu'au Calvaire. Individuelle ou collective, l'apothéose de la créature est la négation formelle du judaïsme : « Je suis l'Éternel, ton Dieu, a dit Jéhovah, et tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. »

Soit, dira quelque antisémite; le juif n'est ni le seul, ni peut-être le principal agent de la déchristianisation des sociétés contemporaines. Le judaïsme risque de périr, victime lui-même de la guerre faite par les siens au christianisme et à l'idée chrétienne. Mais, quand nous parlons de la judaïsation des sociétés et de la décomposition des nations européennes par le juif, ce que nous avons en vue, ce n'est pas tant le judaïsme comme religion, que le judaïsme comme race; c'est moins le juif que le sémite. Israël nous apparaît comme une tribu étrangère campée au milieu des peuples modernes, et les

menaçant, à la fois, d'assujettissement moral et d'asservissement matériel. Laissons de côté la civilisation chrétienne : le juif agit, comme un dissolvant, sur quelque chose qui nous tient non moins au cœur, sur notre culture nationale, sur notre génie historique, sur notre âme française, slave, allemande.

CHAPITRE IV

ES JUIFS ET LE GRIEF NATIONAL

ARYENS ET SÉMITES

I. Israël menace de dénationaliser les peuples modernes. — Pourquoi l'antisémitisme est-il né dans le nouvel empire allemand? — Le juif considéré comme un étranger. — Antiquité de ce grief. — II. Pourquoi les juifs, après la dispersion, ont-ils continué à former un peuple? — Exemples analogues. — Comment l'Orient identifiait la religion et la nationalité. — III. Peut-on, en Occident, identifier la nationalité et la race? — Quels sont les peuples modernes de race pure? — Les Sémites sont-ils chez nous le seul élément non aryen? — Qu'entend-on par la race sémitique? — IV. De l'opposition du génie aryen et du génie sémitique. — A quoi se réduit le contraste entre eux. — Un chrétien peut-il regarder les Sémites comme une race inférieure?

I

Après le grief religieux, le grief national. Ce que le juif semble mettre en péril, ce n'est pas seulement la religion et les bases traditionnelles de nos sociétés chrétiennes, c'est notre nationalité avec notre culture indigène et notre génie historique. Or, aux yeux des

peuples modernes, pas de crime plus grand ; tout se pardonne, sauf cela : c'est le péché irrémissible.

Sous le juif, on a retrouvé le sémite, grave découverte pour les fils d'Abraham ! On ne s'en prend plus seulement à leur foi, mais au sang qui coule dans leurs veines. Le juif, dit-on, est un élément étranger, d'une race exotique ; il n'a rien de commun avec nous. Israël est demeuré, à travers les âges, une tribu orientale disséminée au milieu des peuples d'Occident. S'ils n'ont plus à redouter le fanatisme religieux, les juifs ont vu se dresser contre eux quelque chose de non moins passionné et de non moins exclusif, les antipathies de races.

Le XIXe siècle aura été dans l'histoire le siècle des nationalités. Le sentiment national, succédant brusquement au cosmopolitisme du XVIIIe siècle, a été la grande puissance des cent années qui ont suivi la Révolution. Il a, sous nos yeux et, en grande partie, par nos mains, transformé l'Europe, accomplissant des miracles, tels que l'histoire ne se souvenait point d'en avoir jamais vu, ressuscitant les morts et faisant marcher les paralytiques. Cette formidable puissance, il est périlleux de l'avoir contre soi ; c'est ce que, en plusieurs pays, ont éprouvé les juifs. Il ne dépendait pas d'eux de n'en pas faire l'expérience. Le sentiment national, surexcité par ses triomphes ou par ses souffrances, devait, en son exaltation, s'attaquer à ces hommes d'un autre sang, venus d'autres cieux, parfois à une époque récente. Chacun s'en prend, chez soi, à ce qui, dans les

chairs de la nation, lui paraît un corps étranger. C'est ainsi que, en Allemagne, l'exclusivisme germanique s'est levé contre les « Sémites ».

Le juif se croyait en sécurité, à l'abri de la tolérance moderne, et voilà que des voisins sont venus lui signifier son congé, non plus au nom de la croix du Christ, mais au nom de ses pères, Isaac et Jacob. Plus exigeants que Torquemada et les vieux inquisiteurs, c'est au sang de ses aïeux qu'en veulent les nouveaux hébréophobes; et s'il peut changer de religion, le juif n'est pas maître de changer de race.

Rien de surprenant si l'antisémitisme a pris naissance dans le nouvel empire des Hohenzollern. C'était un berceau tout préparé pour lui. Déjà, après 1815, les juifs d'Allemagne avaient été victimes des victoires allemandes. Ils avaient été affranchis par l'ascendant de la France; ils se virent dépouillés des droits que leur avait valus la prépondérance française. Les teutomanes, délivrés de Napoléon, s'indignaient que des juifs pussent se donner pour Allemands. Du Rhin à la Vistule, avait retenti le vieux cri de *hep! hep!*

A soixante ans de distance, Sedan a failli avoir, pour les juifs, les mêmes conséquences que Waterloo. L'écho des fanfares qui ont salué la chute de la France a été, de nouveau, le signal de la *Judenhetze*. Et cela était naturel. Comme la guerre de l'indépendance, la restauration de l'empire germanique devait réveiller la teutomanie, ou ce que l'historien juif appelle *die christ-*

liche Deutschtümelei[1]. A l'heure où, dans l'enivrement de sa force retrouvée, le germanisme exaltait tout ce qui lui semblait teuton, de la hache d'Arminius à la Bible de Luther, les défiances tudesques devaient facilement se tourner contre Israël. Était-il possible, disait le *Junker* prussien, que le germanisme, vainqueur des Welches de France, se laissât humilier par les Sémites et dompter par le judaïsme ? Entre ces deux termes : germanisme et judaïsme, *Germanenthum* et *Judenthum*, le pédantesque patriotisme d'outre-Rhin découvrait un antagonisme naturel. N'entendait-on pas, vers la même heure, opposer l'un à l'autre, comme deux ennemis éternels, le germanisme et le « romanisme », le nouveau trône impérial et l'antique chaire papale ? Le fier Germain, qui repoussait le joug de Rome, pouvait-il accepter la domination de Jérusalem ? — Par ce côté, l'antisémitisme allemand se présente comme le pendant, et non plus comme la contre-partie de l'anticléricalisme et du Kulturkampf. Nés, tous deux, de l'orgueil teutonique, il est naturel qu'ils soient venus au jour en même temps. C'étaient deux frères ennemis, on pourrait dire deux frères jumeaux qui, de même qu'Ésaü et Jacob, luttaient dans le sein de leur mère.

Plus rien que d'allemand en Allemagne ! telle semblait, durant les premières années, la devise du nouvel empire. Du sol de la patrie refaite, il fallait arracher

1. Graetz, *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 338. — Cf. G. Valbert, *Hommes et choses du temps présent*, p. 78, 79.

tout plant étranger. L'Allemagne semblait se livrer à une sorte d'épuration nationale. Assez longtemps les Allemands avaient servi sous des maîtres étrangers ; ils aspiraient à s'émanciper de tout servage, politique, intellectuel, économique, — français, romain ou juif.

Notre âge a le goût des savantes formules ; l'Allemand surtout aime à revêtir ses haines d'un vernis scientifique. Aux fils d'Israël, les conquérants de l'Alsace-Lorraine appliquèrent leurs modernes théories sur les races et les nationalités. Ils s'avisèrent que, non content de n'être pas de sang teutonique, le juif n'était même pas de souche aryenne, ou, comme dit Berlin, de souche indo-germanique. C'était un « Asiate », un « Sémite », frère de l'Arabe et cousin du Carthaginois ; à ce titre, pas de place pour lui, sous les ailes gothiques de l'aigle des Hohenzollern. Bien plus, sa présence au milieu des Germains était une menace pour le génie allemand, un danger pour la *deutsche Cultur,* mère et nourrice de la civilisation moderne[1].

Et le cri d'alarme de l'Allemagne du prince Bismarck s'est répercuté autour d'elle, avec la résonance que donnent à la voix des peuples les clairons de la vic-

1. Cette idée a été exprimée dans des milliers de journaux et des centaines de brochures. Je citerai particulièrement W. Marr, *Sieg des Judenthums über das Germanenthum vom nicht confessionnellen Standpunkt aus betrachtet ;* Berne, Costenoble, 1879 ; E. Duhring, *Die Judenfrage als Frage der Racenschädlichkeit für Existenz, Sitte und Cultur der Völker,* 3e édition, Karlsruhe, 1885. Cf. en France, E. Drumont, *La France Juive.*

toire. L'appel parti de Berlin trouva de l'écho sur toutes les frontières de l'Allemagne. Le sentiment national n'était ni moins puissant, ni guère moins jaloux chez ses voisins ; à l'Est comme à l'Ouest, les passions tudesques l'avaient encore irrité. De même qu'en Allemagne, le juif dut s'entendre dénoncer comme un intrus de race ennemie. Ainsi en Autriche-Hongrie, où les Allemands de Vienne n'ont fait que suivre l'exemple de leurs congénères de Berlin ; ainsi en Russie, ainsi parfois en France même. La différence était qu'à Pest et à Moscou, le germanisme était remplacé par le slavisme ou par le magyarisme, également menacés par la conquête sémitique. C'était toujours à l'étranger que s'en prenaient les adversaires du juif.

Ce grief national me semble moins nouveau qu'il n'en a l'air. Il était, virtuellement, au fond de tous les reproches adressés au juif depuis des siècles. Pour découvrir que les juifs constituaient un État dans l'État et un peuple dans le peuple, nos pères n'avaient pas attendu les contemporaines théories sur la lutte des races et la concurrence vitale. L'Espagne de la Renaissance eût eu quelques notions d'ethnologie, que le nom de Sémites eût été infligé aux juifs par les Ibères de Castille, dès le temps de Ximenès et de Torquemada. C'était bien, sans peut-être s'en rendre compte, le Sémite, l'homme d'un autre sang, autant que l'israélite, l'homme d'une autre foi, que poursuivait, dans ses *Judios,* l'Espagne des rois catholiques.

S'il y eut jamais péril sémitique, c'était assurément pour les Espagnes, annexées à l'Afrique par la conquête arabe et ressoudées à l'Europe par la Croix. En s'attaquant aux juifs et aux musulmans, elles cherchaient instinctivement à se « désémitiser, » à se « désafricaniser. » Ainsi s'expliquent les rigueurs de leur inquisition contre les juifs et les *nuevos cristianos*. Si elle n'eût écouté que l'intérêt de la foi, l'Espagne eût prêté l'oreille aux conseils de Rome ; elle n'eût pas renchéri sur les sévérités du Saint-Office.

Remontons plus haut : il y a déjà de l'antisémitisme dans les émeutes des grandes villes de l'antiquité contre les juifs. A Rome, à Antioche, à Alexandrie, c'est à l'étranger et, sinon à la race, c'est aux mœurs étrangères et à la culture étrangère, autant qu'aux ennemis des dieux, que s'attaque la plèbe grecque ou romaine. De même des écrivains classiques. M. le professeur Von Treitschke a eu parmi eux d'illustres devanciers. Juvénal ou Tacite, quand ils s'en prennent au sabbat ou à la circoncision, s'inquiètent déjà de la « judaïsation » de la société antique ; ce qui les effraie, c'est la substitution des lois, ou des coutumes hébraïques, aux coutumes romaines[1]. — Bien mieux, l'antisémitisme, c'est-à dire le

1. *Romanas autem soliti contemnere leges,*
Judaicum ediscunt et servant ac metuunt jus
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.
(JUVÉNAL, satire XIV, vers 100 et suiv.)

Cf. Tacite. (*Historiæ*, v. 5.)

grief national contre le judaïsme envisagé comme une tribu étrangère, est antérieur à la ruine de Jérusalem et à la dispersion d'Israël. Il date, pour le moins, de la captivité de Babylone, si ce n'est de la servitude d'Égypte. On en trouve la formule dans la Bible ; les juifs eux-mêmes nous l'ont conservée ; elle a été donnée par l'Aman du livre d'*Esther* et le Pharaon de l'*Exode.* M. le pasteur Stœcker n'aurait eu qu'à se l'approprier.

« Alors Aman dit au roi Assuérus : Il y a dans toutes les provinces de ton royaume un peuple dispersé et à part parmi les peuples, ayant des lois différentes de celles de tous les peuples et n'observant pas les lois du roi. » En ce temps-là, on ne reculait pas devant les solutions nettes; et Aman ajoutait : « Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de le faire périr[1]. » Les juifs ont la mémoire longue; ils n'ont pas perdu le souvenir du ministre d'Assuérus. Aujourd'hui encore, chaque année, à la fête de Pourim, le carnaval israélite, tout Israël célèbre avec allégresse la chute d'Aman[2].

1. *Esther*, III, 8, 9. — Comparez, dans *l'Exode* (I, 8, 10), le langage du Pharaon : « Voilà les enfants d'Israël qui forment un peuple plus nombreux et plus puissant que nous, etc. »

2. En plusieurs pays, les juifs fêtaient cet anniversaire par une représentation dramatique. On raconte que Rachel se plut ainsi à jouer, au Théâtre-Français, durant les fêtes de Pourim, *l'Esther* de Racine, devant une salle en grande partie composée d'israélites.

II

Vingt-cinq siècles ont passé depuis que la beauté d'Esther a sauvé Israël, et le propos d'Aman, fils d'Hammédatha, l'Agaguite, n'a pas perdu toute vérité. Que les juifs, répandus de l'Orient à l'Occident, aient longtemps formé un peuple, au milieu des peuples environnants, comment le contester? Israël avait été brisé en morceaux, et les débris des tribus, projetés au loin, semblaient pareils à ces éclats de bronze qui défient les siècles. On eût dit les fragments d'un peuple concassé. Les juifs ont, durant quinze cents ans, présenté ce phénomène, presque unique, d'une nation sans territoire. Au milieu des États chrétiens ou musulmans, il ressemblaient aux lits de silex dans la craie des côtes normandes. Les juifs, tout les premiers, disaient d'eux-mêmes : notre peuple, notre nation. Certains le disent encore. La loi était, pour eux, autant un lien national qu'un lien religieux. Ils vivaient du souvenir de Jérusalem, restée la patrie de leurs âmes et de leurs espérances. Sion demeurait la mystique capitale d Juda dispersé; il en appelait la restauration dans s prières; il l'attendait des promesses de Jéhovah,

comptant sur la parole de ses prophètes, il campait en pèlerin parmi les peuples au milieu desquels l'exil avait dressé ses tentes.

Mais peut-on toujours juger de l'avenir par le passé? et le passé des juifs n'est-il point déjà, en plusieurs pays, démenti par le présent? La question est de savoir si le judaïsme doit, en tous lieux, et à jamais, constituer un peuple, en même temps qu'un culte; — ou, en d'autres termes, le juif établi parmi les nations en majorité chrétiennes y sera-t-il toujours un intrus étranger, séjournant dans leur sein sans s'incorporer à elles? Pour qui veut que la nationalité découle de la communauté des croyances ou de la parenté du sang, aucun doute : le juif ne sera jamais ni Français, ni Allemand, ni Hongrois, ni Russe; il ne sera jamais que Juif. Mais est-il vrai que la nationalité dépende de la race, ou de la religion? N'y a-t-il d'unité nationale que dans l'unité de foi, ou dans la communauté d'origine? A nous, Français du XIXe siècle, pareille question semble d'une autre époque ou d'un autre monde. C'est en autre chose, en quelque chose de plus ample et de plus subtil, que nous faisons consister la nationalité française. Nous ne saurions, toutefois, juger des autres peuples par nous-mêmes; ce serait être injuste envers eux. Aussi, pour surannée qu'elle nous semble, la question vaut qu'on s'y arrête.

Qu'est-ce qu'une nation? Rien peut-être de plus difficile à définir. Nous pouvons, heureusement, renvoyer

à la belle conférence de Renan[1]. La nationalité, pour nous, Français, s'identifie avec la conscience nationale. Une nation est, avant tout, le produit de l'histoire; ce qui la crée ou la maintient, c'est une communauté d'intérêts, de traditions, de sentiments. La nationalité a d'habitude plusieurs facteurs, et, dans plus d'un pays, la religion a été un de ces facteurs. Ainsi en Espagne, ainsi encore en Russie. C'est une des raisons pour lesquelles le Russe, ou l'Espagnol, a tant de peine à regarder un juif comme son compatriote.

Il y a plus; en certaines contrées, dans presque tout l'Orient, la notion de nationalité n'existe point, ou bien, elle se confond avec la religion. Ainsi des musulmans, d'abord : le vrai croyant ne connaît d'autre patrie que l'Islam; pour lui, toutes les différences nationales s'effacent devant l'unité de foi. C'est là l'infériorité, ou, si l'on veut, la supériorité de l'Islam. Le plus grand changement qui puisse s'accomplir dans le monde oriental serait la formation d'un sentiment national distinct de toute foi religieuse. Déjà, chez certaines populations, et jusque chez le musulman d'Asie ou d'Europe, chez l'Arnaute d'Albanie, chez l'Arabe de Syrie, il semble parfois que la nationalité tende obscurément à se dégager de la religion; mais l'Islam les a si fortement tressées ensemble que, si jamais l'une parvient à se détacher de l'autre, il faudra, pour cela,

1. *Qu'est-ce qu'une nation ?* (Calmann Lévy).

des générations. Chez les chrétiens d'Orient, à l'inverse des musulmans, la religion n'a point, d'habitude, oblitéré le sentiment national ; elle s'est, en quelque sorte, fondue avec lui, si bien que, chez eux aussi, tous deux semblent inséparables. Dans un pareil monde, là où chrétiens et musulmans identifient la nationalité avec la religion, ou font de la seconde le signe de la première, l'israélite ne peut, lui aussi, avoir d'autre nationalité que sa religion. Le juif est forcément Juif, de même que l'arménien est Arménien, de même que le grec est Grec.

Et ici, qu'on nous permette une remarque. Là où coexistent, depuis des siècles, à l'abri d'Églises ou de cultes distincts, des nationalités juxtaposées, en Syrie, en Asie Mineure, en Mésopotamie, le cas du juif n'est pas isolé. Ce n'est pas en tant que juif, c'est en tant qu'Oriental ou Asiatique, qu'il n'a d'autre nationalité que sa religion. La durée même d'Israël, retranché dans sa foi et dans ses rites, pour merveilleuse qu'elle semble, n'est pas, comme on l'imagine souvent, un prodige unique, sans pareils dans l'histoire; le monde contemporain est encore témoin de miracles analogues.

La terre d'Orient nous a conservé, à travers les âges, plusieurs de ces nations mortes et, pour ainsi dire, de ces momies de peuples enroulés et comme embaumés dans la vieille religion. Les Coptes d'Égypte, les Maronites et les Druses du Liban, les Parsis de l'Inde, voire les Arméniens et les Grecs d'Asie nous offrent, à des

degrés divers de conservation, d'autres exemples d
peuples ou de tribus survivant à leur ruine politique
La grande différence entre tous ces Orientaux et le
juifs, c'est que ces derniers sont plus dispersés, ou qu
l'aire de leur dispersion est plus vaste ; et cela parc
qu'ils ont été, depuis plus longtemps, et plus complè
tement, déracinés de leur patrie ancienne. Par l
même, il leur est singulièrement plus malaisé de ja-
mais se réunir en corps de nation.

Quoi qu'il en soit, là où le juif continue à forme
un peuple à part, il ne fait que se soumettre à la tra-
dition orientale. Et, en mainte contrée, partout o
règne encore l'antique confusion de la nationalité e
de la religion, il ne dépend point de lui de s'en éman
ciper. Ni le musulman, ni le chrétien d'Asie ne lu
permettraient de se dire Turc ou Arabe, Grec ou Ar
ménien. Force lui est de demeurer un peuple fermé
Il ne peut avoir d'autre patrie qu'Israël. Cela est s
vrai que, ainsi que ses voisins « aryens » ou « toura-
niens, » un juif d'Asie qui change de religion croit
en même temps, changer de nationalité. J'ai eu, il y
a quelque vingt ans, comme drogman, aux environs d
Jérusalem, un juif de langue allemande. Je lui de-
mandai de quelle nation il était : « Je suis Américain,
me répondit-il avec fierté. S'étant laissé baptiser pa
des missionnaires américains, il s'imaginait être devenu
leur compatriote. En se faisant chrétien, il était sorti
de sa « nation ». N'est-ce pas ainsi que s'appellent en-

core, officiellement, chez le Turc, les diverses communautés religieuses?

Cette identification de la religion et de la nationalité n'a pas toujours été propre à l'Orient. L'intolérance ou la politique ont tenté de la faire prévaloir chez nous, en Occident, ici au profit de Rome, là au profit de la Réforme. En France, en Angleterre, en Hollande, en Autriche-Hongrie, en Pologne, dans les États allemands ou scandinaves, ce fut le grand effort du XVIe ou du XVIIe siècle. Si Louis XIV et Guillaume III y ont également échoué, c'est qu'en cela ils allaient contre l'esprit de l'Occident. Aux temps où il semblait qu'un Anglais ne pût être papiste, ou un Français être protestant, il était tout simple qu'un juif ne pût être ni Anglais, ni Français. Certains États de l'Europe en sont encore là, — un au moins, le plus vaste. La loi ou l'opinion y persiste à enchaîner la nationalité à la religion. Par ce côté, la Russie est encore tout orientale; elle tient plus à l'Asie qu'à l'Europe. Moscou n'a pas été impunément en contact avec le Byzantin et le Tatar.

A ses yeux, il n'y a de vraiment russe que l'orthodoxe. La triple immersion du baptême pravoslave est, pour le gouvernement du tsar, non moins que pour le moujik, le plus sûr garant de la nationalité russe. De là, le prosélytisme officiel du Très-Saint-Synode; de là les vexations et restrictions imposées aux ministres des cultes dissidents. Aussi bien, pour les feuilles de Moscou, non moins que pour les chancelleries pétersbour-

geoises, ce sont des cultes étrangers; et, chrétiens ou non chrétiens, c'est sous ce nom de « confessions étrangères », que les désigne officiellement la loi. A cet égard, le protestant et le catholique ne sont pas toujours plus favorisés que l'israélite. Le seul privilège de ce dernier est d'exciter plus d'aversion. La poussée nationale qui, de Moscou, pèse sur toutes les populations non orthodoxes exerce sa plus lourde pression sur le juif, sur le « Sémite », doublement étranger, par la race et par la religion.

Il ne faut pas s'y méprendre en effet; ce qui, en Russie, poursuit le juif, c'est moins l'intolérance religieuse qu'une sorte d'intolérance nationale, un patriotisme étroit et soupçonneux qui s'en prend, à la fois, aux luthériens des provinces baltiques, aux catholiques de Lithuanie ou de Russie-Blanche, aux infortunés uniates de Podlachie, aux juifs de l'Ouest. Et si le patriotisme russe garde une teinte confessionnelle, la Russie n'en est pas entièrement responsable. La faute en est, avant tout, à l'histoire[1]. Le grand empire slave n'a pas encore su se dégager de son passé oriental. La « sainte Russie » en est demeurée à la tradition byzantine; au risque de s'aliéner trente ou quarante millions de sujets, elle cherche l'unité politique dans l'unité religieuse. C'est que, — M. E.-M. de Vogüé le disait un jour, —

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III, *la Religion*, liv. I, chap. II et liv. IV, chap. I. (Hachette, 1889.)

elle est, elle aussi, un Islam, — et j'ajouterai, un Islam plus absorbant que l'autre. Comme autrefois, à Stamboul, pour devenir Turc, il fallait « prendre le turban, veut-on être tenu pour Russe, il faut passer par les cuves orthodoxes.

III

Pour nous, Occidentaux d'Europe ou d'Amérique, ce point de vue oriental est manifestement suranné. Je crois qu'il en sera bientôt de même de l'opinion qui fait dépendre la nationalité, non plus de la religion, mais de la race. J'entends dire que, toute nation ayant pour base l'unité de race, les juifs, qui sont une race à part, ne peuvent faire partie d'aucune nation. En sommes-nous bien sûrs? A parler franc, l'Allemand qui veut faire reposer la nationalité sur l'unité de race me paraît non moins arriéré que le Russe qui la fait dépendre de l'unité de religion. Pour avoir un aspect scientifique et un air moderne, cette confusion de la nationalité et de la race n'en appartient pas moins au passé, et à un passé lointain. C'est encore là une notion archaïque; et c'est encore là une notion orientale. Elle n'est, du moins, applicable qu'à l'Orient, là où, depuis des siècles, vivent côte à côte, sans se mêler, des communautés séparées par de hautes bar-

rières religieuses; où chaque tribu, chaque groupe national demeure à l'écart des autres, enclos dans son Église et cloîtré dans son rituel. On est ainsi ramené, par un détour, à l'identification de la nationalité et de la religion, car, entre des peuples voisins, la religion seule peut interposer des cloisons étanches. Pour préserver la pureté d'une race, il ne faut rien moins que d'épaisses murailles de rites; et encore, en Orient même, pour peu que l'on remonte un peu haut, on trouve que les groupes ethniques les mieux clos, à commencer par Israël, sont loin d'avoir toujours échappé à tout mélange. Si elle a fermé la porte des antiques communautés nationales du Levant, la religion avait gardé une clé pour les ouvrir : le prosélytisme. Les juifs eux-mêmes nous en fourniront tout à l'heure la preuve.

Quant aux peuples modernes de l'Europe ou de l'Amérique, quel est celui dont la nationalité est fondée sur l'unité de race? Est-ce l'Angleterre avec son amalgame de Bretons, de Saxons, de Danois, de Normands? Est-ce la France avec ses Kymris, ses Gaulois, ses Ibères, ses Germains, ses Latins? Est-ce l'Allemagne, où le Teuton est si fortement croisé de Celtes à l'Ouest, de Slaves à l'Est, qu'en mainte contrée de l'Allemagne la majorité des Allemands a perdu les yeux bleus et les cheveux blonds des vieux Germains? Est-ce la Russie, l'ancienne Moscovie, avec son conglomérat de Scythes et de Sarmates, de Slaves, de Tatars, de Finnois, au-

jourd'hui encore à peine russifiés? Seraient-ce les États-Unis d'Amérique, qui, depuis cent ans, ont reçu des colons de tous les pays de l'Europe; ou les républiques hispano-américaines, qui ont inventé toute une gamme de tons et de demi-tons pour dénommer les diverses nuances de métis issus du croisement de l'Européen avec l'Indien et avec le nègre? Toutes les nations contemporaines sont une mixture de races et de peuples plus ou moins fondus ensemble : Français, Russes, Allemands, Anglais, Italiens, Espagnols, Hongrois, Grecs, Roumains, Bulgares, — nous sommes tous des *half-bred*, des sang-mêlés. Grands ou petits, Occidentaux ou Orientaux, qu'ils s'intitulent Germains, Anglo-Saxons, Latins, Slaves, je ne vois point, parmi les peuples modernes, de pur sang. Que resterait-il de la France, s'il nous fallait faire preuve de sang gaulois et prendre pour mot d'ordre, avec je ne sais quel Breton, la « France aux Celtes? »

Oui, dira-t-on; mais Celtes, Latins, Germains, Slaves, les éléments ethniques dont sont composées la plupart des nations modernes sont des éléments homogènes : Français, Italiens, Allemands, Anglais, Russes, nous sommes tous parents; nous sortons d'une souche commune, nous descendons des Aryas, nous appartenons à la grande famille indo-européenne, à la race noble et progressive entre toutes. Le juif, au contraire, est un « Sémite ». Les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob appartiennent à une race hétérogène, douée d'instinct

opposés aux nôtres. Entre Israël et nous, pas d'affinité : le juif ne nous est pas assimilable, il ne peut s'incorporer à nos nations aryennes.

L'objection est connue ; j'avoue qu'elle me touche peu. L'argument aurait plus de force s'il n'était jamais entré dans la composition des nations modernes que des éléments aryens. Mais l'œil des anthropologistes y a découvert d'autres matériaux ethniques, d'origine plus humble. Au-dessous des couches de populations aryennes : celtes, latines, germaniques, on a reconnu, dans notre Europe, des stratifications plus anciennes, que les alluvions indo-européennes semblent avoir simplement recouvertes. Les races européennes fossiles, la race de Cro-Magnon ou celle de Neanderthal, n'ont pas entièrement disparu devant les Aryas d'Asie. L'homme quaternaire compte encore des descendants parmi nous. Rien ne permet de croire que nous soyons tous des Aryens : le Français ou l'Allemand, qui s'imagine être de pur sang indo-germanique, peut provenir de l'homme des cavernes. En réalité, il n'y a peut-être pas, aujourd'hui, plus de « race aryenne » qu'il n'y a de « race latine ».

Laissons là les temps préhistoriques et les problèmes insolubles. Ne connaissons-nous point, dans l'Europe de l'histoire, — que dis-je, n'avons-nous pas rencontré, chez plusieurs nations contemporaines, d'autres « allogènes » que le Sémite juif? Au milieu de nos peuples soi-disant aryens, je vois au moins deux éléments

ethniques étrangers aux Aryas, deux races dont, après le dénivellement de notre continent par le flot des immigrations aryennes, émergent encore, du sol européen, de nombreux témoins. Qu'est-ce, en effet, que les Ibères ou les Ligures d'Espagne, de Provence et d'Italie? Qu'est-ce que les Finnois de Hongrie, de Finlande, de Russie? Seraient-ce donc des Aryens? ou le Sémite nous serait-il plus étranger que les Ibères de la Péninsule, où les Finnois de la Baltique? Je ne crois pas que ce soit l'avis des ethnographes. En tout cas, pour qui a pu comparer le juif à l'Esthe du golfe de Finlande ou au Tchérémisse du Volga, il est malaisé de ne pas reconnaître que, du Finnois et du Sémite, c'est ce dernier qui est le plus près de nous. Or, si les Ibères d'Espagne, si les Finnois de Hongrie ou de Finlande ont pu s'approprier notre civilisation « aryenne », on ne voit point pourquoi le Sémite juif en serait incapable.

Il nous répugne de nous arrêter sur ces questions d'ethnographie, si confuses, si obscures pour les spécialistes même. Nous y apportons, le plus souvent, une ignorance naïve. Nous parlons de « race sémitique », sans seulement être sûrs qu'il ait jamais existé un groupe ethnique qui doive être ainsi désigné. On en a fait la remarque plusieurs fois : ce nom de sémitique n'est, en réalité, qu'un terme de linguistique; il ne correspond peut-être à aucun groupement de race. Nous appelons les juifs Sémites, parce que les anciens

Hébreux parlaient une langue dite sémitique; et la langue, nous le savons de reste, ne prouve rien quant au sang. Un peuple peut changer de langue, sans. pour cela, changer de race. Les Irlandais, pour avoir appris l'anglais, n'en sont pas devenus Anglo-Saxons; et les noirs de nos Antilles, qui parlent français, ne sont point, pour cela, de race « aryenne ».

Le terme de sémite est peut-être plus propre à embrouiller la question qu'à l'éclairer. Il ne nous renseigne guère sur les origines et la parenté d'Israël; il risque de nous induire à de trompeuses affinités et à des analogies mal fondées. Peu importe, gardons-le, faute d'autre nom à lui substituer. Est-ce que le Sémite juif est noir ou jaune? Est-ce que, par sa structure physique ou mentale, il est si éloigné de nous qu'il forme comme une autre humanité, une autre espèce ou sous-espèce? Est-ce qu'en s'unissant à nos fils ou à nos filles, il donne des mulâtres ou des métis? Peut-on comparer ces Sémites en résidence parmi nous aux Chinois ou aux noirs qui habitent les deux Amériques? Le juif nous expose-t-il à des embarras semblables à ceux qu'ont à redouter, du nègre émancipé, certains États de la grande république transatlantique? Y a-t-il bien là, en présence, deux races irréductibles? Regardons-nous et regardons les Sémites : se distinguent-ils de nous par la couleur de la peau, ou par la forme du crâne? Ne nous faut-il pas quelque attention pour les reconnaître? — Quand ils se trahiraient tous par la courbe de

leur nez, peut-on dire que, entre eux et nous, il n'est rien de commun?

S'en tient-on aux vagues notions de races et aux classifications plus ou moins incertaines des ethnologues, nul doute sur la parenté des Sémites avec nous. Qu'ils le veuillent ou non, l'Aryen et le Sémite sont frères; tous leurs traits en témoignent. Tous deux appartiennent à cette grande race blanche, caucasique, méditerranéenne, comme on voudra l'appeler, qui prétend à l'empire du monde. Au point de vue ethnographique même, en admettant la réalité d'un groupe aryen et d'un groupe sémitique, le Sémite est plus près de l'Aryen que le Touranien; le juif nous est souvent plus proche parent que le fier Magyar ou le dédaigneux Moscovite, l'un et l'autre fortement mâtinés de Finno-Turc. Et si, laissant de côté les obscurs problèmes de filiation, nous considérons le génie, l'esprit, les aptitudes ou les habitudes intellectuelles, comment ne pas avouer que le Sémite juif est plus voisin de nous que le brahme de l'Inde, qui se vante de la pureté de son sang aryen?

IV

Aryens, Sémites, Touraniens, autant de dénominations dont on a étrangement abusé. Il y a autre chose, dans l'histoire du monde, que des conflits de races.

A cet égard, la science du XIXe siècle a peut-être, plus d'une fois, fait fausse route. Si les luttes de races et de tribus ont été un des éléments de l'histoire religieuse et intellectuelle de l'humanité, elles n'en ont pas été le seul facteur. Une des causes de la vogue de la théorie des races, c'est son apparente simplicité. C'était peut-être plutôt une raison de s'en défier. On le sent aujourd'hui. Après la théorie des races, qui prétendait tout résoudre par la diversité des origines, est venue la théorie des milieux, qui s'efforce de tout expliquer par les influences de lieu, de temps, de climat. En faisant la part d'exagération de chacune, il faut, au moins, les redresser et les compléter l'une par l'autre. — Voici Iran et Touran, le type classique des antagonismes de races; ils semblaient personnifier deux individualités ethniques, tranchées entre toutes. On s'est aperçu qu'ils représentaient moins deux races que deux régions; — leur contraste vient moins de deux génies hostiles que de deux terres opposées. Il en est de même, à bien des égards, de l'Aryen et du Sémite. Le Sémite, isolé des solitudes de l'Asie ou de l'Afrique, perd beaucoup de ce qui semblait faire son originalité. Une bonne part des traits longtemps prêtés aux fils de Sem n'appartiennent, en fait, qu'à l'Arabe, — et encore, moins à l'Arabe qu'à l'Arabie, moins à l'homme qu'au désert.

Il est passé, le temps où l'on pouvait faire pivoter toute l'histoire de notre monde sur l'éternel antagonisme de l'Aryen et du Sémite. Quoi qu'en puissent

penser les pédants de collèges, le pillage des boutiques juives par les moujiks de la Petite-Russie, ou par les ouvriers des faubourgs de Vienne, n'est pas l'épilogue du long duel d'Annibal et de Scipion, d'Abd-er-Rhaman et de Charles Martel, de Saladin et de Cœur de Lion. Ni les Carthaginois ni les Sarrasins n'ont rien à démêler dans les querelles du pasteur Stœcker et des rabbins ; et le prétendu antagonisme, d'instincts et de génie, des Aryas et des Sémites n'a que faire dans les luttes électorales du prince Aloys Lichtenstein et du docteur Kronawetter. — Bien mieux, cette hostilité légendaire de l'Aryen et du Sémite, on n'en trouve nulle trace dans les livres hébreux, ou dans l'histoire d'Israël. Ni la Bible, ni l'Évangile n'en ont connaissance. Le juif y est toujours demeuré étranger. Les imprécations des prophètes sont tombées de préférence sur des villes ou sur des tribus sémitiques. Les destructeurs d'Israël et de Juda, l'Assyrien et le Chaldéen, passent pour des Sémites ; et le libérateur de la maison d'Israël, celui que le Dieu de Juda appelait « son berger et son oint », celui que Jéhovah a conduit par la main[1], Cyrus, est regardé comme Aryen. Que si, plus tard, les juifs se sont révoltés contre les Grecs d'Antiochus ou contre les Romains de Titus, ils s'étaient courbés devant Alexandre et devant Pompée ; et jamais, que je sache, le sanhédrin de Jérusalem n'a

1. *Isaïe*, XLV, 2, 3.

songé à disputer le monde à la phalange macédonienne ou à la légion romaine.

L'opposition fondamentale entre le Sémite et l'Aryen, force nous est d'y renoncer. Depuis qu'on connaît mieux l'Orient, et qu'on a étudié, de plus près, les peuples de langues sémitiques, on a vu surgir, entre eux, des différences de mœurs, de croyances, de gouvernement, qui ne permettent plus de leur attribuer le même génie. L'unité de l'esprit sémitique a été brisée; la simplicité qu'on se plaisait à lui attribuer s'est évanouie. On a vu s'effacer, un à un, les traits, intellectuels ou moraux, dont on avait composé la figure idéale du Sémite; et, du même coup, a disparu le contraste entre le Sémite et l'Aryen. Le génie sémitique, les instincts sémitiques, la civilisation sémitique, sont devenus des abstractions. A côté des Hébreux et des Arabes, il a fallu faire rentrer dans ce groupe tous les peuples voisins de langues analogues, non seulement les Assyriens, les Chaldéens, mais le Phénicien, le Philistin, le Chananéen, les ennemis traditionnels des Hébreux, des peuples qu'Israël a toujours regardés comme lui étant étrangers par le sang, aussi bien que par les croyances, des tribus que la Bible range dans la postérité de Cham, et non dans celle de Sem[1]. Par suite, il ne reste plus, en religion du moins, d'esprit sémitique, de génie sémitique. Il s'est trouvé que, tout comme les

1. *Genèse*, IX, 6, 19.

Aryens, la plupart des Sémites ont longtemps été idolâtres et polythéistes. Eux, aussi, ont divinisé les forces de la nature; et, de la mythologie sémitique à la mythologie aryenne, il y a moins loin que de Baal, ou d'Aschthoret, au Dieu du Sinaï. « Depuis que la création de l'épigraphie sémitique et la découverte de Babylone et de Ninive nous ont introduits dans l'intimité des dieux sémites, on a été étonné de voir combien ils diffèrent peu, au fond, de leurs vis-à-vis aryens[1]. »

Les barrières des deux panthéons vont s'amincissant de jour en jour. Mâles ou femelles, les dieux de l'Aryen et du Sémite sont parents. Bien mieux, le polythéisme aryen dans sa plus haute expression, le polythéisme grec nous apparaît, aujourd'hui, imprégné des traditions religieuses sémitiques. Les autels des Hellènes n'ont pas attendu la *Panagia*, ou l'apôtre « du Dieu inconnu », pour brûler de l'encens aux divinités de Syrie. L'Aphrodite de Praxitèle est née de l'écume de la mer phénicienne; et en entrant dans l'Olympe classique, Adonis a gardé ses grâces asiatiques, et Cybèle, son cortège oriental.

On ne saurait donc plus dire que le monothéisme est l'apanage du Sémite, par opposition à l'Aryen.

1. M. James Darmesteter, *les Prophètes d'Israël :* Race et tradition. — Selon le même savant (*ibidem*) : « La caractéristique des deux familles semble être dans la mythologie aryenne la prédominance des mythes d'orage, dans la mythologie sémitique la prédominance des mythes de saison. »

L'esprit monothéiste n'appartient, en somme, qu'aux Hébreux, adorateurs de Jéhovah, et après eux, et grâce à eux, aux Arabes, à demi judaïsés par Mahomet. A ce titre, — et ce n'est pas là une remarque sans portée, — le Juif, l'Hébreu est isolé entre tous les peuples de race ou de langue sémitique. Il est unique dans son groupe, plus encore que ne l'est le Grec dans le sien. Il est seul, et n'a point de pareil parmi « les nations ». Non seulement, il est hors ligne, mais il est hors cadre. Pour l'y faire rentrer, pour le ramener au niveau des Sémites voisins, il a fallu supposer, chez lui, un polythéisme primitif, plus ou moins analogue à celui du Syrien ou du Phénicien. Iahveh ne serait qu'un Baal, ou un Jupiter, qui aurait dévoré ses rivaux. Mais, avec cette théorie nouvelle, disparaît la dernière trace du contraste ancien entre le génie sémitique et le génie aryen[1].

Ainsi, rien dans la religion ne sépare radicalement l'Aryen et le Sémite; rien ne révèle en eux des instincts fatalement divergents. Entre leurs notions du divin, plus de différences irréductibles. Or, c'était sur le contraste de leurs conceptions religieuses qu'on faisait reposer l'antagonisme de la pensée aryenne et de la pen-

1. De même si, dans les traditions ou dans les cérémonies d'Israël, on a cru relever des influences sémitiques, chaldéennes notamment, on a pu, aussi bien, signaler des emprunts de Juda aux croyances ou aux rites des Aryens de Perse, les sectateurs du mazdéisme.

sée sémitique. Cette prétendue opposition écartée, que reste-il, au point de vue intellectuel ou moral, du gouffre naguère creusé entre le monde de Sem et le monde de Japhet ? A peine un fossé, que les études contemporaines vont comblant chaque jour.

Lorsqu'on nous parle des Sémites, il faut au moins nous avertir de quels Sémites, car, entre ces derniers, nous apercevons des différences presque aussi grandes qu'entre eux et les Aryas. « Le génie sémitique, a écrit un maître en ces matières [1], est essentiellement simple ; il ne comprend ni les nuances, ni la complexité. Le vieil esprit sémitique est, de sa nature, antiphilosophique et antiscientifique... Les peuples qu'on appelle sémitiques manquent de cette variété, de cette largeur, de cette étendue d'esprit qui sont les conditions de la perfectibilité. » Cela peut être vrai des Arabes, en dépit des écoles de Bagdad ou de Cordoue; cela peut l'être des anciens Hébreux ; mais est-ce vrai des juifs modernes, élevés ou grandis à notre contact ? S'il y a une différence entre l'Européen et l'Asiatique, entre les Occidentaux et l'Oriental, — différence de date relativement récente, du reste, et qui ne me semble pas tenir à la race, — c'est bien l'idée du progrès, cette notion moderne de la perfectibilité, devenue, autour de nous, comme une foi aveugle à laquelle croient superstitieuse-

1. Renan, *Mélanges d'histoire et de voyages :* — les Peuples sémitiques ; Cf. *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 1, 20.

ment savants et ignorants. Mais tout montre que cette idée du progrès n'a rien qui répugne au juif. S'il ne l'a pas tirée de son propre fonds, le juif s'en imprègne sans peine, jusqu'à en devenir un des plus ardents et des plus impatients propagateurs. Pour ce qui est de l'esprit philosophique, il me paraît malaisé de le refuser aux congénères de Spinoza. Peut-on, du reste, juger des peuples contemporains, ou des races vivantes, par leurs ancêtres des plus lointaines périodes de l'ancienne histoire ? Quand les Hébreux de la Palestine eussent été de purs Sémites, serait-on en droit d'assimiler le juif de nos jours aux Beni-Israël, ou aux Sémites syriens d'il y a deux ou trois mille ans? Mieux vaudrait appliquer aux Français tous les traits des Gaulois des *Commentaires* de César, ou peindre les Allemands modernes et les Slaves russes d'après la *Germania* de Tacite et la *Chronique* de Nestor.

Le caractère est ce qui change peut-être le moins dans une race; ainsi chez les Français de la troisième république, on peut encore retrouver tel trait des Gaulois de Vercingétorix. Si ce n'est par le génie et l'intelligence, est-ce par le caractère et le tempérament que le Sémite, juif ou non, se distingue essentiellement de nous? Peut-être davantage; nous verrons, tout à l'heure[1], comment et pourquoi, au moins chez le juif. C'est ici, d'habitude, que les ethnologues de rencontre se

1. Cf. ci-dessous, chapitre VIII : PSYCHOLOGIE DU JUIF, II.

donnent carrière, opposant les vices du « Sémite » aux vertus de « l'Aryen ». On représente l'un comme âpre au gain, cupide, sec de cœur, bas, astucieux, servile, vindicatif, coutumier de toutes les lâchetés et de toutes les faussetés ; — l'autre comme généreux, ouvert, fier, chevaleresque, désintéressé et délicat, ayant toutes les noblesses et toutes les candeurs.

Je me défie, pour ma part, de ces portraits à grands coups de brosse, où tout est en noir d'un côté, où tout est en clair de l'autre ; ce n'est pas avec un procédé aussi simple qu'on peut nous peindre de vieilles races, embrassant vingt nations diverses. Je voudrais quelque chose de plus fondu et de plus nuancé. Le Romain, par exemple, n'était guère moins sec, moins dur, moins âpre que le Carthaginois ; et l'image qu'on nous donne du Sémite conviendrait souvent tout autant au Grec moderne, à l'Arménien, au Parsi, qui passent pour Aryens, qu'au juif, classé comme Sémite. « Le caractère sémitique, a dit Renan, est en général dur, étroit, égoïste. » Cela peut être vrai, — et non seulement de l'Arabe — encore que, pour le juif, l'explication en soit plutôt dans l'éducation historique que dans la race. Car, si elle nous semble fréquente chez Israël, la sécheresse d'esprit ou de cœur, il est bon de nous le rappeler, est en grande partie imputable à l'existence que nous lui avons faite.

Il y a, en tout cas, une chose que nous perdons trop souvent de vue, et dont il nous est interdit de ne pas

tenir compte. Quand nous parlons de la dureté, e l'étroitesse, de l'âpreté sémitiques, nous ne devons pas oublier que ce qu'il y a de plus doux, de plus délicat, de plus suave sous le ciel, l'Évangile est sorti des tribus sémitiques. Sur cette rocailleuse terre de Syrie a germé le lis des champs dont, après dix-neuf siècles, le parfum embaume encore le monde. Le plus beau mot des langues humaines, le mot de charité, est tombé de la bouche de ces fils de Sem. C'est par des Sémites qu'a été annoncée la bonne nouvelle; c'est à des foules sémitiques, en dialecte sémitique, qu'a été prêché le Sermon sur la Montagne, et c'est par des Sémites, bravant la faim et la soif, que les neuf béatitudes ont été révélées au monde antique. Ici encore, dans sa race et ses ancêtres, aussi bien que dans sa Bible, on ne peut atteindre Israël qu'à travers le Christ. Le Sauveur lui-même n'a-t-il pas dit à la Samaritaine, près du puits de Jacob : « Le salut vient des Juifs »? Il est singulier que des chrétiens en aient perdu le souvenir : la croix du renoncement nous a été apportée sur des épaules juives, cette croix qui fit le scandale de l'Hellène et que, durant trois ou quatre siècles, les fidèles n'osèrent montrer aux adorateurs des dieux de Paros que voilée d'emblèmes mystérieux. Le sang versé sur le Calvaire pour la rédemption des hommes, le sang que nos vieux peintres nous montrent recueilli par des anges en des calices ou des patènes d'or, était du sang juif, du sang sémitique. Ni Marie, mère de Jésus, ni Jean, le disciple bien-aimé, ni

Simon, dit Céphas, ni aucun des douze, n'étaient de souche aryenne.

Pour qui veut remonter aux origines, — pour qui surtout croit que l'Église a été constituée et ordonnée, dès le début, par les apôtres, — le christianisme lui-même est un produit du sémitisme; il ne l'est guère moins que le judaïsme. On nous entretient souvent de la conquête sémitique; si le monde a jamais été conquis par les Sémites, c'est par le glaive de Paul de Tarse, l'Annibal ou l'Alexandre chrétien. La bataille de Cannes n'a pas été la plus grande victoire du Sémite. Là où avait échoué le fils d'Amilcar a triomphé le petit juif de Cilicie. Par lui et par les douze, se sont réalisées les orgueilleuses promesses des voyants d'Israël et, grec ou romain, le monde aryen a été courbé sous le sceptre du fils de David. L'empire élevé par les légions romaines a été légué aux héritiers du pêcheur de Galilée. Les statues des Césars ont été renversées de leur piédestal, et les *imperatores* qui personnifiaient le mieux les armes latines et la sagesse hellénique, les Trajan et les Marc-Aurèle, ont été précipités de leurs colonnes de marbre pour faire place à Pierre et à Paul les capitaines de Jésus de Nazareth. La louve de Romulus, victorieuse des éléphants du Carthaginois, a été terrassée par le lion de Juda : *Vicit leo de tribu Juda*, est-il gravé sur la base de l'obélisque de Néron dressé, par Sixte-Quint, devant Saint-Pierre de Rome. L'Église a raison : le Nazaréen a vaincu.

Voilà la vraie conquête sémitique, et le génie aryen ne s'en est pas relevé. Entre les antisémites, — les plus conséquents, les seuls logiques peut-être, sont ceux qui, pour secouer le joug sémitique repoussent l'Évangile aussi bien que la Bible, s'insurgeant également contre la crèche de Bethléem et contre les tables du Sinaï[1]. Le Slave ou le Germain qui ne veut rien devoir aux fils de Sem n'a qu'à revenir aux dieux aryens, à Zeus, à Odin, à Peroun à la barbe d'or, — à moins qu'au Dieu créateur de la Genèse, il ne préfère les émanations de l'impersonnel Brahma. Ce n'est qu'en s'affranchissant de toute idée chrétienne que le monde se « désémitisera ».

1. A ce titre, je dois mentionner ici deux livres peu connus, dont le premier grief contre le « sémitisme » est d'avoir donné naissance au christianisme. L'un, publié vers la fin du second empire, est *le Molochisme juif* de Tridon, depuis membre de la Commune de 1871; l'autre, daté de 1890 (Dentu), est intitulé : *Aryens et Sémites : le Bilan du judaïsme et du christianisme*, par A. Regnard, t. Ier, le seul qui ait paru.

CHAPITRE V

LES JUIFS SONT-ILS DE PURS SÉMITES?

I. Que le sang d'Israël ne semble pas pur de tout mélange. — Prosélytes dans l'antiquité. Leur importance, leur diffusion. — Autres convertis : les Khazars. — Que la crainte des conversions au judaïsme a été une des raisons du confinement des juifs. — Sectes judaïsantes. — II. Le type sémitique. — Comment il ne se retrouve pas également chez tous les juifs. Il y a au moins plusieurs sous-types. — Karaim et Samaritains. — Juifs de religion qui ne semblent pas juifs de race. — Sephardim et Askenazim : par quoi et pourquoi diffèrent-ils? — Que le juif moderne est le produit artificiel du régime de séquestration.

I

Mais, assez parler des juifs anciens. Les juifs modernes sont-ils de purs Sémites? Sommes-nous seulement certains qu'il y ait une race juive, ou que les israélites d'Europe, d'Asie, d'Afrique soient tous également les fils de Jacob et les descendants de Beni-Israël de la terre de Chanaan? Rien ne le prouve. Longtemps, sur

la foi des juifs eux-mêmes, nous avons cru que, dans le judaïsme, la race et la religion étaient deux termes corrélatifs, impossibles à isoler l'un de l'autre. Cette vue ne s'accorde pas toujours avec les données de l'histoire.

Il est permis de mettre en doute la pureté du sang de Juda [1]. Le juif, dans son odyssée de vingt siècles à travers cent peuples divers, paraît avoir subi plus d'un croisement. De l'antiquité à la fin du moyen âge, bien des ruisseaux de sang étranger ont pénétré dans les veines de Jacob. Pour s'allier aux fils ou aux filles des nations, le juif n'a même pas attendu la dispersion. Ces mélanges ethniques remontent au moins à la captivité de Babylone. Quand Juda serait, sous les saules de l'Euphrate, resté pur de toute mésalliance, il est difficile que les colons envoyés d'Assyrie au royaume d'Israël n'aient point laissé de traces, en dehors des Samaritains, eux-mêmes, du reste, résorbés peu à peu par le judaïsme. La question des mariages mixtes est une de celles qui passionnèrent Jérusalem après le retour de la captivité. Les restaurateurs de Sion, les Esdras et les Néhémie, ont eu beau interdire toute alliance avec les femmes étrangères, la défense des réformateurs du ve siècle montre combien fréquentes étaient devenues de pareilles unions. Le livre de *Ruth*, la

1. Les familles où le sang est resté le plus pur sont, probablement, celles des *cohanim*, des anciens prêtres du Temple qui portent souvent encore le nom hébreu de Cohen, Kahn, Cohn, etc.; et qui ont dû s'interdire, avec plus de scrupule, les alliances étrangères.

Moabite, en est une preuve : certains exégètes ont même supposé que cette patriarcale idylle était un plaidoyer contre les rigoristes, en faveur des femmes étrangères.

Ce fut bien autre chose à l'époque grecque et à l'époque romaine. Ce n'est plus seulement du sang chananéen, syrien, chaldéen, c'est du sang grec, du sang égyptien, du sang latin, peut-être du sang gaulois ou espagnol qui, par divers canaux, s'est mêlé au vieux sang sémitique. On croyait, naguère encore, que la diffusion des juifs, à la veille ou au lendemain de la chute du Temple, était un fait d'ordre purement ethnographique, le résultat de l'émigration des juifs de Palestine. C'était là une vue incomplète : la brusque expansion du judaïsme en Égypte, en Asie Mineure, en Europe même, dès avant l'ère chrétienne, est, en grande partie, un fait d'ordre moral ; elle provient, pour une bonne part, de la propagande juive. En cela encore, le judaïsme a été le devancier, et comme le pionnier du christianisme ; il lui a frayé la voie en Occident, aussi bien qu'en Orient. Il lui a ouvert, d'avance, les portes de la gentilité, en affiliant à la loi de Moïse des païens de toute nation. C'est dans les synagogues, parmi les colons d'Israël et parmi les prosélytes des juifs, que les apôtres ont recruté leurs premiers disciples[1]. Le juif

1. Le fait est constaté mainte fois par *les Actes des Apôtres*, *passim*.

contemporain des Asmonéens et des Hérode n'avait point pour le prosélytisme l'aversion témoignée, plus tard, par les rabbins. Loin de là, les juifs hellénistes, en contact avec les Gentils, cherchaient à gagner au culte du vrai Dieu le Grec et le Barbare. N'osant, pour les convaincre, faire parler Isaïe ou Daniel, les Alexandrins avaient remplacé les prophètes par les vieilles sibylles, chargées de prêcher aux païens l'unité de Dieu et la venue du Messie, avec la gloire future d'Israël[1].

Le monde classique n'était pas sourd à la voix de ses oracles transformés en échos de Sion. C'était l'époque où d'Égypte, de Perse, de Syrie, les dieux de l'Orient, voilés de rites mystérieux, donnaient l'assaut au froid panthéon gréco-romain. Le monothéisme d'Israël exerçait une attraction qui, de l'ancienne loi, se détourna bientôt vers la nouvelle[2]. Juifs, Grecs ou Latins, les auteurs anciens en tombent d'accord. « De grandes multitudes, dit l'historien Josèphe, sont prises de zèle pour notre manière d'adorer Dieu, si bien qu'il n'y a pas une seule ville, grecque ou barbare, il n'y a pas une nation où ne se pratique l'usage du sabbat,

1. Gaston Boissier, *la Fin du Paganisme*, t. II, p. 23, 24 (Hachette, 1891). — Les livres sibyllins ont été généralement composés par des juifs.

2. Voyez notamment, Renan, *les Origines du christianisme*, t. V, p. 227 et suiv.; cf. Kuenen : *Judaïsme et christianisme (Revue de l'Histoire des Religions*, t. VII, n° 2, 1883, p. 208, n° 9); — Graetz, *Die jüdischen Proselyten im Römerreich* (Breslau, 1884); — Isr. Sack, *Die Altjüdische Religion* (Berlin, 1889), p. 384-87.

de nos jeûnes, de nos lampes, de nos prescriptions relatives à la nourriture[1]. » La Judée palestinienne n'était plus guère alors que le noyau du judaïsme. L'audacieuse prédiction des prophètes parut un instant sur le point de s'accomplir : il semblait que les peuples allassent se mettre en route pour venir adorer à Jérusalem. Les sibylles ne s'étaient pas trompées : Isis, Sérapis, Zeus et les dieux des nations devaient succomber devant le Dieu d'Israël. Si le monde ne fût devenu chrétien, il fût peut-être devenu juif.

Car, ce n'était pas seulement le dogme de l'unité divine et la morale du Décalogue ; ce n'était même pas uniquement la pratique du sabbat et les prières juives qu'adoptaient les païens convertis à la foi d'Israël, c'étaient parfois les observances rituelles, à commencer par le signe distinctif des descendants d'Abraham, la circoncision. A côté des simples prosélytes restés à mi-chemin, des hommes « craignant Dieu », *metuentes Deum*,

1. Josèphe : *Contre Apion*, II, 39. — L'assertion de l'écrivain uif est confirmée par l'auteur chrétien des *Actes des Apôtres* (II, 5) : « Or, il y avait en séjour à Jérusalem des juifs, hommes pieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel. » Suit une énumération où figurent tous les peuples anciens, des Mèdes et des Parthes aux habitants de Rome, et, dans cette foule, l'écrivain sacré mentionne expressément les « prosélytes » à côté des juifs proprement dits : « Et ceux qui sont venus de Rome, juifs et prosélytes. » (*Actes*, II, 10.) — De même, dans les villes et les synagogues d'Asie et d'Europe, où prêchent les apôtres, les *Actes* signalent partout les prosélytes à côté des juifs d'origine ; ainsi XIII, 17 ; XIV, 1 ; XVI, 14 ; XVII, 4 et 17 ; XVIII, 4 et 7, etc.

comme le centurion Corneille converti par saint Pierre[1], se rencontraient des gentils qui franchissaient les dernières barrières, adoptant, avec le sceau sanglant des fils de Jacob, toutes les coutumes judaïques.

L'antiquité juive et païenne nous a laissé sur ce point des textes catégoriques. Josèphe dit, formellement, qu'un grand nombre d'Hellènes faisaient partie de la communauté juive d'Alexandrie[2]. Beaucoup de juifs de Cyrène, d'Antioche, de Palmyre, les grandes juiveries orientales, paraissent également avoir été de sang grec ou gréco-égyptien[3]. Aux juifs hellénisants se mêlaient les Hellènes judaïsants. Chose plus surprenante, il en a été ainsi, parfois, à Rome même. Juvénal, dans le fameux passage de sa XIVe satire, distingue entre les simples prosélytes et les convertis passés entièrement au judaïsme. Il nous montre les pères se contentant d'observer le sabbat et de s'abstenir de porc, tandis que les fils, renchérissant sur le zèle paternel, vont jusqu'à la circoncision : *mox et præputium ponunt*, dit, dans son latin énergique, le satiriste du Ier siècle[4]. Vers le même temps, Tacite, parlant des recrues de

1. *Actes des apôtres*, X, 2.

2. Josèphe : *Guerre des Juifs*, liv. VII, ch. III, 3. — Renan (*le Judaïsme comme race et comme religion*, 1883) a rassemblé les principaux textes grecs et latins qui montrent la fréquence de ces conversions au judaïsme.

3. Voyez Mommsen, *Römische Geschichte*, t. V (1885), p. 492-494.

4. Juvénal, *Satire* XIVe, vers 95.

toutes sortes faites par le judaïsme, dit la même chose en sa langue elliptique[1]. Au IIe siècle, l'empereur Antonin juge nécessaire d'interdire aux juifs de circoncire d'autres que leurs fils. Au IIIe siècle même, vers 225, Dion Cassius, un sénateur, parlant des guerres de Palestine, dit encore que, à côté des juifs originaires de Judée, il y a d'autres hommes « qui ont adopté les institutions de ce peuple, quoique étant d'une autre race[2] ». « Et, ajoute l'ancien consul, il y a parmi les Romains, beaucoup de gens de cette sorte ; ce qu'on a fait pour les arrêter n'a fait que les multiplier. »

Quand ce dernier passage devrait, en partie, s'entendre des chrétiens, de pareils textes forcent à croire que, en Orient comme en Occident, un grand nombre des juifs de l'antiquité descendaient de païens convertis. Ces israélites n'étaient que les fils adoptifs d'Abraham et de Jacob. A Rome même, les juifs dont nous pouvons visiter les catacombes sur la voie Appienne, ou sur la *via* Portuensis, n'avaient peut-être pas beaucoup plus de sang sémitique que leurs voisins chrétiens des cimetières de Calixte ou de Pontien, dont les plus anciennes inscriptions sont, elles aussi, en langue grecque.

Nous ne pouvons donc plus nous représenter Israël comme un *ethnos*, pur de tout mélange, d'autant que,

1. *Circumcidère genitalia instituere, ut diversitate noscantur. Transgressi in morem eorum, idem usurpant.* (Tacite, *Historiæ*, liv. V, 5.)

2. Καίπερ ἀλλοεθνεῖς ὄντες, Dion Cassius, liv. XXXVII, ch. XVII.

à son berceau même, les Asmonéens et les Hérode, pratiquant le *compelle intrare*, avaient introduit dans le judaïsme, par la circoncision, de nombreuses populations de l'Idumée, de l'Iturée, du Hauran et des régions syriennes voisines. L'afflux de sang étranger n'a même pas pris fin à l'époque talmudique, alors qu'Israël vaincu se resserra sur lui-même. Après avoir été sur le point de devenir une religion universelle, le judaïsme en effet redevint, de nouveau, un culte national. Les docteurs, craignant de voir Juda se dissoudre dans les nations, ou se fondre dans le christianisme, se plurent à isoler le juif. Les prosélytes furent traités de fléau, « de lèpre d'Israël ». La Synagogue, se concentrant en elle-même, ferma ses portes ; mais, malgré la répugnance des rabbins, nombre de prosélytes s'y glissèrent encore, aux extrémités surtout du monde juif. On trouve des juifs recrutant des convertis en Arabie ; des tribus arabes passent tout entières à la loi de Moïse. Mahomet est le disciple des juifs, et l'Islam n'est qu'une adaptation grossière du judaïsme.

En Europe même, des missionnaires juifs disputent aux missionnaires chrétiens les régions ponto-caspiennes. Vers le VIIIe siècle, au nord de la Mer Noire, dans les steppes scythiques, un peuple de souche finno-turque, les Kozars ou Khazars passent en corps à l'ancienne loi[1].

1. D'après *la Chronique* dite *de Nestor* (chap. XL, traduct. de L. Léger), des juifs khazars proposèrent à Vladimir, grand-prince

Ce n'est peut-être pas le seul exemple de pareilles conversions, sur les confins de l'Europe et de l'Asie. A Tiflis, on m'a cité une tribu juive du Caucase, de mœurs guerrières, qui, par le type comme par les habitudes, diffère des autres israélites. La fièvre m'empêcha de la visiter. Il est probable que ces juifs montagnards sont apparentés aux populations indigènes du Caucase[1].

En Occident, nous ne connaissons rien d'analogue à la conversion en masse des Khazars. Nous rencontrons, dès l'époque des Mérovingiens, de nombreux juifs en Gaule et en Espagne. Les israélites de Grégoire de Tours étaient-ils bien tous des juifs de race, qui avaient pénétré en Gaule par le Rhône et la Saône? ou beaucoup étaient-ils simplement des Gaulois convertis au judaïsme? Renan, et plusieurs savants avec

de Kief, alors encore païen, d'embrasser, lui aussi, le judaïsme. On trouve dans les *Monumenta historica Poloniæ* de Bielowski (t. Ier, p. 50 et suiv.) une lettre du roi khazar Joseph au rabbin de Cordoue, Kazdaï, où le chef khazar dit formellement: « Nos pères ont reçu la foi israélite; Dieu leur a ouvert les yeux, » et il raconte comment s'est effectuée la conversion d'un de ses prédécesseurs, après une sorte d'enquête sur les diverses religions, analogue à celle prêtée par *la Chronique de Nestor* au Russe Vladimir. Des Khazars vient le titre de *Khozari* donné par le poète du moyen âge, Jehuda Halévy, à son grand ouvrage philosophico-religieux.

1. Peut-être y avait-il confusion avec les juifs du Daghestan, appelés en turc *Dagh Tchoufout* (juifs de la montagne); venus autrefois de Perse, parlant ou écrivant souvent encore le persan, ils se sont, en grande partie, tatarisés.

lui, opinent pour cette dernière origine[1]. Par malheur, sur ce point, les données positives nous font défaut, — ce qui est d'autant plus à regretter que les juiveries d'Allemagne et d'Angleterre sortaient de celles de France.

Quand ils eussent été du sang d'Israël, les juifs des Gaules et d'Espagne n'en ont pas moins, par divers canaux, reçu, à diverses époques, une infusion de sang indigène. Le mélange du sang juif et du sang chrétien qui, après les croisades, ne s'est guère fait qu'au profit des chrétiens, par la conversion des juifs, s'est opéré, souvent encore, au profit des juifs, durant la première moitié du moyen âge. Il y avait alors, pour passer de l'Église à la Synagogue, deux portes que l'Église a eu peine à fermer : l'esclavage et le mariage.

Pour l'esclavage aucun doute ; le commerce des esclaves était lucratif ; les juifs, en bons trafiquants, s'en occupaient, et, pour mettre d'accord leur piété avec leurs intérêts, ils ont souvent circoncis leur marchandise humaine. On en a la preuve par les décrets des conciles et les actes des papes et des évêques. Un des soucis de l'épiscopat, en pays slaves notamment, souci fort légitime, du reste, était la protection spirituelle

1. E. Renan, *ibidem*. Chose à noter, le savant qui s'est appliqué à ruiner l'ancienne conception du judaïsme envisagé comme une race fermée, est celui qui avait le plus contribué à répandre, chez nous, la théorie des races, celui même qui semblait fonder toute l'histoire religieuse sur l'antagonisme de l'Aryen et du Sémite.

des esclaves détenus par les juifs. On interdit à leurs maîtres de les convertir au judaïsme. On finit par défendre aux juifs de circoncire les esclaves païens, et de posséder des esclaves chrétiens. C'est à cette même préoccupation que remonte la défense faite aux juifs d'avoir des servantes ou des serviteurs chrétiens. Cette prohibition, en usage dans les deux Églises, était naguère encore inscrite dans les lois russes[1]; on a même récemment prétendu la remettre en vigueur.

De même pour les mariages. La défense, tant de fois répétée, faite aux juifs d'épouser des chrétiennes, et aux chrétiens d'épouser des juives, montre que de mal a eu le clergé, des deux rites, pour empêcher de pareilles unions. Les chrétiens n'avaient point alors, pour le juif, l'aversion qu'il leur a depuis inspirée. Aux yeux des barbares, nouvellement baptisés, le judaïsme était une religion comme une autre, une façon d'hérésie ou de secte chrétienne. En Occident, à Lyon, l'archevêque Agobard, comme, quatre siècles plus tôt, Chrysostome à Antioche, se plaint de ce que les chrétiens prennent part aux fêtes des juifs et assistent aux sermons des rabbins. Il fallut à l'Église un long effort pour amener tous ses enfants à distinguer nettement l'ancienne loi de la nouvelle. Le besoin de tracer entre les deux cultes une ligne de démarcation a été une des raisons des précoces sévérités du droit canon contre

1. Voyez par exemple Orchanski, *Rousskoe Zakonodatelstvo o Evreiakh*, pages 59 et suivantes.

les juifs. L'Église n'entendait pas persécuter les restes d'Israël, ni exciter contre eux le fanatisme des masses ignorantes; elle voulait surtout séparer la loi mosaïque de la loi du Christ, empêcher qu'on ne les confondît, ou qu'on ne les unît dans le même respect[1]. Peut-être fut-ce là, aussi, un des motifs de sa répugnance à remettre l'Ancien-Testament aux mains des laïques.

Toutes les prescriptions du droit canon vis-à-vis du juif ont eu pour point de départ le désir de l'isoler du chrétien, afin de soustraire les fidèles à son influence. C'est ainsi que le moyen âge a été peu à peu conduit à élever un mur entre le juif et le chrétien. La hiérarchie ne fut rassurée que lorsqu'elle eut entouré le bercail du Christ d'une palissade assez haute pour mettre ses ouailles à l'abri de la séduction des rites judaïques.

Il ne faut pas oublier que, parmi les hérésies, il y en a eu plusieurs de tendances juives; que, parfois même, le judaïsme semble avoir fait des prosélytes, malgré lui. Rappelons-nous que, en Russie, à Novgorod et à Moscou, les « judaïsants » ont été fort puissants aux XIVe et XVe siècles; que, aujourd'hui encore, il reste çà et là, dans le peuple, des communautés de *soubbotniki*, de *sabbatistes* qui, avec le respect du sabbat, se sont approprié plusieurs des prescriptions de l'ancienne

1. Cette vérité a été loyalement reconnue par un savant israélite, Isidore Loeb, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* (art. JUIFS, p. 998).

loi [1]. J'ai même entendu signaler, au Caucase, un groupe de sectaires qui, non contents d'adopter les observances judaïques, auraient fait venir des juifs pour leur réciter les prières en hébreu. On a parfois supposé que ces sabbatistes étaient des juifs de race, une espèce de *marranes* russes, autrefois baptisés par contrainte ; c'est plutôt l'inverse, ce sont des chrétiens d'origine, épris des coutumes juives.

Si dans les artères d'Israël coule du sang étranger, païen ou chrétien, il est plus certain encore que les peuples chrétiens ont du sang juif. Durant des siècles, les conversions, volontaires ou forcées, ont fait entrer des milliers de familles israélites dans le sein de nations chrétiennes. Il n'est peut-être pas un peuple européen, et, par suite, un peuple américain, qui soit pur de tout mélange avec le Sémite juif. De l'Espagne des Wisigoths à l'Allemagne des croisades, et des *nuevos cristianos* de Castille ou des marranes du Portugal aux « frankistes » de Pologne, tous ont subi,

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III. — *La Religion*, liv. III, chap. x. — Des missionnaires écossais du milieu du siècle ont rencontré en Palestine, à Saphed, un Russe converti au judaïsme, et le cas, disaient-ils, n'était pas isolé. *(Narrative of a Mission of inquiry to the Jews from the Church of Scotland, in* 1839.) Anonyme, Édimbourg, 1844, p. 283. En Pologne aussi, on a signalé à diverses époques des conversions au judaïsme, au XVIe siècle notamment. Voy. p. ex. Hermann Sternberg, *Geschichte der Juden in Polen unter den Piasten und den Jagellonen* (Leipsig 1878, chap. XXIII, p. 114, 115.

à diverses époques, une infiltration de sang israélite. Ce qu'a coûté, à Israël, depuis une quinzaine de siècles, le baptême, libre ou contraint, des fils d'Abraham, qui nous le dira? Le chiffre ne peut en être évalué que par millions. A voir la rapidité de l'accroissement numérique des juifs, depuis les quelques cent années qu'ils jouissent de la tolérance, il est permis de supposer que, si la Croix ne lui eût, à chaque génération, enlevé des milliers de ses enfants, le judaïsme compterait, aujourd'hui, quatre ou cinq fois, peut-être dix fois plus d'adhérents. La différence est passée dans les nations chrétiennes. Quelques-unes, comme l'Espagne ou le Portugal, ont absorbé tant de sang juif qu'elles en ont été pour ainsi dire imbues.

Des édits de Théodose et d'Héraclius à la Révolution française, Israël a été comme une île ou un archipel dont les bords, rongés par les flots, s'éboulaient peu à peu dans la mer, si bien que, à plus d'une époque, il a paru menacé d'une submersion totale. De la postérité de Jacob, le petit nombre seulement, une minorité infime peut-être est, jusqu'au bout, demeurée fidèle à la foi de ses pères. La grande majorité des douze tribus a passé sous le joug de la Croix; elle est depuis longtemps fondue avec nous : l'eau du baptême l'a dissoute dans les nations. Qui que nous soyons, nous ne saurons jamais si, parmi nos ancêtres, nous ne comptons pas quelque maigre juif du Nord ou du Midi. Quand on songe aux croisements séculaires, effectués de l'un à

l'autre, on a peine à reconnaître, dans l'antipathie du juif et du chrétien, l'antagonisme fatal du Sémite et de l'Aryen.

II

Ce que l'histoire nous fait soupçonner, l'anthropologie et l'étude de l'homme vivant le confirment. La race juive n'est pas pure : tous les juifs ne peuvent être considérés comme des Sémites, pas plus que tous les chrétiens n'ont droit à se dire Aryens. Et d'abord, qu'entendons-nous par type sémitique? Pour nous le faire toucher des yeux, on nous renvoie parfois aux Chaldéens et aux bas-reliefs de Ninive; je connais, il est vrai, des juifs qu'on croirait détachés des murailles du palais de Khorsabad; mais c'est le petit nombre. Le type sémitique, pour ceux qui en mènent le plus de bruit, n'est, d'habitude, que le type juif; et le type juif lui-même n'a pas autant d'unité, ou de fixité, qu'on l'imagine souvent. La preuve en est que, pour qu'on ne pût les confondre avec eux, chrétiens et musulmans ont, durant des siècles, imposé aux juifs des signes distinctifs. Aujourd'hui même, c'est une question de savoir s'il y a un type juif, ou s'il y en a plusieurs.

Au rebours de Renan [1], j'incline à croire, quant à moi,

1. *Le judaïsme comme race et comme religion.*

qu'il y a un type juif dominant, que l'on peut appeler sémitique. Rembrandt nous en a laissé, à l'Hermitage, d'admirables études[1]. Le visage long, et le plus souvent ovale, le front étroit, les sourcils épais, arqués, qui souvent se rejoignent; les yeux grands, parfois clignotants et les paupières lourdes, comme à demi fermées ; le nez long, busqué et serré à la base ; les lèvres plutôt épaisses, le menton plutôt fuyant; tel est, semble-t-il, le type classique du juif. Mais force nous est de reconnaître que tous les juifs ne s'y laissent pas ramener. On ne retrouve même point, chez tous, le trait caractéristique d'Israël, le trait sémitique, s'il en est un : le nez recourbé. A plus forte raison, sont-ils loin d'avoir tous les cheveux et les yeux noirs, ou de présenter un léger prognathisme du visage, comme on l'a remarqué de certains[2]. Il y a, parmi eux, plusieurs types secondaires ou sous-types qui attestent des croisements divers.

C'est ainsi qu'on peut souvent, à première vue, distinguer les juifs des différents pays. Il faut, d'abord,

1. On peut rapprocher des portraits de Rembrandt, empruntés aux *Séphardim* ou juifs portugais d'Amsterdam, les juifs du peintre hongrois Munkacsy dans sa grande toile : *le Christ devant Pilate*. Voyez aussi les *Contes Juifs* de Sacher-Masoch, dont les illustrations ont toutes été exécutées par des artistes israélites. On remarquera qu'en voulant accentuer les traits de la race, les dessinateurs sont parfois tombés dans la caricature (Paris, 1888, Quantin).

2. Cés. Lombroso et Laschi, *Le Crime politique et les Révolutions* édit. française, Alcan 1892), t. I, p. 148, 149.

mettre à part certains groupes d'israélites qui n'ont peut-être pas dans les veines une goutte de sang hébreu. Tels, les juifs noirs d'Abyssinie, les deux cent mille *Falachas*, manifestement de sang africain. En certaines contrées, vivent même côte à côte, sans se confondre, des juifs dont la diversité d'origine est indiquée par la couleur de la peau. On signale ainsi, à Bombay, trois sortes de juifs : des blancs, semblables à ceux du Levant; — des bruns, à peau foncée, appelés du vieux nom de Beni-Israël, et qu'on croit indigènes de l'Inde; — des noirs, qui paraissent descendre d'anciens esclaves nègres convertis. En Perse, aussi, on remarque deux sortes de juifs, différents par le type physique.

Il n'y a point, chez les juifs d'Europe, de contraste aussi marqué. Mais, là même où les israélites ne sont pas séparés par la coutume en groupes distincts, un œil attentif perçoit souvent, parmi eux, des types ou sous-types encore mal fondus. Et cela n'est pas seulement vrai des grandes juiveries de l'Est. Il y a ainsi des juifs de haute taille et des juifs de petite taille; il y en a de bruns, et il y en a de blonds. On rencontre, chez eux, des yeux noirs et des yeux bleus, des nez épatés ou retroussés, à côté des nez minces et crochus. Pareilles différences, si l'on regarde la forme du crâne ou du squelette. Les caractères anthropologiques ne sont pas les mêmes pour les juifs de tous les pays; ils varient parfois pour les juifs du même pays. Il ne se rencontre pas là, d'habitude, de caractères assez cons-

tants pour distinguer nettement les israélites de leurs voisins d'autres religions [1].

Entre tous les groupes de populations qui prétendent se rattacher à Jacob, les deux plus intéressants peut-être, les deux plus singuliers à coup sûr, sont les Karaïm et les Samaritains. Rejetant également le Talmud, Samaritains et Karaïm sont, depuis des siècles, isolés du gros d'Israël. Je les ai visités les uns et les autres, avec la curiosité d'un naturaliste en face d'espèces en voie d'extinction. Il était intéressant, pour moi, de les comparer aux juifs talmudistes des mêmes régions.

J'ai rencontré, sur le mont Garizim, les débris des Samaritains rassemblés, sous trois tentes, pour une de leurs fêtes; ils vont encore, chaque année, à certains jours, camper sur la montagne sainte d'Éphraïm. Le lendemain, je visitai leur synagogue de Naplouse, et je causai avec leur rabbin pendant qu'il me montrait leur fameux manuscrit du *Pentateuque*, le seul livre dont ils reconnaissent l'autorité. « Nous sommes cent quatre-

1. On ne saurait attacher grande importance à « l'indice céphalique » des juifs. Les observations portent sur un trop petit nombre d'individus. D'après Pruner-Bey et Lombroso, les juifs d'Afrique ou d'Italie seraient plutôt dolichocéphales ou sous-dolichocéphales. D'après les mensurations prises par MM. Koperniki et Majer, les juifs de Pologne seraient, habituellement, brachycéphales ou sous-brachycéphales. De même, si l'on a pu constater, chez beaucoup d'israélites, un défaut de longueur des jambes en proportion du tronc, il s'en faut que ce soit là un fait général. (Voyez article JUIFS du *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*.)

vingts Samaritains, me disait, en anglais, le chef de leur communauté, tout en déroulant devant moi l'antique *volumen;* — c'est, sans doute, la religion la moins nombreuse du globe, ce n'est pas une raison pour que notre religion ne soit pas la vraie. » J'avoue que, dans leur visage, je ne trouvai, chez ces Samaritains, séparés des autres israélites, depuis vingt-cinq siècles, rien de bien caractéristique. Ils me parurent seulement plus grands, plus forts, plus sains d'apparence que les juifs orthodoxes du voisinage. Au point de vue physique, ces Samaritains qui, avant cent ans peut-être, auront disparu, ont incontestablement l'avantage sur leurs frères ennemis de Judée ; peut-être parce que, n'ayant point passé par le douloureux exode de ces derniers, ils ont moins souffert et ont été moins dégradés. Nous savons, par la Bible, que les Samaritains proviennent d'un mélange d'Hébreux et de colons assyriens, établis sur le territoire de Samarie. S'il n'en reste pas un plus grand nombre, c'est peut-être que beaucoup sont peu à peu rentrés au giron du judaïsme orthodoxe.

Bien que détachés du tronc d'Israël douze ou quinze siècles plus tard, les Karaïm[1] que j'ai visités, ceux de Crimée, du moins, m'ont paru plus différents des autres rameaux de Jacob. A les en croire, ils seraient

1. Karaïm ou karaïtes, de *kara* (lire) ou de *mikra* (Bible), parce que, à l'opposé des juifs, dits *rabbanites*, ils n'admettent d'autre autorité que celle de l'Ancien Testament, repoussant la tradition et les décisions rabbiniques.

les seuls représentants du pur mosaïsme, les autres juifs, les talmudistes, ayant substitué, à l'autorité de la Bible, celle des rabbins. On dit la secte née au milieu du VIIe siècle, en Babylonie, alors le principal centre intellectuel d'Israël. Après avoir, autrefois, compté de nombreuses communautés, en Asie, en Europe, en Afrique même, ces protestants du judaïsme ne sont guère, aujourd'hui, que cinq ou six mille, dont plus de la moitié est groupée en Crimée. Eux aussi, probablement, se sont peu à peu fondus avec les juifs orthodoxes; ils ont été résorbés par le judaïsme talmudique.

J'ai fait, dans la montagne, au-dessus de Baktchi-Saraï, la ville tatare, un pèlerinage à Tchufut-Kalé, la ville morte des Karaïm, et à l'antique cimetière voisin qu'ils appellent leur vallée de Josaphat. La Jérusalem des Juifs de Tauride est aujourd'hui déserte; ses habitants sont descendus dans la plaine, et ses maisons sont en ruine. Les Karaïm y ont conservé une synagogue, où ils montent à certaines fêtes. J'y ai trouvé, au milieu de fragments d'anciens manuscrits et de rouleaux à demi effacés de la *Thora*, un vieux rabbin à barbe blanche, qui semblait l'image de sa religion expirante. Ces Karaïm de Crimée, restés en partie cultivateurs, n'ont presque rien du type juif[1]. Ils ressemblent

1. De même au moral, dit-on, ils diffèrent souvent des autres juifs, n'ayant ni leurs qualités, ni leurs défauts. C'est, prétend-on, une des raisons pour lesquelles les lois russes les traitent beaucoup moins durement.

plutôt à leurs voisins tatares de Baktchi-Saraï. Leurs traits ne paraissent pas plus sémitiques que beaucoup des noms gravés sur les pierres tombales de leur sauvage vallée de Josaphat.

Dans cet antique cimetière de Tauride, Firkovitch a découvert des inscriptions hébraïques du VIIIe siècle, portant en hébreu des noms de forme turque, comme celui de Toktamich. Ce Toktamich était sans doute un Tatar, un Nogaï converti, ou plutôt, car l'inscription est antérieure à l'invasion des Mongols, c'était un Khazar, en tout cas, un Finno-Turc, un Touranien. « Est-ce qu'un juif d'origine palestinienne, demandait Renan, se serait jamais appelé Toktamich, au lieu de s'appeler Abraham, Lévy ou Jacob? » Ces Karaïm de Crimée semblent plutôt les prosélytes que les descendants des Karaïm de Babylone. Ces juifs n'ont peut-être aucune goutte de sang hébreu dans les veines, de même que beaucoup de Tatars du voisinage n'ont presque rien de tatar, n'étant souvent que les rejetons des anciens Goths, ou des anciens Grecs, convertis tardivement à l'Islam, sous la domination des khans de Crimée[1]. Du juif karaïte qui croit descendre de Jacob, et du soi-disant Tatar qui s'enorgueillit de son origine turque, le moins turc ou tatar peut être le musulman.

Ces Karaïm de Crimée ne sont probablement pas les seuls sujets du tsar qui soient juifs de religion, sans être juifs de

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. Ier, liv. II, ch. III.

race. On a parfois supposé qu'ils provenaient des anciens Khazars, ce peuple scythique converti au judaïsme. N'est-il pas probable que, parmi les quatre millions de juifs russes, il y en a des milliers qui se rattachent aux anciens nomades de la steppe? L'étude des types israélites en Pologne et en Petite-Russie porte à le croire. Il semble qu'il y ait souvent chez eux un alliage finno-turc.

Un jour, à Varsovie, je visitais, en compagnie d'un savant polonais de mes amis, les écoles professionnelles israélites. Il me fit remarquer que, parmi les enfants juifs, on pouvait distinguer trois ou quatre types différents : un d'abord, le plus connu de nous, que mon guide appelait le type proprement juif ou sémitique; — un second qu'il rattachait aux Khazars ou aux Touraniens, et dont le principal trait était un nez court, parfois retroussé, avec des pommettes saillantes; — un troisième, au front bas, aux lèvres épaisses, au teint noir, qui lui paraissait avoir quelque chose d'africain; — un quatrième enfin, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, qui semblait plutôt aryen ou germanique. Le fait est que les juifs de l'empire russe présentent des différences de traits et de types qu'on ne peut guère expliquer que par des différences d'origine. On pourrait faire des observations analogues, à Jérusalem, à Berlin, à Vienne, à Londres, à Paris même, partout où se rencontrent des israélites de divers pays.

Ces modifications du type juif, faut-il les attribuer uniquement au mélange des races? Non, assurément

il faut aussi faire la part des influences de milieu. Le juif garde l'empreinte des contrées et des climats traversés par ses pères. Des *ksour* du Sahara aux *aouls* des steppes turcomanes, et des orangers du Guadalquivir aux bouleaux de la Duna, Israël n'a pu, impunément, vivre deux mille ans sous les ciels les plus opposés. De là, pour les juifs, là même où le sang hébraïque a subi le moins de croisements, une autre cause de diversité. On sait que l'histoire a partagé les fils de Jacob en deux grands groupes, d'importance numérique inégale : les *Séphardim* et les *Askenazim*, les juifs du Midi, appelés juifs portugais ou espagnols, et les juifs du Nord, dit juifs allemands ou polonais [1]. C'est là, on doit le remarquer, une distinction tout historique ou géographique, qui n'a rien à voir avec les anciennes tribus d'Israël. Les distinctions de tribus ont disparu pour faire place à de nouveaux groupements, selon la langue ou les pays d'origine.

Séphardim et Askenazim ne diffèrent pas seulement par leurs traditions et leurs rites; les uns et les autres conservent, souvent encore, dans leurs traits, la marque des migrations auxquelles les a condamnés l'into-

1. Séphardim vient de Sepharad (*Abdias*, 20) nom biblique d'un pays inconnu que les juifs identifiaient avec l'Espagne ; Askenazim vient d'Askenaz, fils de Gomer, fils de Japhet (*Genèse*, X, 3) ancêtre supposé des Allemands. Aux Séphardim, aujourd'hui, de beaucoup les moins nombreux, se peuvent rattacher les juifs d'Italie, et ceux du Comtat et du Midi de la France.

lérance des siècles. Des deux groupes, les Séphardim semblent le plus pur d'alliage étranger. Ils se sont toujours regardés comme l'élite de la nation, ils formaient naguère parmi elle une sorte de caste aristocratique et ne voulaient pas être confondus avec les autres juifs. Ayant vécu longtemps au milieu de Sémites ou de demi-Sémites, ils ont probablement plus de sang sémitique. Leurs traits ont, d'habitude, plus de finesse : c'est parmi les Séphardim, des deux sexes, que se rencontrent les plus beaux exemplaires du type juif. Ce type prend parfois, chez eux, une noblesse qui est rare chez les juifs du Nord. — Chez les Askenazim, le vieux sang d'Israël s'est davantage mêlé à celui des nations; il a été, pour ainsi dire, largement étendu de sang barbare. La race se ressent des croisements anciens avec les pesantes populations du Nord-Est, en même temps qu'elle a été marquée au visage par le rude climat du Nord. Les traits se sont fréquemment alourdis : le nez est devenu plus gros, les lèvres plus épaisses; et ces différences physiques semblent parfois se retrouver au moral. — « Comment, me disait un Russe, voulez-vous qu'avec nos longs hivers, avec nos rhumes et nos catarrhes, les ailes du nez sémitique aient conservé leur finesse orientale? » Le climat, cependant, n'a pu suffire à changer des nez aquilins en nez retroussés ou en nez camards, tels que nous en montrent certaines faces de juifs polonais.

Quoi qu'il en soit de ces différences, Askenazim et

Séphardim n'en sont pas moins également juifs. Quelques savants préoccupés surtout des caractères ethniques, ont voulu voir en eux deux populations ou deux races distinctes, ne reconnaissant comme foncièrement juifs, juifs d'origine et de sang, que les Séphardim[1]. C'est donner, chez Israël, trop d'importance à la race.

Même au point de vue physiologique, la race n'est ni l'unique, ni peut-être le principal facteur du juif. Et ce que je dis de la race, je le dirais à plus forte raison, du sol, du climat, du milieu physique. Il faut autre chose pour expliquer le juif. Israël est bien moins le fruit d'une race que l'œuvre de l'histoire. Deux choses surtout ont fait le juif et lui ont donné, sous toutes les latitudes, un aspect particulier : l'isolement séculaire et le rituel traditionnel, la séquestration sociale et les pratiques religieuses. Le juif n'est pas le produit naturel d'un sol ou d'un climat; c'est un produit artificiel, le produit d'une double tradition et d'une double servitude. Il a été élaboré par deux agents opposés : par le confinement auquel nous l'avons soumis, par les observances auxquelles lui-même s'est astreint. Il a été fait, en partie, par nos lois, en partie, par les siennes ; on pourrait dire qu'il a été façonné, de compte à demi, par nos canonistes et par ses rabbins.

Si jamais les influences de milieu ont été puissantes, c'est autour du juif, condamné, durant des générations

1. Ainsi, par exemple, M. G. Lagneau, *Anthropologie de la France*, p. 676.

à un isolement rigoureux. Le juif moderne est le produit du « parcage », de tout ce que résume le nom de ghetto. C'est bien, en ce sens, le ghetto qui a fait le juif, et la race juive; c'est-à-dire, c'est nous chrétiens, nos lois civiles, notre droit canon, notre clergé et nos princes. A ce titre, on l'a fort bien dit, « les différences qu'il y a entre les juifs et nous, ce n'est pas la race qui les y a mises, c'est nous-mêmes et nos pères[1]. » Le type juif a été modelé et immobilisé par le ghetto. Le ghetto a suscité ou développé, entre les juifs de toute origine, des similitudes physiques ou morales, qui tiennent moins à la parenté du sang qu'à l'identité du genre de vie. C'est dans ce fétide et douloureux creuset, à la chaleur des bûchers, que le moyen âge a opéré la fusion des divers éléments d'où est sorti ce métal, d'une dureté et d'une ductilité étonnantes, le juif moderne.

Le chrétien avait laborieusement créé, autour de l'israélite, un petit monde fermé dont les habitants, relégués derrière les murs de leurs juiveries, exclus de presque toutes les professions, contraints de se marier entre eux, devaient naturellement tendre à former, au milieu des peuples, une race nouvelle. Qui sait ce qu'eût donné, pour toute autre religion, un pareil régime. prolongé durant quelques centaines d'années! Des musulmans en eussent fait l'expérience sur des

1. M. Brunetière, *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1886.

chrétiens qu'il ne leur eût peut-être pas fallu dix générations pour obtenir un type aussi tranché.

Imaginez des animaux, des chevaux ou des chiens, enfermés, pendant quatre ou cinq cents ans, dans un parc clos, strictement isolés de tous leurs congénères, et astreints à une diète uniforme. C'est, à peu près, ainsi qu'on a procédé avec les juifs. On a formé une race humaine, comme des éleveurs créent une race animale. Après cela, il est permis de dire que le juif est le produit du groupement obligatoire, des conditions économiques et politiques, autant et plus que des conditions ethnographiques. Ce qui fait son originalité, c'est moins le sang oriental hérité de ses ancêtres lointains, les Beni-Israël, que le genre d'existence auquel ses pères ont été pliés par les nôtres. Cela est si vrai que, à mesure que tombent les clôtures des anciennes juiveries, les particularités du type et du caractère juifs semblent aller s'effaçant ou s'atténuant.

CHAPITRE VI

LE JUIF EST LE PRODUIT DE LA TRADITION ET DE LA LOI

I. Influence de la Loi et des observances sur la race. — Que le judaïsme est une religion du corps autant que de l'âme. — Les prescriptions rituelles, la pureté légale. — II. Comment le Talmud, de même que le ghetto, tendait à fortifier l'esprit de tribu. — De quelle façon ses rites isolaient le juif des gentils. — Comment, pour devenir un homme moderne, il lui faut se « dérabbiniser ». — III. Transformation graduelle du judaïsme. — Comment il s'affranchit peu à peu du formalisme talmudique. — Conditions et difficultés de cette évolution du culte. — IV. Comment une transformation analogue s'accomplit dans la vie et dans la famille israélite.

Le juif est ainsi une création de notre moyen âge; il est l'œuvre factice d'une législation hostile. Mais, si nous avons fait le juif, nous ne l'avons pas fait à nous seuls. Le ghetto d'Italie, la *carrière* de Provence, la *judengasse* d'Allemagne, le *mellah* du Maroc, la *hara* de Tripoli, n'ont été que le moule, la matrice où a été coulé le juif; ils ne lui ont donné que sa forme exté-

rieure. Outre les lois du dehors et les influences externes, le juif a aussi été formé par un agent interne dont l'action, plus continue, a peut-être été plus puissante encore. Cet agent, c'est sa loi, ses observances. en un mot sa religion. Comme l'a dit Renan, le juif est moins le produit d'une race que d'une tradition; ou, comme dit M. J. Darmesteter, le juif est moins une œuvre de la chair qu'une œuvre de l'esprit. Il a été façonné, pour ne pas dire fabriqué, par ses livres et par ses rites. Comme Adam, des mains de Jéhovah, il est sorti des mains de ses rabbins.

En ce sens, le juif a été fait par la Synagogue. Si le ghetto est la maison où il a été élevé, sa mère est la Bible, son père est le Talmud. Il a gardé la ressemblance des parents qui l'ont engendré. Il ne s'agit pas seulement ici d'une génération spirituelle ; ce n'est pas uniquement par la foi, par l'idée, que la Thora et la Ghémara ont enfanté le juif ; c'est d'une façon matérielle, et pour ainsi dire charnelle, par les pratiques et les observances de toute sorte. Il y a là une influence séculaire, dont on ne tient pas assez compte. Le judaïsme n'est pas, comme le christianisme, une religion presque toute spirituelle où, selon la parole dite au puits de Jacob, les vrais adorateurs adorent en esprit et en vérité. Le judaïsme talmudique est, à plus d'un égard, un ensemble de pratiques corporelles : c'est une religion du corps, autant que de l'âme. C'est là, comme il vous plaira, son infériorité, ou sa supériorité. La Loi

s'occupe de la chair, non moins que de l'esprit ; la Loi a contribué à les former tous deux l'un par l'autre.

En ce sens, le juif est une œuvre de la chair, en même temps qu'une œuvre de l'esprit. En ce sens surtout, le principal facteur du juif, et de la race juive, a été le judaïsme. Jamais peut-être l'homme n'avait été, à ce point, pétri par sa croyance. La Thora, avant la Mischna, avait fait, des règles de l'hygiène, des commandements de Dieu. L'Islam n'a fait que l'imiter, mais en restant bien en deçà. Rien de plus étranger, pour ne pas dire de plus contraire au judaïsme, — au moins depuis les antiques Esséniens, — que le mépris témoigné au corps par certains de nos ascètes. La Loi a un constant souci du corps ; que ce soit, ou non, en vue du corps, peu importe ; le résultat est le même. Aussi comprend-on que, parmi les saint-simoniens qui prêchaient la réhabilitation de la chair, il y ait eu de nombreux israélites.

La grande préoccupation du juif, durant vingt-cinq ou trente siècles, a été d'être pur, ce qui s'entend non moins de la pureté légale, de la netteté corporelle, que de la pureté de l'âme. Ce souci le poursuit, de la naissance à la mort, de la circoncision par le couteau du *mohel* au lavage du cadavre sur la table funéraire ; il l'accompagne partout, dans sa nourriture, dans ses vêtements, dans le lit de sa femme. La pureté légale est, chez lui, une obsession ; le juif talmudiste en est comme hypnotisé. La loi et les docteurs ont tout prévu, tout

réglé, jusqu'aux actes les plus secrets de la vie individuelle ou conjugale. Ce code minutieux, le petit juif l'étudiait, dès le jeune âge, dans le *héder* ou le *talmud-tora*. Les rabbins ont calculé que l'israélite était astreint à six cent treize lois ou commandements, dont deux cent quarante-huit positifs et trois cent soixante-cinq négatifs [1]. De toutes ces *mitzvoth*, un grand nombre regardent la purification du corps, des vêtements, des aliments.

Un juif, disait Salomon Maimon, le cynique rabbin philosophe, ne peut boire, manger, se coucher, se laver, satisfaire les besoins de la nature, sans observer d'innombrables lois. Le juif pieux vit dans une perpétuelle terreur de se contaminer. Pour que, à ses yeux, les mets, les liquides, le linge, les sièges, les meubles soient frappés d'impureté, il suffit du contact d'une personne ou d'une chose impure. C'est à éviter ces souillures que s'est, de tout temps, appliquée la dévotion juive. La sixième section, ou *séder*, de la Mischna, qui comprend neuf traités, s'appelle *Toharoth*, les Puretés. La casuistique rabbinique entre dans les détails de physiologie et de médecine les plus indiscrets ; elle a des raffine-

1. C'est le chiffre arrêté dans la Synagogue, depuis longtemps. Un rabbin d'Amérique, le Dr Ignatz Grossmann en publiait récemment encore le texte biblique avec une traduction et un commentaire allemand, sous ce titre hébreu : *Mikraoth Ketanoth* (Cincinnati 1892). Entre ces 613 articles du code politico-religieux mosaïque, beaucoup il est vrai se rapportent aux lois civiles ou criminelles d'Israël, ou au service du Temple et aux lois lévitiques.

ments de pureté qui, pour nous, ont quelque chose de répugnant. Qui veut s'en rendre compte doit lire dans le Talmud, le traité *Niddah*. On y voit à quelle surveillance, de tous les jours, et presque de toutes les heures, sont astreintes « les femmes prudentes », les épouses des *cohanim* surtout, qui veulent rester pures. Il ne suffit pas au judaïsme de l'examen de conscience prescrit, quotidiennement, par d'autres religions ; le juif et la juive sont, en outre, assujettis à une sorte d'examen du corps. On ne saurait dire, en français, les étranges précautions prises par Tobit, la servante de Rabbi Gamaliel, quand elle mettait en cruche le vin de son maître ; et Tobit est louée par le Talmud, comme une femme prudente.

Quels qu'en soient le sens et l'origine, il est impossible que de pareilles pratiques, transmises héréditairement, pendant des siècles, soient demeurées sans action sur l'homme et sur la femme, partant sur la race.

Israël s'est toujours vanté d'être un peuple pur : la pureté devant l'Éternel a été son privilège, sa marque distinctive parmi les nations. « Car tu es un peuple saint pour l'Éternel ton Dieu, » lui répète, à plusieurs reprises, la *Thora;* et chez le juif, ancien ou moderne, la sainteté tend à se confondre avec la pureté légale. Sa longue répugnance pour les incirconcis provenait de ce que, à ses yeux, ils étaient immondes.

Israël seul connaissait et pratiquait les lois de la pureté morale et physique. Ces lois, il y était si attaché que,

ainsi que les Macchabées, il préférait mourir plutôt que de les violer. Si excessives que nous en semblent parfois les minutieuses prescriptions, ce code de pureté a été une force pour Israël, pour son corps et pour son âme. Certes, le juif avili et appauvri en a souvent moins observé l'esprit que la lettre. Dans la puanteur de la « rue aux Juifs », la pureté corporelle est devenue, pour lui, une affaire de forme; il s'est acquitté des ablutions et des lustrations comme d'une formalité légale, n'y voyant qu'un rite religieux, sans plus se soucier de la propreté que de l'hygiène. Encore aujourd'hui, en certaines bourgades juives d'Orient, le bassin de la *mikva*, la piscine où doivent venir, une fois par mois, se purifier les femmes, ne contient qu'une eau corrompue et nauséabonde, moins propre à purifier qu'à infecter. D'une observance salutaire, l'ignorance et la routine ont fait une cérémonie repoussante.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Le bénéfice de toutes ces prescriptions hygiéniques n'a pas été entièrement perdu pour la race. En dépit de leur saleté extérieure, souvent voulue et forcée, le juif et la juive ont longtemps, pour la propreté personnelle, été supérieurs aux chrétiens, riches ou pauvres. Il ne faut pas oublier, du reste, que, pendant des générations, le juif n'a eu de sécurité qu'à la condition de paraître sordide et misérable; la saleté, comme la pauvreté, était, pour lui, un moyen de défense, de même que, à certains animaux, leur laideur. La force de résistance du juif

à la malpropreté fétide dans laquelle il était contraint de croupir, lui est venue, pour une bonne part, de ses fastidieuses observances.

La Loi a fait d'Israël une race pure, en même temps qu'une race chaste ; partant, à travers toutes ses souffrances, il est resté une race saine. L'insuffisance de sa nourriture et l'air empesté du ghetto ont pu affaiblir ses muscles ; sa chair n'a pas été rongée par les ignobles pratiques de l'Orient. Le vice contre nature de l'Aryen, grec ou romain, du Sémite, arabe ou syrien, n'a pas corrompu, dans sa source, le sang de Juda. Si, en quelques pays, la pauvreté ou la cupidité poussent ses filles à la débauche publique, c'est là une plaie récente ; les membres d'Israël n'en ont pas été contaminés. Il a eu beau, en Orient surtout, abuser des mariages précoces, unissant des garçons de quatorze ou quinze ans à des filles de douze ou treize ans, le respect du mariage, la chasteté de la vie conjugale et la pureté de la vie de famille, la discipline des mœurs, en un mot, a fortifié le juif et renforcé la race. Et ce que nous avons dit des purifications et lustrations de la loi est peut-être plus certain encore des prescriptions concernant la nourriture, de la viande *kacher* notamment. On prétend que le juif possède des immunités vis-à-vis de certaines maladies ; est-ce vrai, le juif le doit surtout, — nous le verrons, — à ses observances, à sa loi.

Israël est-il, comme on l'a dit, le produit d'une tradition, ce n'est pas uniquement d'une tradition spiri-

tuelle, c'est autant, et davantage peut-être, d'une tradition hygiénique et prophylactique. Par là aussi, sous l'action lente des siècles, Israël a tendu à devenir, ou à redevenir une race. Quand on parle du juif, on a le droit de tenir compte de l'hérédité et des influences, physiques ou morales, accumulées durant des générations. Il eût suffi de nos lois restrictives et de ses lois religieuses pour que l'israélite, le Sémite métissé d'Aryen et mâtiné de Touranien, devînt, de plus en plus, différent de ses voisins d'autre religion. Alors même qu'il était leur parent par le sang, il perdait le sentiment de cette parenté. Israël était ramené, bon gré mal gré, à former un peuple, une tribu.

II

Israël redevenait une tribu. C'est là un point capital. Il constituait de nouveau un *ethnos*, se regardant toujours comme la postérité d'Abraham. Il était le rejeton des patriarches ; que ce fût par le sang, ou par adoption, lui-même l'ignorait, et peu importait : tout juif circoncis appartenait à « la Maison de Jacob ».

Israël redevenait une tribu, sous la double influence qui tendait à refaire de lui une race : sous l'action de nos lois civiles qui l'isolaient des peuples par la force,

— sous l'action de ses lois religieuses qui l'en isolaient par ses rites. Ici encore, les autorités chrétiennes et les autorités judaïques, les unes agissant du dehors, les autres du dedans, poussaient, inconsciemment, dans le même sens. Droit canon et code talmudique se prêtaient main-forte; l'Église et la Synagogue, la royauté et le *kahal*, les évêques et les rabbins, en s'appliquant à le séparer de nous, travaillaient, de concert, à faire du juif une tribu étrangère aux nations. Israël, pelotonné sur lui-même, formait, bon gré mal gré, une cité dans la cité, ou, comme on dit aujourd'hui, un État dans l'État. Nos lois civiles renforçaient ses lois religieuses, et notre esprit d'exclusion alimentait son exclusivisme.

L'esprit de tribu a été, tour à tour, la cause et l'effet de « la séquestration à la fois volontaire et imposée d'Israël ». De même que le juif vaincu par Rome, le juif opprimé du moyen âge s'est serré autour de sa loi. Cette loi fut la règle absolue de la vie de Juda. « Israël l'eut devant les yeux comme une plaque hypnotique, » a dit Renan. Or, nous savons ce qu'est la loi, ce qu'est le Talmud, qui, en l'interprétant, en a pris la place, quelles minutieuses pratiques imposent aux fils de Juda la Thora et la Mischna. Les observances légales, nous l'avons dit, étaient, pour le juif, un isolant. Et, de fait, isoler le juif, le mettre à part des nations semble bien avoir été le but des rédacteurs de la Mishna et des compilateurs de la Ghémara. C'es bien une haie que ses rabbins ont plantée autour d'Israël,

pour le garder intact. La pratique des rites contraignait les juifs à vivre serrés les uns contre les autres, sans se mêler aux incirconcis. La loi tendait, à la fois, à fomenter chez eux le sentiment de solidarité, et à les tenir à l'écart des Gentils. La loi leur donnait ainsi l'esprit de clan. En ce sens, on pourrait dire que le judaïsme talmudique était une religion de séparatisme social ; il aboutissait à faire des juifs une société fermée, au milieu des sociétés humaines.

Entre Israël et les *goïm* se dresse, comme une barrière, la pratique de la loi. Le juif qui prétend observer les prescriptions rabbiniques ne peut vivre avec les autres hommes ; manger à leur table serait violer la loi. On l'a dit avant nous : « Les fervents se seraient laissés mourir de faim, plutôt que de toucher à des aliments préparés en dehors des prescriptions mosaïques. Toute nourriture, ou mieux, toute cuisine chrétienne leur est en abomination [1]. » C'est le mot de l'Écriture : manger des mets prohibés est une abomination. Cette répulsion pour tout contact intime avec les Gentils est une des choses dont le christianisme a eu le plus de peine à triompher. « Lorsque Pierre fut monté à Jérusalem, les fidèles circoncis lui adressèrent des reproches

1. M. Maxime Du Camp, *Paris bienfaisant* : l'hôpital israélite. C'est une difficulté pour les comités qui président à l'émigration des juifs russes. Nombre de ces malheureux repoussent toute nourriture qui ne leur est pas garantie *kacher*.

disant : « Tu es entré chez des incirconcis et tu as » mangé avec eux[1]. »

Le Talmud, qui renchérit sur la Thora, tend à faire des juifs une sorte de caste séparée des autres hommes, comme les castes de l'Inde, par le souci de la pureté légale. Par là, le juif talmudiste est resté oriental. Méprisé de ceux qui l'entourent, il évite tout rapprochement avec eux ; il ne voudrait ni s'asseoir à leur table, ni goûter à leurs mets ; il tient à garder sa caste. Ce çoudra ou ce paria sordide craint de se souiller, il redoute les contacts impurs. Il répugne à se servir des ustensiles des Gentils, ou à les laisser user des siens. J'étais allé, un jour, d'une seule traite, de Jérusalem au tombeau des patriarches, à Hébron, encore, pour les juifs, une des quatre villes saintes de la Palestine. J'avais un drogman d'origine juive qui me mena coucher dans une maison juive, chez des Hassidim, si j'ai bonne mémoire. Pour souper, il fallut attendre que le *chächter* israélite fût venu saigner la volaille. Nous n'avions apporté ni cuillères, ni fourchettes ; nos hôtes ne se souciant point de nous en fournir, nous fûmes obligés d'en faire demander à de moins rigoristes. Ainsi sont encore nombre de juifs d'Orient.

Il n'en est pas de même, il est vrai, en Occident. 'ai passé, dans ma jeunesse, trois mois, à Dresde, en pension, chez une famille israélite. Je ne sais si je

1. *Actes des apôtres*, XI, 2, 3.

mangeais de la viande *kacher ;* mais j'aurais désiré, chez la maîtresse de maison, plus de scrupules quant au saucisson et à la charcuterie. Il ne faut pas croire du reste, que tous les juifs d'Europe fassent bon marché des prescriptions sur la nourriture. Partout où il y a une population israélite, elle a ses boucheries et ses sacrificateurs. Il y a même, en certaines de nos villes de France, des hôtels spéciaux pour les voyageurs israélites. J'en ai découvert un, l'hiver dernier, dans une de nos stations du Midi. L'enseigne portait les trois lettres hébraïques du mot *kacher*. La clientèle était exclusivement composée d'israélites de l'Est ou du centre de l'Europe. Il y a de ces auberges ou de ces restaurants juifs dans les grandes villes d'eaux, à Vichy notamment; j'en connais à Paris. Pour le catholique ou le protestant en voyage, l'important est d'avoir une église, une chapelle, avec un prêtre qui lui dise la messe le dimanche, ou un pasteur qui lui récite un sermon. Pour le juif le plus dévot, la synagogue est chose secondaire; l'essentiel, c'est la boucherie et le *shochet*.

Les observances rituelles et les prescriptions sur la nourriture n'ont pas été seules à entretenir chez les juifs l'esprit de tribu. Le culte y a peut-être autant contribué que la loi. Il a gardé, à travers les siècles, un caractère national; ses fêtes et ses jeûnes ne sont, pour la plupart, que la commémoration des joies ou des deuils d'Israël. Après dix-huit cents ans, la Syna-

gogue ne se lasse pas de pleurer la ruine du Temple. Cette empreinte nationale, le Talmud et les rabbins, au lieu de la laisser effacer par la rouille des siècles, se sont scrupuleusement appliqués à la conserver, ou à la raviver. Comme au jour des Macchabées, la piété juive a longtemps ressemblé à une ferveur patriotique, le souvenir de Sion était toute la patrie d'Israël. Juda a été ramené, au particularisme, national et religieux, des Hébreux anciens. Comme le jahvéisme primitif, le judaïsme talmudique est redevenu un culte de tribu. C'est, lui aussi, une religion nationale, ou, si l'on aime mieux « ancestrale ». A cet égard encore, il est en opposition avec le christianisme, qui, par la bouche de Paul, s'est présenté au monde comme une religion universelle, n'appartenant en propre à aucun peuple. Avec le ritualisme talmudique, la religion, épurée et élargie par les prophètes, s'était matérialisée à la fois et rétrécie. Pour nombre de juifs, Jéhovah semblait moins le Dieu unique et universel d'Isaïe que la divinité tutélaire des Beni-Israël. C'était le Dieu du monde; mais c'était, avant tout, le Dieu du juif, le Dieu de ses pères, Isaac et Jacob.

Il y aurait mauvaise grâce à nous en scandaliser, car, en dépit de l'esprit de la loi nouvelle, en dépit même du beau nom de catholique, plus d'un peuple chrétien a, lui aussi, apporté, dans sa piété envers le Rédempteur des hommes, une sorte de particularisme

national. Le Moscovite de la sainte Russie, le Castillan de la catholique Espagne, l'Anglais de l'île des Saints, le Français même de la France très chrétienne, ne s'est-il pas souvent regardé comme une sorte de nouveau peuple de Dieu, auquel le Christ, la Vierge et les anges marquaient, du fond des cieux, une prédilection spéciale? Et le protestant, le puritain d'Écosse ou d'Angleterre, n'est pas toujours, à cet égard, resté en arrière du papiste ou de l'orthodoxe. Elle a eu de la peine à descendre au fond du cœur de ceux qui se croient ses disciples, la parole de Jésus à la Samaritaine : « L'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père ! »

La différence entre le christianisme et le judaïsme, c'est que le particularisme national, l'esprit de tribu, répugne au christianisme, tandis que par ses origines, par ses traditions, par ses rites même, le judaïsme a peine à s'en débarrasser. Or, pour que le juif puisse entièrement se nationaliser dans les pays qu'il habite, il faut que le judaïsme se dénationalise. S'il veut que l'israélite soit chez nous un citoyen comme un autre, Israël doit, avant tout, se défaire de l'esprit de tribu. Et, comme cet esprit de tribu, le judaïsme talmudique en est imprégné, on peut dire que le juif ne sera complètement Français, Anglais, Allemand, Russe, Hongrois, — il ne sera tout à fait Européen ou Américain, qu'en s'affranchissant des excès du

ritualisme rabbinique. La haie d'épines, plantée autour d'Israël par les *tanaïm* et les *amoraïm*, il faut qu'elle soit coupée ou arrachée. En d'autres termes, pour que le juif devienne vraiment un homme moderne, le judaïsme doit se « détalmudiser », se « dérabbiniser ». Ce qu'avaient tenté, dans l'antiquité, les juifs hellénistes, pour adapter la loi juive à la culture grecque, les juifs contemporains ont à le faire, à leur tour, pour accorder la tradition d'Israël avec notre culture moderne.

Les juifs d'Occident l'ont compris ; voilà longtemps déjà qu'ils ont découvert que le judaïsme n'était pas rivé au Talmud. Sous l'influence de notre civilisation et de nos libertés occidentales s'opère, spontanément, dans la Synagogue, un travail d'épuration du culte et du rituel. A mesure que le juif devient plus Français, plus Italien, plus Allemand, le judaïsme, et le juif avec lui, devient moins juif ou moins sémite. N'est-ce pas, en ce sens, qu'il faut entendre la transformation du « juif » en « israélite ? » Il n'y a guère qu'une centaine d'années que cette évolution a commencé, et, en certains pays, elle est presque achevée. Que serait-ce, si elle avait pu se produire sept ou huit siècles plus tôt ? — Pourquoi a-t-il fallu qu'elle fût rendue impossible par nos lois d'exclusion ?

III

C'est là, cependant, il faut le reconnaître, une œuvre essentiellement délicate. Une religion n'est pas comme un batracien ou un insecte qui, l'âge venu, se métamorphose à l'heure marquée. Or, c'est bien une sorte de mue ou de métamorphose par où passe le judaïsme ; et, à bien compter, c'est la troisième ou la quatrième de sa longue histoire. C'est, en tout cas, la dernière et la plus difficile, celle qui doit l'amener à l'état parfait, si l'on peut ainsi dire. A semblable transformation, il y a, pour le judaïsme, une difficulté particulière : ses pratiques cérémonielles, ses rites, ses traditions ethniques ne sont point, pour lui, de simples enveloppes extérieures, dont il puisse se dépouiller à volonté. Ses pratiques, ses observances font plus ou moins corps avec lui.

Deux choses surtout constituent une religion ; deux choses la font vivre et durer : les croyances et les rites, le dogme et le culte. Or, à l'inverse de la plupart des autres religions, — des religions contemporaines du moins, — le dogme, dans le judaïsme, tient peu de place ; son *Credo* est d'une telle simplicité que, l'y ramener tout entier, c'est presque le réduire à ce que le naïf optimisme de nos pères appelait

la religion naturelle. J'en dirai autant de sa morale; elle a passé dans les religions sorties de lui et dans les civilisations nourries de ses livres; elle ne lui appartient plus en propre. La seule chose qui soit bien à lui, c'est sa loi, ses pratiques rituelles. La loi forme vraiment la charpente, l'ossature de la religion d'Israël : elle seule lui donne du corps; sans elle, le judaïsme risque de s'évaporer en vague déisme.

Plus d'un israélite, les jugeant surannées, regarde les observances légales et les pratiques cérémonielles comme vouées à disparaître, peu à peu, avec le vieil esprit talmudique. Il en est qui, après trois mille ans, rêvent pour la Thora de jeunes destinées. Ils comptent que Jéhovah saura rouvrir la source du Horeb, et ils espèrent que son peuple ne sera plus seul à s'y désaltérer. Ayant dans la vocation d'Israël la foi que lui conserve tout juif en son cœur, ils le croient appelé à faire, pour la seconde fois, au monde civilisé, devenu de nouveau incrédule à ses dieux, le don divin d'une religion, — et cette fois, d'une religion sans pratiques gênantes et sans dogmes durs à la raison, sans miracles ni mystères.

Pour gagner le monde ancien au rigide monothéisme de la Thora, qu'eût-il fallu, leur semble-t-il? Que le judaïsme contemporain de Philon et de Josèphe sût faire le sacrifice de ses rites nationaux. Ce n'est qu'à ce prix que la foi d'Israël eût pu conquérir l'univers. La circoncision a été la pierre d'achoppement où est venue butter la fortune de Juda; le couteau de silex

du péritomiste lui a coûté l'empire de l'*orbis terrarum*. Pour que la Synagogue ne fût pas évincée par l'Église, il lui eût peut-être suffi d'un Saul de Tarse, qui lui apprît à rejeter ses chaînes rituelles. Le sacrifice qu'il n'a pas su faire, à la chute du Temple, Israël doit s'y résigner aujourd'hui ; il en sera quitte pour avoir perdu deux mille ans. Alors, enfin, la foi de Juda, affranchie de tout esprit de tribu et purifiée de toute scorie nationale, deviendra la loi de l'humanité. Le monde, qui raillait la patience d'Israël, verra se vérifier les promesses dont l'aveuglement des scribes et l'entêtement des rabbins ont retardé, de vingt siècles, l'accomplissement. Selon la parole des prophètes, les nations viendront prendre leçon de Juda, et les peuples s'attacheront aux pans de ses vêtements, disant : « Allons, montons à la montagne de Jéhovah, à la maison du Dieu d'Israël, pour qu'il nous instruise dans ses voies. » La religion d'esprit et de vérité vers laquelle, après Luther et après Voltaire, soupire encore le monde. Israël la lui enseignera. Il n'a, pour cela, qu'à laisser tomber ses pratiques vieillies, comme le chêne, au printemps, secoue les feuilles mortes de l'hiver. Le dépôt divin, le legs des prophètes, qu'il a gardé intact sous son lourd rituel, Juda, délivré de la servitude des rites, le transmettra aux Gentils. Ce sera l'avènement de la religion vraiment universelle et définitive, humaine à la fois et divine. C'est alors seulement, après avoir fait passer l'esprit de la Thora dans l'âme des peuples,

qu'Israël, sa mission remplie, pourra se dissoudre parmi les nations.

Le rêve est grand, et tout juif, — souvent à son insu, — en porte un pareil au fond de lui. Plus d'une chose l'y encourage : l'anarchie intellectuelle de nos vieilles sociétés chrétiennes, la souffrance religieuse, la plus intime des souffrances humaines, le besoin de foi et la difficulté de croire, l'évolution du protestantisme et des sectes rationalistes qui, sous le couvert de la Bible, en reviennent, ainsi que les unitaires, au jaloux monothéisme de Jéhovah. Mais pareil rêve est-il à la portée du juif ?

Laissons de côté le christianisme, dont le vieux tronc fendu garde encore plus de sève que d'aucuns ne le croient. Ne considérons que le judaïsme. Quand il lui resterait assez de force, et assez de foi, pour soulever de nouveau le monde, Israël aurait toujours peine à lui apporter une religion, car une religion n'est pas seulement une doctrine plus ou moins définie ; et la croyance à un Dieu vivant ne distingue plus si bien le judaïsme qu'elle suffise à lui constituer un dogme propre. Une religion, nous l'avons dit, a besoin d'un culte, de cérémonies, de liens liturgiques pour relier visiblement les âmes. Le rituel lui est peut-être plus essentiel que le dogme ; le rituel peut du moins survivre au dogme. Les vieilles religions ressemblent souvent aux vieux arbres, dont le tronc évidé n'en continue pas moins à porter des fleurs et des fruits.

Aucune religion, au contraire, ne saurait longtemps se passer de rituel. Israël lui-même, c'est à ses observances qu'il a dû de traverser les siècles. Or, la condition première du triomphe de l'ancienne loi, c'est l'élimination des pratiques cérémonielles, c'est-à-dire l'abrogation de la loi. En d'autres termes, pour devenir universel, il faudrait en quelque sorte que le judaïsme commençât par se supprimer lui-même. Sa victoire, semble-t-il, ne peut être achetée qu'au prix du suicide.

Cela n'est pas fait pour effrayer les israélites, à demi déjudaïsés, dont les rêves messianiques se bornent à de vagues espérances humanitaires. Il n'en est pas de même des fervents de la Synagogue, de ceux qui ont gardé la foi d'Israël et l'amour de sa loi. Ceux-là ne se soucient point de voir la loi se dissoudre en morale de manuel d'enseignement civique, et l'essence de la Thora se volatiliser en vide déisme, ou en humanitarisme plus décevant encore. Ils veulent que Jacob demeure au milieu des nations comme le flambeau du monothéisme rigide, et, pour cela, ils prétendent que la religion d'Israël demeure un culte positif, une religion vivante. Ils consentent à laisser élaguer les observances et ébrancher le rituel, mais à condition de ne pas toucher au tronc ou à la souche du vieil arbre. Ils tiennent aux coutumes léguées par leurs pères, et ils appréhendent de rompre avec la tradition, car ils sentent que le judaïsme a ses racines dans la tradition, et qu'il ne peut les couper sans se flétrir.

C'est que, en effet, le judaïsme n'est pas une confession ou une Église comme une autre; c'est moins une foi, un dogme révélé de Dieu qu'un culte, une loi, un ensemble de rites et de pratiques, hérités des ancêtres et vénérés comme tels. Chez lui, le culte et le rituel ne sont pas seulement les formes de la religion, ils sont, en quelque façon, la religion même; leur importance ou leur valeur, aux yeux des croyants, vient moins des dogmes qu'ils symbolisent, que des ancêtres qui les ont transmis, de génération en génération, comme un legs de famille. Pour nombre de juifs, c'est là aujourd'hui la principale raison de durée du judaïsme. Ils y tiennent, comme à une tradition héréditaire. Par là, s'explique leur peu de goût pour le prosélytisme. Leur religion est en quelque sorte le culte domestique de la maison de Jacob: à quoi bon en imposer les observances à qui n'est pas du sang d'Abraham? Pour le juif, les pratiques cérémonielles ne sont pas seulement le sceau de l'alliance d'Israël avec Jéhovah; elles sont un signe de ralliement du juif avec le juif. Les rites constituent le lien d'unité, la chaîne qui relie l'israélite à l'israélite.

Repousser, comme certains juifs réformés d'Allemagne ou d'Angleterre, tout ce qui, dans le judaïsme, n'a pas un caractère exclusivement religieux, tout ce qui rappelle ses origines nationales; effacer le nom de Sion et le souvenir de Jérusalem, abolir la circoncision ou les prescriptions sur la nourriture, remplacer le sabbat par le dimanche, substituer, dans le chant des psaumes, la

langue vulgaire à l'hébreu, ce n'est pas seulement relâcher le lien d'unité, desserrer les nœuds qui rattachent le juif à ses frères, en même temps qu'à ses pères; c'est supprimer peu à peu tout ce qui fait l'originalité du judaïsme, c'est le réduire insensiblement à n'être plus qu'un nom ou une ombre.

L'historien allemand des juifs, le docteur Grætz, a raison [1]. Le judaïsme ne peut laisser trancher toutes ses racines palestiniennes, car c'est d'elles que lui vient sa sève. Les synagogues réformées qui éliminent du culte tout ce qui est proprement hébraïque risquent fort de n'être que des étapes sur la route du christianisme, ou sur la pente banale de la libre pensée. On l'a bien vu, à la fin du XVIIIe siècle, dans le « cercle éclairé » de Berlin, parmi les héritiers de Moïse Mendelssohn et les admirateurs de la belle Henriette Herz.

Nous avons signalé le péril que font courir au judaïsme l'esprit moderne et cette civilisation qui lui a ouvert le monde en l'affranchissant [2]. Voici, pour lui, un autre danger, non moindre peut-être. Pour se plier à notre culture occidentale, il lui faut se « moderniser » ; pour s'adapter à la vie nationale des peuples contemporains, il lui faut se dénationaliser; et, pour l'un comme pour l'autre, il lui faut se « dérabbiniser », simplifier ses rites, abroger la plupart de ses observances. Mais, en même

1. Grætz, *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 170 et suiv

2. Voyez plus haut, chap. III, p. 76 et 77.

temps, en se modernisant, en se dénationalisant, en renonçant à ses pratiques rituelles, il risque de se déjudaïser, partant, de se désagréger. Il quitte ses enveloppes protectrices; il abandonne l'abri de la haie talmudique; il se dépouille de ce qui l'a fait vivre et l'a fait durer.

La Synagogue a reposé, durant les siècles, sur la forte colonne de la Loi; abroger la Loi, ou la laisser tomber en désuétude, n'est-ce pas ébranler le fondement de la Synagogue? — Rarement, l'histoire religieuse a présenté pareil problème. Bien téméraire cependant qui le dirait insoluble. Les religions ont un art à elles de passer à travers les antinomies; elles possèdent un instinct merveilleux de s'adapter aux lieux et aux temps. Le judaïsme, en particulier, est déjà sorti, sans y succomber, de deux ou trois crises qui semblaient lui devoir être mortelles. Il a une vitalité étrange; il en a donné tant de preuves qu'il serait en droit de nous en vouloir de paraître douter de son avenir. Nous avons des traditions ou des légendes qui disent que le judaïsme durera jusqu'à la fin du monde; elles pourraient bien avoir raison.

Après tout qu'Israël fasse, ou non, un nouveau bail avec les siècles, c'est son affaire. Si le judaïsme venait à s'éteindre, le juif disparaîtrait avec lui, et faute de juifs, il n'y aurait plus de question juive. Ce que nous savons, c'est que, dût-il y périr, Israël sera contraint de se dénationaliser et de se dérabbiniser. N'est-ce point ce qu'il fait, sous nos yeux, de l'Occident à l'Orient, ici plus vite, là-bas plus lentement? Les jours du vieux talmudisme sont

comptés; les rabbins nourris de la Ghemara pleurent en vain sur l'esprit des temps nouveaux. Le vent de l'Ouest s'est levé sur Israël, et rien, chez Jacob, ne résistera au souffle qui vient de l'Occident.

IV

Si malaisée qu'elle semble, la transformation s'accomplit. Elle ne se fait pas seulement dans la synagogue et le *talmud-thora*, mais aussi dans la maison, dans la famille, dans la vie domestique. Ce n'est pas uniquement le culte ou le rituel d'Israël qui tend à se « moderniser », ce sont ses habitudes, ses mœurs, ses idées, sa vie entière. Et, ici, le changement ne rencontre point les mêmes obstacles que dans l'intérieur de la synagogue. S'il n'est pas loisible au judaïsme d'oublier ses traditions palestiniennes et de perdre son antique caractère hébraïque il n'en est pas de même de la maison du juif. Rien ne l'oblige à demeurer un Oriental ; rien ne le contraint à garder des coutumes isolées, une langue ou un costume à part, des usages civils étrangers à ses voisins d'autres cultes. C'est là surtout que la transformation est frappante, et c'est là surtout qu'elle est importante. Au point de vue social, ou national, c'est la seule qui nous intéresse.

Or, par tout l'Ouest de l'Europe, dans les grands

centres même de l'Orient, le vieux juif à long caftan et à longues papillotes se métamorphose en homme moderne. Cette conversion du « juif » en « israélite » tend à se faire partout où nos lois, ou nos préjugés, n'y mettent pas obstacle. Les juifs subissent de plus en plus l'influence du milieu où ils naissent et où ils vivent. Ils quittent peu à peu ce qu'on pourrait appeler leurs mœurs nationales.

Les pratiques intimes, les rites domestiques, qui tenaient tant de place dans la maison du ghetto, vont elles-mêmes se perdant. En certains pays, dans notre France, comme en Angleterre, il n'en reste déjà plus guère qu'un souvenir poétique. Elles reculent et s'effacent, au grand regret des amateurs du pittoresque, les vieilles mœurs juives, avec leur caractère biblique, leur dignité naïve, leurs touchantes légendes, « leur sentiment si vif de la vie patriarcale ». Pour les retrouver, il faut aller dans quelque village perdu de l'Alsace; bientôt, il faudra pousser jusque dans les campagnes de Pologne. A la façon dont le changement s'opère, les derniers vestiges en auront peut-être disparu avant la fin du xxe siècle. L'ancienne vie juive familiale, tout imprégnée de souvenirs de l'Orient et de la Bible, ne vivra plus que chez les conteurs de Bohême ou de Galicie, tels que Kompert ou Sacher-Masoch. Israël subit la loi commune : il va, lui aussi, s'effaçant sous le rouleau d'uniformité qui passe sur le monde.

L'étonnant est que le Talmud ait réussi à le tenir

quinze siècles cloîtré dans ses rites. La Synagogue et le *Kahal* y eussent échoué, dès longtemps, si le séparatisme rabbinique n'eût été doublé de l'exclusivisme chrétien. Elles se fussent écroulées, sous le poids des âges, les lourdes murailles talmudiques, n'était qu'elles ont été consolidées et comme arc-boutées du dehors, par nos lois canoniques et nos lois civiles.

Chaque fois que le juif faisait mine d'en sortir, nous le ramenions à la *Judengasse*. En l'expulsant de notre société, nous le condamnions à rester parqué dans la sienne; en lui interdisant de faire partie de notre commune, de notre nation, nous lui enjoignions de demeurer l'homme de sa tribu. On connaît le supplice de l'emmurement; nous l'avons infligé à des générations de juifs. Tout le droit chrétien et musulman semblait combiné à dessein pour maintenir Israël à l'état de corporation ou de clan, calfeutré dans ses coutumes héréditaires. Sous ce rapport, rien de plus instructif que l'étude des lois du moyen âge et des lois de l'ancien régime. Elles expliquent comment Juda, dispersé, s'est coagulé en minces grumeaux à la surface des nations, sans que les siècles aient réussi à le fondre avec elles, pareil à des gouttes d'huile qui flottent sur un étang.

Ils n'ont donc pas tort, les juifs, quand ils nous disent: Vous vous plaignez de notre exclusivisme, et vous avez tout fait pour le fomenter et pour le prolonger. Nos rabbins nous avaient emprisonnés dans le Talmud, et vous avez barricadé les portes, pour que nous ne pus-

sions les ouvrir. De peur d'être confondus avec nous, ou de nous voir nous mêler à vous, vous nous avez relégués dans des quartiers spéciaux, vous nous avez infligé des costumes distinctifs et des signes infamants. Quoi d'étonnant si, ne pouvant être citoyens de vos États ou bourgeois de vos villes, nous n'avons pu être que des Juifs, ne connaissant d'autre patrie qu'Israël et d'autre gouvernement que le *Kahal*[1] ?

Comment s'est, d'habitude, formé le sentiment national? C'est, nous le savons, par réaction contre l'étranger, par le besoin de se défendre contre un oppresseur ou un ennemi commun. Or, durant des siècles, toute la conduite et toute la législation des peuples chrétiens envers les juifs ont tendu à leur inculquer une conscience nationale juive. — Supposez, disait Macaulay, que, pendant un millier d'années, les hommes aux cheveux roux aient partout été soumis à des restrictions et à des vexations analogues à celles imposées aux juifs ; il est évident que les hommes roux de tous les pays se seraient regardés comme compatriotes et comme frères, alors même que de sang différent.

Le reproche que nous lui adressons, le juif peut,

1. La commune juive ou l'autorité qui gouvernait les communautés israélites. On a mené grand bruit du *Kahal* depuis le livre du juif russe orthodoxe Brafmann : *Kniga Kagala*. C'est un sujet que je regrette de n'avoir pu toucher dans ce volume; je compte le traiter plus tard.

ici encore, nous le retourner. Si, en tant de pays, il persiste à former une tribu ou une société à part, c'est, en grande partie, que nous l'y avons contraint. Aujourd'hui même que nous lui avons donné la clé du ghetto, lui ouvrons-nous toujours spontanément notre porte? Français, Allemands, Slaves, Hongrois, Roumains, l'engageons-nous volontiers à s'asseoir à notre table? Ce qui nous arrête, ce n'est plus pourtant le défaut de langue commune pour nous entretenir avec lui, ou le regret de ne pouvoir lui faire manger *kacher*. — « Pourquoi ne jouez-vous pas avec cette petite fille? entendais-je, un jour, au parc Monceau, demander à des enfants. — Maman, parce qu'elle est juive. » — De quel côté, surtout, vient l'exclusivisme aujourd'hui? — Dans la plus grande partie de l'Europe, il semble moins venir du juif que du chrétien.

Le juif est, le plus souvent, jaloux de se mêler à nous; il en est parfois importun. Ce qu'on lui reproche, ce n'est plus tant de s'enfermer avec ses pareils et de s'éloigner de nous; c'est plutôt, au contraire, de s'imposer à nous; c'est de s'introduire, bon gré mal gré, dans notre société ou dans notre monde, de forcer les portes de nos cercles et de nos salons; c'est d'envoyer ses enfants, avec les nôtres, à nos écoles et à nos collèges, au lieu de les laisser au *héder* ou au *mélamed;* c'est, en un mot, d'enjamber toutes les barrières sociales ou mondaines que nous prétendions maintenir entre lui et nous. Les murs du ghetto sont tombés, l'esprit du ghetto

survit souvent, — chez ceux même qui s'en croient affranchis.

D'où vient cette persistante et involontaire antipathie? N'a-t-elle d'autre raison que d'instinctives réminiscences des préjugés de nos pères? A parler franc, je n'oserais l'affirmer. Pour se l'expliquer, il faut examiner de plus près cette race juive, dont le contact répugne encore à tant d'hommes de sang moins noble. Aussi bien, pour la connaître, il ne nous suffit point de savoir de quels éléments, ethniques ou religieux, elle est sortie. Avant de voir quelle place les nations contemporaines doivent faire aux juifs, il est bon de rechercher ce que sont l'intelligence et le caractère juifs. Il y aura là, me semble-t-il, un curieux chapitre de psychologie.

CHAPITRE VII

PHYSIOLOGIE DU JUIF.

I. Aspect extérieur de la race. — Comment elle est le produit d'une sélection. — Démographie juive. — Longévité. — Fécondité. Naissances et décès. — A quoi attribuer la supériorité des israélites? — II. Prétendues immunités des juifs. — La Shekhitah et les lois alimentaires. — Moïse et M. Pasteur. — Vitalité de la race et causes de sa dégénérescence apparente. — Misère physiologique d'un grand nombre. — III. Maladies et infirmités prêtées aux juifs. — Prédominance, chez eux, du système nerveux. — Causes et effets de leur nervosité. — Fréquent défaut d'équilibre entre les fonctions psychiques et les fonctions musculaires. — Précocité des juifs : ses raisons. — Israël est la race la plus anciennement cultivée.

I

Nous avons vu sous quelles influences il s'était reformé, dans la séquestration du ghetto, une race juive, produit artificiel du code rabbinique et des lois du moyen âge. Cette race, nouvelle et antique à la fois,

10.

essayons d'en esquisser la psychologie; et, comme en ce siècle, épris de formules scientifiques, il n'est plus de mode d'isoler l'âme du corps, commençons par en faire la « physiologie ». Aussi bien toutes deux se tiennent, et l'une explique l'autre.

Le juif porte dans sa chair et jusque dans son âme, la trace des outrages endurés pendant quinze siècles. Il a effacé de son épaule la tache de la rouelle jaune, il n'a pu toujours laver son front des stigmates du ghetto. Il en reste marqué. Rappelons-nous la vie qui lui a été faite, et l'éducation qui lui a été donnée, par ses maîtres chrétiens ou musulmans.

Représentons-nous, d'abord la maison où il a été élevé. Presque partout, elle a déjà disparu. Nos enfants ne connaîtront pas « la rue aux Juifs ». Les derniers restes de la classique *Judengasse* de Francfort ont été rasés. Le tortueux dédale du ghetto de Rome, avec la *piazza Giudea* et la *via Rua*, est tombé sous la pioche italienne, au grand regret des pauvres *Ebrei*. Ils y avaient vécu si longtemps! ils étaient faits à ses *vicoli* infects. Pie IX, en en abattant les murs, leur avait en vain octroyé le droit d'en sortir. Bien peu en avaient profité. Beaucoup ont pleuré d'en être chassés pour faire place aux futurs quais du Tibre; ils n'ont pu trouver, dans la vieille Rome ou la nouvelle, de logements aussi sordides et aussi peu coûteux.

Ce ghetto de la rive gauche du Tibre, je l'avais parcouru bien des fois, depuis une trentaine d'années. Les

ruelles étaient étroites, sombres, fétides; les maisons hautes, vieilles, délabrées, branlaient de vétusté. A l'âcre odeur de l'*immondezzaio* du coin se mêlaient les fades émanations des boutiques de fripiers. Par la porte, sur le pas de laquelle des femmes de tout âge ravaudaient de vieilles loques, se distinguaient à peine, dans l'ombre, des pièces basses et étroites, sans jour et sans air, où grouillaient entassées des familles entières. Le ghetto pontifical, relativement moderne, n'était ni le plus repoussant, ni le plus malsain. La Rome des papes s'était, presque toujours, fait honneur d'être hospitalière aux Hébreux. Son ghetto aurait fait honte à bien des juiveries de l'est ou du centre de l'Europe. Aujourd'hui même, allez en Russie, à Berditchef ou à Vilna, vous trouverez pis.

De pareils taudis ne pouvait sortir une belle race. La race, en effet, n'est ni belle ni forte, — quoiqu'elle ait, de tout temps, porté de pâles et rares fleurs de beauté, comme pour montrer ce qu'eût pu donner le vieux tronc de Jacob avec de l'air et du soleil — La race n'est pas belle. « Comment, me demandait une jeune fille de la Petite-Russie, vous inquiétez-vous de ces horribles juifs? Ils sont si laids qu'ils méritent tous leurs maux. » Montesquieu, plaidant ironiquement pour l'esclavage, disait des nègres : « Ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. » J'ai entendu des femmes du monde faire la même réflexion du nez crochu des juifs. Leur laideur est un

des secrets griefs pour lesquels ils ont tant de femmes contre eux. — La race n'est pas forte. Le juif, — dans les grandes juiveries de l'Est surtout, — est souvent petit, maigre, malingre; il a l'air chétif et souffreteux, étriqué et étiolé. Ne vous y trompez pas, cependant : sous cette apparence frêle se cache une vitalité intense. On pourrait comparer le juif à ses maigres actrices, aux Rachel ou aux Sarah, qui crachent le sang et semblent n'avoir que le souffle, et qui, une fois sur la scène, déploient une vigueur et une énergie indomptables. La vie, chez lui, a des ressources latentes.

Aucune race ne présente moins l'aspect de la force, et aucune n'offre autant de résistance au mal. C'est que, pour l'âme, comme pour le corps, au moral aussi bien qu'au physique, le juif est le produit d'une sélection, et d'une sélection de deux mille ans, la plus rigoureuse et la plus douloureuse à laquelle êtres vivants aient jamais été soumis. S'il y a des rangs dans la souffrance, a dit un des siens, Israël a la prééminence sur toutes les nations[1]. Tout ce qui était trop faible, d'âme ou de corps, a été éliminé par la mort ou par le baptême. Israël a été comme une famille dont, à chaque génération, les enfants auraient été exposés en naissant. De là, chez le juif, une endurance au mal, une capacité de souffrance, sans égale peut-être dans l'histoire. Mais l'épreuve a été si longue et si rude

1. Zunz, *Die Synagogal Poesie des Mittelalters.*

qu'Israël s'en ressent toujours. Il en est encore parfois tout courbé et comme brisé.

Quand on songe à la singularité des conditions d'existence longtemps faites aux juifs, on ne s'étonne point que, pour le physiologiste ou pour le statisticien, le juif présente certaines particularités. Un premier fait, de nature à surprendre : le juif vit plus longtemps que le chrétien. Ce petit juif, au corps frêle et à la mine souffreteuse, semble souvent réunir deux choses en apparence contradictoires : la précocité et la longévité. Pour la longévité — plus facile à constater — il n'est guère de doute. Le fait est si constant qu'en certains pays, en Amérique, par exemple, les juifs sont les clients les plus recherchés des compagnies d'assurances sur la vie. Presque partout, là, du moins, où les lois ne s'appliquent pas à leur rendre l'existence impossible, la vie moyenne est sensiblement plus longue chez les juifs que chez les catholiques, les protestants ou les orthodoxes.

Et cela n'est pas seulement vrai des israélites français et des pays comme la France, où les juifs appartiennent surtout aux classes aisées. Il en est de même des juifs pauvres d'Allemagne, de Hongrie, d'Angleterre, de Roumanie[1]. Il en est de même, semble-t-il, des juifs

1. Voyez, par exemple, le Dr Gust. Lagneau, *Remarques, à propos du dénombrement de la population, sur quelques différences démographiques présentées par les catholiques, les protestants, les israélites*. Paris, 1882. Cf. : *Nouveau Dictionnaire universel de Géographie*, art. JUIFS, par Isidore Loeb.

d'Amérique. Voici le dernier recensement des États-Unis (1890). D'après le *Census* américain, les chances de vie de l'enfant, au moment de sa naissance, ce que le *Census* appelle : *expectation of life*, seraient, dans les familles israélites, de cinquante-sept ans, dans les familles chrétiennes, américaines ou anglaises, de quarante et un ans. Un petit juif de dix ans aurait, en moyenne, devant lui, cinquante ans d'existence; un chrétien du même âge, trente-sept ans seulement. En outre, contrairement aux lois habituelles de la statistique, les chances de vie, chez les juifs, seraient plus grandes pour les hommes que pour les femmes[1].

Autre fait d'un égal intérêt : le juif, d'ordinaire, multiplie plus rapidement que ses voisins chrétiens. C'est encore là une observation d'un caractère général; elle comporte peu d'exceptions, et les exceptions s'expliquent par des circonstances exceptionnelles. La population juive a beau être sans cesse réduite par des conversions sincères ou par des défections intéressées, presque partout, nous l'avons déjà signalé, le nombre des juifs est en augmentation, et avec le nombre des juifs, la proportion des juifs aux chrétiens. Au premier abord, on serait tenté d'attribuer cet accroissement à la fécondité juive. Israël a toujours pratiqué le : *Croissez et multipliez*. Cela a été une de ses grandes forces.

1. *Census Bulletin* (n° 19, 30 décembre 1890, Washington) : *Vital statistics of the Jews in the United States*, p. 11, 12, et diagramme de la p. 21.

En Orient, dans l'Est même de l'Europe, là où les lois et coutumes rabbiniques sont demeurées en honneur, les juifs se font toujours un devoir de se marier jeunes et d'avoir de nombreux enfants. « J'ai vingt-cinq ans, et mon grand-père regarde comme un scandale que je ne sois pas encore père de famille, » me disait, il y a quelque dix ans, un juif de Kovno. D'après la tradition, les parents, pour marier leurs enfants, attendaient seulement qu'ils eussent l'âge nubile, et la casuistique talmudique était peu exigeante sur les signes de la puberté. Salomon Maimon, le petit rabbin philosophe du XVIII[e] siècle, était marié, avant onze ans, à une fille du même âge, et comme, à douze ans, il n'avait pas d'enfants, sa belle-mère le soupçonnait d'avoir été noué par une sorcière [1]. On voyait fréquemment des ménages où les deux époux ne comptaient pas trente ans à eux deux. C'était une manière de préserver les jeunes israélites du libertinage.

Ces ménages d'époux enfants, qui vivaient chez leurs parents, entretenus par eux, deviennent rares. Les difficultés de la vie, le service militaire, l'influence des mœurs modernes retardent, de plus en plus, l'âge du mariage, chez les juifs comme chez les chrétiens. Parmi les juifs d'Occident, ces unions précoces sont entièrement passées d'usage. Israël, à cet égard encore, subit l'ascen-

1. *Salomon Maimons Lebensgeschichte*, éditée par R. P. Moritz, Berlin 1792-93. Cf. Arvède Barine, *Un juif polonais.*

dant de nos exemples. Comme il lui arrive souvent, en se conformant à nos habitudes, il renchérit même sur nous. Contrairement à toutes les traditions et aux anciennes règles rabbiniques, les juifs, dans la plupart des pays de l'Europe et de l'Amérique, se marient plus tard que les chrétiens.

Autre chose, que je ne voulais pas croire : presque partout, aujourd'hui, les juifs ont, proportionnellement, moins d'enfants que les non juifs. En revanche, presque partout, ils perdent sensiblement moins d'enfants. De cette façon, avec une natalité inférieure, l'accroissement de la population israélite est plus rapide que celui de la population chrétienne. L'excédent des naissances sur les décès est plus grand chez les juifs [1]. La différence, en certains pays, est considérable, même là où les familles juives et les familles chrétiennes sont presque également nombreuses, en Roumanie, par exemple [2].

1. Voyez, par exemple, G. Lagneau, ouvrage cité. Cf. *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*, art. JUIFS, par Isidore Loeb, et *The Journal of the anthropological Institute*, XV (1885-86), article de M. J. Jacobs, réimprimé sous ce titre : *On the racial characteristics of modern Jews.*

2. Tableau des naissances et décès en Roumanie, durant trois ans, chez les israélites et chez les orthodoxes :

	NAISSANCES		DÉCÈS	
	JUIFS.	ORTHODOXES.	JUIFS.	ORTHODOXES.
Année 1884.	9.729	185.000	4.626	114.300
— 1885.	9.542	197.000	5.036	114.000
— 1886.	9.458	196.000	5.194	124.500

D'après M. Alexandrini (*Studiu statisticu* sur le district de Jassy,

Aux États-Unis d'Amérique, l'avantage des israélites serait non moins marqué qu'en Roumanie[1]. L'inégalité, au profit des juifs, n'est pas la même dans tous les pays; mais elle se retrouve chez presque tous. Les juifs ont ainsi, sur leurs compatriotes d'autres cultes, une double supériorité : ils croissent plus vite, et ils croissent à moins de frais. Ils amènent à l'âge adulte un plus grand nombre d'hommes en mettant au monde un moindre nombre d'enfants. On dirait que, en habiles calculateurs, ils ont résolu, d'instinct, l'épineux problème de la population, de la façon la plus utile à eux-mêmes et la plus agréable aux économistes.

Nous sommes tentés d'attribuer cette supériorité des israélites à la diffusion de l'aisance parmi eux. L'explication est insuffisante, car les juifs pauvres d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie ont aussi, à cet égard, l'avantage sur leurs voisins baptisés. On ne saurait cependant voir là un fait de race, d'ordre purement physiologique; il tient sans doute uniquement aux mœurs, à l'esprit de famille des juifs, au dévouement des parents, aux soins donnés par la mère à ses en-

1886), la proportion des naissances au nombre des habitants était, chez les Roumains orthodoxes, de 4,72 pour 100, et chez les juifs roumains, de 4,47 pour 100, soit légèrement inférieure; la proportion des décès au nombre des habitants était, chez les orthodoxes, de 3,82 pour 100, et chez les juifs de 2,61 pour 100. On voit la différence.

1. *Census Bulletin*, n° 19, décembre 1890, *ibid.*

fants, et aussi, à la chasteté du lit conjugal, aux prescriptions de la loi, aux égards et au respect du mari pour la santé de sa femme. Il est remarquable que les privilèges « biostatiques » des juifs commencent dès avant la naissance : les israélites comptent partout beaucoup moins de mort-nés que les chrétiens. Autre fait du même ordre et également à l'honneur des juifs : on relève parmi eux notablement moins de naissances naturelles que parmi les catholiques, ou parmi les protestants, et cela quoique les juifs habitent, de préférence, les villes. Or chacun sait que, dans les villes, le nombre des enfants naturels est incomparablement plus élevé que dans les campagnes. C'est là un point sur lequel la supériorité des juifs et des mœurs juives est incontestable[1].

Terminons, à cet égard, par une observation générale. On a remarqué que les différences « biostatiques » entre les juifs et les chrétiens vont en diminuant, à

1. Un fait plus singulier, et qu'on a voulu aussi rattacher à des causes physiologiques liées aux lois rituelles sur les rapports des époux, c'est l'énorme prédominance, parmi les juifs, des naissances masculines sur les féminines. L'écart est quelquefois tel qu'on se demande si les familles juives n'ont pas souvent omis de faire enregistrer la naissance des filles. Cette prédominance anormale, C. Lombroso (*Le Crime politique et les Révolutions*, Paris, Alcan, t. I, p. 149) a prétendu l'expliquer par la rareté d'enfants illégitimes chez les juifs. On sait, en effet, que partout l'excédent des naissances masculines est plus marqué parmi les enfants légitimes. L'explication n'en semble pas moins insuffisante.

mesure qu'on avance de l'Est à l'Ouest, — des pays où les juifs vivent isolés aux contrées où ils se mêlent aux autres habitants. De même, en Amérique, les rédacteurs du *Census Bulletin* font observer que plus se prolonge le séjour des juifs en Amérique, et plus le taux moyen des naissances et des décès tend, chez eux, à se rapprocher de la moyenne générale des États-Unis. En d'autres termes, des deux côtés de l'Atlantique, les particularités qui distinguent le juif tendent à s'atténuer avec l'assimilation des juifs à la population environnante. Plus ils prennent les mœurs et les coutumes des *goïm*, moins ils s'en distinguent, dans leur corps et dans leur âme. Ils se feraient tous baptiser que, au bout de deux ou trois générations, le statisticien ne découvrirait, chez eux, rien de singulier. Au fond de toutes les différences entre eux et leurs voisins, on retrouve toujours la Loi, la *Thora*.

II

Et, en effet, les avantages que la statistique relève chez les juifs doivent, pour une bonne part, être imputés à leur religion et à leurs rites. Israël serait toujours fidèle à la *Thora* que sa supériorité sur « les mangeurs de porc » serait encore plus manifeste. On a observé, en plusieurs pays, que les juifs semblaient

posséder une immunité vis-à-vis de certaines maladies infectieuses. Le fait a été parfois si bien constaté qu'il est difficile à nier. Ces immunités, elles nous paraissent tenir surtout aux observances de la Loi, particulièrement aux règles sur la pureté corporelle et la pureté de la nourriture. La Loi a, pour Juda, une valeur prophy-actique; il faut toujours se rappeler quelle place elle fait au corps. Certains modernes rabaissent la morale à n'être plus qu'une sorte d'hygiène. Ce n'est certes pas ce que fait la loi donnée au milieu des éclairs sur le Sinaï; mais, dans la pratique, la Loi et le code rabbinique aboutissent presque au même résultat. Le judaïsme a mis la foi au service de l'hygiène; il a fait tourner la piété au profit de la santé. La *Thora* voulait faire d'Israël un peuple sain et saint, *sanus et sanctus*; les deux idées sont, pour elle, étroitement liées. C'est une loi de vie, de vie individuelle, de vie sociale, — de vie physique, de vie morale, que Moïse a apportée aux tribus[1].

Aucune religion n'a pris pareilles précautions contre les maladies et contre les épidémies. A cet égard, les prescriptions de la *Thora* et du *Talmud* se rapprochent singulièrement de celles que nos académies de

1. « ... Je prends à témoin le ciel et la terre : j'ai placé devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : tu choisiras la vie, et tu vivras toi et ta postérité en aimant l'Éternel ton Dieu, en t'attachant à lui, car c'est ta vie et la prolongation de tes jours... » *Deutéronome*, XXX, 19, 20.

médecine voudraient faire consacrer par les lois civiles. Les règles minutieuses de la Loi sur la chair des animaux destinés à l'alimentation de l'homme ont longtemps paru puériles. Et voici que, après trois mille ans, nos physiologistes sont venus venger la Bible. La *Thora* a la science pour elle. On dirait que le rédacteur du *Pentateuque* a pressenti M. Pasteur. « Moïse, affirmait un juif polonais, avait découvert la trichine : c'est pour cela qu'il a prohibé la viande de porc. »

Le fait est que la plupart des animaux déclarés impurs par le *Lévitique*, le porc, le lièvre, les mollusques, les crustacés, sont aujourd'hui interdits pour nombre d'affections, pour les maladies de peau notamment. Encore faut-il faire la part du climat de l'Orient, où de pareilles maladies ont été, de tout temps, si fréquentes[1]. « On pourrait presque soutenir, me disait un médecin, que le législateur des Hébreux connaissait la tuberculose, tant il prend de précautions contre elle. Il avait deviné, trente siècles avant nous, que la phtisie peut se transmettre des animaux à l'homme. » C'est ainsi que le *schohet*, le sacrificateur israélite,

1. De même pour l'obligation de saigner les animaux destinés à l'alimentation ; elle peut, en Orient surtout, avoir une valeur prophylactique, ne fût-ce que pour cette raison que la chair gorgée de sang se décompose et pourrit beaucoup plus vite que la chair exsangue. Les *Archives israélites* (avril 1892) citent à cette occasion l'opinion de K. Vogt. — Il se peut d'ailleurs que plusieurs maladies se transmettent surtout par le sang. On sait que, non contents de saigner les animaux, les juifs plongent la viande dans un bain de sel pour en faire dégorger le sang.

doit écarter tout animal qui, à l'autopsie, présente la plus légère adhérence de la plèvre; on insuffle, pour les vérifier, les poumons des bêtes égorgées.

Si nos abattoirs étaient sous la surveillance du *schohet* juif, nul doute que la fréquence des maladies ne diminuât et que la moyenne de la vie ne fût allongée. Au lieu de demander aux israélites de renoncer à leurs boucheries et à la distinction des viandes *kacher* et *terefa* (pure et impure), nous ferions mieux de la leur emprunter [1]. Si l'abandon des pratiques de la Loi n'eût été la condition de l'expansion du christianisme, on se prendrait à regretter que les controverses de l'Église primitive sur les observances rituelles n'aient pas abouti au triomphe de la Loi et des judéo-chrétiens.

Certains hygiénistes anglais ou américains ont demandé aux administrations civiles d'imposer à toutes les boucheries l'adoption, au moins partielle, des coutumes israélites [2]. Le progrès, pour nous chrétiens, serait, en pareille matière, de revenir, après deux mille ans, aux

1. Je ferais cependant des réserves sur la manière de tuer les animaux. Il se peut qu'il ne soit pas plus cruel d'égorger les bœufs que de les assommer; mais il serait à désirer qu'on procédât avec plus de rapidité. La Synagogue devrait chercher à donner, sur ce point, satisfaction à nos modernes sentiments d'humanité, alors même que le bien fondé lui en paraîtrait contestable. C'est du reste ce qu'ont fait déjà certaines communautés israélites, à Genève, par exemple.

2. Voyez, notamment, une étude du docteur H. Behrend, dans le *Nineteenth Century*, septembre 1889.

pratiques des anciens Hébreux. Par malheur, la loi est si exigeante sur la santé et la beauté des animaux qu'il est malaisé d'en appliquer toutes les prescriptions à nos abattoirs. Ce serait renchérir démesurément le prix de la viande, partant en restreindre la consommation. Toute blessure, toute fracture, toute trace de maladie ancienne ou récente est une impureté qui rend la viande *terefa*. L'animal qui présente le plus léger défaut, le *shächter* juif doit l'écarter; il est ainsi obligé d'en repousser un grand nombre, parfois dix ou douze sur vingt. La viande *kacher*, la viande marquée du sceau du *schohet* ne sera jamais à la portée de tous; la foule risque fort d'être toujours contrainte de manger *terefa*[1].

Il suffirait de leurs lois alimentaires et de la vigilance du *schohet* pour expliquer comment certaines épidémies, comment les affections parasitaires notamment, frappent moins les juifs que leurs voisins d'autres religions. Le juif fidèle à la loi est manifestement moins exposé à toutes les maladies qui se transmettent par la nourriture animale. A cela, il faut ajouter la sobriété traditionnelle du juif, la tempérance orientale qui le distingue si nettement des peuples du Nord, slaves ou

1. Cette viande impure, dont ils ne veulent pas pour eux-mêmes, j'ai entendu reprocher aux juifs de la vendre aux chrétiens, comme si, en nous livrant des animaux de rebut, ils ne craignaient pas de nous empoisonner. On oublie que les viandes rejetées par le *shächter* israélite sont, de tout point, semblables à celles que débitent sans scrupule nos boucheries.

germaniques, au milieu desquels l'ont jeté les remous de l'histoire. Le juif ne boit pas; la *Thora* n'a pas eu, comme le Coran pour l'Arabe, à lui interdire le vin. Sous quelque climat qu'il vive, à quelque classe qu'il appartienne, le juif ignore d'ordinaire l'alcoolisme, immense avantage pour son intelligence, comme pour son corps. Israël échappe ainsi à la plus dévorante des plaies qui rongent nos races modernes.

Veut-on se rendre compte de tous les avantages des juifs au point de vue sanitaire, il faut mentionner le code rabbinique sur la pureté corporelle de l'homme et de la femme, — et peut-être aussi la circoncision. Malgré le danger que présente, pour les nouveau-nés, le couteau du péritomiste, la circoncision semble avoir un double avantage : elle peut, — sans que cela soit bien prouvé, — atténuer les chances de contagion des maladies les plus répugnantes; elle peut aussi, ce qui ne serait pas moins précieux, émousser les sens de l'homme et diminuer l'incitation aux passions charnelles. Je connais, du moins, des juifs qui en sont convaincus et qui, tout en faisant bon marché de la *Thora*, continuent à circoncire leurs fils, comme ils persistent à manger *kacher*, par hygiène.

Les immunités biostatiques reconnues aux juifs ne semblent pas, cependant, aussi constantes, ou aussi générales, que l'ont imaginé quelques-uns. On a ainsi cru longtemps que les juifs du moyen âge avaient échappé à la peste noire. C'était un des griefs du

peuple contre eux; on les accusait de répandre la peste, parce qu'ils semblaient en être moins souvent atteints que les chrétiens. A chaque épidémie, on les voyait empoisonner les puits et les fontaines. Nous savons, aujourd'hui, que la peste ne s'est pas toujours arrêtée à la porte des juiveries. De même, à des époques plus rapprochées, pour les épidémies de choléra; il n'est pas exact que les juifs en soient partout sortis indemnes. Il faut rabattre de ces privilèges devant la maladie et devant la mort. Tous les juifs n'y participent pas également, ce qu'explique moins la diversité de leurs origines que la différence de leurs conditions d'existence.

Prenons la maladie qui fait le plus de ravages en Europe, la tuberculose, la phtisie. Tandis qu'à Londres, jusque dans les misérables bouges de Whitechapel, les médecins ont observé que la consomption était plus rare parmi les israélites que parmi les chrétiens[1], en Pologne, en Russie, on a constaté que la phtisie, comme les scrofules, atteignait fréquemment les juifs. Ils semblent même y avoir une prédisposition. Le juif de Lithuanie, de Pologne, de Petite-Russie, est souvent caractérisé par l'étroitesse de la poitrine. Cela suffirait à les désigner à la phtisie, ces grêles et fluets juifs de l'Est. Le fait, en Russie, est bien connu des conseils de revision.

1. Voyez, par exemple, le docteur Behrend, *Nineteenth Century*, septembre 1889. Le *Census Bulletin* américain (décembre 1890) fait les mêmes remarques pour les États-Unis.

ils sont obligés, chaque année, de réformer ou d'ajourner un grand nombre de conscrits israélites, pour insuffisance de développement de la poitrine[1]. Chose que j'ai peine à croire, on m'affirme, de Russie, que les règlements militaires ont abaissé, quant aux juifs, la mesure de la circonférence du thorax nécessaire pour être admis au service. Il répugne d'admettre que, parce qu'il est circoncis, un homme mal conformé ait la force de porter le mousquet.

Ce défaut d'ampleur du thorax, on ne peut guère l'attribuer aux origines de la race et au sang sémitique, — les juifs polonais étant probablement les moins sémites des juifs, — il tient, avant tout, à leurs conditions d'existence, à la vie urbaine, aux professions sédentaires du plus grand nombre, par-dessus tout, à la misère séculaire. C'est, pour cela, que la débilité de constitution est si fréquente chez les juifs de l'Est, et aussi chez les israélites d'Occident.

La misère physiologique a été la conséquence de la misère économique. La force physique, la vigueur musculaire a diminué, de génération en génération ; le sang s'est appauvri ; la taille s'est rapetissée ; les épaules et la poitrine se sont rétrécies. Beaucoup de juifs des grandes juiveries ont quelque chose d'étiolé, de rabougri. Il y a, chez nombre d'entre eux, une sorte d'abâtardisse-

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III ; *la Religion*, liv. IV, chap. III.

ment et de dégénérescence de la race. Cela m'a souvent frappé en Galicie, en Roumanie, en Russie, en Orient, — dans la Palestine, peut-être, plus qu'ailleurs. Ces anémiques juifs allemands, rentrés, après quelque dix-huit siècles, au pays de leurs robustes aïeux, me faisaient penser à ces fils d'anciennes familles qui, atteints de langueur, reviennent mourir dans le château délabré de leurs pères.

Le juif, en tout pays, est souvent mal bâti, mal venu, mal agencé. Il y a un contraste singulier entre sa vitalité persistante et sa faiblesse corporelle. Sa débilité lui donne parfois l'air peu viril. La machine, chez lui, est frêle; la charpente d'os et de muscles, peu vigoureuse. Le juif a peu de carrure; en maintes contrées, il est manifestement impropre aux gros ouvrages. C'est tout le contraire de l'Anglais, de l'Auvergnat, du Piémontais, du *Gallego* d'Espagne, taillés pour les rudes besognes. Le juif, en outre, est souvent contrefait. Peu de races semblent compter autant de difformes et autant d'infirmes : bossus, aveugles, sourds-muets, idiots de naissance. La raison n'en est pas seulement l'abus des mariages précoces ou des mariages consanguins, mais aussi, et avant tout, la séquestration séculaire, le manque d'exercice, le manque d'air, le manque de nourriture.

Pour l'historien, comme pour le géologue, le présent aide souvent à comprendre le passé. C'est en histoire surtout que se manifeste l'action des causes lentes; et,

pour les voir à l'œuvre, nous n'avons parfois qu'à tourner nos yeux d'un pays vers un autre. Les forces qui ont façonné le juif du moyen âge, qui l'ont à la fois endurci et débilité, la persécution, le parcage, la misère, agissent encore dans l'Est de l'Europe. De nos jours même, les juiveries de l'Est sont si pauvres que la nourriture du juif est réduite au minimum. Cela est particulièrement vrai des trois millions de juifs russes. Sous le ciel du Nord, ils ont découvert le moyen de vivre avec une alimentation à peine suffisante sous un ciel plus clément. Comment leur santé ne s'en ressentirait-elle point? Il y a longtemps déjà que l'observation en a été faite : le juif de la Petite-Russie consomme moins d'aliments que le Russe orthodoxe, ou le Polonais catholique[1]. Et sa nourriture devient de moins en moins substantielle, à mesure que les lois et les règlements de l'empire semblent s'appliquer à rendre plus malaisée sa piètre existence.

Que la police russe continue à les refouler sur les villes de l'Ouest, où il n'y a plus, pour eux, ni place ni travail, il ne faudra pas s'étonner si, parmi les israélites de Russie, la mortalité finit par l'emporter sur la natalité. Aussi bien, tel semble être le calcul des inspirateurs, pétersbourgeois ou moscovites, de toute cette réglementation, non moins bizarre qu'inhumaine. C'est à un lent et silencieux dépérissement dans leur ghetto,

1. Voyez P. Tchoubinsky, *Troudy Etnogr. statist. eksped. v Zapadnorousskii kraï*, section du sud-ouest, t. VII, 1re partie.

systématiquement rétréci et affamé, que, loin des regards d'un souverain justement aimé pour sa bonté, sont là-bas condamnés trois ou quatre millions de sujets du tsar. Pour qu'ils aient résisté jusqu'ici, et que la mort n'ait pas encore délivré le Niémen et le Dniester du sordide spectacle de leur misère, il ne faut rien moins que la force d'endurance du juif.

Quand je pense au régime auquel, à la fin de ce siècle, sont encore astreints la majorité des juifs européens, je ne m'étonne point de l'apparente dégénérescence de la race. Des hommes ainsi traités, durant des siècles, ont le droit d'être petits, malingres, débiles, chétifs; il serait ridicule de leur demander le beau torse du Grec, ou la belle prestance de l'Anglais. Vices ou qualités, avantages ou faiblesses, toutes les particularités de sa constitution physique ou morale tiennent au passé du juif. C'est là le refrain auquel nous sommes toujours ramenés. Et ici, il y aurait une distinction à faire, c'est que, dans sa constitution physique, — et peut-être aussi dans sa constitution morale, — le bien semble venir de lui, le mal, venir de nous; l'un est de son fait, l'autre est du nôtre.

Sa longévité, sa résistance aux maladies, ses immunités vis-à-vis de certaines affections reviennent à ses ancêtres; il les doit à sa loi, à ses observances, à sa sobriété. Sa débilité, au contraire, et ses vices de complexion, c'est à nos lois, à notre ghetto, à notre système de parcage que le juif en est redevable. Ici encore, dans sa chair et son sang, nous pouvons dire que le juif est un

produit artificiel, façonné et comme fabriqué, de compte à demi, par sa loi et par les nôtres, par nos légistes et par ses rabbins. Les différences mêmes que nous constatons, aujourd'hui, entre juifs et juifs, entre les israélites de l'Est et ceux de l'Ouest, en sont la preuve. La race se elève, au physique comme au moral; le juif se fortifie, il se régénère, à mesure que tombent les chaînes qui pesaient sur lui.

III

L'imagination populaire a longtemps prêté au juif des maladies singulières, comme un secret vice de sang qui se traduisait en affections repoussantes. C'est là une pure légende. On la retrouve encore vivante en plus d'une contrée. Le peuple, regardant le juif comme un être maudit, le croyait frappé d'infirmités vengeresses de la croix du Calvaire. On pourrait tirer, du *folklore* de nos aïeux, tout un amusant chapitre de « physiologie », dans le sens antique et fabuleux du mot *physiologos*, chez les auteurs anciens, d'où nous sont venus les *Bestiaires* du moyen âge. La légende allait jusqu'à donner, à chacune des douze tribus, une maladie particulière, en expiation du rôle attribué à chacune d'elles, dans le drame de la Passion. La tribu de Siméon, par exemple, a cloué le Christ sur la croix: les descendants de Siméon, quatre

fois par an, ont des plaies aux pieds et aux mains. La tribu de Zabulon a tiré au sort les vêtements de Jésus (dans l'Évangile, ce sont les soldats romains), les descendants de Zabulon ont des plaies dans la bouche et crachent du sang[1]. Et ainsi des douze tribus : les hommes d'Asser ont le bras droit plus court que l'autre ; les femmes de Joseph ont, à partir de trente-trois ans, la bouche pleine de vers vivants. A ces maladies, pas d'autre remède, d'après la superstition populaire, que du sang chrétien. C'était une des raisons pour lesquelles les juifs égorgeaient des enfants baptisés.

De même origine est le *fœtor judaicus* du moyen âge, la croyance que les juifs ont une odeur spéciale, dénonciatrice du sang de Juda[2]. J'en ai connu qui sentaient mauvais, mais tout comme des chrétiens, c'est qu'ils étaient malpropres. On s'imaginait autrefois distinguer les juifs à leur odeur fétide, et comme, pour les en délivrer, il ne suffisait pas du baptême, on découvrait parfois, en le flairant, que tel haut dignitaire de l'Église était de famille juive. Un Allemand raconte qu'un

1. Voyez Isidore Loeb, *le Juif de l'histoire et le Juif de la légende*. Paris, L. Cerf, 1890.

2. Ce *fœtor judaicus*, avec le *Judæorum fœtentium* de Marc-Aurèle (Ammien Marcellin, XXII, 5), semble remonter à une erreur ou une malice d'un copiste du moyen âge qui, au lieu de *Judæorum petentium*, avait écrit *Judæorum fetentium*. — Voyez Is. Loeb *ibidem*, d'après Joël, *Blicke in die Religionsgeschichte zum Anfange des Zweiten christlichen Jahrhunderts*, 2e partie. Breslau, 1883, p. 131.

jour, je ne sais quel pèlerin, baisant la mule du pape Pie IX, se releva en disant : *È ebreo!* Il l'avait reconnu pour juif à l'odeur. — Et, ajoute le narrateur de cette histoire, d'autres personnes ont affirmé que, en effet, les Mastaï étaient de souche juive; Pie IX lui-même en aurait fait la confidence à des israélites baptisés [1].

Une chose qui, au contraire, ne semble pas une fable, c'est que le juif est particulièrement enclin au mal de notre époque, à la névrose. Le fait a été constaté, dans la plupart des pays de l'Europe, aussi bien qu'aux États-Unis d'Amérique. Le juif est caractérisé par la prédominance du système nerveux sur le système musculaire. C'est là, pourrait-on dire, le principal trait de sa physiologie. Il a peu de muscles et beaucoup de nerfs; il est tout nerfs, si l'on peut ainsi parler. « Dans ma clientèle parisienne, me disait un médecin français, j'ai souvent eu l'occasion d'en faire la remarque : chez le juif, les émotions semblent plus vives, la sensibilité plus intense, les réactions nerveuses plus rapides et plus profondes. » Le juif est le plus nerveux des hommes, peut-être parce qu'il est le plus « cérébral », celui qui a vécu le plus de son cerveau. Chez lui, toute la sève vitale semble monter des membres ou du tronc à la tête. Chez lui, en revanche, les cordes nerveuses, trop tendues par des vibrations

1. M. Gustave Iaeger, *Entdeckung der Seele*, t. Ier, p. 246-248 (1884). — Cf. *Revue des Etudes juives*, octobre et décembre 1890, p. 314.

prolongées, finissent souvent par se briser, ou se fausser.

Aussi le juif est-il fort sujet aux troubles des centres nerveux, aux maladies de la moelle, à celles du cerveau surtout[1]. L'équilibre entre les fonctions psychiques et les fonctions de nutrition est souvent rompu. L'aliénation mentale semble plus fréquente chez les israélites que chez les chrétiens, catholiques ou protestants. La proportion, aux dépens des juifs, est parfois du double, et parfois du triple au simple[2]. Le fait est d'autant plus frappant que, d'habitude, nous l'avons dit, l'israélite est, par sa sobriété, à l'abri d'un des vices qui contribuent le plus au dérangement des intelligences, l'alcoolisme[3].

1. Voyez, par exemple, le *Census Bulletin* américain, n° 19, décembre 1890, p. 15.

2. En Prusse et en Danemark, la proportion des aliénés serait deux fois plus forte, en Bavière, trois fois plus forte, parmi les juifs que parmi les chrétiens. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 6 novembre 1884, p. 698-700.) — Cf. pour les aliénés épileptiques Enrico Morsilli, *Intorno al numero e alla distribuzione géografica delle frenopatie in Italia*, p. 77. Milan, 1886 ; mais l'opinion de l'aliéniste italien sur la fréquence de l'épilepsie parmi les juifs est contredite par l'observation des spécialistes français. Cela résulte d'une discussion de notre Académie de médecine (8 septembre 1891).

3. C. Lombroso (*l'Homme de génie*), a pour cela une explication conforme à son système sur la parenté du génie et de la folie, envisagés en quelque sorte comme l'envers l'un de l'autre. Il y aurait plus d'aliénés ou de névropathes parmi les juifs, parce qu'il y a parmi eux plus d'hommes de talent. — Cf. J. Jacobs, *The comparative distribution of Jewish ability*, Londres, Harrison, 1886.

On sait que l'augmentation des maladies cérébrales et l'exacerbation de la nervosité est un des faits qui caractérisent notre époque et notre civilisation. C'est une conséquence de l'intensité fiévreuse de la vie moderne, qui, en multipliant les sensations et les efforts, force les ressorts nerveux et déchire le délicat réseau des fibres cérébrales. En étant le plus nerveux des hommes, le juif s'en montre le plus moderne. Il est, en quelque sorte, par ses maladies, en avance sur ses contemporains; il les précède dans la voie périlleuse où l'excès de la vie intellectuelle ou passionnelle et l'incessant aiguillon de la concurrence poussent nos sociétés. La bruyante armée des psychopathes et des névropathes fait tant de recrues parmi nous que, sur ce point, les chrétiens ne tarderont pas longtemps à rattraper le juif. Ici encore, il n'y a probablement en jeu aucune influence ethnique.

Ce n'est ni à ses origines orientales, ni à sa conformation anatomique, qu'il convient d'attribuer cette prédominance et cette exagération du système nerveux chez le juif; c'est encore à son genre de vie séculaire et à ses conditions d'existence, à la vie urbaine et sédentaire, au défaut d'exercice physique, à l'affaiblissement du système musculaire, aux émotions et aux soucis des professions exercées par ses pères. Pendant des siècles, il a dû ses moyens d'existence moins à ses bras qu'à sa tête. Aucun être humain n'a dû s'ingénier à ce point pour vivre. Aujourd'hui même, en tels districts de Russie, par exemple, il ne réussit à soutenir

sa misérable existence que par une sorte de miracle de volonté et d'industrie. A côté des maladies nerveuses qui guettent Israël, on peut ranger le diabète, dont Bouchardat avait déjà signalé la fréquence chez les juifs[1]. C'est toujours là, comme disent les médecins, une particularité étiologique imputable au régime des israélites, à leur séjour dans les villes, à leur genre d'occupations et de préoccupations[2].

1. Voyez, entre autres, Demange, art. DIABÈTE (*Dictionn. encyclopédique des sciences médicales*). Il faut dire que cela même a été contesté, à l'Académie de médecine (8 septembre 1891), par le docteur Germain Sée.

2. L'arthritisme, avec ses manifestations protéiformes, est encore une affection fort commune chez les juifs. On a dit souvent qu'ils étaient, plus que d'autres, sujets aux maladies de peau; le docteur Hardy inclinait à le croire, notamment pour l'eczéma (*Bulletin médical*, 16 septembre 1891). — Pour ne rien omettre, je mentionnerai le fait suivant, indiqué par le docteur G. Lagneau. Les femmes juives ne seraient, presque jamais, atteintes du goitre, si bien que la Société médicale de Metz aurait, en 1880, mis au concours cette question: Pourquoi les femmes juives sont-elles exemptes du goitre? — MM. Javal et Wecker ont signalé, chez les juifs, un astigmatisme contraire à la règle, le méridien horizontal de la cornée présentant le maximum de courbure. (Wecker, *Sur l'astigmatisme dans ses rapports avec la conformation des os du crâne; Bulletin de la Société d'Anthropologie* 15 juillet 1869, p. 545-547. — Cf. Hovelacque et Hervé, *Précis d'Anthropologie*, p. 309, 1887.) —Selon M. Hervé, on aurait remarqué la fréquence de la tumeur lacrymale chez les israélites par suite de l'étroitesse du canal nasal. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 20 décembre 1883, p. 915.) Cet astigmatisme *sui generis* et cette prédisposition à la tumeur lacrymale, — en les supposant bien constatés, — pourraient seuls être attribués à la conformation anatomique.

Une des choses qui, en maintes contrées, paraissent distinguer le juif et la juive, c'est la précocité. Peut-on contester la rapidité de leur développement physique, trop souvent arrêté par le mauvais régime et l'insuffisance de l'alimentation, il est malaisé de nier la promptitude de leur développement intellectuel. Cette précocité de l'intelligence juive, chacun de nous a pu la remarquer ; j'en ai, pour ma part, été souvent frappé. Elle n'est peut-être pas étrangère aux succès des fils et des filles de Juda dans tous les collèges et les écoles dont l'accès leur est ouvert. On sait que de couronnes remportent, dans cette modeste arène scolaire, ces chétifs athlètes. S'ils y gagnent rarement les prix du « Lendit », ils sont, sur tous les champs de l'Europe, parmi les meilleurs coureurs des luttes classiques. J'ai entendu des Allemands s'appuyer de cette précocité intellectuelle du juif, pour demander que les enfants israélites ne fussent pas élevés dans les mêmes écoles et les mêmes gymnases que les autres enfants, « Entre les fils du Nord, les pâles Germains, aux cheveux blonds et à l'intelligence lente, e ces fils de l'Orient, aux prunelles noires et à la compréhension rapide, la lutte, disaient-ils, n'est pas égale. »

A quoi attribuer cette maturité avant l'âge, et cette prompte ouverture de l'intelligence juive ? Est-ce uniquement à la race, au sang oriental ? N'est-ce pas, autant et davantage, à l'éducation historique, à la sélection séculaire, à la longueur et à l'âpreté de la lutte

pour l'existence par laquelle ont dû passer, successivement, cent générations? Moqué, insulté, bafoué, battu, dès le jeune âge, le petit juif a, dès l'enfance, appris à réfléchir, à observer et à s'observer. La précocité de sa raison ne tient souvent qu'à la précocité de ses souffrances. Il a plus tôt, et plus chèrement, acquis l'expérience de la dureté de la vie. Son enfance est tronquée, et brève est sa jeunesse. L'heure des soucis et des efforts sonne plus tôt, pour lui, et moins longtemps dure l'âge des longs rêves et des vagues espérances.

J'ai souvent remarqué sa figure pensive; c'est un des traits de la race[1]. Au moral, comme au physique, le juif a peu de jeunesse. Plus vous marchez vers l'Est, plus cela vous frappe. Le juif est de bonne heure flétri par la vie, dit lui-même Graetz, son historien. Cela est vrai. Sa jeunesse est souvent comme déveloutée. Ses traits tirés ont, avant l'âge, quelque chose d'usé; son front est sillonné de rides précoces. Le juif, pourrait-on dire, naît vieux; son regard, si perçant et intense, a souvent quelque chose de vieillot. Il semble qu'il y ait, autour de sa personne, un air de vétusté, comme sur les maisons de la *Judengasse*. Parlant d'eux, on est toujours tenté de dire : « Ces vieux juifs; » il semble que la jeunesse

1. Cela, m'assure-t-on, est sensible dans les photographies du type juif prises, à une école israélite de Londres, par le docteur Galton, selon sa méthode d'images individuelles combinées en une image « composite ». Cf. Jos. Jacobs, *On the racial characteristics of the modern Jews*. London, Harrison, 1885, p. 51.

ne leur aille point. En certains pays, là-bas, vers l'Est, on est enclin à leur contester le droit d'être jeunes; si, par hasard, ils se permettent les jeux bruyants de l'adolescence, on en est choqué, on se plaint de leur turbulence et, au besoin, de leur insolence. Les ébats et les plaisirs de la jeunesse paraissent si peu leur fait qu'on est tenté de les leur interdire.

C'est qu'en effet le juif, fils de juif, est de vieille race; et ses goûts, ses passions, son caractère, son tempérament, tout, chez lui, s'en ressent. Qu'il descende, ou non, des patriarches ensevelis dans la caverne de Membré, le juif appartient à une famille ancienne, il a derrière lui une longue lignée d'ancêtres. Seul il peut, sans invraisemblance, faire remonter sa généalogie, à travers les âges, jusqu'à des temps préhistoriques. Près des juifs, les aînés des peuples de la vieille Europe sont des adolescents. Laquelle de nos dynasties, ou de nos maisons féodales, oserait comparer la longueur de ses années à celles de la Maison d'Israël? Et ce n'est pas là seulement une antiquité de date. Israël est surtout une race ancienne par l'antiquité de sa culture. Il y a longtemps qu'a commencé, pour les fils de Jacob, — dans Jérusalem, dans Babylone, dans Alexandrie, — le travail de la tête et le dur labeur du cerveau. Veut-on considérer les juifs comme une race, voilà peut-être le fait capital; c'est la race la plus anciennement cultivée de notre monde méditerranéen. C'est, à la fois, celle dont la culture remonte le plus haut, et celle dont la

culture a subi le moins d'interruptions. Vingt siècles, c'est, pour une famille humaine, un long entraînement. Que sont, à cet égard, les héritiers de notre vieille bourgeoisie ou « les fils des croisés », comparés aux Lévy, fils des Lévites, ou aux nombreux Cahen, Cohen, Kohn, Kahn, Cöhn dont les aïeux authentiques, les *cohanim* du Temple, ont brûlé des aromates, devant l'Éternel, sur l'autel des parfums, avant d'aller, à l'ombre de Babel, discuter, sur l'origine du monde, avec les devins de la Chaldée et les mages de l'Iran?

L'antiquité et la continuité de leur culture intellectuelle est, — après la sélection séculaire, — ce qui, à mon sens, explique le mieux les juifs, et la place prise par Israël dans nos sociétés. Ils sont venus avant nous; ils sont nos aînés. Leurs enfants ont appris à lire dans les rouleaux de la *Thora*, avant que fût fixé notre alphabet latin, — bien avant que Cyrille et Méthode n'eussent donné une écriture aux Slaves, avant que les lettres runiques fussent connues des Germains du Nord. Vis-à-vis d'eux, nous sommes des jeunes, des nouveaux; ils ont, en fait de culture, une avance sur nous. Nous avons eu beau les renfermer, quelques centaines d'années, derrière les murs du ghetto, le jour où ont été arrachées les grilles de leur prison, ils n'ont pas eu de peine à nous rattraper, — jusque dans les voies que nous avions ouvertes sans eux.

On dit que les familles, les nations, les races s'épuisent. Le juif y donne un démenti, pour l'intelli-

gence du moins. Semble-t-il souvent d'un sang appauvri, a-t-il parfois l'air vieux et usé de corps, comme rabougri et abâtardi, son intelligence est toujours vive. Vieille, si l'on veut, par l'ancienneté de la culture, elle n'a rien de décrépit ou de sénile. Et le corps même du juif, là où il nous paraît cassé et dégradé, c'est moins par les siècles que par la misère. A voir les pâles juifs de certaines bourgades de l'Est ou de l'Orient, — à les voir, par exemple, aux bords du lac d'où sont partis les pêcheurs qui ont pris le monde dans leur filet, — on croirait Israël une race finie. La décadence paraît s'étendre à l'esprit, aussi bien qu'au corps. Mais, jusque chez ces juifs anémiés et avilis, il subsiste un ressort secret, une étonnante faculté de relèvement et de rajeunissement. La sève n'est pas morte; pour s'en apercevoir, il n'y a souvent qu'à les transplanter, du maigre sol des juiveries orientales, dans les riches terres de l'Occident.

CHAPITRE VIII

PSYCHOLOGIE DU JUIF

I. Son intelligence. — Sa faculté maîtresse, don d'adaptation et d'assimilation. — Qualités héritées de ses deux ancêtres, le trapézite et le rabbin. — Lucidité, netteté, souplesse intellectuelles. — Comment, chez le juif, l'étude a toujours été en honneur. — Que, chez lui, l'instruction était obligatoire. — La gymnastique du Talmud. — II. Son caractère. — Pourquoi son âme est souvent inférieure à son intelligence. — Comment, au point de vue moral, l'extrême souplesse devient un défaut. — Abaissement séculaire du juif. — Comment sa conscience a été parfois faussée. — Pourquoi le sentiment de l'honneur est plus rare chez lui. — Éducation que lui ont donnée les siècles. — Comment il garde souvent l'empreinte des métiers de ses aïeux. — Ses vertus de famille. — Comment ses qualités et ses défauts sont pour beaucoup dans ses succès. — III. A cet égard aussi, le juif tend à se transformer. — Le parvenu chez le juif. — Comment la race n'a pas été irrémissiblement dégradée.

I

Chez le juif, l'intelligence prime le corps. Je ne sais pas de race plus intellectuelle. Le juif vit surtout par l'esprit. Sa force est moins dans son bras que dans son

front. Nous lui en voulons de ne pas toujours vivre du travail de ses bras ; il en serait souvent en peine ; il a rarement, pour cela, assez de biceps. En revanche, il a dans sa cervelle de quoi suppléer à sa faiblesse physique. Dans ce corps débile logent, fréquemment, une intelligence lucide et une volonté forte. Au rebours de l'Hellène antique et de l'Anglais moderne, la supériorité du juif n'est pas faite d'un bel équilibre entre le corps et l'esprit. Nul n'a plus souvent fait mentir le *mens sana in corpore sano*.

De même, et par la même raison, la vie animale, chez le juif, semble réduite au minimum. Par le fait de sa constitution physique, et aussi par l'antiquité de sa culture, les instincts animaux, les appétits brutaux sont, chez lui, moins puissants et moins impérieux. Le corps a moins d'exigences, ou moins d'ascendant. La chair et le sang ont moins de révolte contre l'esprit ; les sens, moins de peine à se subordonner à la raison. A cet égard, nulle race n'est aussi peu charnelle.

L'esprit, chez le juif, est plus robuste que le corps. Ce qui a débilité l'un a souvent fortifié l'autre. La longue et terrible épreuve, qui a diminué sa vigueur physique et amaigri ses muscles, a tonifié son intelligence et affiné sa cervelle. L'appareil mental en est sorti plus fort et plus flexible. L'esprit surtout a été à la fois affermi et assoupli. Une trempe de quinze siècles de persécutions en a fait un métal ductile et solide, pliant et résistant ; il est incassable, pour ainsi dire.

On a dit que le juif s'acclimatait sous tous les ciels. Cela est encore plus vrai de son intelligence, car, si nous le trouvons vivant sous les latitudes les plus diverses, nous ne savons toujours au prix de quelles souffrances. Pour son acclimatation morale, aucun doute; elle est d'une rapidité singulière. Il sait se faire à tous les milieux. Cela est d'autant plus surprenant que, par ses origines, par ses traditions, par ses habitudes de séquestration, il semble le moins malléable et le moins changeant des humains. Mais cela n'est qu'à la surface, ou, si l'on aime mieux, ce n'est qu'au fond mystérieux de son être intime. Prenez-le dans son ghetto, ou dans les juiveries d'Orient; il est le plus routinier des hommes; vous le croiriez à jamais pétrifié dans ses rites et momifié dans ses coutumes; on dirait une sorte de fossile vivant. Débarrassez-le de ses enveloppes traditionnelles, changez-le de pays ou de milieu; c'est le plus assimilable, le plus renouvelable, le plus progressiste des hommes. Il y a, en tout juif, une secrète faculté de métamorphose qui m'a souvent émerveillé. Il est prêt à toutes les transformations, sans presque jamais perdre l'empreinte de sa race, de même qu'il garde dans sa chair la marque de sa foi. Il a la faculté singulière de faire à volonté peau neuve, sans cesser au fond d'être juif. Il est ainsi, à la fois, l'homme qui se modifie le plus, et celui qui change le moins. Par là, il est peut-être unique. Il y a du Protée en lui. La facilité de ses mues tient du miracle. Il est comme un métal toujours en

fusion ; on peut le couler dans tous les moules, il prend toutes les formes sans changer de substance.

Cela est surtout sensible en Occident, où ses facultés ont libre jeu ; pour faire du plus crasseux, du plus bigot des juifs d'Orient, un Occidental et un Parisien, il ne faut guère qu'une ou deux générations. Sous des dehors parfois lourds, son intelligence est la plus agile que je connaisse. Le juif s'adapte à tout et s'assimile tout. C'est là sa faculté maîtresse, dirait M. Taine. Il changerait de planète sans être longtemps dépaysé. Cette faculté d'adaptation est de grande conséquence en toutes choses ; la place que tiennent déjà, dans le monde, ces petits juifs, émancipés d'hier, c'est à elle, en grande partie, qu'ils la doivent. Le juif se plie à tout ; il est propre à tout ; il se trouve à l'aise partout, et, par suite, il réussit en tout.

Cette prestesse d'esprit, cette agilité intellectuelle, il y a été dressé par les siècles. Tout a contribué à la lui donner : son éducation historique, les persécutions et les humiliations qu'il a subies, les professions auxquelles il a été condamné, les diverses civilisations et les différents pays qu'il a traversés. Nulle race n'a été rompue à pareille gymnastique. Le juif ressemble à ces pauvres enfants dont les membres ont été brisés et les os disloqués à tous les exercices de souplesse ; les tours de voltige les plus étonnants, les sauts les plus périlleux, il les exécute avec aisance en retombant toujours sur ses pieds.

Autre caractère de l'intelligence juive : la lucidité, la netteté, la clarté, la justesse. L'esprit juif est un instrument de précision ; il a l'exactitude d'une balance. Ici encore, la raison en est simple : elle est dans la vie de ses pères, dans les habitudes et les aptitudes que lui ont inculquées les métiers exercés par ses aïeux, durant dix-huit cents ans. En chacun de nous revivent nos pères; notre âme et notre intelligence, non moins que notre chair, sont soumises aux lois de l'hérédité. Rappelons-nous ce qu'étaient les ancêtres du juif moderne. Nous n'avons qu'à les regarder pour le bien comprendre.

Jamais fils n'a été mieux expliqué par ses pères. Qualités et défauts des israélites contemporains ont leurs racines au sein des vieux juifs du moyen âge. Jetons un coup d'œil sur ces lointains ancêtres. Aussi bien la généalogie du juif est facile à relever ; il n'est pas besoin de compulser les archives de ses ghettos. Nous savons quels sont ses aïeux ; l'un d'eux même nous est familier ; c'est le prêteur sur gages, le changeur, le brocanteur, le regrattier, le fripier, le facteur, le courtier, — toujours le même, sous divers noms et divers costumes, à travers cinquante générations. Voilà, pour nous, le grand ancêtre d'où proviennent tous nos juifs, mendiants ou millionnaires, incultes ou raffinés. Nous verrons, tout à l'heure, qu'il n'est pas le seul ; mais c'est le plus connu, le principal, si l'on veut. Le juif tien beaucoup de lui, pour l'intelligence, comme pour le caractère.

De cette longue lignée d'aïeux voués au change, au

trafic, au calcul, au chiffre, le juif a reçu l'esprit d'exactitude, la netteté de la pensée, la justesse du coup d'œil, l'habitude de ne pas se payer de mine. Le marchand n'est pas volontiers dupe des mots et des apparences. Ses yeux sont accoutumés à prendre mesure, ses mains à peser. Il est défiant et a peu de goût pour l'à-peu-près. Voyez le changeur manier des monnaies : il en examine le métal et le coin, il les fait sonner, il en vérifie le poids, il constate si les bords en sont rognés ou intacts. Voyez le marchand de pierres précieuses, encore un métier longtemps exercé par les juifs : comme il tourne et retourne les diamants ou les rubis, les regardant sous tous les angles, les approchant et les éloignant de ses yeux, les faisant briller au jour ou à la lampe, en estimant la grosseur, la transparence, l'éclat, la pureté. Ainsi le juif, des choses et des idées; il sait tout évaluer à son juste prix; il est en garde contre l'engouement. Cet esprit de précision, le juif le porte partout avec lui, dans la vie aussi bien que dans les affaires, dans la science non moins que dans le commerce; c'est là une de ses forces. Il a, plus que personne, le goût et la notion du réel.

Et, comme les choses, il a appris à connaître les hommes. Il en a tant vu, de tout âge et de toute origine, venir, sur la place du marché, au comptoir de son arrière-grand-père, le trapézite, ou se glisser furtivement, à la nuit tombante, par la porte basse de son bisaïeul, le prêteur sur gages. Grands ou petits, enrichis

ou ruinés, il les a tous connus : le joueur, l'ambitieux, l'amoureux, le prodigue, l'avare, le roué, le candide; il les a observés à son aise, aux heures de transport, de gêne ou d'angoisse, où l'homme se laisse voir à nu. Jeunes et vieux, nobles et bourgeois, citadins ou paysans sont venus lui mendier des avances; il a pu, durant des siècles, les toiser à loisir; n'ont-ils pas tous été les clients d'Israël? Aussi le juif a le flair des hommes, il sait les prendre et les enjôler. — De ses ancêtres, le courtier et le facteur, il tient, également, les paroles insinuantes et flatteuses, l'adresse du marchand, l'art de parer sa marchandise et d'achalander sa boutique. Le juif n'a pas d'égal pour le savoir-faire. Il sait, de longue main, que l'occasion est chauve, et personne n'est plus agile à poursuivre la fortune, ou plus habile à la fixer. Est-ce la peine de le dire? c'est le plus fin limier à la chasse des florins et des ducats. Nous l'y avons nous-mêmes dressé; il a été élevé pour cela, comme un chien anglais pour la chasse au renard. Cette aptitude de la race, inutile d'y insister. Elle nous est connue, nous risquons même d'en exagérer l'importance. Cette face de trafiquant, de coureur aux écus, est celle sous laquelle nous nous figurons le plus souvent le juif, parce que, d'habitude, c'est celle qu'il tourne vers nous. Prenons garde! n'allons pas nous imaginer que l'homme d'argent ait jamais été tout le juif.

Le changeur, le trapézite, le brocanteur, l'usurier n'est pas l'unique ancêtre du juif moderne. Il en a un

autre, moins connu de nous, mais dont il ne tient pas moins. On aurait tort de l'oublier, car c'est lui qui personnifie la tradition de Juda, l'esprit propre d'Israël, tandis que l'autre, le manieur d'argent, ne représente guère que les métiers que nous lui avons imposés. Cet ancêtre, — le plus ancien et le plus aimé d'Israël, c'est le rabbin, le docteur, le talmudiste. L'âme de Jacob n'a pas été absorbée, durant vingt siècles, par l'escompte et par l'agiotage. Le trafic des écus n'a été longtemps, pour lui, qu'un moyen de vivre, le seul qu'on lui permît. Ce n'était pas au publicain ou au financier qu'allaient l'estime et l'ambition des fils de Juda, c'était au *rabbi*, à l'interprète de la loi, au scribe, au savant, au *hakham*. Israël a été le peuple du livre, avant d'être le peuple du comptoir. Il s'en est toujours souvenu. Son éducation a été double; il a eu deux maîtres, d'esprit différent, dont il a simultanément suivi les leçons.

Tandis que, aux mains du changeur et du trapézite, il se formait au calcul positif, au sens pratique, à la connaissance des choses et des hommes; aux mains du rabbin et du *hakham*, il se formait aux spéculations théoriques, aux études intellectuelles, aux abstractions scientifiques. Les deux tendances qui se disputent la vie humaine se trouvaient ainsi réunies, et comme associées, chez Israël. Et, des deux voies qui sollisitent l'activité de l'homme, la plus prisée de l'élite de Juda, la plus recherchée de cette race, en apparence confinée dans les soucis matériels, a tou-

jours été la plus spirituelle. Chez les juifs des vieilles juiveries, le banquier a toujours cédé le pas au savant, l'homme d'argent à l'homme d'étude. S'il n'en est plus toujours ainsi, en Israël, c'est que, à notre contact, Juda s'est écarté de ses traditions.

Encore au XVIII[e] siècle, la grande ambition des juifs de Pologne était de faire entrer dans leur famille un savant *hakham*. Ils se disputaient à prix d'or, pour leurs filles, les petits rabbins d'espérance. Il y avait une sorte de marché de ces savants en herbe. Les parents les mettaient en quelque sorte aux enchères, et les pères bien avisés, comme celui de Salomon Maimon, ne les cédaient qu'au plus offrant[1]. A onze ans, Salomon Maimon, le petit-fils du cabaretier de Lithuanie, avait déjà trouvé plusieurs preneurs. Le jeune docteur continuait ses études dans sa belle-famille. A Berlin même, la fille d'un riche banquier s'éprend de Moïse Mendelssohn, le fils du copiste des rouleaux de la *Thora*, rien qu'à sa réputation de savant. Le juif a l'admiration de la science. De l'édit de Cyrus au sanhédrin de Napoléon, c'est un des traits les plus marqués et les plus constants du judaïsme. Depuis les *sopherim* de Palestine et les *amoraim* de Babylone, le type national d'Israël, l'homme dans lequel Jacob se glorifie, c'est le docteur de la loi. On le sent partout, dans le

1. *Salomon Maimons Lebensgeschichte*, éditée par R. P. Moritz. Berlin, 1792-93. Cf. Graetz, *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 142-149.

Talmud, et jusque dans la Bible, jusque dans l'Évangile.

La science est, durant deux mille ans, la seule distinction admise en Israël. Au savant reviennent tous les honneurs : — « Le savant, dit le Talmud, passe avant le roi; le bâtard savant, avant le grand-prêtre ignorant[1]. » — Quel contraste avec nos barbares d'Occident, Francs, Goths ou Lombards ! Cette maxime, Israël lui a été fidèle, à travers tous ses abaissements. Quand, en pays chrétien ou musulman, une main ennemie fermait ses écoles, les rabbins traversaient les mers pour aller, au loin, rouvrir ses académies. Comme le juif errant de la légende, le vacillant flambeau de la science juive a ainsi passé d'Orient en Occident et du Sud au Nord, émigrant, tous les deux ou trois siècles, d'une contrée dans l'autre. Lorsqu'un édit royal lui donnait trois mois pour abandonner le pays où étaient enterrés ses pères, où étaient nés ses fils, le trésor que le juif mettait le plus de soin à emporter, c'était ses livres. De tous les autodafés dont elle a vu monter la flamme, aucun n'a fait couler autant de larmes, chez la fille de Sion, que les feux de joie où le moyen âge a jeté les rouleaux du Talmud. Et, à cette heure même, — la plus douloureuse pour Israël, depuis la sentence arrachée par Torquemada aux conquérants de Grenade, — entre toutes les lois qui s'abattent sur lui, de Pétersbourg et de Moscou, celles auxquelles Juda a le plus de peine à se

1. Traité *Horaïoth*, III.

résigner, c'est le règlement qui se dresse entre lui et les universités[1].

Revenons à ses ancêtres. Représentons-nous ce qu'étaient ces savants de Juda, et ce qu'était leur science. Le *rabbi* et le *hakham* n'étaient pas des savants de cabinet, enfermés dans leur académie ou dans leur école, isolés de la masse de leurs coreligionnaires, et d'autant plus honorés de leur peuple qu'ils en étaient moins compris. Nullement; à toute époque, ils ont été en relation étroite et intime avec le gros d'Israël; ils ont bien réellement formé son âme et pétri son intelligence. Ils étaient bien ses guides, ses conseillers, ses maîtres, ses chefs. Israël tout entier s'imprégnait de leurs doctrines, se passionnant pour les diverses écoles rivales. On pourrait dire que tous les juifs étaient plus ou moins docteurs, ou plus ou moins lettrés. Le juif absolument illettré, l'*inalfabeto*, comme s'expriment les Italiens, a toujours été rare. L'instruction, en Israël, a, de tout temps, été obligatoire. Il n'en a jamais été des juifs comme des laïcs, chez les chrétiens, qui abandonnaient la science aux clercs. Un pareil partage eût été contraire à l'esprit du judaïsme. Tout israélite, en un sens, est prêtre; tout juif est tenu à l'étude de la *Thora*. A cet égard, tout ce qu'on a dit de la Réforme et de la lecture de la Bible, chez les protestants, s'applique mieux encore aux juifs et au judaïsme.

1. Voyez l'*Empire des Tsars et les Russes*, t. III, liv. IV, ch. III.

Cela est si vrai que la synagogue s'appelait l'*école*. Ainsi, autrefois, chez nos juifs du Comtat. Les juifs polonais continuent à dire la *Schule*, les juifs italiens la *scuola*. Durant des générations, les enfants, les garçons du moins, envoyés au *heder*, dès l'âge de quatre ou cinq ans, ont appris à lire dans les textes talmudiques. Aujourd'hui encore, là où s'est conservée la vie juive, plus d'un artisan ou d'un marchand israélite garde, dans son arrière-boutique, quelque traité du Talmud qu'il étudie, le soir, à porte close, après avoir mis ses comptes en règle. Dans nombre de villes de l'Est de l'Europe, à Vilna, à Berditchef, à Varsovie, à Brody, à Jassy, les ouvriers juifs se réunissent, dans leurs *Klausen*, pour étudier et méditer la loi. Au lieu du cabaret, au lieu des fanfares ou des orphéons qui attirent ailleurs leurs pareils, ces artisans juifs fondent des *hebroth* pour l'étude de la *Thora*. Chaque *hebra* a son *maggid* ou lecteur qu'elle subventionne à ses frais. Partout, dans les contrées de l'Est, on compte un grand nombre de ces docteurs de divers degrés, *maggid*, *talmid*, *hakham*, dont beaucoup, comme autrefois les rabbins eux-mêmes, vivent du travail de leurs mains [1].

Cette science talmudique, il est vrai, est pour nous une science vaine. Elle nous paraît une stérile érudition de mots et de formules, une oiseuse et creuse dialectique,

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III *la Religion*, liv. IV, ch. III.

puérile à la fois et sénile. Ils ont, pour nous, quelque chose de pitoyablement ridicule, les petits rabbins polonais de onze ou douze ans, qui, devant leurs coreligionnaires en admiration, soutenaient toute sorte de thèses sur les matières les plus bizarres de la casuistique talmudique. Inutile et futile peut-être pour ce qu'elle enseignait, cette science ne l'était point toujours pour l'esprit qu'elle formait et affinait. Il en était de ce pédantesque enseignement du *talmud-thora* ou du *melamed* comme du discours latin et de nos inutilités de collège. Ce qui ne sert à rien pour la vie est souvent ce qui sert le plus à l'esprit. La Ghémara a soumis, durant des siècles, l'intelligence d'Israël à des exercices de voltige qui en ont encore accru l'agilité. Le Talmud, qui semblait la serrer dans un corset de fer, a, lui aussi, contribué à l'assouplir.

On l'a remarqué souvent: la théologie est, pour l'esprit, une école de dressage. De Talleyrand à Renan, diplomates ou savants, tous ceux qui ont passé par les bancs des séminaires en sont sortis plus prestes et plus déliés. Les facultés de théologie, on l'a dit maintes fois, ont été pour beaucoup dans la primauté scientifique de l'Allemagne. La science sacrée est peut-être le meilleur canif à tailler les intelligences. Cela est aussi vrai des juifs que des chrétiens. La discussion des *halakhot*, la distinction et la comparaison des opinions des *tanaim*, les raffinements même de la dialectique rabbinique ont affilé l'esprit israélite. Au dernier siècle même, à l'époque de la décadence et du formalisme.

quand régnait, dans les juiveries polonaises, la méthode du *Pilpoul* ou « des grains de poivre », les écoles rabbiniques continuaient à aiguiser la pointe de l'esprit d'Israël.

L'intelligence du juif, comme son corps, a été ainsi façonnée par le Talmud. D'autant que la Mischna n'est pas seulement un traité de théologie, mais aussi, et plus encore, un *corpus juris*, et la Ghémara, un commentaire de la loi. Or, pour l'intelligence, l'étude du droit est une autre pierre à aiguiser. Aussi, le fil de l'esprit juif est-il tranchant comme une lame fraîchement repassée. Au lieu de se perdre dans des abstractions sans réalité, la subtilité des commentateurs de la Ghémara s'exerçait de préférence sur des matières concrètes, positives, sur les règles de la vie et les observances de la loi. En même temps, la *Haggada*, la partie légendaire du Talmud, fournissait un aliment à l'imagination d'Israël. Ce n'est pas tout; le champ des études rabbiniques était singulièrement vaste. Je ne sais trop quelle branche d'étude, ou quel rudiment de science n'a pas été touché dans les écoles juives. Ces vieux rabbins du moyen âge, à noms exotiques, n'allons pas les mépriser. Peu de nos grands scolastiques ont eu une culture aussi variée; devant aucun peut-être de nos docteurs en Sorbonne, ne se sont ouvertes des perspectives aussi amples, en tant de sens différents. Le rabbin n'était pas un prêtre; à proprement parler, Israël n'a plus de prêtres, depuis la chute du Temple. Le rabbin était un savant,

à la fois théologien et juriste. Bien plus, c'était en même temps un médecin, et cela de par le Talmud, où la médecine et la physiologie tiennent une large place [1].

On sait la vogue des médecins juifs au moyen âge; presque tous étaient des rabbins, comme les rabbins étaient presque tous médecins. Souvent aussi, le rabbin était un mathématicien, un astronome, tel qu'Abraham Ben Ezra; toujours, de par le Talmud et la loi religieuse qui, pour fixer les jours de fête et le calendrier, avait besoin de connaître le cours des astres. Comme si cela ne suffisait point, ces rabbins étaient tous polyglottes et presque tous voyageurs, parlant plusieurs langues et connaissant plusieurs peuples. Obligés d'étudier des langues mortes et de déchiffrer des textes anciens, ils étaient, forcément, grammairiens et plus ou moins philologues. Beaucoup ont été de grands traducteurs devant l'Éternel. C'est ainsi que le juif s'est fait le roulier de la pensée entre l'Asie et l'Europe, entre le musulman et le chrétien, entre la philosophie ou la science de l'antiquité et la scolastique du moyen âge.

Le savant juif, chez les *judios* d'Espagne surtout, le rabbin médecin était d'ordinaire doublé d'un poète philosophe. Tels, la plupart des grands rabbins des XIe et XIIe siècles, l'âge d'or de la science et des lettres judaïques. Ainsi Rabbi Salomon Ibn Gabirol, l'au-

1. Voyez, par exemple, le docteur Rabbinowicz, *la Médecine du Talmud*.

teur du *Fons vitæ*, l'Avicebron de nos scolastiques, à la fois le rénovateur de la poésie hébraïque et le restaurateur de la philosophie en Europe. Ainsi Rabbi Jéhuda Halévy, le médecin de Tolède et le pèlerin de Palestine, le philosophe du *Khosari* et le poète des *Sionides*, dont les strophes hébraïques sur Jérusalem font encore pleurer les fils d'Israël; Jéhuda Halévy, « un grand poète », chanté par Heine, « un poète par la grâce de Dieu [1] ». Ainsi Maïmonide, le plus grand de tous, Mosé ben Maïmoun, le second Moïse, né à Cordoue, élevé au Maroc, enterré à Tibériade, un moment commerçant dans sa jeunesse, médecin des sultans du Caire, prince ou *nagid* des juifs d'Égypte; Maïmonide, le grand métaphysicien d'Israël, législateur ou codificateur du judaïsme.

Rarement l'homme, la plante-homme, comme disait Alfieri, a eu une sève plus riche et a poussé plus de branches en tous sens; mais courte a été la floraison. L'intelligence juive a été mise sous la lourde cloche du ghetto; ou mieux, pareille à ces arbres que les Chinois s'amusent à cultiver en des pots minuscules, elle a été enfermée dans une caisse étroite où la terre manquait à ses racines. Quoi de surprenant si elle en avait pris quelque chose de rabougri? Mais, pour qu'elle s'épanouît et se ramifiât en libres rameaux, il n'y avait qu'à la remettre en pleine terre.

1. Ia, er ward ein grosser Dichter,
Stern und Fackel seiner Zeit...

(HENRI HEINE : *Jehuda Ben Halevy; Romanzero.*)

Nous nous étonnons souvent de la variété d'aptitudes des juifs, de leur singulière facilité d'assimilation, de la rapidité avec laquelle ils s'approprient toutes nos connaissances et nos méthodes. Nous avons tort. Ils y ont été préparés par l'hérédité, par deux mille ans de gymnastique intellectuelle. En abordant nos sciences, ils ne mettent pas le pied sur un sol inconnu, ils ne font que rentrer dans une contrée déjà explorée par leurs ancêtres. Les siècles n'ont pas seulement équipé Israël pour les batailles de la Bourse et l'assaut de la fortune, ils l'ont aussi armé pour les luttes de la science et les conquêtes de la pensée. Les lourds traités du Talmud et les vieilles écoles rabbiniques l'ont formé d'avance, et comme prédestiné, aux deux branches d'études les plus modernes : aux sciences d'érudition, par la discussion des textes en langues savantes ; aux sciences physiques et naturelles, par l'observation de la vie et du corps vivant. Tel israélite voué à la philologie ou à l'archéologie descend d'une longue lignée de rabbins qui, durant des générations, ont peiné sur des textes obscurs. Les deux Darmesteter, par exemple, les fils de l'humble relieur, comptent parmi leurs ancêtres une trentaine de rabbins [1]. L'intelligence juive n'est pas une terre en friche à défoncer ; elle n'est jamais restée longtemps en jachère. C'est un sol cultivé, depuis des

1. Arsène Darmesteter, *Reliques scientifiques*, 1890. Préface de M. James Darmesteter.

siècles, qui, pour porter des moissons nouvelles, n'attendait que les nouveaux procédés de la science. Veut-on le regarder comme un peuple, Israël, encore une fois, est le plus ancien, et peut-être le mieux doué, de ce que les Allemands appellent les *Culturvölker*. Par la variété, comme par l'ancienneté de sa culture intellectuelle, il constitue, parmi les nations, une sorte d'aristocratie de naissance.

II

Chez le juif, l'esprit l'emporte sur le corps ; en revanche, chez lui, l'intelligence est supérieure au caractère. On dirait que l'une a grandi aux dépens de l'autre — ou, plus justement, — ce qui a fortifié ou affiné la première a souvent abaissé le second. Ce n'est pas là un phénomène sans précédent. Un pessimiste ajouterait peut-être que c'est un fait normal, que, dans les races et les civilisations, sinon chez les individus, l'intelligence et la moralité sont comme les deux plateaux d'une balance, dont l'un monte quand l'autre descend. C'est là, diraient certains, une loi historique. Nous sommes trop intéressés à ne pas le croire pour y souscrire facilement. L'exemple des juifs n'est pas une preuve. Le cas d'Israël est d'une explication aisée ; l'histoire nous la donne.

Chez les anciens Hébreux, c'était plutôt l'inverse : le caractère était supérieur à l'esprit. En ce sens encore, — au moral de même qu'au physique, — le juif moderne peut sembler une race en décadence. La dépression du caractère, unie à la vivacité de l'intelligence, est, en effet, un des traits les plus marqués des peuples en décadence ; témoin les anciens Grecs et les Italiens des deux derniers siècles. On a beaucoup parlé de la persistance du caractère juif à travers l'histoire ; l'observation, vraie à certains égards, est fausse ou superficielle à d'autres. L'opiniâtreté était le trait dominant, la marque du juif ancien, de l'Hébreu antique. Il avait une raideur d'âme et d'échine, rare chez les Orientaux. C'est Mardochée, le dévot orgueilleux, qui refuse de plier le genou devant Aman. Race au cou raide, répète le Moïse de l'*Exode*. Le juif a toujours été rétif ; alors même qu'il s'inclinait devant la force, — sa faiblesse l'y a souvent contraint, — le juif ne se courbait qu'en apparence. L'opiniâtreté, Juda l'a gardée ; elle fait partie de son moi ; elle a même été renforcée, au cours des âges, par ses épreuves. Sa volonté a été trempée au feu et à l'eau par vingt siècles de souffrances. Il a pris l'habitude de résister. Sa devise était : « Malgré tout. » C'est une race obstinée, s'il en fût.

Les forts, les énergiques, les opiniâtres ont seuls pu s'entêter à demeurer juifs ; les faibles, les lâches, les indécis, tous ceux dont la volonté était molle, dont l'âme ou le corps n'offraient pas assez de résistance, ont été

éliminés par les siècles. La persécution ou la séduction en ont eu raison. C'est ici surtout qu'a opéré la sélection. Pour demeurer juif, il n'a fallu rien moins, en mainte contrée, que de l'héroïsme.

Aussi la race a-t-elle autant de volonté que jamais. En ce sens, aucune n'a plus de caractère. L'énergie, la tension de la volonté est une des facultés les plus constantes du juif, et une des causes de sa supériorité. Mais la raideur a disparu. Le prophète ne dirait plus d'Israël : « Ton cou est une barre de fer, » *nervus ferreus cervix tua* [1]. La nuque d'Israël a appris à se courber, et l'échine de Jacob est devenue flexible ; il l'a bien fallu ; sans cela, il se fût cassé les reins. Après avoir été le chêne qui se dresse contre la tempête, force lui a été de se faire le roseau qui plie à tous les vents.

Ce n'est qu'à ce prix qu'il a survécu. Il a gardé son énergie, mais elle est rentrée en dedans. Sa ténacité s'est voilée de souplesse et masquée d'humilité. En lui se combinent deux qualités rarement unies et dont l'alliance suffirait à lui ouvrir les portes de la fortune : il est, à la fois, le plus résistant et le plus pliant des hommes, le plus opiniâtre et le plus malléable. A cet égard, l'âme, chez le juif, répond à l'intelligence ; c'est un être homogène : il y a, chez lui, harmonie entre l'esprit et le caractère. La souplesse de l'un se retrouve dans l'autre ; tous deux ont une égale élasticité. Mais

1. Isaïe, XLVIII, 4.

ce qui, pour l'intelligence, est, d'ordinaire, un avantage devient souvent un défaut pour le caractère : la qualité risque de se changer en vice. L'extrême souplesse, l'extrême ductilité, qui fait la supériorité intellectuelle du juif, fait, en revanche, son infériorité morale.

Cette flexibilité de tout l'être, le juif n'a pu l'acquérir sans la payer. A force de courber le dos, il en a gardé le pli. Sa taille en a été fréquemment déformée et comme déjetée ; il lui en reste parfois une sorte de déviation de la colonne vertébrale. Son âme a été abaissée, et son cœur s'est rapetissé, comme son corps. A la dégénérescence physique, a correspondu, trop souvent, la dégradation morale. Contraint de se prêter à bien des accommodements, il lui a fallu s'habituer à des compromis répugnants. L'homme interne s'est ressenti des courbettes de l'homme extérieur. Il a été tellement incliné par les siècles qu'il n'a pu toujours se redresser.

Voyez le juif de l'Est : il a dû, si longtemps, porter la tête basse qu'il a parfois perdu l'habitude de marcher droit. On dirait qu'il y a en lui du reptile, quelque chose de sinueux et de rampant, de gluant et de visqueux, dont l'israélite cultivé n'a pu toujours se défaire. En ce sens, le juif a souvent du mal à se déjudaïser. Par là, il est en quelque sorte redevenu Oriental : c'est un trait de race, un péché d'origine ; ni l'eau et le sel du baptême, ni les exorcismes du prêtre ne suffisent toujours à l'effacer.

Deux choses, selon un de nos grands écrivains dis-

tinguent l'homme moderne ; « deux choses que l'homme moderne n'aliène point : la conscience et l'honneur ; — celle-là d'origine chrétienne, celle-ci d'origine féodale[1]. » Or, de ces deux notions nouvelles, sur lesquelles repose toute la vie morale de nos sociétés, l'une était, hier encore, étrangère au juif, l'autre a longtemps été, chez lui atrophiée ou faussée. C'est par là, surtout, que le juif diffère de nous ; par là que, avec toutes ses facultés intellectuelles et ses qualités mentales, il reste souvent au-dessous de nous.

La conscience, on ne saurait prétendre qu'elle manque à Israël. Taine la dit d'origine chrétienne ; il serait peut-être plus juste de dire qu'elle est d'origine juive. C'est encore là, — tout comme la charité, — une importation sémitique. C'est Israël qui l'a introduite dans notre monde, au moins dans le sens que lui a conservé le christianisme. Le juif est le premier qui, vis-à-vis des rois de la terre et des porteurs de glaives, s'est réservé un for intérieur où nul maître ne peut pénétrer. Assyrien, Grec ou Romain, ses conquérants successifs en ont su quelque chose. Israël a donné à la conscience ses protomartyrs ; elle a eu pour hérauts les sept Machabées qui se laissaient torturer plutôt que de manger les viandes interdites. La conscience

1. Taine, *les Origines de la France contemporaine. — La Révolution*, t. III, p. 124-126. Il y a là, remarque Taine, deux mots nouveaux sans équivalents en grec ou en latin : ni *conscientia*, ni *honos*, ni *dignitas* n'ont le même sens.

a été l'âme du judaïsme ; elle a ses racines dans la *Thora*. L'existence même d'Israël a été son affirmation ; c'est parce qu'il l'a préférée à tout que Juda est resté fidèle à sa loi, et que le juif est demeuré juif.

Mais cette conscience juive, qui a été la mère et la nourrice de la nôtre, elle s'est peu à peu rétrécie et obscurcie. Elle, aussi, a perdu de sa raideur ; elle s'est assouplie, elle s'est courbée sous la nécessité des temps, elle s'est adaptée aux compromis, elle a pactisé avec la force, elle a revêtu des déguisements et porté le masque. Dans la religion même, pour ce qui lui tenait le plus à cœur, elle a appris à feindre, à mentir, à plier le genou devant les dieux, ou les prophètes, que niait sa foi. Des milliers et des dizaines de milliers de juifs d'Afrique, d'Asie, d'Europe ont abandonné extérieurement le judaïsme, se déclarant disciples de Jésus ou de Mahomet, pour obtenir le droit de vivre. Des chrétiens, aussi, ont faibli, durant les persécutions ; les *lapsi* étaient nombreux ; le martyre a toujours été une vocation rare. La différence est que les rabbins ont excusé, approuvé, parfois peut-être conseillé ce semblant d'apostasie. Le plus illustre de leurs docteurs, le grand Maïmonide, le rédacteur des treize articles de foi, prêchant d'exemple, paraît lui-même avoir pris le turban dans sa jeunesse[1]. Cinq siècles plus tard, Sab-

1. Le fait, il est vrai, a été contesté, bien qu'admis par Munck et par Graetz. Maïmonide a composé un traité pour la défense des juifs mahométans. D'après lui, le Talmud et la loi n'interdisent,

bataï, le pseudo-messie d'Orient, confessait Mahomet devant le sultan et foulait aux pieds le bonnet de juif, sans que sa défection diminuât son autorité près de ses disciples. Je ne sais s'il n'en est pas encore qui attendent sa résurrection. D'autres, en Espagne, en Portugal, en Italie, en France, — là où le choix était entre la mort et la croix, — se sont laissé baptiser. Il peut y avoir, parmi les *sephardim*, des familles qui ont, tour à tour, baisé l'Évangile et le Coran. Les *nuevos cristianos* de Castille et les *marranes* de Lusitanie fréquentaient l'église, se faisaient marier par le prêtre, s'agenouillaient au confessionnal et à la table eucharistique, sans cesser d'être juifs. Chez nous-mêmes, à Bordeaux, nos juifs portugais, issus des « nouveaux chrétiens » de la Péninsule, ont longtemps protesté qu'ils étaient de bons catholiques et non des mécréants de juifs[1].

« Nous sommes d'Israël, » disaient, en secret, les pères à leurs enfants, leur apprenant à renier, devant les hommes, la foi qu'ils leur transmettaient clandestinement. Des générations de fils de Jacob ont ainsi été formées à l'hypocrisie et au mensonge, dans ce qu'elles

sous peine de mort, que l'idolâtrie, l'adultère et l'homicide. — Voyez Graetz, *Geschichte der Juden*, t. VI, ch. x, p. 316-322.

1. Les juifs de Bordeaux n'ont renoncé aux pratiques catholiques et repris l'exercice du culte de leurs ancêtres qu'au XVIIIe siècle. Ils avaient dissimulé leur foi et feint d'être chrétiens pendant plus de cent cinquante ans. Voyez Malvezin, *Histoire des juifs à Bordeaux*, p. 178-180. — On a prétendu que la mère de Montaigne sortait de ces juifs portugais.

avaient de plus sacré. Il n'y a pas longtemps que, en dépit des familiers de l'inquisition, il y avait encore de ces faux catholiques en Espagne; — et en certaines villes d'Orient, à Salonique, si je ne me trompe, il reste toujours de ces faux musulmans. Aujourd'hui même, si les *sabbatistes* russes ne sont point, comme on l'a cru parfois, des crypto-juifs [1], la Russie semble tout faire pour convertir ses sujets israélites en faux orthodoxes, ne leur laissant de choix, dans tout l'intérieur de l'empire, qu'entre le baptême et l'expulsion. Parmi les milliers de juifs que, depuis quelque douze ans, Son Excellence, le haut procureur du Saint-Synode se vante, dans ses comptes rendus officiels, d'avoir fait passer par les cuves orthodoxes, combien sont chrétiens devant le Christ? Combien, dans le secret de la famille se déclarent toujours juifs, enseignant à leurs fils le mépris de la religion qu'ils doivent leur faire pratiquer en public? — Étonnez-vous, après cela, si le juif souffre moins que nous de l'ambiguïté. Est-ce la peine de nous demander quelle influence peut avoir, sur des enfants et sur des hommes, l'adhésion des lèvres à une religion maudite du cœur? Sans cette duplicité religieuse, le judaïsme, il faut bien le dire, aurait peut-être disparu. Pour le juif, le plus sûr moyen de sauver sa foi a été de la renier. Le plus coupable, ici, n'est-ce

1. Voyez *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III; *la Religion*, liv. III, ch. IX, p. 515, 518.

pas le chrétien qui obligeait les juifs à profaner ses mystères?

Encore cette humiliation suprême, ce renoncement apparent à la foi de leurs pères, tous les juifs n'y ont pas été contraints, ou tous ne s'y sont pas prêtés. Ils ont le droit de nous rappeler que, pour le nombre des martyrs, aucune religion ne saurait entrer en compte avec Israël[1]. Mais cette sorte de travestissement religieux n'est pas le seul auquel les fils de Jacob ont dû se plier. Ce n'est pas seulement à la prière, devant le tabernacle de l'église ou le *mihrab* de la mosquée, que le juif a dû prendre un masque; c'est aussi dans la vie quotidienne, dans sa boutique, dans ses métiers, dans ses relations avec les *goïm*. La conscience juive n'est pas sortie intacte du ghetto. Elle a été rétrécie par l'esprit de tribu et obscurcie par la casuistique, elle a été altérée par la persécution et oblitérée par la souffrance. Rejeté de tous, mis hors la loi commune, frustré de ses droits d'homme par les autres hommes, le juif

1. « En deux mois, m'écrivait à ce propos, dans une lettre publiée par l'*Univers israélite* (nov. 1891) M. le grand rabbin Lehmann, — de mai à juillet 1096, douze mille juifs, dont les noms ont été conservés, douze mille, rien que dans les villes du Rhin, furent massacrés pour avoir refusé le baptême. » Jusqu'en Espagne, où les *nuevos cristianos* ont été le plus nombreux, les défenseurs d'Israël ne nous laisseraient pas oublier que, plutôt d'abjurer, plusieurs centaines de milliers de juifs, la majorité sans conteste, ont, en 1492, accepté la misère avec l'exil. Et aujourd'hui même, en Russie, la plupart des juifs se montrent prêts au même sacrifice.

s'est cru beaucoup permis vis-à-vis de ceux qui, envers Israël, se permettaient tout. Privé des armes de la force, il a appelé à son aide les armes du faible, la ruse, la fourberie, la duplicité. C'est ainsi qu'a été faussée, par les siècles, la conscience du peuple qui nous avait révélé la conscience. Que cette perversion morale ait été moins l'œuvre de ses docteurs et de ses casuistes que l'œuvre de nos lois et de nos haines, peu importe. Cette conscience, ainsi déformée et comme tordue, ne peut toujours se redresser tout à coup.

Quant à l'honneur, où le juif en aurait-il pris la notion? Qu'avait de commun ce sentiment, né dans les châteaux forts du moyen âge, sous le heaume et la cotte d'armes du chevalier, avec le juif battu, hué, honni, vilipendé de tous? Comment son orgueil eût-il « monté la garde autour de son droit », alors que personne ne lui reconnaissait de droit? L'homme féodal, dans son donjon, était tenu d'être fier, sous peine de mort. Tout au rebours, le juif était tenu, sous la même peine, de se faire humble et petit. Il n'a vécu qu'à ce prix. L'honneur, chez lui, n'eût été qu'un ridicule.

L'outrage, pour le juif, n'était pas un opprobre; l'opprobre, c'était d'être juif. Abreuvé de mépris, il s'en est imprégné. A l'opposé du baron féodal, il lui a fallu boire les injures comme l'eau. Le juif n'avait le droit de s'offenser de rien. C'est lui, et non le chrétien, qui a tendu la joue gauche à qui frappait la

droite[1]. Sa peau en était devenue calleuse; les coups et les insultes ne l'entamaient plus; les blessures d'intérêt étaient les seules qu'il sentît. A certains jours, le vendredi saint notamment, en certaines villes, à Toulouse, par exemple, les chefs de la communauté juive se rendaient solennellement au Capitole, pour y recevoir, en public, devant monseigneur le comte et ses vassaux chrétiens, un soufflet. C'est ce que les hommes de loi appelaient pédantesquement : la « colaphisation ». Jamais cérémonie ne fut plus symbolique. Toute la juiverie a ainsi été souffletée, durant mille ans, par chrétiens et musulmans. Au Capitole de Rome, le conservateur mettait le pied sur la nuque du rabbin, prosterné devant lui. Le juif a dû se prêter à bien d'autres avanies. Presque partout, au carnaval, il lui fallait faire le clown ou le bouffon, pour le divertissement de la populace. A Rome même, où les papes lui avaient ouvert un asile, des juifs, à demi nus, étaient contraints de courir, comme les *barberi*, au milieu des huées et des lazzi du peuple romain, qui souvent excitait leur paresse à coups de pierre ou de bâton. Le juif, pour la foule, était un grotesque; c'était le fou du peuple. Le mieux qui pût lui arriver, c'était d'exciter la risée.

1. Ses docteurs ont eux-mêmes appliqué à Israël ces paroles d'Isaïe (L, 4-7) que les chrétiens entendent du Christ : « J'ai tendu mon dos aux coups, mes joues à ceux qui frappent. Je n'ai pas dérobé mon visage aux hontes, à l'ignominie. J'ai rendu mon visage insensible comme un roc, et je ne connais pas la honte. »

Michelet l'a dit : « Il est le juif, l'homme immonde, l'homme d'outrage, sur lequel tout le monde crache. » Et cela n'est pas une métaphore, j'ai pu le constater *de visu* en Europe et en Afrique. Comme le Slave russe, qui, lui aussi, s'en ressent souvent encore, il lui a fallu « battre la terre du front ». Plus que le Chinois, il a dû, pendant quinze cents ans, se répéter : *Siao sin*, rapetisse ton cœur [1]. Acculé au bûcher ou à l'exil, n'ayant plus même la liberté de feindre une autre foi, il n'a pas un instant comme ses pères les Machabées, l'idée de se soulever et de périr les armes à la main [2]. Il était, pour cela, trop faible, il était trop brisé, trop habitué à plier. Son âme n'avait pas plus de révolte que sa bouche ou ses bras. Il se résignait, il se taisait. A peine osait-il se plaindre en vers hébraïques, ou pleurer en strophes vulgaires, comme les juifs français brûlés à Troyes, en 1288. Jamais homme n'avait été mis à pareille école de patience et d'humilité. On reconnaît le juif, disait le moyen âge, à ce qu'il marche courbé. Et où eût-il appris à porter la tête haute?

De même, à quelque besogne, honteuse ou puante,

1. Le P. Huc.

2. On cite quelques exemples de résistance des juifs : ainsi à York, sous Richard Cœur de Lion; mais de tels faits sont fort rares et se rapportent à l'époque où les juifs n'avaient pas été entièrement abaissés. Récemment encore, lors des émeutes antisémitiques de Russie, bien peu d'israélites, là même où ils étaient en nombre, ont tenté de résister. Il est vrai qu'on ne le leur eût point pardonné.

qu'on le ravalât, ni sa conscience, ni ses sens ne se révoltaient. Il n'avait plus de nausées, il ne connaissait pas les haut-le-cœur. Le chien affamé n'a pas de dégoût pour les os qu'il déterre dans les ordures. L'abjection était devenue la part du juif; c'était son lot. Il ressemblait à ces animaux qui ont appris à se nourrir de charognes et de débris putrides. Il vivait de l'ignoble, il se résignait aux métiers borgnes qu'on exerce, la nuit, furtivement, dans les quartiers mal famés. Libre au chevalier, au clerc, au bourgeois chrétien, de se regarder comme une créature noble à laquelle les actions basses sont interdites. Ces actions basses, ces besognes viles, auxquelles le chrétien ne voulait pas s'abaisser, étaient souvent les seules qu'il permît à ces chiens de juifs. Où le prêteur sur gage et le brocanteur, où le fripier et le revendeur du ghetto eussent-ils pris le point d'honneur, bien ou mal placé, qui faisait qu'un gentilhomme se tenait debout, devant un Philippe II, ou un Louis XIV [1]?

1. Quelques israélites ont trouvé que je me montrais ici injuste pour Israël. Un grand rabbin, M. Lehmann, a pris la peine de me répondre dans l'*Univers israélite* (1er nov. 1891). « Qu'auriez-vous pensé, m'écrivait-il, si nous avions accepté sans révolte certaines de vos appréciations? Vous n'auriez eu que trop raison, alors! Sans honneur et sans conscience, qu'est-ce qui restera aux juifs? » — Ce grand rabbin n'avait pas tort, je ne lui en veux point de s'être révolté contre certains de mes jugements; cela même montre qu'ils ne sauraient s'appliquer à tous ses coreligionnaires. Quelques-uns d'entre eux, des officiers de notre armée, ont protesté, à leur façon,

Ce n'était point que ce paria n'eût, lui aussi, son orgueil. Aucune race peut-être n'a été plus orgueilleuse, d'un orgueil concentré, et comme cuirassé d'humilité, que rien n'entamait. Ne pouvant exiger de respect pour sa chétive personne, le juif s'est réfugié dans un orgueil collectif; il a eu l'orgueil de son peuple, de sa loi, de son Dieu. Jamais il n'a perdu sa foi en la supériorité d'Israël. Il avait, vis-à-vis de ses seigneurs, chrétiens ou musulmans, les sentiments d'un fils de roi, vendu comme esclave et condamné à de vils offices par des maîtres grossiers. En cédant à la force, il gardait, dans sa loi, un réduit intérieur où les injures ne pouvaient l'atteindre[1]. Les chevaliers, les seigneurs, les grands du monde, tout comme la foule des *goïm*, n'étaient, à ses yeux, que des barbares d'un sang moins noble, et d'une culture, — presque d'une race inférieure. Quel mépris devait couver ce cœur de juif pour les chrétiens, dont les vices le faisaient vivre! pour ces grands corps de barons bardés de fer, qui, selon le

l'épée à la main; et la rencontre où est tombé le capitaine Meyer ne permet plus de dire que le point d'honneur est un sentiment étranger aux juifs. Je n'en crois pas moins mes jugements fondés, au moins pour certains, en expliquant, comme je l'ai fait, ces défectuosités morales par le traitement infligé aux juifs dans le passé.

1. « L'outrage ne l'atteint pas, l'injustice qui lui est faite ne le révolte pas, m'écrivait lui-même M. le grand rabbin Lehmann, directeur du séminaire israélite de Paris. Jamais le juif, en dépit des humiliations, n'a été dégradé à ses propres yeux. » (*Univers israélite, ibid.*)

conseil du roi saint Louis à Joinville, ne savaient argumenter contre le juif « qu'à grands coups d'épée dans le ventre! » Les Gentils n'avaient, pour eux, que la force brutale. En se prêtant aux plus repoussantes besognes, Israël conservait, dans son cœur, le dédain de ceux qui l'y contraignaient. Dans la fétidité et l'ignominie de la *Judengasse*, le juif, coiffé du bonnet jaune, se sentait infiniment au-dessus de ses maîtres incirconcis. Israël seul est noble, Israël seul est pur, et rien ne peut souiller la Maison de Jacob, ou la faire déroger.

Dans cette conscience de sa supériorité native, le juif puisait des forces pour tous les abaissements, de façon que, selon le mot de Lamennais, « aucune souffrance, aucun opprobre n'a pu lasser ni son orgueil, ni sa bassesse ». N'était-il pas, du reste, sûr d'avoir un jour sa revanche? « — Petit imbécile! disait, dans leur infect cabaret de Sukoviborg, le rabbin Josué à son fils Salomon Maimon, muet d'admiration devant la princesse Radziwill; — dans l'autre monde, cette belle princesse nous allumera notre poêle. » — Et maints juifs comptaient ne pas attendre l'autre monde. Ils espéraient bien entendre, sur cette terre, la trompette de l'archange sonner l'heure du triomphe. Les prophètes le leur avaient promis, et Jéhovah le leur devait. Le Messie n'allait-il pas venir, un jour, tout remettre à sa place : Israël en haut, les *goïm* en bas, sous les pied de Juda? Le Messie vengeur, les juiveries l'attendaient de générations en générations, demandant à l'astro-

logie, ou à la Cabbale, l'année de sa venue, accueillant ingénument tous les faux Messies, jusqu'au temps de Descartes et de Voltaire, sans que jamais se lassât l'espérance d'Israël.

Par là s'explique comment le juif a pu rester, des siècles, plié sous le mépris sans en être accablé. Chez lui, le ressort intérieur n'a pas été brisé; il s'est toujours conservé intact, prompt à se débander au jour de la délivrance. Si courbé qu'il fût, le juif était prêt à tous les relèvements. Il les invoquait et les escomptait d'avance, demandant à Jéhovah quand sa colère cesserait de se déverser sur son peuple, sans douter jamais de la libération finale, — patient, lui aussi, parce qu'éternel. De là, chez le juif, dès qu'il n'est plus écrasé sous un poids trop lourd, cette merveilleuse faculté de rebondissement qui, après toutes les chutes, le reporte toujours en haut. De là, parfois aussi, chez lui, ces soudaines éruptions de l'orgueil longtemps comprimé et comme rentré, ou même, une susceptibilité qui choque d'autant plus qu'elle est moins attendue : voulant être fier, il devient insolent.

C'est ici surtout, si nous nous piquons de justice, qu'il nous est malaisé de ne pas faire un retour sur nous-mêmes. Cette bassesse, cette platitude d'âme et de caractère que, aujourd'hui encore, nous nous croyons en droit de reprocher au juif, elle est à nous, autant qu'à lui. C'est notre œuvre. Nous la lui avons inculquée et enseignée, de père en fils. Nous nous sommes ingéniés

à l'avilir; nous y avons travaillé sciemment et savamment. Nous lui avons, pour cela, inventé des costumes déshonorants, des marques d'ignominie, des cérémonies dégradantes. Le juif, au goût du chrétien, ne semblait jamais assez vil. Nos ancêtres l'ont formé à la bassesse, comme ils dressaient des chiens couchants ou des bassets à ramper dans les terriers. Ici encore, le sang sémitique et la loi hébraïque n'ont rien à voir. Il n'y a qu'un fait d'hérédité et d'adaptation au milieu. Là où il a été relativement libre, où il a eu le droit de lever le front, le juif, à cet égard comme à bien d'autres, se rapprochait du chrétien. Ainsi, autrefois, des juifs d'Espagne; ainsi même des Séphardim accueillis en Occident. S'ils ont plus souffert que les Askenazim de l'Est, ils ont été courbés moins bas. Le sentiment pe l'honneur n'a pas toujours été, pour eux, un château fort aux murailles à pic, dont le pont-levis ne laissait jamais passer le juif. Ils ont parfois été admis à porter les armes, ils ont souvent fréquenté les chevaliers arabes et les hidalgos chrétiens. Après quatre siècles d'exil, on retrouve parfois, chez eux, comme un reflet de la fierté castillane ou de la dignité orientale.

Quant aux juifs d'Asie, d'Afrique, de Roumanie, de Hongrie, de Russie, assujettis à un régime de mépris, plus fatal peut-être à l'âme que les *quemaderos* de l'Inquisition, comment, et depuis combien de temps, auraient-ils pu se laver de la boue d'abjection où leurs maîtres chrétiens et musulmans les ont forcés de crou-

pir? Ils ressemblaient, ces misérables juifs, à ces animaux craintifs qui, pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis, se collent à la terre et s'aplatissent contre le sol. Puis, autre chose qu'il ne faut pas oublier, ils ont subi la dégradation de la pauvreté héréditaire, de l'indigence sordide qui, sous un ciel inclément, avilit à la fois l'âme et le corps. Les lois mêmes de l'Europe chrétienne étaient calculées pour les y maintenir, ou les y refouler. Encore aujourd'hui, en Russie, en Roumanie, ces lois hostiles, récemment renouvelées ou aggravées, pèsent sur plus de la moitié des juifs européens. Ils ne peuvent guère vivre qu'à force de ruse, par contrebande, pour ainsi dire, en passant frauduleusement à travers les mailles de la loi, qui les tient dans son filet. Entre eux et les chrétiens, la partie n'est pas égale; la loi les contraint à tricher. Il y a là une sorte de cercle vicieux dont les gouvernements n'ont pas encore eu l'art, ou le courage, de sortir. Le législateur prétend protéger les chrétiens contre les artifices du juif, et tous les règlements édictés contre ce dernier ne font que l'induire à la tromperie et le dresser à la duplicité.

Dans les pays même où ils sont émancipés, en Allemagne, en Autriche, en Italie, les juifs n'ont de liberté et de sécurité que depuis une ou deux générations; nulle part, sauf en France et en Hollande, depuis plus de cent ans. Les juifs sont des affranchis, fils d'esclaves; c'est d'hier, seulement, qu'ils ont échangé le bonnet de juif pour le bonnet de la li-

berté. Ils sont tous des *liberti*, ou des *libertini*, dont la liberté récente reste souvent précaire. Or, de quelque race qu'il sorte, dans nos démocraties modernes, comme dans la Rome antique, il faut, à l'affranchi, plus d'une génération pour prendre les mœurs, les pensées, le cœur de l'homme libre.

Songez à l'éducation que vingt siècles ont donnée aux juifs, à celle que reçoivent, encore de nos jours, les trois quarts d'entre eux. Qu'est-ce que l'enfant apprenait de son père? et, ce qui importe plus encore que les conseils ou les exemples de la famille, quels enseignements lui donnaient le monde et la vie? Étaient-ce des leçons de loyauté, de franchise, de droiture, de délicatesse? Quels étaient les jeux et les distractions du petit juif? Presque partout, les enfants jouent à des jeux qui leur apprennent la fierté, le courage, le point d'honneur; vous pouvez être certain que ce ne sont pas là les jeux des petits juifs. En quelques régions, à peine osent-ils s'essayer aux jeux bruyants de leur âge. On ne leur pardonne pas d'être tapageurs, étourdis, espiègles comme les fils des chrétiens. Le juif n'a pas le droit d'être un enfant comme les autres; ses légers méfaits sont punis comme des crimes. Il n'y a qu'un an ou deux, en juillet 1890, à Bialystok, en Russie, un jeune garçon juif de douze ans, surpris, dans un jardin, en train de cueillir des cerises, a eu la figure tatouée, au nitrate d'argent, par le propriétaire, un médecin chrétien, qui lui a laborieusement gravé, sur le front, le mot

voleur, en russe, en allemand et en hébreu[1]. Et les juifs qui ont osé trouver mauvaise cette ingénieuse correction ont été internés au loin.

Même dans nos collèges d'Occident, lorsqu'il y a été admis, l'enfant juif a été longtemps un souffre-douleur. Il était comme un étranger au milieu des enfants chrétiens, comme un bâtard au milieu d'enfants légitimes. Jusque chez le juif baptisé, le sang de Jacob semblait une tare, un défaut de conformation que la cruauté de ses camarades lui faisait expier durement. Benjamin Disraëli, par exemple, n'a jamais oublié, et jamais pardonné les sévices dont son enfance a été victime à Eton ou à Harlowe[2].

Qu'était-ce donc, avant que la Révolution française eût donné l'exemple de l'émancipation de ces parias? Partout le petit juif recevait de bonne heure des leçons de choses qui s'enfonçaient profondément dans sa jeune cervelle : leçons de feinte, de fausse humilité, de patience, de fourberie, de finesse sournoise. Était-il battu ou injurié par des chrétiens ou des musulmans? A quoi bon se plaindre? Il n'y avait, pour lui, ni droit, ni justice. Les parents prudents s'appliquaient à bien pénétrer leur progéniture

1. J'ai entre les mains la photographie de l'enfant ainsi défiguré,

2. Ces souffrances et ces rancunes de son enfance, Disraëli les a dépeintes dans deux de ses premiers romans : *Contarini Fleming* et *Vivian Grey*. — Cf. G. Brandes, *Lord Beaconsfield*. Berlin, 1879, p. 20-24.

de cette verité élémentaire. Le père de Salomon Maimon, le rabbin Josué, excitait ses fils à lutter de ruse. « Pas de force, leur répétait cet homme de sens, des stratagèmes. » Les petits frères de Salomon lui avaient un jour dérobé adroitement des boutons de culotte que le futur rabbin philosophe leur avait traîtreusement extorqués. Salomon se plaignait : « Pourquoi te laisses-tu attraper ? lui répondit son père ; tâche d'être plus malin une autre fois[1]. » C'est ainsi que, au XVIIIe siècle, les sages d'Israël apprenaient à leurs enfants la science de la vie. Étonnons-nous, après cela, de la bassesse de ce Maimon, un des types les plus accomplis du juif d'avant la Révolution : âme vile et intelligence haute. Il saura, ce rabbin autodidacte, devenir un des métaphysiciens les plus subtils de l'Allemagne, tout en restant un fripon de mendiant. Il réfutera Kant, il planera avec aisance dans la sphère éthérée des idées pures, tout en continuant de ramper dans les vulgaires soucis d'une vie terre à terre. Le penseur, chez lui, gardera les sentiments, les instincts, les mobiles d'un parasite de bas étage. Malgré toute sa science et sa philosophie, il tombera au-dessous des plus dégradés de ses congénères, car, avec sa foi traditionnelle, il aura perdu le bâton sur lequel, à travers ous leurs abaissements, s'appuyaient les plus méprisés des vieux juifs.

1. *Salomon Maimons Lebensgeschichte.* — Cf. Arvède Barine, *un Juif polonais* (*Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1889).

Et le cas de Maimon n'est pas unique. Plus d'un israélite moderne, sous des dehors d'élégance bien différents de la répugnante grossièreté du petit-fils du cabaretier de Lithuanie, est, en fait de morale, logé à la même enseigne. Dépouillé des croyances de son peuple sans avoir pris les nôtres, n'ayant plus, comme tant d'entre nous, qu'une vacillante notion du devoir, sans avoir reçu de ses ancêtres, comme la plupart d'entre nous, l'inflexible sentiment de l'honneur, le juif déjudaïsé est trop souvent vide de tout sentiment moral.

Il y aurait beaucoup à dire sur la morale du juif, là même où, par bonheur pour lui et pour nous, la *Thora* n'a pas perdu toute prise sur l'âme d'Israël. Chaque race se fait une morale en rapport avec ses conditions d'existence. Comment celle des fils de Jacob ne se serait-elle pas ressentie de l'existence que nous leur avons faite? La morale d'un peuple, ou d'une religion, ne tient pas, tout entière, dans ses lois ou dans ses livres sacrés; elle s'élève et s'abaisse, elle s'altère ou s'épure, avec les nécessités de la vie. Le juif, naturellement, s'est fait une morale d'accord avec son oppression et son abjection. C'est ici surtout qu'a opéré l'éducation séculaire. Aux fils de Juda, la vie apparaissait, dès l'enfance, comme une guerre avec tout ce qui les entourait, guerre sournoise, guerre de pièges et d'embûches, où le juif ne devait compter que sur son habileté et sa dextérité. Ses ancêtres, dont il lisait les hauts faits dans la Bible, avaient combattu

avec l'épée et le javelot: ses armes, à lui, les seules à sa portée, étaient l'intrigue, la fraude, l'astuce, la dissimulation. Il en a été d'Israël comme de toutes les races longtemps foulées et avilies. Nous savons ce que la conquête romaine, le despotisme byzantin et le joug turc ont longtemps fait du peuple le plus noble de l'antiquité. La servitude est partout un terrible agent de démoralisation; et peut-être les races les plus hautes en sont-elles les plus dégradées: *optimi corruptio pessima.*

Puis, pour le caractère et pour l'âme, il y a une autre éducation, celle des professions héréditaires, des métiers exercés par les ancêtres. Chaque profession, pourrait-on dire, a sa morale, comme chacune a ses travers ou ses tics. Les métiers habituels du juif, nous les connaissons. Nous en avons retrouvé la marque sur son intelligence; ils en ont peut-être laissé une plus profonde sur son caractère. Longtemps enchaîné à son comptoir, ou enfermé dans sa boutique, le juif en a pris l'esprit. Il lui en est souvent resté quelque chose de mercantile. Plût à Dieu que pareil instinct ne se rencontrât que chez les fils d'Abraham, où il s'explique si aisément! Pour le juif, il y a là une sorte d'atavisme. Chez le banquier de Berlin ou de Francfort, chez le journaliste ou le savant de Vienne ou de Paris, perce parfois, tout à coup, le brocanteur de la *Judengasse* ou le regrattier du ghetto. L'empreinte était trop bien gravée pour s'effacer, entièrement, en moins d'un siècle. On ne se défait pas si

vite de ses aïeux. A toutes les repoussantes besognes auxquelles il a été contraint, durant des générations, le juif s'est parfois sali l'âme, comme les doigts.

Prenons les plus honnêtes des métiers exercés par ses pères : le colporteur, le maquignon, le cabaretier, le marchand de vieux habits ; prenons l'argentier du roi ou du sultan, le financier ou le fermier des taxes ; ce ne sont pas là des professions qui élèvent l'âme ou ennoblissent le caractère. Ce qu'elles inculquent à l'homme, ce n'est pas la délicatesse morale, la sincérité, le désintéressement, la générosité. Il ne convient point de médire du commerce ; mais, de toutes les professions, le négoce, le petit commerce surtout, est manifestement celle qui tend le plus à émousser le sens moral, ou qui laisse le moins de jeu aux plus hautes facultés de l'âme. Les anciens en étaient si convaincus que leurs législateurs, ou leurs philosophes, excluaient de l'*agora* et des affaires publiques les marchands. Il n'était pas sans quelque fondement, ce préjugé d'ancien régime : « Le trafic déroge à la noblesse. » Or, si l'homme d'argent n'a jamais été tout le juif, presque tous les juifs ont été obligés de faire de l'argent. Exclus des professions libérales, presque aucun n'a pu, comme disaient nos pères, vivre noblement.

Qu'est-ce donc si l'on songe aux circonstances dans lesquelles étaient obligés d'opérer les trafiquants juifs ! Le commerce, d'ordinaire, jouit de la protection des lois ; or, sur quelles lois pouvait compter le juif, en

dépit des chartes que lui avait concédées ou vendues la politique ou la cupidité des chrétiens ? Son trafic, secret ou avoué, le juif l'exerçait sans sécurité, souvent clandestinement, toujours incertain du lendemain, exposé à toutes les vexations et spoliations, menacé de voir nier ou réduire ses créances, anxieux de dissimuler ses gains pour avoir chance de sauver quelques ducats, au jour où le peuple ou le prince s'aviserait de lui faire rendre gorge, par pillage de mutins, ou par édit royal. Ce n'est pas tout : contraint d'abandonner aux grands ses écus à vil prix, il lui fallait exploiter les petits, sucer le sang des pauvres, reprendre aux misérables, à force d'astuce, ce que les puissants lui avaient arraché par violence. C'était là, pour lui-même, comme pour le chrétien, un des côtés les plus démoralisants de l'activité du juif.

Fermier du fisc ou du seigneur, le juif ressemblait aux oiseaux qu'on dresse à chasser ou à pêcher, pour le compte du maître. Il était l'agent héréditaire de toutes les oppressions et de toutes les exactions. Traité sans pitié d'en haut, il lui fallait être impitoyable avec ceux d'en bas, leur faire rendre tout ce qu'il en pouvait tirer, au profit de ceux qui ne voyaient en lui qu'une éponge à presser. En Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Bohême, le juif a été l'intermédiaire abhorré entre le peuple et le prince, entre le serf et le noble. Dans ce métier, il rendait naturellement aux petits les dédains et les coups qu'il recevait des grands, faisant payer aux manants les injures de leur seigneur.

Voici un exemple : le *facteur* de l'Est, le juif polonais, longtemps employé par l'État, par les *pans*, par l'Église même, pour faire rentrer les impôts, taxes, redevances, créances, rentes de toute sorte. Ce facteur a deux faces ; c'est, par profession, un homme à deux visages : l'un obséquieux et servile, éternellement souriant, tourné vers le maître ; l'autre dur, hautain, railleur, tourné vers le paysan et le tenancier. C'est ainsi que le même juif est, tour à tour ou en même temps, humble et arrogant, qu'il a la voix basse et le verbe haut, selon l'homme à qui il parle. A ce métier, sa sensibilité s'est émoussée, son épiderme est devenu calleux, son cœur s'est desséché ou racorni. Il avait trop à souffrir pour ne pas être endurci aux souffrances des autres. Son œil était sec ; durant des générations, selon l'image de Heine, ses pleurs silencieux avaient été, vers l'Orient, grossir les eaux du Jourdain ; il ne lui en restait plus dans les yeux. Puis, il était trop haï du peuple pour compatir aux maux dont il était l'instrument. En foulant le chrétien, en vendant le cheval ou la vache du paysan en retard pour ses redevances, il ne faisait que rendre aux *goïm* les maux qu'il avait reçus des *goïm ;* il pouvait répéter, avec la Bible : œil pour œil, dent pour dent, sûr, quoi qu'il fît, d'être en reste avec les ennemis de son peuple. Les chrétiens, pour le juif, n'étaient pas des semblables. Et la réciproque était vraie.

Est-ce à dire, comme nous sommes portés à l'imaginer, que le juif fût inhumain, insensible, cruel, féroce,

qu'il eût une pierre à la place du cœur? Non point; de ce qu'il était dur vis-à-vis des ennemis d'Israël, il ne suit point qu'il fût incapable de bonté, de tendresse, d'affection, de dévouement. Pour qui l'a observé de près, le juif est peut-être le plus affectueux des hommes; mais toute sa sensibilité, il la gardait pour les siens, pour sa famille et pour son peuple. Son cœur, endurci et comme rugueux au dehors, demeurait tendre dans ses fibres intimes. Le juif était homme, lui aussi; Shakspeare l'a senti, d'instinct, dans Shylock; mais le juif n'était homme qu'avec ses frères, avec ceux qui le traitaient en homme. Vis-à-vis des autres, il se hérissait, il se roulait en boule, ou s'enfermait dans une impassibilité froide. Sa tendresse, comme son orgueil, était tournée en dedans.

D'une manière générale, on pourrait dire que le juif était l'homme du dedans. Toute son existence, sa séquestration et son abjection le contraignaient, en toute chose, à se replier sur lui-même. Joies ou douleurs, toutes ses affections étaient comme rentrées. Exécré et méprisé de tous, il ne pouvait avoir ni abandon, ni ouverture de cœur, ni expansion, ou il n'en pouvait avoir qu'avec les siens, avec « sa juive » et « ses petits juifs », pourchassés et traqués comme lui. Tel le sanglier des bois, l'animal sauvage, avec sa laie et ses marcassins. C'était à sa femme, à ses enfants, à ses frères en ignominie, qu'il gardait tout ce qu'il y avait de bon et de doux en lui. Ses tendresses refoulées s'épanchaient libre-

ment, le soir, dans la famille. La famille a toujours été le refuge du juif. Il en a eu les vertus; ses ennemis ne les lui ont jamais refusées. A toute époque, il a mérité les éloges, trop souvent menteurs, des épitaphes villageoises: il a été bon père, bon fils, bon époux. Aucune race, peut-être, n'a possédé à ce point les qualités qui font aimer la vie de famille et qui, pour n'être point les plus hautes ou les plus brillantes, n'en sont pas moins peut-être les plus solides et les plus précieuses: la tempérance, la continence, la patience, la douceur, la modération, la régularité des mœurs. Toutes ces vertus, la pratique quotidienne de la Loi, le respect séculaire de la Règle l'y avaient dès longtemps formé. Le juif avait peu de vices; il ne connaissait guère ceux dont souffrent le plus la femme et l'enfant: l'ivrognerie, le jeu, la colère, les brutalités de la main ou les grossièretés de la bouche. En cela, jusque dans son infect ghetto, il était demeuré homme de race, bien élevé et bien né.

D'une manière générale, le juif répugne aux actes de violence et aux passions violentes: il y a si longtemps qu'il ne peut plus se les permettre! Puis sa Loi, la discipline de la Thora et du Talmud lui ont, elles aussi, appris à demeurer maître de soi. Ce n'est pas qu'il ne soit passionné, mais passionné en dedans, et souvent à froid. La passion, chez lui, n'éclate guère que dans l'intensité du regard. A l'inverse du barbare slave ou germain, il est rarement l'esclave ou le jouet de sa passion; il sait la contenir et la conduire. Le juif est le contraire

de l'homme de la nature, de l'homme primitif, emporté et effréné, tout en dehors et tout d'instinct. A cet égard, rien ne lui ressemble moins que le *juif de Malte*, le Barrabas de Marlowe, furieux et féroce. La brute cruelle et impudique, qui est au fond de tout homme, apparaît plus rarement chez lui; elle a été matée[1].

Le juif, d'habitude, n'est pas homme de premier mouvement; il n'a ni la fougue méridionale, ni l'emportement sanguin des races du Nord. S'il sent vivement, en homme nerveux, il ne s'abandonne pas aux brusques sursauts des nerfs. Ses passions ne sont point des chevaux impatients qui hennissent et piaffent; il les a dressées, il leur a appris à ne point se cabrer; à tout le moins, il les tient en rênes et ne leur rend pas la main. Chez quelques-uns, il est vrai, — phénomène nouveau, — il y a parfois une revanche de la nature, comme une explosion des passions longtemps comprimées; mais c'est encore l'exception. A la différence du Slave ou du Celte, le juif est rarement « impulsif »; il sait attendre et se dominer. Les siècles lui en ont donné

1. Un des traits les plus marqués du caractère juif, c'est peut-être l'horreur du sang. Elle lui a été inculquée peu à peu par les prescriptions sur la nourriture. Non seulement le juif orthodoxe doit s'abstenir de sang, mais les animaux, petits ou grands, destinés à son alimentation doivent être tués par le *schohet* désigné pour cela. « Jamais une juive, remarque un israéliste (M. Weill, *Lévitique*, p. 60) ne tuera une poule ou une oie. Les juifs ont un homme assermenté chargé de ces pénibles fonctions. » Les communautés nombreuses ont un *schohet* pour la volaille, aussi bien que pour les bestiaux.

l'habitude; il a été, si longtemps, obligé de toujours se surveiller et se contrôler! Aujourd'hui encore, il se sent épié par des regards hostiles. — « Vous ne sauriez croire combien cela est fatigant de toujours s'observer ainsi, » me disait un israélite; mais, pour la plupart, le pli est pris. Le juif est maître de lui-même, et cet empire de soi lui vaut d'être facilement maître des autres. Le juif écoute moins l'instinct que la raison. Si le propre de l'homme est d'être un être raisonnable, le juif est le plus homme des hommes.

Pour lui, il est vrai, la voix de la raison est, d'habitude, la voix de l'intérêt; mais n'est-ce pas là, pour presque tous les humains, ce qu'ils appellent être raisonnable? Le juif a cette supériorité, qu'il comprend souvent mieux ses intérêts, et que, les comprenant, il s'y attache, et ne s'en laisse pas distraire. Il y a chez lui peu « d'emballement »; tout est calcul réfléchi et dessein suivi. Il a la patience et la persévérance qui font réussir les grandes entreprises et les petites. Rien ne le rebute, rien ne le lasse, rien ne le déconcerte. Rappelez-vous son énergie, faite à la fois de ténacité et de souplesse. Sa volonté est un arc toujours tendu, et son œil ne s'écarte pas de la cible. Que d'avantages dans ce qu'on se plaît à nommer la lutte pour la vie! Cette lutte, que nous sommes fiers d'avoir récemment découverte, le juif la connaissait mille ans avant Darwin; il y a été longuement préparé par les siècles et laborieusement dressé par nos ancêtres. Il a pris, dans la servitude et la misère, les qualités qui conquièrent le

pouvoir et mènent à la fortune. Son caractère, aussi bien que son intelligence, a été équipé pour le combat; et dans les batailles de la vie moderne, qui ne sont pas des tournois de chevaliers, ses défauts le servent presque autant que ses qualités. Aussi réussit-il dans le monde. Pour employer le jargon fin de siècle, le juif est le grand *struggleforlifer* de notre continent. Sommes-nous sincères, c'est là ce qui lui vaut le plus d'ennemis.

III

Tel est le juif que nous ont légué les âges; mais, corps et âme, ce juif est un produit du passé, et il tend à se modifier avec les temps nouveaux. Défauts et qualités s'atténuent chez lui, s'émoussent, s'effacent peu à peu, à mesure que s'épure ou s'élargit l'atmosphère où il vit. Aucune race ne subit aussi rapidement l'action du milieu. Il y a, chez elle, une sorte de rénovation physique à la fois et morale. Rappelons-nous que la faculté maîtresse du juif est la souplesse, le don d'adaptation. Nous l'avons déjà remarqué : il se fait, avec une incroyable facilité, à nos modernes conditions d'existence; et, prenant nos mœurs, il prend, plus que nous ne le croyons, nos idées et nos sentiments. Regardez ce petit juif de Russie, qui nous arrive en caftan râpé et en casquette de velours; s'il garde, toute sa vie, son accent et sa gaucherie, les

enfants qu'il traîne à sa suite seront, dans une quinzaine d'années, des Français, des Anglais, voire des Américains. C'est par la tête que commence la métamorphose, par cette tête juive qui se vide si aisément de toutes ses idées orientales pour se remplir des nôtres. Le cœur, les sentiments changent plus lentement; c'est une conversion qui demande d'habitude plusieurs générations. Aussi certains juifs nous font-ils penser à ces êtres fabuleux dont la tête appartient à une espèce et la poitrine à une autre; parfois l'on dirait d'une tête française ou allemande sur un buste de Levantin.

Souvent la métamorphose a été trop brusque pour être complète. Ces israélites français, anglais, dont les pères nous sont venus de Pologne ou d'Allemagne, ont parfois, pour nous, quelque chose qui détonne. Un regard, un mot, un geste met subitement à nu le vieux fond juif. « Grattez l'israélite, me disait un de mes amis, vous trouverez le juif du ghetto. » Cela n'est pas toujours vrai. Ce que nous prenons pour le juif n'est souvent que l'étranger, l'homme d'un autre pays, d'une autre éducation. Ce que l'on sent percer chez l'israélite civilisé, ce n'est pas tant le juif que le parvenu; nous confondons l'un avec l'autre.

Des parvenus! La plupart des juifs de notre connaissance le sont assurément; ils en ont les faibles et les travers, la prétention, la présomption, la suffisance. De là, généralement, leur peu de distinction ou d'éléganee, leur mauvais goût ou leur mauvais ton, leur peu de tact,

leurs façons outrées dans un sens ou dans l'autre, tantôt familières et sans gêne, tantôt apprêtées et cérémonieuses; leur peine, en un mot, à demeurer dans la mesure de l'homme du monde. De là, en partie, cette vanité qui s'étale naïvement chez des hommes d'habitude peu ingénus, d'autant plus grande et plus chatouilleuse que le juif a plus longtemps souffert dans son amour-propre. De là, aussi, cet appétit de titres, de croix, de rubans, de distinctions de toute sorte, dont le juif semble d'autant plus affamé qu'il en a plus longtemps jeûné, et, qu'en ayant été privé, il est enclin à leur donner plus de prix et à leur trouver plus de saveur. De là encore ce besoin de faire du bruit, de se faire voir, de faire parler de soi, d'éblouir les autres et les siens; de là ce luxe souvent criard, cet amour des bijoux, des équipages, des fêtes retentissantes, de tout ce qui reluit et tire l'œil; on sent l'homme heureux de faire parade des richesses qu'il a si longtemps été obligé de cacher. De là aussi, quelquefois, les excentricités d'hommes d'ailleurs fort avisés; c'est le jeune Disraéli, habillé de velours et de satin, avec ses mains chargées de bagues et ses prétentions de dandy; c'est Lassalle, le démocrate socialiste, se faisant le chevalier de la comtesse Hatzfeld et jouant sottement sa vie, par amour-propre, pour épouser une jeune aristocrate bavaroise dont la famille ne veut pas de lui.

« Un Anglais a dit que, pour faire un *gentleman*, il faut quatre générations. Or, ces quatre générations, bien rare le juif qui les a derrière lui. » Ainsi me

parlait un riche israélite de Varsovie. Le propos est juste. En dehors de quelques dizaines, de quelques centaines de familles, au plus, le juif est presque toujours un homme nouveau, *a self-made man*. Il s'est élevé brusquement; c'est un soldat de fortune. Il n'a pas encore eu le loisir de prendre les goûts, les manières, le ton, et, ce qui est peut-être plus malaisé, les sentiments d'un *gentleman*. Cela ne prouve point qu'il ne le puisse devenir; avant d'en décider, il faut lui faire crédit de deux ou trois générations. Est-ce même toujours nécessaire? Si rares qu'ils nous semblent, j'ai, pour ma part, connu des juifs français, anglais, italiens, voire des juifs allemands, polonais ou russes, qui, pour l'élévation des sentiments, méritaient, autant qu'aucun chrétien, le titre de galant homme.

A ceux qui croiraient le juif irrémissiblement dégradé, il suffirait de rappeler le nom de tant d'israélites, circoncis ou baptisés, qui ont fait honneur au vieux sang de Jacob. On en trouve dans tous les temps, au moyen âge comme de nos jours, — à l'époque même où le juif a été le plus avili, aux deux ou trois derniers siècles.

Chaque race, chaque religion peut se personnifier dans quelques hommes qui en sont comme l'expression la plus haute. Il en a été ainsi d'Israël, au sortir même du ghetto, alors que pesaient encore sur lui les lourdes lois et les lourds préjugés qui l'ont si longtemps écrasé. Veut-on voir, par exemple, ce que peut donner le vieux fond juif au contact de notre civilisation?

je citerai un homme qui me semble particulièrement « représentatif » de son peuple et de sa foi. C'est Moïse Mendelssohn, l'ami de Lessing et le grand-père du compositeur. Ce petit juif du Nord qui, par sa vie, plus encore que par ses écrits, a tant contribué au relèvement de sa race, en eût pu être le symbole vivant. Petit, laid, gauche, difforme, le fils de Mendel, le copiste de rouleaux de la *Thora*, n'avait rien de ce qui charme les yeux ou séduit l'imagination. La première fois que le vit sa future, la fille du banquier, qui sans le connaître, s'était éprise de sa précoce renommée, elle le trouva si disgracié que le courage de l'épouser lui manqua. Le pauvre philosophe se retirait déjà, lorsque la jeune juive, le rappelant, lui fit cette question inspirée du Talmud : « Est-il vrai que les mariages se décident dans le ciel ? » La réponse affirmative de Mendelssohn décida du sien. Et la riche jeune fille, assez avide d'idéal pour donner sa main au petit bossu, n'eut pas à se repentir d'avoir cru que le ciel avait pu combiner une aussi bizarre union. Si la taille de Mendelssohn était basse, son âme était haute, et si son corps n'était pas droit, son cœur l'était.

Nous avons dit que, chez le juif, le caractère était au-dessous de l'esprit, et voilà que le premier représentant du judaïsme dans la société moderne nous donne un démenti. L'auteur du *Phédon*, le « Socrate de Berlin », était justement plus grand par l'âme que par le génie. Comparez-le aux plus célèbres de ses contemporains,

nos grands hommes notamment, à Voltaire, à Rousseau, à Diderot, à Mirabeau, qui l'a connu, l'avantage moral n'est pas de notre côté; pour la noblesse du caractère, la dignité de la vie, la générosité des sentiments, le juif fait honte aux chrétiens. Et cette facile supériorité sur des chrétiens infidèles à l'esprit du Christ, le fils d'Israël la devait à sa foi et à sa loi. C'est le respect de la règle, l'habitude de la discipline morale, l'union aisée de la raison et de la foi; c'est le sens intime de ce qu'il y a de sain, de pondéré, de mesuré, dans la *Thora* et dans la tradition d'Israël, qui ont fait de Mendelssohn un sage, avant que Lessing l'ait pris pour modèle de son *Nathan der Weise*. Et ici vous vient une réflexion. De même que le type idéal du chrétien, le *summum* de la vertu évangélique, est le saint, — la cime la plus haute à laquelle ait jamais atteint notre pauvre espèce humaine, — on pourrait dire que le type idéal d'Israël, l'homme monté au sommet de l'échelle de Jacob, est le sage.

De ces caractères élevés, Israël en a produit en tout pays. En veut-on un autre exemple, pris cette fois non plus parmi les Askenazim, les juifs du Nord, mais parmi ceux du Midi, les Sephardim, — non plus parmi les juifs demeurés fidèles à la Synagogue, mais parmi les fils de Juda détachés, à notre contact, des traditions de leur peuple, nous rencontrons le plus grand peut-être des juifs modernes, un génie, d'une autre envergure et d'un vol autrement hardi, mais cette

fois encore, un sage, quelques-uns ont osé dire un saint. On sent que nous voulons parler de Baruch Spinoza, le solitaire du Pavilioengragt, le juif espagnol enterré dans une église hollandaise. Ici encore, ce qui est partout singulièrement rare parmi les grands hommes, — y compris les philosophes, — nous voyons un juif dont l'âme est au niveau du génie. On peut ne point aimer la philosophie de Spinoza, — j'avoue, pour ma part, que je la goûte peu, — il est malaisé de ne pas admirer le philosophe, et de ne pas l'aimer.

Sans fortune, sans appui, ce juif sacrifie tout à ce qui lui paraît la vérité; presque seul des penseurs de son temps, il ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée, et ose être sincère avec les autres, comme avec lui-même, ne cherchant ni la gloire, ni le scandale. Des princes lui offrent des chaires ou des pensions; presque seul d'entre les savants de son temps, le juif refuse places et pensions, ne cherchant pas plus l'argent que le bruit. Le pieux impie qui voit Dieu en toutes choses ne veut pas se laisser distraire de la contemplation de la substance infinie. Le peu qu'il lui faut pour soutenir sa vie passagère, — il est, lui aussi, de faible complexion, — le juif, dans un temps où le travail des mains est dédaigné de tous, le demande à un métier manuel. Il médite les théorèmes de l'*Ethique* et les déductions de son traité *Theologico-politicus* en polissant des verres de lunettes. Son biographe Colerus nous le montre simple et bienveillant avec les simples,

s'entretenant volontiers avec eux, édifiant, par sa vie et par ses propos, ses hôtes, les bons Van der Spyk, les encourageant dans la piété, avertissant les enfants d'aller au service divin et leur commentant les paroles du prédicateur.

Ce juif, excommunié par la Synagogue, reste un des exemplaires les plus achevés de l'humanité, un des hommes qui font honneur à l'homme. D'autres, avant nous, l'ont rapproché de ce qu'ont produit de plus élevé la piété chrétienne et la sagesse antique : le juif me semble à mi-chemin entre les deux, entre l'humilité de l'une et l'orgueil de l'autre; il y a, dans sa vertu, moins d'effort apparent et de tension héroïque; tout y est humain et naturel. Ici encore, chez le juif frappé des imprécations du *herem*, on sent quelque chose de tempéré, d'équilibré, qui semble tenir à ses origines et à son éducation hébraïques. Alors même que sa philosophie n'aurait rien d'israélite, qu'elle ne devrait pas plus à la *Cabbale* qu'à la *Thora*, sa vie et sa sagesse tiennent d'Israël. Ce n'est pas, en tout cas, une race à jamais déchue, celle qui, à ses plus mauvais jours, a enfanté un Spinoza.

« Dans le livre des contes de l'Arabie, a dit le poète juif, on voit des princes changés en bêtes qui, le jour venu, reprennent leur forme première... Tel a été le destin du prince que je chante. Son nom est Israël. Des sorcières l'avaient changé en chien, en chien jouet des enfants de la rue, en chien avec des pensées de

chien : *Hund mit hündischen Gedanken*[1]. » Le poète a dit vrai. Durant des siècles, Israël, prince des pays d'Orient, chassé de la maison du roi son père, a été métamorphosé en animal obscène ; il a dû ramper aux pieds de maîtres étrangers, aboyant de faim et de misère, objet de dégoût pour qui le rencontrait. Et voilà que, au grand scandale de ceux qui le croyaient fait pour être à jamais fouetté et battu, il a repris, devant nous, sa forme humaine. Les sorcières qui la lui avaient enlevée sont bien vieilles; toutes pourtant ne sont pas mortes. C'est l'intolérance et les lois d'exception qui, pendant si longtemps, ont refusé de voir dans le juif un homme ; — en certaines contrées, là-bas, vers l'Asie, les survivantes s'obstinent encore à le traiter en chien. La fée qui a fait cesser l'enchantement, est-il besoin de la nommer? Elle est coutumière de pareils prodiges, et Israël n'est pas le seul qui lui doive d'avoir repris forme humaine. Naguère encore, elle était en haut renom parmi nous, Français; et, à notre exemple, les peuples l'invitaient volontiers à leur rendre visite. Aujourd'hui, on semble las d'elle; plus d'un ne lui pardonne pas ce qu'elle a fait pour Jacob. On l'appelle Liberté; — pour redevenir tout à fait un homme, le juif ne demande pas d'autre aide.

1. H. Heine, *Prinzessin Sabbath; Romanzero*

CHAPITRE IX

LE GÉNIE JUIF

I. Y a-t-il encore un génie national juif? — Où le chercher? — Grand nombre relatif des juifs qui se sont distingués dans l'art, la science ou les lettres. — II. Quels sont les arts et les sciences pour lesquels ils se sont montrés le mieux doués? — D'où semblent provenir ces apitudes des juifs? — III. Le juif, le Sémite est-il toujours dénué d'originalité? — Les anciens Hébreux, le juif moderne et le don d'invention. — Poètes et artistes juifs. — La musique juive. — Qualités ou facultés les plus fréquentes chez les israélites. — L'esprit de combinaison. — L'ironie juive. — La compréhension de divers génies nationaux et l'art de se les assimiler.

I

J'ai essayé de faire la physiologie et la psychologie du juif. C'est là une chose malaisée. Tous les israélites n'ont pas été satisfaits du portrait que j'ai tracé d'eux. Quelques-uns ont cru de leur devoir de me répondre[1].

1. Ainsi, notamment, dans l'*Univers israélite* (septembre-novembre 1891) M. le grand rabbin Lehmann. Voyez plus haut, p. 234.

Des chrétiens, d'autre part, m'ont fait observer que je m'étais arrêté à mi-chemin. « C'est bien d'avoir fait la psychologie du juif, m'écrivait un anonyme, — de ces correspondants d'occasion, plus ou moins bienveillants, mais, pour nous faire connaître le juif, il ne suffit point de nous dépeindre les qualités de son intelligence ou les défauts de son caractère. Il faudrait autre chose. Il serait bon d'examiner s'il y a un génie et s'il y a un esprit juif, c'est-à-dire si, dans les lettres, dans les sciences, dans la politique, le juif se distingue par un génie national, ou un esprit national, foncièrement différent de celui des nations au milieu desquelles il vit. Voulez-vous montrer le rôle d'Israël chez les peuples contemporains, c'est une question à ne pas éluder. »

Mon correspondant avait raison; car, si le juif a vraiment un génie distinct et un esprit national particulier; si, par sa nature intellectuelle et par ses tendances morales, il diffère radicalement de nous, c'est alors que l'ascendant que prend Israël parmi les peuples modernes menace de les dénationaliser. Le juif, au contraire, n'a-t-il ni génie, ni esprit national, que signifie « la judaïsation » des sociétés contemporaines?

Cette question, pourquoi ne pas le dire? je me la suis souvent posée depuis quinze ans. Elle est des plus délicates et des plus complexes. Pour qui ne veut pas la trancher selon sa fantaisie ou ses préjugés, je ne vois qu'une manière de la résoudre : c'est de prendre les écrivains, les artistes, les savants, les philosophes,

les politiques d'origine juive, et de voir s'il y a entre eux quelque chose de commun qui les distingue des écrivains, des savants, des artistes du même pays et de la même époque. Ce travail, pour ne pas dire ce jeu d'esprit, je m'y suis souvent amusé, en dilettante cosmopolite, curieux de tous les arts et habitué à voyager à travers les cinq ou six grandes littératures. J'ai toujours beaucoup aimé ce qu'on pourrait appeler la psychologie nationale comparée ; c'est, pour moi, le grand attrait des études de politique étrangère, aussi bien que de l'histoire de l'art. A quoi je suis arrivé pour le juif, je vais essayer de le dire sans pédantisme, ni prétentions scientifiques. Je m'en tiendrai, de préférence, aux artistes et aux écrivains, laissant pour une autre étude ce qui touche la politique ou l'économie sociale et la grosse question de nos temps d'abaissement, la question d'argent.

Premier point : le juif a-t-il un génie national qui lui soit propre ? et, s'il en a un, en quoi consiste ce génie juif ? quels en semblent les principaux traits et quels en sont les principaux représentants ? — Veut-on remonter aux origines, Israël a un génie aussi fortement marqué que celui de Rome, ou celui de la Grèce. N'en déplaise aux frivoles détracteurs du Sémite, Israël a été unique entre les nations. Il n'a pas été un peuple artiste, il a été un peuple prophète ; comme celles du fils d'Amos, ses lèvres ont été brûlées par le charbon du chérubin, et elles n'ont plus eu de paroles pour les

choses profanes. Son génie national, la Bible est là pour en témoigner. La poésie de la *Genèse* vaut bien la poésie d'Homère; Isaïe est aussi original que Pindare. Si le rigide génie hébraïque reste inférieur au génie hellénique, ce n'est pas qu'il s'élève moins haut, c'est qu'il se ramifie en moins de branches, qu'il a infiniment moins de variété et moins de nuances. Le génie hébraïque était tout d'une pièce, pareil aux rochers nus qui se dressent au loin sur le désert. A cet égard, rien de plus différent de ses lointains aïeux, les Beni-Israël, que le juif moderne, si souple et si agile. Or, ce que nous avons en vue, c'est le juif moderne, le judaïsme contemporain, issu du ghetto et du *talmud-tora*, et non l'antique hébraïsme, le farouche lion de Juda que n'ont pu apprivoiser ni le sourire des dieux de la Grèce, ni l'épée du Romain.

Y a-t-il, aujourd'hui encore, après les deux mille ans de dispersion et le contact prolongé des civilisations et des races, un génie juif? — S'il en est un, il se manifestera chez les écrivains, les artistes d'origine israélite, chez les hommes distingués de toute sorte que Jacob a fournis au monde moderne. Considérons-les, un instant, de l'œil du naturaliste qui classe et étiquette les êtres vivants: y a-t-il, parmi ces juifs, de quoi constituer une famille, une espèce, une variété intellectuelle, distincte de tous les autres types contemporains? Voyons quels semblent être les caractères qui permettent de les classer à part. Aussi bien, cette étude

est relativement facile; ce ne sont point les sujets qui nous manquent.

On compte bien peu de générations depuis que, au signal de la France, sont tombées les noires murailles des ghettos et les portes verrouillées de la *Judengasse*; et déjà un grand nombre de juifs de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, d'Italie, de Russie même, non contents de s'établir dans les rues de nos villes, ont envahi les chaires de nos universités, la scène de nos théâtres, et jusqu'à la tribune de nos assemblées politiques. Cet essor inattendu d'une race si longtemps comprimée a été tellement rapide que plusieurs ont cru assister à une sorte de renaissance nationale, telle que l'Europe en a salué plus d'une au XIXe siècle. Beaucoup de ces affranchis d'hier se sont hardiment essayés dans nos arts, dans nos sciences; on eût dit des oiseaux dont on ouvrait la cage, si prompt a été leur vol; on les a vus s'élancer de rameau en rameau sur toutes les branches de l'arbre touffu de notre culture moderne, comme si aucune n'était trop haute pour leurs ailes. Cela seul est un fait considérable. Comment, après cela, nous faire croire que le juif est impropre à notre civilisation, que les fatalités de race font du Sémite un Oriental, condamné à être simple spectateur de notre culture d'Occident?

Cette civilisation, le juif à peine affranchi y a pris sa place d'emblée, une place trop large au gré de beaucoup d'entre nous. Chose singulière, ce prétendu Oriental

réussit d'habitude beaucoup mieux en Occident qu'en Orient, tant il s'assimile aisément le génie de l'Occident.

En dehors de la France et de la Hollande, il n'y a pas un siècle que ce paria circoncis est émancipé; et dans tous les pays où il a obtenu l'égalité des droits, ce petit juif, hier encore parqué dans son ghetto, ne se contente pas de régner à la Bourse; il rivalise avec nous, sur notre terrain, dans ce qui lui était le plus étranger, dans les arts et les sciences les plus modernes. Phénomène peut-être sans précédent dans l'histoire, il ne lui a même pas fallu, pour cela, un stage de deux ou trois générations. Que conclure de là, sinon qu'entre le Sémite et nous, malgré toutes les différences d'origine et d'éducation historique, il existe une secrète conformité de nature, une incontestable parenté intellectuelle? Dans presque tous les domaines, ce nouveau-venu d'Israël s'est montré de force à lutter avec le chrétien, avec l'Aryen. Quel est le pays moderne qui n'en ait fait l'expérience? Les juifs ont beau être parmi nous en minorité infime, — un ou deux pour cent; parfois, comme en France ou en Italie, un ou deux pour mille, — dans presque toutes les carrières, dans celles surtout qui n'exigent que de l'intelligence et du travail, on trouve, depuis moins de cent ans, quelques juifs qui se sont élevés aux premiers rangs. Ces succès du Sémite, dans les champs les plus divers, sont même peut-être le principal facteur de l'antisémitisme. Pour

être si peu, les juifs tiennent partout trop de place. Comme je le disais en commençant, ils ont le tort de montrer que le nombre n'est pas tout: et cela, le nombre ne le pardonne point.

Comparez, en effet, cette infime minorité juive à la majorité chrétienne, comptez le nombre d'hommes distingués sortis des rangs d'Israël. Nul doute que, à nombre égal, le juif, le soi-disant Sémite, fournit à notre civilisation aryenne plus d'hommes de talent que les soi-disant Aryens[1]. Et cela est d'autant plus merveilleux que, dans la course à la renommée et aux honneurs où tant de concurrents de toute race se disputent le prix, le juif, en qualité de juif, avait hier encore une infériorité marquée; en beaucoup de pays, la lice ne lui était même pas ouverte; sa naissance le disqualifiait. Là où il était admis sur le *turf*, il portait une surcharge, un poids de plus que les autres : sa religion, son nom de juif; si bien que, pour s'alléger et pour mieux courir, beaucoup des plus célèbres ont dû rejeter ce poids incommode. Ils n'ont gagné le prix qu'en tendant la tête aux eaux du baptême et se déguisant en chrétiens.

Un israélite anglais a eu l'idée singulière de réduire en chiffres et en formules ce qu'il appelle *the compara-*

1. Le calcul est curieux à faire pour l'Institut de France, par exemple; — et je n'imagine pas que l'on puisse dire que les israélites, de religion ou d'origine, admis depuis un siècle ou un demi-siècle dans nos académies, aient dû leurs sièges à la faveur.

tive ability des Juifs en regard des Anglais et des Écossais[1]. Pour calculer le tant pour cent des juifs plus ou moins célèbres, il a recouru aux dictionnaires biographiques et aux annuaires des Académies. Il a trouvé que la proportion des juifs qui, depuis cent ans, se sont fait un nom, dans toutes les branches de l'activité humaine, était supérieure à celle des chrétiens.

Personne, je crois, n'en doutait. Les six ou sept millions de juifs de l'Europe ont fourni relativement plus d'hommes de talent que les trois cents millions de chrétiens : catholiques, protestants, orthodoxes. Si l'on devait toiser, à pareille mesure, l'intelligence des races et la valeur des religions, le juif et le judaïsme auraient sans conteste la première place. Et la proportion, en faveur des juifs, est notablement plus forte, si l'on met de côté l'Orient et l'empire russe, où les fils d'Israël ont toujours au cou le lourd carcan des lois d'exception.

Il y a trois ou quatre fois plus de chances de trouver un homme distingué, un savant, un artiste, sur mille Juifs d'Occident que sur mille Anglais, mille Français, mille Allemands. Dirons-nous, pour cela, que les israélites sont trois ou quatre fois, souvent même, semble-t-il, dix fois mieux doués pour la science, les

1. Joseph Jacobs, *The comparative distribution of Jewish ability;* Londres, Harrisson, 1886. — Cf. Servi, *Gli Israeliti d'Europa*, 1873. Un Autrichien, M. Alf. Schönwald, si je ne me trompe, a entrepris un dictionnaire biographique des juifs célèbres, sous ce titre: *Das Goldene Buch des Judentums.*

lettres, les arts, que le commun des gentils? Je n'irai pas jusque-là, quant à moi, attendu que la proportion des juifs qui se livrent au travail intellectuel est sensiblement plus forte que celle des non-juifs. Leur supériorité d'aptitudes n'en semble pas moins établie. Elle est telle qu'un Anglais, un israélite, sans doute, en conclut que les fils de Jacob représentent, dans l'humanité un degré d'évolution supérieur[1]. Je ne serais pas étonné que ce fût l'opinion secrète de nombre de juifs.

Est-ce vrai, c'est là une de ces vérités qu'Israël doit se garder de faire sonner trop haut, car elle risquerait de lui valoir bien des ennuis. De toutes les supériorités, celle de race est peut-être celle que les hommes admettent le moins volontiers. On n'aime pas confesser qu'on appartient à une race mal douée. Par bonheur pour nous, et aussi pour les juifs, nous n'en sommes pas encore réduits là. Nous verrons tout à l'heure que certains croient avoir de quoi rabattre l'orgueil des « Sémites » et persistent, malgré tout, à les regarder comme une race inférieure.

Un israélite de mes amis, plus modeste et peut-être plus près de la vérité, se contente de dire que la moyenne des juifs l'emporte sur la moyenne des gentils. Cette fréquente supériorité du juif, comment l'expliquer ? Pour ma part, je n'en suis pas embarrassé elle s'explique par ce que j'ai déjà dit, par son édu-

1. Luc. Wolf, *What is Judaïsm* (*Fortnightly Review*; August, 1884).

cation historique, par l'antiquité de sa culture, par le long entraînement que lui ont donné les siècles, par la sélection héréditaire en un mot, sélection cruelle de deux mille ans de souffrances et d'efforts. Je ne vois là ni mystère, ni fatalité de race.

Un fait plus singulier, c'est que la proportion des hommes distingués, des *eminent men*, comme disent les Anglais, est encore plus considérable, — elle devient tout à fait extraordinaire, — lorsqu'il s'agit d'hommes de demi-sang juif [1]. Nous en rencontrerons tout à l'heure des exemples. La chose est d'autant plus étonnante que plus rares ont été longtemps les mariages entre juifs et chrétiens, la loi ancienne et la loi nouvelle y répugnant presque également. Ce serait à faire suivre le conseil donné, avec une tout autre intention, par ce grand humoriste de Bismarck : « Croisez un étalon chrétien avec une pouliche juive. » Ironie des choses ! En contractant de semblables alliances, la noblesse besogneuse, jalouse de fumer ses terres, et la banque israélite, avide de s'ouvrir les salons mondains, travailleraient, à leur insu, au relèvement de l'espèce : la cupidité aryenne et la vanité sémitique seraient dupes de la bonne Nature qui ne songerait qu'à procréer des enfants d'élite. Ce n'est point, par malheur, qu'elle y réussisse toujours; y parvient-elle sou-

1. Voyez J. Jacobs, *ibidem*. Le fait, d'après lui, avait déjà été remarqué par M. Grant Allen, *Mind*, t. VIII, p 504.

vent, peut-être n'y a-t-il là qu'un cas particulier d'une loi générale, un exemple nouveau de l'avantage du croisement des races voisines.

II

Les fils d'Israël, on le devine, ne se montrent pas dans toutes les domaines également bien doués. Les arts et les sciences où ils se sont le plus distingués, c'est, d'après les calculs de notre auteur, la musique, l'art dramatique, la poésie, la médecine, les mathématiques, la philologie. Nous nous en doutions, nous n'avions pas, pour cela, besoin de statistique. C'est pour la musique et pour la philologie, pour l'art des sons et pour la science du langage, deux choses, après tout, peut-être secrètement apparentées, que les juifs ont sans conteste manifesté le plus d'aptitudes. Les musiciens d'origine juive, inutile de les nommer, beaucoup sont connus. Les philologues, les archéologues, les érudits en général sont peut-être encore plus nombreux. On pourrait dire, de ces études, qu'une bonne part de la science contemporaine, de la science allemande, de la science française surtout, est juive. Je citerai au hasard, chez nous, les Munck, les Oppert, les Bréal, les Weil, les Derembourg, les Halévy, les Loeb, les deux Darmesteter, les deux Reinach. Cette disposition des juifs pour la

philologie et les sciences d'érudition, je l'ai déjà remarquée ; elle s'explique par leur éducation historique, par l'étude héréditaire des textes anciens, et aussi par les migrations, les exodes successifs de Juda, par la fréquence de ses voyages, libres ou forcés, chez des peuples de langues diverses. Contraint d'être polyglotte, le juif est plus aisément devenu philologue, quoique les deux choses n'aillent pas toujours ensemble. Un chrétien de mes amis, philologue lui-même, s'amusait à en donner une autre explication. Il voyait dans la philologie, spécialement dans la phonétique, dans les permutations des voyelles et des consonnes, une sorte de change des sons, dont le juif, habile à toute sorte de change, saisissait aisément les lois.

De ce que la musique est l'art, et la philologie, la science où le juif a le mieux réussi, il ne faudrait pas conclure qu'il est impropre aux autres. Rien de plus faux. Il n'est peut-être pas une science, pas un art où les fils d'Israël n'aient fait leurs preuves. Cela n'est point pour nous surprendre, puisque nous avons montré que leur faculté maîtresse est le don d'adaptation.

Quelques-uns regardent l'intelligence comme un instrument qui se prête également à tout. Si cela semble parfois vrai, c'est peut-être du juif. Il y a des arts pour lesquels il a longtemps paru dénué de toute aptitude : la peinture, la sculpture, les arts plastiques en général. Mais voici qu'en Hollande, en Allemagne, en France, en Russie même, il commence à s'y mettre.

On compte chaque année, à nos expositions, une cinquantaine d'artistes juifs. Beaucoup y ont obtenu des récompenses ; quelques-uns se sont fait un nom, tels qu'Emile Lévy, Henri Lévy, Lehmann, Heilbuth, Worms, tels que l'Allemand Liebermann ou l'Américain Mosler. Un ou deux ont une réputation européenne : Josef Israëls, le peintre hollandais, Antokolsky, le plus grand sculpteur qu'ait encore eu la Russie. D'où vient ici l'infériorité relative des juifs ? De leur loi sans doute, de ce que, pendant trois mille ans, les images peintes ou sculptées leur ont été interdites comme des idoles. C'est là, si l'on veut, un trait de race, un trait sémitique : encore, semble-t-il revenir plutôt à la religion qu'à la race.

Faut-il en dire autant du goût de tant des fils de Jacob pour la musique, le plus moderne et à la fois le plus ancien des arts ? Je ne sais s'il est permis de voir là quelque chose de sémite et d'oriental, car je ne vois pas trop que les Orientaux aient montré de faculté spéciale pour la musique ; et s'il est vrai que l'Orient a ses quarts de ton, ses gammes, ses modes différents des nôtres, nos oreilles ne distinguent, chez les compositeurs d'origine juive, rien d'oriental ou de sémitique[1].

1. A aucune époque, croyons-nous, la musique des juifs ne s'est nettement distinguée de la musique du temps. Si la Synagogue a conservé des mélodies anciennes, c'est comme l'Église, dans sa liturgie, a conservé le plain-chant et aussi certaines hymmes du moyen âge. Les compositions musicales des juifs de tout rite sont du reste fort nombreuses. Voyez le Révérend W. Sparger :

Je croirais encore ici que cette prédilection de tant de juifs pour le plus pénétrant et le plus intime de nos arts modernes tient, avant tout, à des causes historiques : à l'intimité de leur vie domestique, à leur isolement et à leur retraite forcée derrière les grilles du ghetto, à la liturgie de leur Synagogue qui a toujours associé le chant à la prière, peut-être aussi à leurs souffrances qui les contraignaient à se replier sur eux-mêmes et leur rendaient plus chère la consolation des mélodies nationales. Puis, la musique, la composition musicale, du moins, exige l'esprit de combinaison, et c'est là une des facultés que les siècles ont le plus développées chez les fils de Juda. La nervosité même que nous avons remarquée chez eux les prédispose au plus vibrant de tous les arts, à celui qui a le plus de prise sur les nerfs; c'était le seul, en tout cas, par où pût s'epancher leur sensibilité. Si les déportés de Babylonie, encore novices aux douleurs de l'exil, n'avaient pas le cœur de chanter devant leurs maîtres de Chaldée, la harpe d'Israël, tant de fois suspendue aux saules de l'étranger, ne pouvait longtemps demeurer muette. La harpe et le psaltérion ont accompagné les fils de Juda à travers toutes leurs pérégrinations, et l'hymne des cantiques de Sion a résonné au bord des fleuves des gentils.

Literature on the Music of the Jews, an attempt at a bibliography. (The American Hebrew, 1892.) Cf. *ibidem*, le Révérend Francis L. Cohen : *The historical Origins of Synagogue Music*, février 1893.

Chez les juifs du reste, comme chez toutes les races musiciennes, le goût de la poésie, l'amour des vers, le sens du rythme s'est joint à l'amour de la musique. David, le roi poète, est demeuré un des types favoris d'Israël. Le juif de la dispersion a plié l'hébreu aux lois du vers et l'a fait chanter en des mètres inconnus du psalmiste et des *cohanim* du temple [1]. Le juif a eu sa poésie nationale au moyen âge, en Espagne; et, depuis qu'il s'est mêlé aux peuples modernes, Ahasvérus, enfin au repos, a modulé sa complainte dans presque toutes les langues contemporaines. Des *Sionides* de Jehuda Halévy, au *Romancero* de Heine, et du Champenois inconnu qui chantait en vieux français le martyre de ses frères de Troyes [2], aux versificateurs castillans des Séphardim de Hollande, et aux sonores poésies russes de Minsky et de Natson, on recueillerait, à travers tous les dialectes, comme des églantines de pierres multicolores, une curieuse anthologie de poésies juives. Me croira qui voudra : poètes ou prosateurs, l'on retrouve souvent, chez les écrivains d'origine israélite, un sentiment poétique, une veine de lyrisme que l'on n'attendait pas de cette race mercantile.

Comment toute poésie n'a-t-elle pas été étouffée, partout, chez elle, sous le prosaïsme des viles besognes aux-

1. On sait qu'en hébreu il n'y avait, à proprement parler, ni ver ni métrique. La forme habituelle de la pocsie hébraïque, des psaumes, par exemple, est ce qu'on appelle le parallélisme.

2. Élégie découverte par Arsène Darmesteter, *Reliques scientifiques*.

quelles nous l'avions ravalée et sous le formalisme pédantesque de ses écoles rabbiniques? C'est qu'au fond des ruelles du ghetto sordide, le juif avait conservé, dans sa Bible et dans sa *Haggada*, deux sources de poésie auxquelles rafraîchir ses lèvres : l'une profonde, aux eaux vives et jaillissantes, pareille aux sources ombragées des pentes du Liban; l'autre, moins pure et moins fraîche, semblable à ces fontaines des bazars d'Orient au dôme arrondi et aux capricieuses arabesques. Il y avait, chez lui, comme une poésie latente, souterraine, qui devait reparaître à la surface, là où Jacob n'a pas été trop desséché par le formalisme ritualiste, ou trop dégradé par l'oppression et les métiers avilissants.

Cette faculté poétique, souvent recouverte de vulgarité, des filles de Sion de basse naissance nous l'ont révélée aux feux de la rampe. Après la musique, l'art où les juifs, les juives surtout, ont eu les succès les plus bruyants, c'est l'art dramatique, comme disent les comédiens. De ces tribus si longtemps sans théâtre, de cette race sémitique réputée incapable de sortir de soi, il nous est venu des acteurs et des actrices. L'art dramatique lui a tenu lieu d'art plastique; il a été sa statuaire. Les figures vivantes, les émotions, les passions, que le juif a rarement su rendre avec la palette et le ciseau, ses fils et ses filles les ont sculptées avec les muscles de leur visage, les ont peintes avec l'accent de leur voix.

Il n'y a du reste, ici, rien pour nous surprendre;

cela confirme ce que nous savions de la souplesse du Juif, de son don d'imitation, de sa faculté d'assimilation. Ses ennemis diront que, chez lui, le talent de comédien est inné; qu'il a, de longue date, approfondi l'art de feindre et de se grimer; que c'est là un des caractères du Sémite, habile, de tout temps, à composer ses traits, à prendre tous les masques, à mentir avec toute sa personne, comme avec sa langue. Je le veux bien; mais s'il a appris à jouer des personnages divers, s'il sait à volonté changer de visage et de regard, c'est nous qui le lui avons enseigné par les métiers que nous lui imposions et par l'estime que nous faisions de lui. Le juif était trop peu de chose, il était trop incertain du respect et de la tolérance d'autrui, pour avoir la hardiesse de se montrer tel qu'il était. — Une remarque pourtant; ce n'est point dans l'expression des passions basses ou mesquines qu'a excellé le sang d'Israël. Ses filles, du moins, — comme si, par une mystérieuse sélection du sexe, elles avaient plus cruellement ressenti l'outrage séculaire fait à leur race, — ont moins brillé dans les jeux de la comédie que dans les péripéties de la tragédie et du drame. Singulière revanche de l'art ou du génie, c'est une fille de cette race déchue, une juive sans culture, ramassée un matin dans la rue, qui a le plus noblement incarné les royales créations des poètes du grand siècle.

Quant aux sciences mathématiques, aux sciences physiques ou naturelles, nul ne contestera que la postérité

de Jacob est bien douée pour elles. Par là encore se montre l'aptitude du juif pour notre civilisation. Dans ce domaine, la faculté peut-être la plus fréquemment développée chez lui, c'est la faculté mathématique. « Ces juifs ont souvent la bosse des mathématiques, comme ils ont celle de la musique, » me disait un professeur. On sait, du reste, qu'il n'est pas rare que les deux « bosses » se rencontrent sur la même tête.

Cette race, en apparence absorbée dans la recherche du concret et des biens matériels, a, depuis la dispersion, toujours montré du goût pour les sciences abstraites, pour la géométrie et l'astronomie, comme pour la philosophie. Cela s'explique par l'histoire, par l'antiquite de la culture, par les professions des ancêtres, peut-être aussi par les besoins de la religion.

Israël n'est pas, du reste, le seul Sémite qui ait eu du penchant pour la métaphysique, ou pour les mathématiques. Les Arabes n'en faisaient pas fi, et l'astronomie a été fondée par les Chaldéens. C'est à Babylone, sur les gradins des pyramides à degrés, que les juifs ont appris les rudiments de l'astronomie. Les rabbins s'en servaient pour fixer les fêtes de leur calendrier; la science du ciel a sa place dans le *Talmud*. Est-ce pour cela que, de Herschel au frère de Meyerbeer, W. Beer, l'astronome de Berlin, les coupoles des observatoires ont abrité nombre de juifs? En France, où ils sont à peine deux ou trois pour mille, on n'a qu'à prendre les Annuaires de l'Académie des sciences, on y dé-

couvre côte à côte plusieurs israélites. Halphen, par exemple, passait pour un des premiers mathématiciens de notre temps. A l'étranger, on cite Goldschmidt et Jacobi. Un détail encore : plusieurs des plus célèbres joueurs d'échecs des deux mondes étaient juifs. N'est-ce pas toujours que l'esprit de combinaison et de calcul a été développé, chez eux, par l'hérédité? Peut-être même sont-ils, plus que d'autres, enclins à faire abus de l'esprit mathématique et de la méthode déductive; ainsi Spinoza dans la philosophie, Ricardo dans l'économie politique, Marx dans le paradoxe socialiste [1].

S'il est une science ou un art auquel leur passé semble les rendre impropres, c'est, assurément, la politique, le gouvernement des hommes. Ils en ont été exclus durant des siècles, — quoiqu'au moyen âge, en Espagne et ailleurs, ils y aient encore souvent pris part. A peine émancipé, le juif ne s'en est pas moins jeté dans la confuse mêlée des partis. La tentation était forte : il n'avait qu'à mettre le pied sur l'escabeau du pouvoir pour atteindre, du même coup, à la fortune et aux honneurs. Son agilité, son élasticité, faite d'opiniâ-

1. Pour ne pas sembler trop incomplet, il faudrait signaler le grand nombre de juifs qui se sont distingués dans la médecine et la physiologie, en Allemagne surtout. M. C. Lombroso, lui-mêms un juif, en a dressé une liste, dans *l'Homme de génie*, si je ne me trompe. D'autres israélites se sont fait un nom dans l'enseigne ment du droit, ce qui se comprend d'autant mieux que le rabbin était une sorte de juriste, comme le Talmud, un *Corpus juris*.

treté et de souplesse, devaient lui rendre facile l'accès des emplois, dans les pays où la carrière était librement ouverte. Aussi les États en possession du régime électif, la France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, ont-ils eu déjà nombre de politiciens de sang juif.

La politique, a-t-on dit, est devenue une cuisine assez malpropre. Cela n'est pas pour rebuter les descendants de Jacob; il leur a fallu, longtemps, se résigner à des métiers plus répugnants. Circoncis ou baptisé, le moderne politicien est une engeance peu édifiante; et s'il n'est pas pire que les autres, le juif ne vaut pas mieux. Nous n'avons pas toujours à nous louer de son intervention dans les affaires publiques, — alors même qu'il n'y voit qu'une « affaire ». J'ai déjà remarqué qu'il y apportait parfois un esprit sectaire, une sorte de rancune contre les croyances au nom desquelles ses aïeux étaient persécutés. Mais je n'ai en vue, aujourd'hui, que le jeu de ses facultés intellectuelles. L'action des juifs en politique ne s'est pas, du reste, toujours exercée dans le même sens. Les ministres et les orateurs qu'ils ont donnés à nos parlements, les Crémieux, les Goudchaux, les Fould, les Raynal, les Lasker, les Bamberger, les Disraëli, les Goschen, les Luzzatti, n'ont pas tous siégé sur les bancs de la gauche.

Laissons là les personnages de second plan, arrêtons-nous devant trois des figures les plus curieuses du XIXe siècle, trois hommes bien divers qui, en trois

pays différents, ont fait une fortune presque également inouïe. Je veux parler de Benjamin Disraëli, de Ferdinand Lassalle et de Léon Gambetta. Ce dernier, un juif mâtiné de Gascon [1]. Ne voilà-t-il pas de singuliers types de juifs? Ce qu'il y a de commun entre eux, partant ce qu'il y a de sémite en eux, — beaucoup de savoir-faire, un grand art de la mise en scène, un peu de charlatanisme peut-être, et peut-être aussi un fond latent d'aristocratique dédain pour le peuple caressé en public, — au lecteur de le chercher.

Voilà, toujours, trois saints de trois calendriers politiques différents; ce n'est point les mêmes églises qui se placent sous leur vocable. Chose rare en politique, tous trois ont fait école : leur action sur leur parti a survécu à leur éloquence. Arrivés à la popularité par des routes diverses, après avoir mis leur ambition au service de causes presque opposées, tous trois, le tory anglais, le socialiste allemand, le républicain français, sont devenus, pour leur patrie de rencontre, des fétiches. Ces fils d'une race proscrite, ennemie des idoles, ont eux-mêmes été érigés en idoles, par l'enthousiasme servile

1. Gambetta, par son père, était bien juif, non que son père fût juif de religion, mais il était juif de race. Le fait a eu beau être contesté, il m'a été confirmé, entre autres, par un homme qui le tenait de Gambetta lui-même. — De Gambetta, on pourrait rapprocher un autre avocat, lui aussi dictateur, Daniel Manin, qui dirigea l'héroïque défense de Venise contre l'Autriche, en 1848-49. Le père de Manin sortait du ghetto.

des foules aryennes. Dans les trois nations les plus cultivées de l'Europe, aristocrates, bourgeois, ouvriers, se sont presque simultanément courbés sous la royauté d'un « Sémite; » que dis-je? l'aristocratie britannique, la petite bourgeoisie française, le prolétariat allemand, se sont tous trois, à leur heure, personnifiés dans un descendant d'Abraham. Aujourd'hui encore, en ce siècle où la vague de l'oubli recouvre tout si vite, ces fils d'Israël ont gardé, dans la mort, des dévots qui fêtent pieusement leur anniversaire. Je ne sais auquel de ces trois rejetons de Juda l'incurable anthropolâtrie de nos races païennes a décerné la plus bruyante apothéose. Vous rappelez-vous les triomphales funérailles faites à ce fils d'épicier, au nom étranger, qui, à l'heure de la détresse, eut la gloire d'incarner l'âme de la France? On dit que la maison où il est mort, usé avant l'âge, est devenue pour certains un lieu de pèlerinage.

Et, en fait de vénération posthume, Gambetta le cède à Lassalle, le jeune dieu de la plèbe germanique, à Lassalle salué, de son vivant, comme le messie du socialisme et glorifié, après sa mort dans un duel imbécile, comme le Christ souffrant, comme le rédempteur adoré des masses ouvrières. Mais le plus heureux des trois, celui dont la haute fortune a donné le plus d'orgueil à Israël et fait le plus d'envieux dans les juiveries, c'est encore Disraëli, le *sephardi* de Venise, à la lèvre dédaigneuse, qui, dans la société la plus exclusive, a réalisé le rêve de tant de ses congénères, avides de s'imposer au monde

select. Que valent les acclamations de Belleville ou de Dusseldorf, les grossiers hommages de foules ignorantes et les vivats de milliers de voix rauques, à côté des applaudissements des salons de Piccadilly et en regard des couronnes apportées sur la tombe du vieux Beaconsfield par l'élite de la plus aristocratique nation du globe? Pour lui, la jalouse Angleterre a inventé une fête nouvelle ; et, à chaque printemps, l'ancien *dandy* aux boucles noires, déguisé en pair d'Angleterre, voit du haut de sa statue, au *primrose-day*, la main des *ladies* les plus titrées répandre, à ses pieds, des corbeilles de sa fleur favorite.

Plus que Disraëli, le *self-made leader* des aristocrates britanniques, qui a rajeuni pour un demi-siècle le torysme décrépit, Lassalle et Gambetta, l'apôtre du socialisme et le patron des nouvelles couches, nous ont fait voir le juif dans un rôle nouveau : le roi de la parole, dompteur des assemblées et fascinateur des masses, le prophète des derniers temps, annonçant aux peuples l'Évangile démocratique, acteur lui aussi, tour à tour tragédien et comédien, mais avec une fougue, avec une puissance de vie animale, une ardeur de tempérament, une génialité en un mot, qu'on n'attendait guère du vieux sang d'Israël. Que reste-t-il, en ces riches natures, du juif étriqué des ghettos? Prenez le profil de Gambetta à la courbe judaïque si marquée : la maigre face du juif s'y élargit en masque léonin. De même au moral, où se retrouve chez eux

le Sémite ? Dans leur aplomb, peut-être, dans leur imperturbable confiance en soi ? dans leur sens du réel et du possible, dans la netteté de leur vision, à travers leurs emportements et leurs violences, dans leurs calculs à froid jusqu'en leurs témérités et leurs folies apparentes ? Et tout cela encore s'est rencontré chez qui n'avait pas une goutte du sang des tribus. De tous les avatars du juif contemporain, ce moderne Protée, c'est là, en tout cas, le plus étonnant.

Veut-on les considérer comme une race, une sorte de nationalité éparse au milieu des autres, que d'aptitudes diverses se rencontrent chez les fils de Jacob ! Cela serait déjà, chez eux, un trait ancien, témoin les grands rabbins du moyen âge, à la fois, ou tour à tour, médecins, mathématiciens, grammairiens, poètes, philosophes, parfois financiers et administrateurs. Vous plaît-il de réunir sur une seule tête, dans un personnage imaginaire, les principaux traits de la race, le juif moderne, le juif cultivé qui s'est insinué dans notre société, ressemble à un jeune homme d'une intelligence précoce, ouverte presque également en tous sens, calculateur d'instinct, pratique de caractère, cachant parfois, sous des tendances positives, un grain de poésie vite desséché, — à un de ces jeunes gens, tels qu'il nous en arrive chaque année de province, du Midi notamment, se sentant plus ou moins aptes à tout, et, d'une agilité en effet à se pousser partout.

Mais cette variété d'aptitudes n'implique pas l'origi-

nalité. Elle ne prouve nullement qu'Israël ait un génie national. Loin de là, elle laisse croire que le juif se distingue moins par la personnalité que par le don d'adaptation. Il s'assimile tout, pourrait-on dire, et il n'invente rien. On l'a dit en effet. Qu'en faut-il penser?

III

Il y a sur le juif deux opinions courantes. Les uns lui attribuent un esprit, sinon un génie étranger, antipathique à notre race, ce qu'ils dénomment l'esprit sémitique. Les autres, et souvent les mêmes, assurent que le juif est dénué de tout génie propre, de toute originalité. A les entendre, il n'a jamais rien inventé, il n'est, dans l'art ou dans la science, comme partout, qu'un arrangeur, un apprêteur. « Voyez-les, me disait un de mes amis, ils montent lestement, avec une agilité de singe ou d'écureuil, les premiers barreaux de toutes les échelles, ils grimpent parfois jusqu'au sommet, mais ils n'y ajoutent jamais un échelon ». Soit; mais combien d'entre nous ajoutent un échelon à la mystéireuse échelle que nous dressons, vers l'infini, dans le ciel vide?

Des hommes qui tiennent les restes d'Israël pour un élément ethnique distinct entre tous affirment que, dans l'art, la poésie, la philosophie, Israël n'a jamais

eu rien d'original. Pour eux, il est dépourvu de toute faculté créatrice. C'est la marque de l'esprit sémitique opposé à l'esprit aryen. Le Sémite est stérile. Il en est de son cerveau, comme de ses bras; le juif ne produit rien. Il se contente de s'approprier, pour le mettre en œuvre, le travail des autres; il fait valoir les idées et les inventions, comme il fait valoir les écus; il les combine, il les exploite, il les met dans le commerce. Bref, il vit toujours sur autrui; pour un peu, l'on dirait qu'il est le parasite de l'art et de la science.

C'est à peu près la théorie de Wagner, pour l'art le plus cultivé des juifs, pour la musique [1]. Selon Wagner, des juifs tels que Mendelssohn, Meyerbeer, Halévy, ont pu réussir à composer une symphonie allemande, ou un opéra français; ils n'ont pas su inventer une forme d'art nouvelle. Mais, pour être artiste et original, faut-il donc inventer des formes d'art nouvelles? Et suit-il, de là, que le génie juif consiste uniquement dans une faculté de combinaison? Incapacité de créer, défaut de spontanéité et d'originalité, telle serait, partout, la marque du juif. Israël aurait, à cet égard, quelque chose de la femme. Le Sémite serait une race féminine possédant, à un haut degré, le don de réceptivité; il lui manquerait toujours l'énergie virile, la puissance génératrice. Par là, ce serait bien, malgré tout, une race inférieure.

1 Wagner, *Das Judenthum in der Musik.*

En est-il ainsi vraiment, il nous vient une réflexion; c'est que, si le juif ne fait qu'imiter, copier, emprunter, comment une race pareille pourrait-elle dénationaliser nos fortes races aryennes? — Mais doit-on voir, dans ce défaut d'originalité, un signe de race, la marque du Sémite et d'Israël à travers les âges? Pour moi, je le confesse, s'il est, dans l'antiquité, un peuple qui me semble original, c'est celui-là. Ceux mêmes qui lui ont refusé l'imagination créatrice[1] ont dit qu'il avait donné au monde la religion, ce qui, en fait d'invention, en vaut bien une autre. Comment nier toute spontanéité chez ce Lilliput du Jourdain, d'où sont sortis le monothéisme hébraïque et le christianisme, la Bible et l'Évangile? Veut-on s'en tenir à l'étroit point de vue littéraire? Qu'est-ce que le sentiment spontané et la *vis poetica*, s'il n'y en a ni dans les *Psaumes*, ni dans *Job*, ni chez les *Prophètes?* On peut discuter la valeur historique des livres juifs; impossible d'en contester la poésie, — poésie impersonnelle, jaillissante, qui sourd du fond de l'âme populaire. S'il y a, dans le monde, au-dessus de nos vaines littératures de rhéteurs et de polisseurs de phrases, quelque chose d'inspiré, n'est-ce pas ces livres sans art et sans apprêt, éternellement vivants, où tant d'hommes, de toutes nations, ont senti

1. Renan, *Histoire génerale des langues sémitiques :* « Le caractère éminemment subjectif de la poésie arabe et de la poésie hébraïque tient à un autre trait de l'esprit sémitique, à l'absence complète d'imagination créatrice, et par conséquent de fiction. »

le souffle de l'esprit de Dieu? Ce qui est vrai, ce qui est une marque de la race, c'est que les Hébreux n'ont pas inventé de genre littéraire; en ce sens, ils n'ont eu ni art, ni littérature, ne possédant ni drame, ni épopée, ni peinture, ni sculpture. Ce qui est vrai, c'est que le génie d'Israël (et si l'on veut celui du Sémite) s'est exercé dans un champ étroit, entre deux parois de rochers, d'où l'œil n'apercevait que le ciel; mais il y a creusé une citerne si profonde que les siècles n'ont pu en tarir les eaux et que, des quatre coins du monde, les nations sont venues s'y abreuver.

Mettons hors de cause les anciens Hébreux; ce n'est pas eux qui ont toujours vécu d'emprunt, contents d'exploiter les inventions de l'étranger. Quant aux juifs de la *diaspora*, aux juifs modernes surtout, nous avons remarqué qu'ils ont, d'ordinaire, reçu l'impulsion sans la donner. Et que de raisons pour cela: leur petit nombre, la double servitude à laquelle ils ont été pliés, la compression spirituelle du dedans et du dehors, l'esprit routinier pris dans le ghetto, le morcellement et l'insécurité de leurs écoles, l'amour superstitieux du passé national, entretenu par l'oppression du maître chrétien ou musulman. Était-ce sous la verge du persécuteur que pouvait grandir l'esprit d'initiative? Le juif a-t-il eu part à l'élaboration de la culture moderne, c'est surtout comme agent de transmission, comme roulier des idées et colporteur des sciences, des découvertes, des histoires, des contes. Israël a été un trait d'union

entre l'Orient et l'Occident, entre l'antiquité et le moyen âge, entre le monde musulman et le monde chrétien.

Tel a été son rôle capital; et cette fonction qu'il garde encore parfois de nos jours, Israël la tient bien moins de ses instincts ethniques que de son histoire, de sa dispersion aux confins des races et aux confluents des civilisations. Que l'ancien peuple de Dieu n'ait apporté à notre culture que ce qu'il avait reçu d'autrui; qu'au milieu des peuples modernes, il n'ait pas montré de génie distinct, spécifiquement juif; cela ne semble-t-il pas prouver qu'il n'a plus de génie national particulier? que s'il en a eu un, chez lui, jadis, en Palestine, il l'a, depuis longtemps, perdu en son mélange avec nous? Et, encore une fois, s'il n'a plus de génie propre, s'il n'est bon qu'à imiter, à emprunter, à transmettre aux uns ce qu'il reçoit des autres, comment ce mince résidu de Juda, dilué entre cent peuples, peut-il mettre en péril notre génie national?

Ici prenons garde de confondre le juif et la race juive, l'originalité nationale et les facultés individuelles. De ce qu'Israël, en tant que peuple, en tant que race, ne semble plus témoigner de génie national, il ne suit point que le juif, en tant qu'individu, comme homme moderne, comme Français, Anglais, Allemand, soit toujours dénué de toute originalité, de toute spontanéité.

Est-il vraiment certain que le don d'invention a été uniquement dévolu aux Aryens et reste la marque de la race? Combien d'entre nous pourraient alors faire preuve

de sang aryen? Je vois des peuples entiers qui, depuis des siècles, n'ont pas produit de génie créateur. Faut-il les ranger parmi les Sémites? Ne soyons pas dupes de cette vague notion de race. Le petit nombre relatif des juifs, l'épaisseur des nuages hier encore amoncelés sur le ciel de Juda, expliquent assez qu'à leur firmament ne scintille pas d'étoile de première grandeur. Peut-on dire, pour cela, que, poètes, artistes, philosophes, les juifs n'ont jamais été que des reflets de notre flambeau, ou des échos de notre voix? Parce que, sans Descartes, il n'y aurait peut-être pas eu de Spinoza, irons-nous affirmer que Spinoza était un philosophe sans idées, sans vues et sans génie?

Et ce que nous n'oserions écrire de Spinoza, le plus grand des fils d'Israël, le dirons-nous d'un poète tel que Heine? Est-il faux que, à la lyre germanique, ce sceptique héritier du psalmiste ait ajouté une corde d'une finesse étrange? ou notre oreille n'en perçoit-elle plus les vibrations subtiles et les dissonances délicates? Si démodé que soit le poète juif en Allemagne, répéterons-nous que ses *Lieder* ne sont qu'une insipide versification de copiste sans spontanéité, sans imagination, sans humour, sans imprévu, sans génialité en un mot? Il me semble, quant à moi, que dans toute cette riche poésie allemande, il n'y a pas de fantaisie plus libre.

Arrêtons-nous un instant sur Heine. S'il reste aux juifs un génie national, c'est chez l'auteur des *Reisebilder* que nous avons le plus de chance de le décou-

vrir. Il a eu beau se faire baptiser, il garde la marque d'origine. Vous ne le comprendrez point, si vous oubliez qu'il est né juif. Il y a, chez lui, jusqu'en ses chants d'amour et ses plus naïves mélodies, une note étrangère à l'Allemagne du temps, quelque chose de douloureux et à la fois de mauvais, un arrière-goût de larmes, une saveur âcre, une pointe de malignité qui tient à ses origines, à son éducation, à la situation des juifs alors en Allemagne. C'est l'oiseau échappé de la cage du ghetto et qui se souvient de sa prison, tout en volant bruyamment, en tout sens, pour essayer sa liberté; il y a du défi et de la rancune dans ses roulades et ses battements d'ailes.

Je sais que la critique allemande est sévère à Heine; on dirait que, dans le poète, elle se plaît à ravaler le juif. Aux yeux de l'Allemagne, imbue de l'orgueil de race, n'être pas de sang teutonique est, pour un poète allemand, un péché originel, malaisé à racheter. Le nouvel empire ne veut rien devoir qu'au sang de Hermann. Du classique Walhalla, élevé sur la rive du Danube aux gloires germaniques, l'ingrat teutomane s'efforce de bannir tout ce qui n'est pas fils de Thor. Heine a été traité, par les critiques d'outre-Rhin, comme ses congénères, les musiciens, par Wagner. A lui, aussi, on a contesté toute originalité, tout don d'invention. Wilhelm Scherer, l'historien de la littérature allemande, ne lui reconnaît qu'un rare talent d'imitation. Il est vrai que le moule des *Lieder* n'est pas à Heine ; il appar-

tient au romantisme des Schlegel, de Tieck, de Novalis. Selon W. Scherer, le poète de la *Heimkehr* n'est que le dernier et le plus brillant des romantiques. On ne lui laisse même pas en propre ce qu'il semble avoir de plus personnel, cette ironie que d'aucuns appelaient l'ironie juive; — elle aussi revient au romantisme allemand. Heine n'en est que la fleur suprême, fleur maladive aux parfums malsains, car il y a un ver dans cette rose allemande, le judaïsme[1].

Quand on trouve si aisé de faire rentrer l'auteur d'*Atta Troll* dans le cadre historique de la poésie allemande, comment admettre qu'il y a un génie juif, une poésie juive? A travers ses partis pris, la critique allemande montre à quel point le plus personnel des écrivains sortis de Jacob est de son temps et de son pays. Elle a raison : Heine est un Allemand, et un romantique d'outre-Rhin. Il est beaucoup plus Allemand que ne le soupçonnent nombre de Français, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait rien de personnel. Loin de là, il a un esprit, une légèreté de verve, une agilité de pensée, si rare chez les Allemands (comparez Heine à Jean-Paul),

1. L'historien Treitschke et le philosophe Hartmann, deux des éducateurs de l'Allemagne contemporaine, ne sont pas plus tendres pour Heine. Tous deux, du reste, laissent voir que chez le poète ils poursuivent le juif, et, comme dit Hartmann, l'entrée du judaïsme dans la civilisation allemande. Le lecteur français lira avec profit le livre de M. L. Ducros, *Heine et son temps*, sa jeunesse (1886), et l'article de M. J. Bourdeau, *Revue bleue*, 8 janv. 1887. Cf. Ad. Strodtmann, *Heine's Leben und Werke*.

que nous sommes portés à l'attribuer à son origine juive, ou à son séjour en France. Nous n'avons peut-être pas tout à fait tort. Si Allemand qu'il soit, il y a du juif et du Français chez lui. De même que son contemporain et congénère Börne, Heine a subi l'influence de l'esprit français, non seulement des idées françaises, mais du génie même de la France. Il en est imbu; un Allemand de sang teutonique n'eût pu s'en imprégner à pareille dose. Cela est une part de son originalité, et cela tient sans doute au sang d'Israël.

Veut-on qu'il y ait un génie juif, c'en est là le principal trait; il se ramène à cette faculté peu commune partout, même chez les fils de Juda, de s'assimiler à la fois le génie de deux peuples. Mais cela ne saurait constituer un génie national distinct. Cet avantage (en est-ce toujours un?) le juif le doit à ce que, si marquée qu'elle soit sur son cerveau, par l'éducation et par le milieu intellectuel, l'empreinte nationale. française, anglaise, allemande, est, chez lui, moins profonde, étant d'habitude moins ancienne, n'ayant pas été imprimée dans sa chair et ses moelles durant des siècles et des siècles. Par cela même, à l'inverse de la plupart d'entre nous, dont les pores sont fermés à l'esprit du dehors, le juif reste perméable au génie des peuples où baignent son intelligence et ses membres. Il s'en imbibe comme une éponge, il en absorbe l'esprit, il en prend pour ainsi dire la teinte. C'est ainsi que nous voyons des juifs russes ou allemands se faire si vite Français et Pari-

siens. Au rebours de ses pères, recouverts du Talmud comme d'un cuir épais, le juif moderne subit plus rapidement que nous l'action du milieu et du moment.

Des poètes, si nous passons aux artistes, aux musiciens, ils nous suggéreront des réflexions analogues. C'est peut-être dans l'art où ils ont remporté les triomphes les plus retentissants que les juifs ont montré le moins de facultés créatrices. Remarquons, d'abord, qu'il n'y a pas plus de musique juive que de poésie juive[1]. Il y a eu seulement des musiciens juifs qui, tous, se rattachent au pays où ils sont nés, ou au pays où ils ont vécu. Dans ces rejetons de Jacob, on reconnaît du plant d'Allemagne, de France, de Russie, d'Angleterre[2].

Rien, chez ces musiciens juifs, qui ressemble à un génie national juif. Autrement, qui eût osé contester leur originalité? Halévy est Français, et entre les plus Français de nos compositeurs ; il a les qualités de notre race : l'esprit, la vivacité, la grâce enjouée, la mesure, l'art de la composition. Mendelssohn, le *Wunderkind* de Goethe, est Allemand par l'inspiration, autant que par les formes de son art. Il a, de l'Allemagne, le sérieux, la science, la poésie, la profondeur, le sentiment de la nature. Si le juif perce

1. Voyez ci-dessus p. 273.

1. Parmi les musiciens qui ont essayé de doter l'Angleterre d'une musique anglaise, beaucoup sont d'origine juive : ainsi J. Nathan, sir Julius Benedict, sir M. Costa, F. Cowen, sir A. Sullivan.

chez lui, c'est par l'effort de la mise en œuvre et le voulu de la composition, par le sens critique, par une sorte d'éclectisme. Pour Meyerbeer, le fond, chez lui aussi, est allemand; a-t-il quelque chose de juif, c'est la faculté de s'approprier, tour à tour, le goût ou le style allemand, italien, français; c'est l'art de les associer, sans toujours réussir à les fondre ensemble. Il est juif en tant qu'il semble cosmopolite, qu'il sait emprunter à des peuples différents des éléments contraires. C'est chez lui, surtout, que l'esprit de combinaison prédomine. A ce titre, il est éminemment représentatif. A lui pensait Wagner, en refusant aux juifs tout génie créateur. S'il est vrai que la musique juive est une sorte d'amalgame de styles divers, quelque chose de composite, comme le nom dont s'était affublé l'auteur de l'*Africaine*, cela est surtout vrai de Giacomo Meyerbeer. Mais cela ne constitue pas une musique nationale juive; cela en est plutôt la négation. Y a-t-il parfois chez Meyerbeer (et j'en dirai autant de Mendelssohn) une inspiration proprement israélite, c'est l'inspiration religieuse, c'est l'austère écho biblique qui traverse telle page du *Prophète*.

Et maintenant, faut-il nous demander quel sera le rang des musiciens israélites, de Meyerbeer, notamment, dans l'histoire de l'art? Ce n'est pas ici le lieu[1].

1. Je remarquerai en passant qu'un des premiers détracteurs de Meyerbeer a été son congénère Mendelssohn, importuné sans doute des succès, au théâtre, d'un artiste qu'il se sentait infé-

Le fait est que l'opéra, un royaume qui, lui aussi, a ses révolutions, est demeuré, tout un demi-siècle, sous le sceptre de Meyerbeer. C'est déjà un long règne pour un juif d'originalité mince. On a dit de lui que, à force de volonté, il s'était élevé du talent au génie : beaucoup de talent cuisiné dans beaucoup de patience, notait, je crois, Thomas Graindorge. Cela encore pourrait être donné comme un trait de race ; car, nous le savons, ce qui fait la force du juif, c'est une ténacité souple.

Quant à n'accorder à l'auteur des *Huguenots* que du savoir-faire, de la facture, des trucs de métier, ou encore la science de l'effet, l'entente du décor, la connaissance de la scène, l'art d'exploiter une situation de théâtre ou une idée musicale, comme ses congénères de la Bourse exploitent une situation de place, il faudrait, pour cela, ignorer le duo de Valentine et de Raoul, ou l'acte de la cathédrale dans le *Prophète*. Ses opéras français pourront passer de mode, comme son *Crociato* et ses opéras italiens ; il n'en restera pas moins qu'un juif berlinois aura donné, à deux générations de chrétiens, le sentiment du sublime. Certes, sa musique a vieilli ; nous en sentons aujourd'hui les taches, l'artifice. Elle nous choque par ses italianismes, par la banalité de ses formules, ou la vulgarité de son instrumentation. De tous les compositeurs de son siècle,

rieur. (Voyez les lettres de Mendelssohn Bartholdy, *Briefe aus den Jahren* 1830-1847, passim. (Leipzig, H. Mendelssohn.)

Meyerbeer n'en a pas moins été le plus dramatique. On peut railler, avec Wagner, l'opéra historique, trouver que c'est un genre faux, bâtard ; on est libre de préférer le drame lyrique et les symboliques légendes. Cela n'empêche que cet opéra historique a régné sur les deux mondes, et que Meyerbeer en a marqué l'apogée. Juif ou chrétien, c'est assez pour la gloire d'un artiste.

Ainsi donc, qu'on leur concède, ou qu'on leur refuse la spontanéité de l'art, l'imagination, la force créatrice, il est manifeste qu'il n'y a plus, chez les enfants d'Israël, de génie national. Il y a, seulement, des facultés qui se rencontrent plus souvent chez les juifs que chez d'autres : l'esprit de combinaison, le don d'adaptation, l'art d'associer des éléments divers, l'aptitude à comprendre des génies nationaux différents [1]. Au fond, cela se ramène toujours à ce que nous avons appelé la faculté maîtresse du juif, à sa capacité d'assimilation.

En dehors de cette flexibilité, de cette élasticité intellectuelle, je ne sais trop s'il reste à ses artistes ou à ses écrivains quelque chose de spécialement juif. Vous noterez bien, chez eux, deux ou trois traits ; encore sont-ils loin d'être communs à tous. C'est ainsi que nous nous figu-

1. De là peut-être le succès des juifs comme exécutants et interprètes de la musique d'autrui. A cet égard, aucun pianiste peut-être n'a égalé Antoine Rubinstein. A Bayreuth même, la direction de *Parsifal* est réservée à un artiste d'origine juive, M. Hermann Lévy. Le célèbre violoniste allemand, J. Joachim, est lui aussi d'Israël, comme l'était la grande cantatrice Pauline Lucca. — A rapprocher de ces musiciens les acteurs juifs.

rons parfois reconnaître en eux quelque chose d'oriental. Je leur saurais gré, quant à moi, de nous apporter, sous notre ciel brumeux, un rayon du ciel d'Orient. Mais ce reflet d'Orient, que nous croyons apercevoir dans la prunelle de leurs filles, beaucoup des fils de Jacob l'ont-ils dans l'âme? Alors même que leur imagination nous paraît avoir une teinte orientale, est-ce bien là un fait d'atavisme, un obscur souvenir de Sion et du Carmel, transmis à travers les migrations séculaires? — « Ce que vous prenez, chez nous, pour un trait de race, me disait, à ce propos, un israélite, n'est le plus souvent que l'empreinte de l'éducation; les livres y ont plus de part que le sang. Nous nous sommes, si longtemps, tournés vers les collines de Jérusalem, que la vision de l'Orient flotte encore dans nos yeux, que les voix de l'Orient nous tintent encore aux oreilles. Quand nous avons vingt ans et le loisir de rêver, il y a des palmiers dans nos rêves, — plus de palmiers peut-être qu'il n'y en a jamais eu dans la Palestine. De fait, nous ne sommes plus guère Orientaux qu'en tant que nous nous figurons l'être. Comme celui de Disraëli, l'auteur de *Tancrède*, notre orientalisme est un orientalisme de tête, qui ressemble fort à celui d'un pasteur anglais nourri de métaphores bibliques. »

Un trait fréquent chez les écrivains juifs, c'est l'ironie; la plupart en ont un grain. On pourrait dire que cela remonte loin chez Israël, jusqu'à cette terrible ironie des prophètes, d'une âpreté parfois féroce. Mais

ce penchant leur vient-il de Juda et d'Éphraïm, ou de leurs pères de la *rue aux Juifs?* Plutôt de ces derniers, croyons-nous, de leurs humiliations, de leurs souffrances. C'est encore un fruit de la persécution, une âcre fleur d'amertume, éclose sur les eaux saumâtres des rancunes séculaires. Prend-elle parfois, cette ironie, quelque chose de satanique, cela vient de l'enfer du ghetto et de la longue damnation de la *Judengasse;* ou bien, c'est le juif baptisé qui, avec Heine, se venge, sur Dieu et sur la société chrétienne, de l'opprobre du baptême forcé[1]. Opprimés ou disgraciés, l'ironie, la raillerie, le sarcasme ont toujours été l'arme des faibles. On connaît l'esprit caustique des bossus, et le judaïsme a été, durant des siècles, comme une difformité. L'ironie du juif n'a du reste rien épargné; il s'est moqué de lui même, comme du reste. Les chrétiens n'ont guère plus mal parlé des juifs que les juifs eux-mêmes. En cela, ils nous ressemblent, à nous Français, et ce n'est peut-être pas leur seule ressemblance avec nous.

N'y a-t-il pas, par certains côtés, par la souplesse légère de l'esprit, par une sorte de désinvolture intellectuelle, une secrète affinité entre l'esprit juif et l'esprit fran-

1. Il s'en faut, du reste, que l'ironie juive ait toujours ce fiel diabolique. Loin de là, témoin Disraëli, Léon Gozlan, Lud. Halévy et plus d'un écrivain français. En Allemagne, comme représentant de l'ironie enjouée, on peut citer David Kalisch (1820-1872), le populaire auteur de la *Posse* berlinoise et le fondateur du *Kladderadatsch*, de Berlin.

çais ? Des étrangers l'ont affirmé. Je confesse l'avoir cru jadis. Cela m'expliquait la prompte acclimatation des juifs sur nos boulevards, et comment, parmi les oracles de nos badauds, il y a tant de Parisiens importés d'outre-Rhin. Mais non, Israël nous a tout bonnement prouvé, par là, sa merveilleuse faculté d'adaptation. — « Prenez garde, me répondait un juif alsacien, ce que vous dites du juif et du Français, d'autres l'ont dit du juif et de l'Allemand, du juif et de l'Anglo-Saxon. Pour apercevoir des ressemblances différentes, il suffit de changer de place ou de changer de jour. »

Je me rappelai, en effet, certaine page de Heine, où le versatile auteur de *Lutèce* célèbre la parenté de l'esprit allemand et de l'esprit juif, tous deux uniques, par la moralité, par la profondeur de la pensée et le sérieux du sentiment[1]. Un israélite anglais ne serait-il pas encore mieux venu à dire que le juif se rapproche de l'Anglo-Saxon, par son esprit pratique et son esprit d'entreprise, par son ardeur contenue, son énergie, sa ténacité ? Le juif d'Italie découvrirait aisément des affinités entre le génie italien et la finesse, la fécondité en ressources, la dextérité d'Israël. Et ainsi de suite, en tout pays, même en Russie, où la participation de certains « Hébreux » à la propagande nihiliste pourrait servir de preuve à la parenté du juif et du Slave. C'est là un jeu d'esprit auquel il est facile de se diver-

1. Heine, *Shakspeare's Mädchen und Frauen.*

tir[1]. Qu'en conclure, sinon qu'il y a toujours quelque artifice dans les rapprochements de ce genre, et que, de leur passage à travers tous les climats et de leur contact avec toutes les civilisations, les juifs ont gardé une étrange plasticité, qui les rend partout assimilables à leurs compatriotes de souche aryenne?

Inutile, après cela, d'insister sur la rapidité avec laquelle le juif, l'israélite cultivé surtout, se nationalise dans chaque pays. Mais en devenant Français, Allemand, Anglais, Américain, il garde parfois, à son insu, quelque chose des pays où vécurent ses ancêtres. Je ne dirai point qu'il demeure plus ou moins cosmopolite, le petit nombre seul est cosmopolite; — mais comparé à nous, il est moins exclusivement national; il a plus d'ouvertures sur le dehors. Les langes traditionnels de préjugés nationaux dont chaque peuple est comme emmaillotté, le juif a moins de mal à s'en défaire. C'est là souvent son originalité et sa supériorité. L'israélite cultivé arrive, plus aisément que nous, à voir son pays du dedans et à la fois du dehors. Il en sent le génie national comme un indigène, et il le juge comme un étranger.

Par là, Israël reste toujours propre à servir d'intermé-

1. Quelques érudits s'y sont laissé prendre et ont cru découvrir là un argument en faveur de l'origine hébraïque de telle ou telle nation chrétienne. Chez quel peuple ne s'est-on pas flatté de retrouver les dix tribus d'Israël? Entre les nombreux essais de ce genre, j'en citerai un, dont le titre parle assez : *Anglo-Israel and the Jewish problem. The ten lost tribes of Israel found and identified in the Anglo-Saxon Race*, by Th. Rosling Howlett, B. A. (Philadelphia, Spangler, 1892).

diaire entre les divers peuples, à les rapprocher les uns des autres, à les expliquer les uns aux autres. C'est ainsi que Heine et Börne ont jeté par-dessus le Rhin, entre l'esprit français et l'esprit allemand, un pont aujourd'hui en ruine. C'est ainsi encore qu'une mince juiverie du Danemark nous a donné un critique comme G. Brandes, l'homme de l'Europe peut-être qui a le mieux pénétré le génie des diverses littératures.

Nous avons beau battre tous les buissons, impossible de découvrir un génie national juif, ce qui ne veut pas dire que les fils de Jacob, pareils à la statue de Condillac, n'aient d'impressions et d'idées que celles que leur suggère notre contact. Je ne sais si l'âme du Sémite diffère beaucoup de celle de l'Aryen ; mais l'âme juive ne rend pas toujours le même son que l'âme chrétienne. Cela tient à ce qu'elle n'a pas été, comme la nôtre, bercée dans la crèche de Bethléem, et que la religion laisse sur les âmes une empreinte plus durable qu'on ne l'imagine. Cela tient, non moins, à la longue humiliation d'Israël. J'admets donc volontiers qu'entre le juif et nous, il puisse subsister des différences de caractère, des nuances de sentiment ; mais je ne vois pas que ce soit un désavantage pour nous, et pour notre civilisation. J'ai peu de goût, je l'avoue, pour l'uniformité ; je laisse cela aux jacobins. A mes yeux, l'idéal d'une nation n'est pas un monolithe d'un seul bloc, ni un bronze fondu d'un seul jet. Mieux vaut, pour un peuple, être formé d'éléments divers et de races mul-

tiples. Si le juif diffère de nous, tant mieux ; il y a plus de chances pour qu'à notre monotone et plate culture moderne, en train de faire du globe un potiron bien lisse, il apporte parfois un peu de variété. Je suis tenté de leur reprocher, à ces fils de Sem, comme aux Orientaux qui s'habillent à notre mode, de trop nous ressembler, de trop nous imiter. Mais à quoi bon ! Quand ils n'auraient aucune originalité spécifique, quand ils ne seraient, ainsi que les Slaves, au dire des Allemands, qu'une matière ethnique brute, ne serait-ce rien que de nous fournir l'étoffe de philosophes comme Spinoza, de compositeurs comme Mendelssohn, de virtuoses comme Rubinstein, de poètes tels que Heine, d'orateurs tels que Gambetta, d'actrices telles que Rachel?

Lorsque je rencontre le lamentable convoi de ces juifs russes en voie d'exode, qui, refaisant en sens inverse, à des siècles de distance, le long chemin d'exil suivi par les pères de leurs pères, vont chercher la liberté aux pays où le soleil se couche, je me demande si quelqu'une de ces piteuses juives, amaigries par les fatigues de la route, ne porte pas dans ses flancs quelque futur Messie de l'art ou de la science. La mère de Spinoza a dû débarquer ainsi, en fugitive, sur les plages basses de la Néerlande. Quant à moi, pour un métaphysicien tel que Baruch de Spinoza, pour un poète comme Heine, pour une Rachel seulement, — je me résignerais à doubler le nombre des juifs de France.

CHAPITRE X

L'ESPRIT JUIF

I. Y a-t-il un esprit juif radicalement différent du nôtre. — Comment ce qu'on entend, chez nous, par esprit juif n'a le plus souvent rien de juif. — Où est la marque de l'esprit juif dans l'art et la littérature de la France? *Græculi* et *Judaiculi*. — Les juifs et l'opérette française. — Les juifs et la pornographie. — II. Les écrivains juifs en Allemagne. — La femme juive. — Qu'il y a eu, en Allemagne et en Europe, d'autres dissolvants que l'esprit juif. — III. De l'abaissement de l'idéal; la faute en est-elle bien aux juifs? — Le Sémite est-il incapable d'idéal? Le juif et la juive dans l'art, dans la fiction, dans la vie. — IV. En quoi l'idéal juif diffère du nôtre. — Il n'est ni chevaleresque, ni mystique. — Idéal terrestre humanitaire. — Le Messianisme. Comment l'entendent les juifs modernes. — Esprit juif et esprit chrétien, idéal sémite et idéal aryen.

Soit, dira-t-on, le juif n'a plus de génie national, partant il ne peut guère dénationaliser le génie français, le génie allemand, le génie slave. Cela ne suffit pas à nous rassurer : à côté du péril intellectuel, il y a le péril moral. Vous nous avez dit que le juif, notre égal, parfois notre supérieur pour l'intelligence, nous était fré-

quemment inférieur pour l'âme, pour le caractère. S'il n'y a pas de génie national juif, n'y a-t-il pas un esprit juif qui est en train de corrompre l'esprit français, de corrompre l'esprit allemand, l'esprit russe, l'esprit américain? Car, Néo-Latins, Teutons, Slaves ou Anglo-Saxons, c'est une croyance reçue, de chacun de nous, que notre sang est pur et notre race saine. Chaque nation se persuade volontiers que la corruption lui vient du dehors. Ingénuité ou hypocrisie peu digne de grands peuples!

Y a-t-il un esprit juif, c'est-à-dire les juifs ont-ils des tendances, morales et sociales, radicalement différentes des nôtres? Cela encore me paraît douteux. S'il y a un esprit juif, c'est dans le sens où il y a un esprit catholique, un esprit protestant, dans le sens confessionnel. Cet esprit juif, on le retrouve presque intact dans les juiveries de l'Est, là où les fils d'Israël vivent en groupes compacts; il est respectueux du passé, attaché à la tradition; il est formaliste et défiant des nouveautés[1]. Voilà l'esprit judaïque tel que l'ont façonné le Talmud et le ghetto. Ce n'est pas là ce que, d'habitude, en Occident, on appelle l'esprit juif; c'en est plutôt le contraire, — car, j'en ai déjà fait la remarque, ce que notre ignorance entend d'ordinaire par l'esprit juif, c'est l'esprit du juif déjudaïsé à notre contact, esprit de négation, que le juif a pris, chez nous, en

1. Voyez plus haut chapitre III, p. 71 et suivantes.

respirant l'air et les miasmes de notre atmosphère.

Cet esprit, trop commun chez eux, esprit de révolte contre toute tradition et toute autorité, il est juif à peu près comme l'esprit de Voltaire et de Diderot est catholique. Il a été inoculé aux fils de la Synagogue par des chrétiens. La démonstration en a encore été faite, sous nos yeux, en Russie. J'ai dit, ailleurs, comment le nihilisme russe déteignait sur la jeunesse juive qui fréquentait les écoles russes [1]. Il en a été de même, en Allemagne, de l'hégélianisme, du pessimisme, du matérialisme. Ici, ce qui caractérise le juif, c'est que, de même que le catholique et à l'inverse du protestant, il passe souvent sans étapes, et comme d'un saut, de la foi de ses ancêtres à la négation totale, — et à l'inverse du catholique, le dogme et le rituel qu'il abandonne, il est rare que le juif y revienne.

Laissant de côté, pour aujourd'hui, les questions sociales et la politique, à quoi reconnaissons-nous l'esprit juif, et en quoi se manifeste-t-il? Est-ce dans le mercantilisme qui s'est glissé partout; dans la recherche du bien-être et de ce qu'on appelle d'un nom étranger à Israël, le confortable? Est-ce dans l'amour du lucre et du luxe, dans la passion de jouir, dans le matérialisme pratique que nous respirons, et que nous exhalons, partout, autour de nous? Est-ce dans la vénalité qui

1. Voyez l'*Empire des Tsars et les Russes*, t. II, livre V ch. II; cf. t. III, livre IV, ch. III.

ronge nos hommes publics, et qui, pareille à un chancre honteux, menace de dévorer peu à peu les chairs d'une nation naguère encore vermeilles de santé? Cette corruption parlementaire qui nous envahit, depuis une quinzaine d'années, le courtier juif d'outre-Rhin en est, trop souvent, le véhicule; mais pourquoi est-ce dans notre France républicaine que le bacille corrupteur semble trouver le meilleur bouillon de culture?

Cela tient, hélas! à bien des causes : à nos déchirements politiques, à notre détraquement social, aux préjugés, artificiellement entretenus, des classes populaires contre les classes élevées et les familles où l'honneur était un héritage toujours intact; cela tient aux appétits des nouvelles couches qui assiègent avidement la table du pouvoir, impatientes d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent, à la voracité des politiciens faméliques, dupeurs effrontés du suffrage universel; cela tient, en un mot, à l'abaissement graduel du niveau social et du niveau moral de nos assemblées électives. Ne connaissons-nous pas, de l'autre côté de l'Atlantique, un grand pays où le Sémite ne passait point pour régner, et qui, pour des causes analogues, souffre d'un mal semblable? C'est le résultat de la prédominance des intérêts matériels et de la transformation démocratique de nos sociétés; et s'il plaît, à notre patriotisme, de lui donner un nom étranger, nous pouvons aussi bien dire que c'est de l'américanisme.

Où donc est la marque de l'esprit juif, et quelle en est l'expression dans l'art, dans la littérature? Elle est

bien avilie, bien salie, notre littérature moderne, notre littérature française surtout; elle vous a, trop souvent, un fumet de faisandé, un relent de pourri qui soulève le cœur. La faute en serait-elle au juif? Mais est-ce bien Israël qui, depuis cinquante ans, a donné le ton aux lettres françaises? et comment est-ce en France, un des pays où il y a proportionnellement le moins de juifs, que la littérature s'est le plus gâtée? Qu'ont donc de sémitique notre théâtre ou notre roman? Le naturalisme qui se plaît à ravaler la nature humaine, l'énervant pessimisme, le dilettantisme affadissant, le niais cabotinage, sont-ils des produits de la Synagogue? Est-ce du *talmud-tora* que sortent les jongleurs de mots, les inventeurs de l'écriture artiste, qui font de l'art un puéril kaléidoscope de sons et de couleurs ?

Je distingue bien au théâtre, dans le roman, dans la presse surtout, quelques fils de Jacob; mais qui s'aviserait de voir en eux les chefs d'orchestre de notre littérature? Serait-ce d'Israël que sont venus le décadentisme, le symbolisme, le baudelairisme dépravé, l'occultisme mystificateur? Sont-ce des juifs exilés de la terre sarmate qui nous ont apporté dans leurs crasseuses lévites la dernière épidémie littéraire, l'égotisme, le culte du moi, insipide et malsaine fadaise dont sont victimes tant de novices ingénus? Dans la cohue tapageuse des « jeunes », mûrs ou adolescents, qui s'évertuent à surprendre l'attention par l'étrangeté bariolée de leur prose alanguie, ou par le déhanchement rythmique de

leurs vers désarticulés, j'aperçois bien quelques arrière-neveux d'Abraham, et non peut-être des moins lestes. Je ne sais qui l'a dit : Il y a presque autant de Sémites dans nos petits cénacles littéraires qu'à la petite Bourse; mais je ne vois pas qu'on puisse réclamer pour eux l'initiative. Ni M. Éphraïm Mikaïl, ni M. Gust. Kahn, n'auraient eu pareille prétention. Ils se bornent, ces fils de Jacob, à suivre la mode du jour, en cherchant à deviner celle de demain. Là, comme partout, ils font preuve de savoir-faire, d'agilité, de subtilité; mais, si l'on est en droit de leur dénier l'imagination créatrice, c'est ici. Ils ne sont même pas, ces juifs d'outre-Rhin ou d'outre-Vistule, les seuls étrangers d'origine qui se mêlent de renouveler notre prose ou notre poésie française. Grecs, Roumains, Flamands, Slaves, créoles, ils s'y sont tous attelés; c'est, dans notre vieille langue, comme une invasion de barbares raffinés. Puissent-ils l'assouplir, sans la trop déformer!

Il y a bien, au théâtre, un genre secondaire, à demi démodé, où les fils de Juda ont longtemps primé. Sans Hervé, l'auteur du *Petit Faust*, peut-être même eussent-ils pu réclamer un brevet d'invention. Je veux parler de l'opérette française, de l'opéra-bouffe du second Empire. Voilà, semble-t-il, un genre français. Or, poètes et musiciens, les créateurs de l'opérette avaient, pour la plupart, du sang des tribus. Faut-il croire pour cela que c'est un genre juif? Mais comment cette opérette est-elle née en France et n'a-t-elle fleuri qu'à Paris?

Dirons-nous qu'*Orphée aux enfers*, *la Belle Hélène*, *la Grande-Duchesse* personnifient l'esprit juif, dont la verve sacrilège se rit des rois et des dieux? Ces irrévérencieuses parodies de l'héroïque et du divin sont-elles un jeu de l'ironie juive? Je le veux bien; — l'ironie juive, cette fois, n'est pas bien cruelle; — mais comment n'y pas reconnaître la gaieté française et la « blague » parisienne, qui n'ont jamais été très fortes sur la notion du respect? Hector Crémieux et Offenbach ont eu bien des précurseurs depuis l'*Énéide travestie*, depuis *la Pucelle* et *les Galanteries de la Bible*, sans remonter au *Gargantua* et aux *Dialogues* de Lucien. Quelle est la chose sainte pour le croyant ou pour le patriote que n'ait tournée en ridicule l'esprit gaulois? Que de Français de la vieille France, — qui, elle, n'était pas juive, — n'ont point rougi de traiter les patriarches de la Bible, les saints de l'Évangile, et les héros de notre histoire, comme les librettistes des Variétés ou des Bouffes ont accommodé les héros d'Homère et les demi-dieux de la Grèce! Ne faisons point les pharisiens; soyons francs vis-à-vis de nous-mêmes : c'est bien là un plant de notre sol qui ne pouvait guère pousser ailleurs.

Offenbach a beau être venu d'Allemagne et avoir cueilli des motifs dans les partitions d'outre-Rhin, c'est Paris qui l'a inspiré, Paris qui lui a fourni ses sujets, son style, sa musique pimpante et piquante. Tous les auteurs, compositeurs, acteurs de *la Belle Hélène* et de *la Grande Duchesse* eussent été d'Israël que le genre n'en reste-

rait pas moins français et parisien. Ici, comme d'habitude, les juifs n'ont pas donné le branle, ils n'ont fait qu'entrer dans la danse.

Autre exemple : la chronique des journaux du boulevard, encore un genre frivole, spirituel à vide, né spontanément en France. Là aussi, plusieurs juifs se sont fait un nom ou, ce qu'ils aiment mieux, se sont fait des rentes. C'est toujours même histoire, même souplesse et même faculté d'adaptation des fils de Juda. Journal ou théâtre, ils se montrent les plus Parisiens des Parisiens de Lutèce, et tous ces Parisiens parisiennants ne sont pas nés en France. Rien de plus divertissant, à cet égard, que la carrière d'Albert Wolf, le juif allemand, admiré pour son bagout, par tant d'ingénus, comme le type du journaliste parisien. On connaît le mot d'une jeune Berlinoise à un de nos compatriotes : — « Quel est, pour vous, Français, le meilleur style du jour? N'est-ce pas celui d'Albert Wolf? » — J'ai retrouvé cette opinion dans de graves feuilles anglaises ou américaines. Le plus drôle est qu'elle était partagée de nombre de Français, — de provinciaux, il est vrai.

Israël a souvent fourni la presse, la nôtre surtout, d'acrobates de lettres, de pitres de journal, de clowns de feuilleton. Il singe, au besoin, le Français, né danseur, comme on sait, et il dépasse son maître; il est plus Parisien, plus boulevardier que nature. Tristes exploits et vils triomphes pour les héritiers

des prophètes et les descendants des Machabées ! Ils me rappellent, ces ingénieux petits juifs, bons à toutes les joyeuses besognes, les Grecs de l'empire, les *Græculi* de Rome qui, après avoir, eux aussi, donné au monde des héros et des dieux, épuisèrent le résidu de leur génie à divertir l'ennui des Romains de la décadence. — Mais non ; c'étaient leur frivolité vicieuse et leur corruption de peuple usé que ces Grecs d'Achaïe ou d'Ionie apportaient à Rome ; tandis que c'est notre propre frivolité, c'est notre pourriture et nos vices, appris et imités de nous, que, pour notre plaisir et pour leur profit, cultivent, chez nous, ces *Hebraiculi*, ces *Judaiculi* dégénérés. Ils nous versent, hélas ! de l'eau de notre fontaine et du vin de notre cru.

Ce n'est ni des rochers du Carmel, ni des neiges du Liban que découlent la légèreté gouailleuse du Parisien, le scepticisme irrévérent du Français. Interrogez un étranger, un Anglais, un Allemand, voire un de nos amis russes. Il vous dira que cela tient au sol, à la race, à l'histoire, — au sang celte, à la tradition latine, à l'Église romaine, aux jésuites, — car, au dehors, non moins que chez nous, il est des gens qui mettent tout sur le compte du jésuite, comme d'autres sur le compte du juif. Jésuite ou juif, l'un, comme explication, vaut l'autre : ce sont nos deux boucs émissaires ; on peut tout rejeter sur eux. Ils ont tous deux bon dos.

Il nous reste une primauté que personne ne dispute

à la France de la troisième république : c'est celle de la pornographie. Sur ce terrain, nous sommes sans rivaux. Pour certains de nos journaux, littérature est devenue synonyme de pornographie : leur « supplément littéraire », on sait ce que cela veut dire. Cette abjecte royauté, à qui la devons-nous? Est-ce au juif? est-ce le Sémite, avec ses antiques *kedeshoth*, qui nous a fait passer du culte de la dame au culte de la fille? Mais l'Angleterre compte autant et plus de juifs que la France, l'Allemagne en possède sept ou huit fois plus que nous; et, anglaise ou allemande, la littérature de nos voisins n'est pas contaminée comme la nôtre.

Le conteur galicien, Sacher-Masoch, raconte qu'un relieur israélite d'une bourgade de Hongrie, ayant reçu, d'une de ses coreligionnaires, un roman de Zola, répondit à sa cliente qui lui réclamait le volume : « Je l'ai fourré au poêle, ce n'est pas un livre pour une femme juive. » — De combien de livres ou de journaux, rédigés ou édités par des juifs, n'aurions-nous pas à dire : cela n'est point pour une femme chrétienne? — Mais les juifs ont-ils la spécialité de cette lucrative industrie? sont-ils seuls à étaler, dans nos feuilletons, ces élégantes turpitudes? Certes, le métier est trop profitable pour qu'aucun n'y mette la main. Nos ancêtres avaient des peintres qui peignaient à la cire et au jaune d'œuf, nous avons une école qui peint à l'ordure et trempe ses pinceaux dans l'immondice. Tels directeurs de feuilles populaires, qui font profession d'éclairer les

foules, revendiquent la liberté de polluer la jeunesse et tiennent publiquement boutique d'obscénités, comme ailleurs, en des pays arriérés, ils auraient ouvert, dans une ruelle écartée, un bouge mal famé. Mais les tenanciers de ces lupanars de lettres ne sortent pas tous de Jacob; on en cite de mariés par l'Église et de décorés par l'État.

De même pour les écrivains dont la Muse, aux grâces de courtisane, s'ingénie aux poses lascives, experte à tous les artifices propres à chatouiller les sens des petits vieillards libidineux. Est-ce bien toujours des fils de la maison d'Israël, retombés aux fornications d'Ohola et d'Oholiba, qui se font les prêtres d'Astarté, la Syrienne, et qui dansent, en chantant d'impures litanies, devant la Bête apocalyptique, vêtue de pourpre et d'écarlate, aperçue naguère par M. Alexandre Dumas[1]? Sont-ce tous des Hébreux au profil chaldéen, les chorèges de ces immodestes théories, les maîtres de cette poésie lubrique, habiles à jongler avec les équivoques luxurieuses et à rehausser les voluptueuses images de la gaze indiscrète de vocables transparents comme des maillots couleur de chair? Hélas! je reconnais plus d'un chrétien, inutilement lavé dans les fonts baptismaux parmi ces poètes de l'indécence qui inventent dans l'impur et, comme on l'a dit, idéalisent dans l'obscène[2]. Si c'était là tout ce qui nous reste de

1. Lettre à M. Cuvillier-Fleury (préface de *la Femme de Claude*).
2. Le mot est de M. James Darmesteter.

poésie, nous n'aurions, avec Platon, qu'à bannir les poètes, — sans les couronner de fleurs ; et si c'était là, vraiment, l'esprit juif, je demanderais qu'on relevât le ghetto.

Mais y a-t-il, chez nous, une poésie qui ait quelque chose d'israélite, ce n'est pas celle de M. Catulle Mendès; c'est plutôt celle de l'auteur des *Ouvriers*, de M. Manuel, le petit-fils du lévite, modeste et discrète poésie, intime, domestique, un peu courte peut-être, mais chaste, mais saine. La lyre aux cordes lydiennes et les cymbales phrygiennes n'ont rien de commun avec le psaltérion des filles de Juda et la harpe du roi-prophète. Les juifs qui nous chantent la volupté sur le mode ionien sont les élèves des Gentils. Allez voir, là-bas, les juiveries où la loi et les rabbins ont gardé l'autorité; on y fait encore des vers, en hébreu et en jargon; je vous assure que la mère les laisserait chanter devant sa fille. Des prophètes à Jehuda Halévy, et du moyen âge à nos jours, les *Hebraica* et les *Judaica* constituent une littérature immense; je ne crois pas que, dans aucune, les *erotica* tiennent moins de place. *Shir Hashirim, le Cantique des cantiques*, cette brûlante églogue de l'amour oriental, chaste jusqu'en sa crudité (comparez *Daphnis et Chloé*), *Shir Hashirim* est isolé dans la poésie hébraïque, et la Synagogue, qui ainsi que l'Église n'y voit qu'une allégorie, n'en permettait la lecture qu'aux hommes de trente ans.

Les peuples qui pratiquent la Bible et qui se sont le

plus imprégnés de l'esprit de Juda sont les moins indulgents aux jeux délétères du pornographe. Je ne sais rien de plus opposé à l'esprit d'Israël, esprit de pureté, de sainteté domestique, qui a toujours traité les rapports des sexes en chose sérieuse, y apportant une sorte de pédantisme médical. Les juifs qui en font un objet de divertissement spirituel, ou de sensuel raffinement, sont infidèles aux traditions de leur race; ce sont, comme disent leurs coreligionnaires d'Orient, des *apicoresim*, des épicuriens, des mécréants qui n'allument plus les flambeaux de Chanouka. On ne badinait pas avec l'adultère dans les écoles de Judée. Nous savons quel châtiment lui réservait la Loi; et, cette peine, un vieux juif parisien avait naguère le mauvais goût d'en demander le rétablissement, insistant pour qu'elle fût appliquée aux pornographes du feuilleton, aussi bien qu'aux épouses coupables[1]. Eux aussi, affirmait-il, tombent sous la loi du retranchement.

Ici encore, foin du pharisaïsme! ce n'est pas un défaut français, et nous avons assez des nôtres sans emprunter ceux de nos voisins. Ici encore, y a-t-il une tradition, une filiation, c'est, chez nous, Aryens, fils de Rome et de la Grèce, que les eaux du baptême n'ont pas purifiés. Cette veine de corruption, cette moisissure morale qui va s'élargissant et s'étalant à la surface de nos sociétés, elle remonte loin chez nous : de la littéra-

1. Al. Weill, *le Lévitique*, p. 109-113. Paris, 1891.

ture secrète du XVIIIe siècle, à la Renaissance, au moyen âge, à l'antiquité. Si l'Angleterre de la restauration n'avait eu son théâtre, et l'Italie du *Quattro* ou du *Cinquecento* ses conteurs et son divin Arétin, on pourrait croire que c'est encore là un produit de l'esprit gaulois ; d'aucuns diraient de l'esprit latin. D'où vient-elle, en réalité, cette abjecte littérature, tout ensemble grossière et raffinée, hymne impudique à la glorification des voluptés réprouvées par l'Église et par la Synagogue ? Elle vient du néo-paganisme, du culte restauré de la chair et des sens, auxquels cèdent à la fois le juif déjudaïsé et le chrétien déchristianisé. Pour s'en laver et s'en guérir, ils n'auraient tous deux, juif et chrétien, qu'à se replonger, au pied de l'Hermon, dans les eaux frigides des sources du Jourdain.

Ne nous flattons point ; tout, pour le juif, n'est pas bénéfice dans son rapprochement avec nous. Comme aux Orientaux, chrétiens ou musulmans, le brusque contact avec notre civilisation lui est souvent funeste. En même temps que la contagion de nos idées, il subit l'infection de nos vices. Contre ces maladies-là, il n'a pas d'immunité. Ce n'est point la faute de sa morale ; la morale juive est la même que la morale chrétienne. Elle n'en diffère que par des nuances ; elle est fondée sur la même foi en Dieu et sur le même décalogue. Ce qui est vrai du juif, peut-être encore plus que du chrétien, c'est qu'en abandonnant les rites et la foi de ses aïeux, il garde rarement intacte la morale incor-

porée à cette foi et enveloppée dans ces rites, comme l'amande dans la noix. Cela est vrai surtout de la morale des sexes, de la chasteté, frêle vertu qui, pour résister à l'orage des passions, semble avoir besoin d'un support religieux et comme d'un tuteur divin.

II

Il y a un peuple qui aurait peut-être plus de raison que nous d'accuser le juif d'avoir travaillé à sa corruption. C'est l'Allemagne. Israël a tenu, dans la littérature et dans la vie intellectuelle de nos voisins, une place plus large qu'en France. Au pays de Heine, de Marx, de Lassalle, les écrivains d'origine juive sont légion. Parmi eux, beaucoup ont longtemps vécu en France et goûté l'esprit français. Que des teutomanes reprochent aux juifs d'avoir inoculé, à la vertueuse Germanie, le virus de l'esprit français, son persiflage, son scepticisme superficiel, son immoralité, son défaut de respect, ses instincts de révolte, je ne m'en offusque point, — à condition de reconnaître qu'ils lui ont aussi injecté quelque chose de notre amour de la justice, de notre liberté d'esprit, de notre dédain des castes et des hiérarchies surannées, de notre haine de l'hypocrisie et des mensonges conventionnels.

Ainsi, notamment, de Bœrne et de Heine, les deu

frères ennemis, les deux coryphées israélites de la « Jeune Allemagne » qui, d'après Menzel, n'était qu'une jeune Palestine. A Graetz, l'historien du judaïsme[1], Bœrne et Heine apparaissent comme deux anges armés de verges pour flageller les travers allemands. Fort bien, mais ces verges vengeresses ont été trempées dans de l'essence française. Ces deux archanges ne sont pas les seuls juifs allemands qui aient pris quelque chose chez nous. On en pourrait citer bien d'autres, en des régions moins élevées : Paul Lindau, par exemple, et Max Nordau, parmi les contemporains.

Chez tous ces juifs d'Allemagne, chez Heine et Bœrne eux-mêmes, tout comme chez Lassalle et chez Karl Marx, les deux demi-dieux du socialisme d'outre-Rhin, on n'en sent pas moins l'éducation allemande, le fond allemand, le *substratum* germanique. S'il y a, dans leurs veines, un virus secret, il n'est ni tout juif, ni tout français. On y reconnaît, à l'analyse, un poison plus subtil, qui vient tout droit de la docte Allemagne, de ses écoles, de ses universités, de sa philosophie. Inspirateurs de la Jeune Allemagne et des révolutions politiques, ou initiateurs du socialisme et de la guerre de classes, il y a, chez tous ces juifs tudesques, du Hegel et de l'hégélianisme. Par là aussi, ils sont bien de leur

1. Graetz, *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 367.

pays et bien de leur temps. L'Allemagne n'a pas le droit de les renier.

Est-ce que les juifs ont eu, en Allemagne, le monopole du radicalisme intellectuel et des négations philosophiques ou politiques ? Mais Stirner, par exemple, le prototype du nihiliste ; mais Nietzsche, qui appelle la Croix le plus vénéneux des arbres, ne sont point, que je sache, de la maison de Jacob. Et parmi les contemporains de Heine, frappés avec lui par la diète germanique, est-ce que Gutzkow, le Berlinois baptisé, n'a pas étalé au soleil son antipathie pour le christianisme et pour l'esprit nazaréen ? — De même, est-ce les juifs ou les juives qui ont appris aux Allemands à faire litière de la vieille morale ? Si une fille de Moïse Mendelssohn a osé, une fois, mettre en pratique la théorie de l'union libre, elle ne faisait qu'appliquer les principes d'un chrétien, d'un mystique, d'un des inspirateurs du romantisme allemand, Frédéric Schlegel[1]. La femme juive, il est vrai, cette Orientale qu'on nous représentait comme asservie et avilie par le Talmud, la femme juive a plus d'une fois scandalisé la *deutsche Frau* par ses façons émancipées et par sa culture d'esprit, indécente et inquiétante chez une femme.

Partout, et en Allemagne peut-être plus qu'ailleurs, la femme juive a eu une grande part au relèvement

1. Frédéric Schlegel dans son roman de *Lucinde*. Schlegel a du reste épousé la fille de Mendelssohn qui s'est faite chrétienne.

de Jacob. Ce serait une curieuse histoire que celle de la juive, depuis la fin du XVIIIe siècle. Sa métamorphose a été plus rapide encore et plus complète que celle du juif. Ces filles de Juda, naguère reléguées par le *schamés* de la Synagogue, comme des nonnes, derrière les noirs treillages de galeries grillées, ont montré, presque partout, à un plus haut degré que leurs maris, la faculté maîtresse d'Israël, le don d'assimilation, l'appliquant à tout, à nos mœurs, à nos idées, à nos arts, à nos modes, à notre vie mondaine. Chez elles, la flexibilité juive se doublait de la souplesse féminine. Au rebours des autres races et des autres cultes, où la femme apparaît comme la jalouse gardienne des traditions et des croyances, la juive, en Allemagne surtout, a ouvert la porte aux nouveautés du dehors. On dirait que le judaïsme, religion mâle, avant tout soucieuse de l'homme, a moins de prise sur le cœur de la femme que sur le cerveau de l'homme. La juive n'était pas, d'habitude, admise à l'étude de la Loi ; partant ses mains n'étaient point garrottées dans les nœuds du Talmud ; elle en a profité pour aider son époux ou ses frères à se défaire de leurs liens.

Non contente d'aider à l'affranchissement de sa race, la juive d'Allemagne a osé travailler à l'affranchissement de son sexe. Elle a eu le tort de montrer des goûts et des talents que ne se permettait pas la ménagère allemande. C'est d'elle aussi, c'est d'Henriette de Lemos, entre autres, d'Henriette Herz, l'amie du théologien Schleier-

macher, c'est de Rahel Varnhagen von Ense que Berlin apprit ce qu'était un salon, — importation française qui n'a pu s'acclimater aux bords de la Sprée. Je ne vois pas, pour cela, que l'exemple des juives ait corrompu l'honnête Allemagne. Elle a pu s'effaroucher des fantaisies romanesques de Fanny Lewald ; mais les hardiesses de la libre penseuse juive ont été dépassées par Marlitt, l'*authoress* à la mode en Allemagne.

Revenons aux hommes, prenons les écrivains issus d'Israël qui se sont fait un nom. L'Allemagne a-t-elle oublié que le premier juif qui ait écrit en allemand, un juif encore imbu de l'esprit de la Synagogue, Moïse Mendelssohn, osait, en plein XVIIIe siècle, refaire le *Phédon ?* Combien de chrétiens auraient alors eu le même courage ? Si l'esprit sceptique a prévalu chez nombre de ses congénères, c'est qu'ils se sont détachés de la tradition d'Israël ; c'est que, malgré les vieux rabbins, ils ont ouvert les livres profanes et goûté aux fruits de l'arbre de la science allemande. Tout comme les juifs de Russie, c'est à l'université, à l'*Alma mater* chrétienne, fondée par l'Église ou par l'État, que les juifs d'Allemagne ou d'Autriche ont pris leurs tendances radicales. Ainsi Auerbach, le fils du rabbin de Souabe ; sans Tubingue et sans Strauss, il n'eût sans doute jamais traduit Spinoza. Cela ne l'a pas empêché de devenir le peintre le plus fidèle de la vie rustique de l'Allemagne. Que nos paysans de France n'ont-ils eu leur Auerbach ! Je ne crois pas que l'Allemagne compte

beaucoup d'écrivains plus Allemands et plus sains. Je n'en dirais peut-être pas autant de Paul Heyse (un juif demi-sang); tout en admirant l'art de ses nouvelles et le brillant de sa poésie, on peut ne pas goûter les romans à thèses et le sensualisme païen de Heyse. Mais depuis Goethe, retour d'Italie, depuis Goethe qui a tout compris, sauf peut-être la foi chrétienne, le paganisme avait plus d'une fois été importé au nord des Alpes.

Quant à la littérature à tendances, si en Allemagne, en Autriche, en France même, tant de fils d'Israël ont eu une prédilection pour les nouveautés politiques et les thèses révolutionnaires, c'est que, de même que les juifs russes emportés dans le torrent nihiliste, ils sont poussés vers l'extrême démocratie et vers les doctrines de révolte par le souvenir de leur longue oppression, par l'intolérance des lois ou des mœurs, par le besoin, en un mot, de préparer ou de consolider leur émancipation, encore aujourd'hui si souvent remise en cause.

A l'est comme à l'ouest du Rhin, la plupart des juifs qui ont fait de leur plume une arme de guerre ont été enrôlés par les partis de leur pays et entraînés par l'esprit de leur temps[1]. Il s'en faut du reste que tous les juifs d'Allemagne ou d'Autriche-Hongrie aient été des apôtres de la Révolution. Voici, en des genres divers, des hommes de talents iné-

1. Karl Beck et Moritz Hartmann, deux poètes juifs autrichiens, à tendances démocratiques, se rattachent ainsi au mouvement libéral allemand de 1840 à 1848.

gaux : le poète Beer, frère de Meyerbeer, les peintres du ghetto, Bernstein et Kompert, le savant Ebers, le romancier égyptologue, le conteur Franzos, je ne vois pas qu'ils aient beaucoup troublé la paisible pensée allemande. Si la littérature de nos voisins n'a plus la limpidité d'azur des eaux du Rhin au sortir du lac, la faute n'en est pas au Sémite. Et si la foi chrétienne et la culture chrétienne demeurent encore chères au cœur des Allemands, il nous faut bien leur rappeler qu'il y a eu, au XIXe siècle, deux dissolvants autrement énergiques que l'esprit juif ; — l'un a été l'exégèse allemande, l'autre la métaphysique allemande.

III

« Mon ami, me disait un des hommes qui se sont donné pour tâche le relèvement moral de la France, il y a une chose contre les juifs : ils abaissent notre idéal national. » A la bonne heure ! voilà un grief digne de nous. Je ne nierai pas qu'il ne semble parfois fondé. Il y a, dans le monde, une diminution de l'idéal ; ou, pour ne pas être trop sévère envers notre temps, il y a une altération, une déformation de l'idéal. En avons-nous encore un, nous le plaçons moins haut ; — nous le plaçons si bas parfois qu'on n'ose plus l'appeler de pareil nom. Bien des choses y contribuent, en dehors

du juif : la démocratie, éprise par-dessus tout du progrès matériel, l'affaiblissement de la foi religieuse et de toute foi, le génie utilitaire de notre civilisation industrielle, le goût du bien-être, le culte de l'argent, le respect du succès, l'indifférence aux moyens. Ici encore, au lieu de croire que nos sociétés se judaïsent, je répéterais plutôt qu'elles s'américanisent.

L'idéal est en baisse, tel est le fait ; si le juif y contribue, c'est par son abaissement séculaire, et, cet abaissement, nous savons d'où il provient. Que de soins nous avions pris pour l'avilir, pour lui courber le front vers la boue, et vers l'argent ! A parler franc, beaucoup d'entre nous l'aiment mieux ainsi ; plus il est bas, plus il nous semble à sa place ; lorsqu'il ose lever la tête et porter la main sur les choses nobles, nous sommes tentés de crier à l'insolent. Peut-on dire pour cela que, si l'idéal décline, la faute en est au juif ? Prenons un exemple au dehors ; — on voit plus clair chez les autres, parce que notre œil est toujours partial envers nous-même ; — prenons l'Allemagne qui se vantait d'être la terre de l'idéal. Le juif, crie le teutomane, est en train d'étouffer l'idéalisme natif de la vieille Allemagne ; « le juif menace de corrompre le caractère allemand, la moralité allemande, la fidélité allemande, la pureté allemande, la probité allemande[1]. »

1. Ainsi s'exprimait l'Assemblée des antisémites, à Berlin, le 15 juillet 1887 ; et tel est, en Allemagne, le langage habituel d'une certaine presse.

Cela nous paraît, à nous autres Welches, quelque peu ridicule : il faut que toutes ces vertus germaniques soient bien peu ancrées au cœur des Allemands pour qu'elles en puissent être arrachées par une poignée de Sémites. Et cependant n'est-il pas des Français qui en disent autant de la France et de l'âme française ? ou ce qui nous fait sourire, chez nos voisins, nous semble-t-il plus sérieux chez nous ? — A l'idéalisme suranné du Souabe ou du Saxon a succédé, dans l'Allemagne unifiée, le réalisme cynique du Prussien de la Marche. Tel est le fait. Qui vous en semble responsable ? Est-ce bien le juif, comme le veulent les teutomanes ? Est-ce la brutalité prussienne, la bureaucratie berlinoise, le militarisme des Hohenzollern ? Est-ce les leçons de violence et de fraude de ce Poméranien de Bismarck et l'érection de la force en droit ? — Germanique ou romaine, voilà une idée, en tout cas, qui ne vient pas de Jacob. Toute son histoire proteste contre elle.

Pour me prouver que le Sémite est incapable d'idéalisme, on me cite le Chaldéen, le Phénicien, le Carthaginois, l'Arabe. Qu'importe toute cette ethnographie, alors que, depuis deux mille ans, nos âmes vivent de l'idéal apporté par les fils de Juda ? De quelque main divine qu'elle ait plu sur ses tentes, nous avons été nourris de la manne transmise par les Beni-Israël. Les prophètes d'Éphraïm et les apôtres de Galilée ont été, dans le monde, les hérauts de l'idéalisme. La soif d'idéal qui travaille les nations chrétiennes, c'est d'eux

qu'elle nous vient. Ouvrez leur livre, leur Bible, elle a été, pour des peuples entiers, la source éternellement fraîche où ils ont puisé force et noblesse. Par elle, des nations aryennes se sont lentement imbues de l'esprit sémitique, et leur âme en a été relevée et leur cœur fortifié. Si le juif moderne nous semble dépourvu d'idéal, la faute n'en est ni à sa race, ni à sa tradition. La faute en est à ses souffrances. Il a été artificiellement déformé par les siècles. Du peuple qui avait prêché au monde le royaume de Dieu, l'intolérance a fait la race la plus positive, la plus terre à terre, si vous voulez. L'histoire a de ces tristes métamorphoses.

Il n'est pas vrai toujours que la souffrance épure et que la persécution ennoblisse. Le juif en est la preuve. Il a tout sacrifié à sa foi et à sa nation. Il a été idéaliste à sa manière, car s'il n'eût cherché que le repos et la richesse, il y a beau jour qu'il eût cessé d'être juif. Comme Heine, il se fût dit que le judaïsme était moins une religion qu'un malheur. En ce sens, son existence prouve qu'il n'est pas vrai qu'il ait mis tout son cœur dans son or. Où trouver une race plus fidèle à sa tradition, à sa loi, à son Dieu, c'est-à-dire, en somme, à son idéal? Quelle histoire! Ses poètes l'ont appelée la passion d'un peuple[1]; passion combien longue et douloureuse, de Nabuchodonosor à Antiochus, d'Adrien à Torquemada!

1. Ainsi David Levi, *Il profeta o la passione di un popolo* (Turin, 1884).

Le juif a été le prosaïque héros d'un drame de deux mille ans, héros de tournure peu héroïque, sans souci de le paraître, se rapetissant, s'aplatissant, faisant au besoin le mort pour échapper à ses ennemis, sauf à braver le bûcher au pied de l'échafaud. Longtemps il a réduit son idéal et borné son honneur à demeurer juif, ayant renoncé au reste, comme à un luxe superflu. Toutes les générosités de son âme, tout son enthousiasme, il les a dépensés pour cela, si bien qu'il n'en avait plus pour autre chose. Et ainsi, à force de se replier sur lui-même, il s'est comme racorni. En dehors de sa loi, il n'a plus vu dans la vie qu'une affaire. — Mais cette façon de concevoir la vie n'est-elle pas celle des neuf dixièmes des chrétiens ? Pour moi, je n'y découvre rien de sémite. Cela est bien anglais et bien américain. Cela même est devenu français, devenu allemand ; et ce n'est pas du juif que nous l'avons appris. Allemands ou Français, si nous avions le cœur plus haut, si notre jeunesse était moins pressée de jouir et nos vieillards moins jaloux des biens de ce monde, si nos âmes avaient en elles un peu de l'esprit qui a soufflé sur nous des montagnes de Palestine, nous n'aurions guère à nous inquiéter des exemples du juif. Nous n'aurions qu'à le laisser à son comptoir, ou à le renvoyer à ses rabbins.

Mais où est notre idéal ? Il est écrit : le cœur de l'homme est là où est son trésor ? Où est notre trésor ? N'est-ce pas dans les coffres du banquier juif ? Et là est notre cœur, tout comme le cœur du Sémite. Le mal

est que nous n'avons plus ni foi, ni enthousiasme; nous ne savons trop que croire, ni de quel idéal nous éprendre. Pareil à un quinquagénaire revenu de tout, notre monde moderne ne croit plus qu'à la richesse. Et cette foi au dieu dollar, ni l'Europe, ni l'Amérique, n'ont eu besoin qu'elle leur fût prêchée par des apôtres de Judée.

Disons-nous vrai cependant, le juif ne conçoit-il la vie que comme une opération de Bourse? Laissons le courtier, le banquier, l'homme d'argent; juif ou chrétien, ce n'est pas sa vocation d'être un professeur d'idéalisme. Prenons la plus haute expression de la vie, l'art, la poésie, la science. Est-ce que le juif, aux lèvres sardoniques, a partout craché son ironie sur la pâle fleur d'idéal qui va se flétrissant dans la lourde atmosphère du mercantilisme? Cette race charnelle, « cette race sensuelle, comme toutes les races orientales », a-t-elle vraiment abaissé l'art et avili les lettres?

Rachel, par exemple, a-t-elle ravalé le théâtre français, dégradé les Romaines de Corneille et les Grecques de Racine? Les inspirations de Beethoven ont-elles perdu de leur grandeur en passant par les doigts de Rubinstein, ou par l'archet de Joachim? S'il y a une musique malsaine, voluptueuse, énervante, est-ce celle de Meyerbeer ou celle de Mendelssohn? Et tiendrons-nous le *Prophète* ou la *Réformation-Symphonie* pour des compositions corruptrices, vides de tout idéal? Voici Antokolsky, le sculpteur russe, l'auteur du *Spinoza*,

du *Nestor*, de la *Martyre chrétienne ;* c'est un idéaliste, un sculpteur d'idées, comme dit M. de Vogüé ; s'il pèche, c'est par là ; il veut trop spiritualiser la chair et les muscles, il veut faire entrer trop d'âme dans ses corps de marbre. On a dit que le juif avait pris, du Talmud, une idée grossière de la femme et de l'amour. Il me semble, quant à moi, que, à travers tous ses sarcasmes, peu de poètes ont autant poétisé l'amour et idéalisé la femme que ce grand railleur de Heine. Chez lui, comme chez les âmes ardentes, saisies en pleine éruption de la jeunesse par le froid de la réalité, je crois sentir une sorte d'idéalisme rentré.

Serait-ce dans la philosophie que le juif s'est montré incapable d'idéal ? Mais que faites-vous de Spinoza ? Si peu de goût qu'on ait pour les théorèmes de l'Éthique, comment classer ce contemplatif de l'absolu dans le vil troupeau des matérialistes au front penché vers la terre ? Son œil regarde en haut. Son panthéisme, au lieu de partir de la matière, part de la pensée, pour aboutir à l'absorption de la nature et de toute chose en Dieu. N'est-ce pas Spinoza qui enseignait l'amour intellectuel de Dieu, *amor Dei intellectualis ?* Et sa morale ne se résume-t-elle pas dans l'identification de la vertu et de la béatitude ? Voilà une recette du bonheur que Sémites et Aryens feraient bien de retenir ; s'ils en font peu de cas, ce n'est pas qu'elle leur semble trop épicurienne.

Laissons les œuvres des juifs pour voir de quelle

façon l'art et la poésie ont représenté le juif. Je me suis amusé à le suivre dans la fiction, aussi bien que dans l'histoire. Est-il vrai que, depuis Ahasvérus, de fabuleuse mémoire, poètes ou romanciers n'aient connu qu'un juif, le juif classique, le youtre rampant, fourbe, rapace, honni, dès avant Shylock, sur toutes les scènes populaires. « Au théâtre, le juif doit être odieux, » remarquait un écrivain dramatique d'origine israélite[1]. M. Alexandre Dumas avait déjà dit : « Il est reconnu qu'un juif, au théâtre, doit toujours être un grotesque[2]. » Il est devenu, en effet, une sorte de fantoche, analogue aux masques italiens, et, tout comme Arlequin ou Pulcinella, tenu toujours au même rôle. En revanche, si le juif doit être repoussant, la juive, sur la scène, a d'ordinaire toutes les grâces et les séductions. Les pauvres Aryens s'y laissent toujours prendre : de l'Esther d'Assuérus à l'Esterka polonaise de Casimir le Grand, ainsi le veut la tradition ou la légende. Heureux Israël ! De tout temps, le salut lui est venu par la femme. Prend-on le roman, la juive, ange de pureté ou courtisane, garde sa beauté fascinatrice ; le juif cesse d'être un type de convention. Avec le Nucingen de Balzac, ou le Samuel Brohl de Cherbuliez, il redevient un être vivant ; chose inattendue, il se transforme souvent en personnage idéal.

1. M. Abraham Dreyfus, *le Juif au théâtre*, conférence pour la Société des études juives, 1888.

2. Alexandre Dumas fils : Lettre à M. Cuvillier-Fleury.

Ainsi, naturellement, chez les écrivains issus d'Israël, Heine, Disraëli, Heyse, Lindau, Fanny Lewald, Auerbach, Kompert; mais pareille métamorphose s'est faite chez plus d'un auteur chrétien, jusque sur le théâtre, là où il était le plus difficile de la faire accepter. Lessing n'est pas le seul qui ait osé nous montrer un juif érigé en modèle de vertu. A son *Nathan der Weise*, raisonneur verbeux, nimbé d'une froide auréole de sagesse, je préfère le Daniel de la *Femme de Claude*, un juif idéaliste, plus vrai que ne l'a cru la badauderie parisienne; je l'ai moi-même rencontré, mais plus loin, là-bas, vers l'Est. Le Daniel de M. Alexandre Dumas a fait souche; de lui semble être sorti Mordecaï, le néo-prophète de *Daniel Deronda*[1]. Selon l'observation de Valbert[2], Eliot a dépeint, avec une visible sympathie, trois ou quatre types de juifs. Il est vrai qu'Eliot écrivait sous l'influence de Lewes, et que Lewes passe pour israélite. Cela a été contesté; mais si Lewes était juif, comment un juif a-t-il su inspirer un sentiment aussi profond à une femme aussi noble que miss Evans? Vers la même époque, un des poètes attitrés de l'idéalisme anglais. Robert Browning, dans son *Rabbi Ben Ezra*, mettait sur les lèvres d'un rabbin sa haute conception de la vieillesse pareille à une aurore. Si peu romanesque que

1. La remarque est, je crois, de M. E. Montégut, *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, 1re série, G. Eliot.

2. G. Valbert, *Hommes et choses d'Allemagne*.

semble le juif, Eliot n'a pas été seule à faire de lui un héros de roman. Sa vie même en a parfois fourni l'étoffe. Ferdinand Lassalle, par exemple, a inspiré trois ou quatre romanciers anglais ou allemands.

Jusqu'aux naturalistes, qui se sont aperçus que l'homme d'argent n'était pas tout Israël. M. Zola, qui se pique parfois de symbolisme, a opposé, dans l'*Argent*, au banquier, roi de la Bourse, un petit juif poitrinaire, qui agonise en rêvant de rénovation sociale. Ce Sigismond n'est pas une invention de Zola; c'en est encore un que j'ai connu. En Pologne même, dans le pays où ils ont été le plus abaissés, poètes et romanciers nous ont plus d'une fois représenté des juifs de caractère noble, épris de causes généreuses. Ainsi le Jankiel de Mickiewicz, ainsi le Jacob de Kraszewski, ainsi le Meyer Ezofowicz d'Élise Orzeszc.

Quant aux juives, notre galanterie ou notre fragilité aryenne, a toujours été indulgente à leurs yeux de velours aux longs cils. Je ne sais si, pour elles, il est des antisémites. De la Rebecca d'*Ivanhoë* à la Rebecca de *la Femme de Claude*, à la Sarah de *Don Juan d'Autriche*, à la *Juive de Tolède* de Grillparzer, à la Fanny Hafner de *Cosmopolis*, pourquoi tant d'écrivains de toutes races sont-ils allés, comme M. Alexandre Dumas, incarner « dans la fille des éternels persécutés » la grâce et la pureté de la femme? C'est un lis pourtant qui ne croît guère sur le fumier.

Mais qu'importent la fiction et les ombres vaines

nées du cerveau des poètes? Est-ce seulement dans le roman qu'un juif puisse se montrer désintéressé? Circoncis ou baptisés, n'en est-il point, sous le firmament de Jéhovah, qui nous aient prouvé que, malgré son long abaissement, la race de Jacob n'était point encore fermée à tout idéal? J'en pourrais, pour ma part, citer plusieurs, en France même, parmi les vivants et parmi les morts. Qu'est-ce, par exemple, qu'un écrivain tel que James Darmesteter, si ce n'est un idéaliste? Et, parmi les israélites devenus chrétiens, sans renier le sang de leurs pères, qu'était un homme comme Gustave d'Eichthal, un de ces rares vieillards demeurés fidèles au large idéal de leur jeunesse? Nous avons, à l'Académie des sciences morales, un octogénaire qui, chaque fois que Dieu ou l'âme sont en cause, les défend avec les accents d'un prophète ; c'est un israélite qui a appris à lire dans le Talmud. Ils devaient bien avoir un grain d'idéalisme, ce juif levantin, Franchetti, qui, à l'heure de nos désastres, se fit tuer pour la France sur les collines de la Seine; ou cette juive lorraine, madame Coralie Cahen, qui, après avoir soigné nos blessés, de compagnie avec nos sœurs de charité, traversait, par trois fois, l'Allemagne pour aller consoler nos prisonniers dans les forteresses de la vieille Prusse[1].

Veut-on s'en tenir à l'histoire, ils ne sont pas im-

1. Voyez M. Maxime Du Camp, *Paris bienfaisant*, pp. 365, 369. C'est en pensant à cette noble femme que M. Maxime Du Camp a écrit ces lignes : « On a dit, et j'ai dit moi-même, que les israélites

possibles à découvrir, les juifs, anciens ou modernes, orthodoxes ou hérétiques, qui ont su réaliser dans leur vie ce type du sage, ou du juste, demeuré, à travers les âges, l'idéal d'Israël. Cet idéal, défiguré chez leurs *tzadigs* par la superstition des *Hassidim*, Jehuda Halevy et les grands rabbins du moyen âge, et Spinoza, et Moïse Mendelssohn, et Montefiore en ont laissé des types immortels. Le juif, avec la grâce du Christ, ne paraît même pas incapable de s'élever jusqu'à la sainteté. J'en sais au moins un — ô scandale! — en passe d'être officiellement reconnu comme saint et déjà admis aux honneurs de nos autels, le vénérable Libermann, fondateur de la congrégation des missionnaires du Saint-Esprit[1]. Les Églises réformées,

n'avaient qu'un sentiment incomplet de la patrie : O juive, pardonnez-moi! » — Cf. dans l'*Invasion* de M. Ludovic Halévy, les récits intitulés *Vendôme* et *Graudenz;* la personne qui n'est point nommée est madame Coralie Cahen.

1. C'est, croyons-nous, la première fois qu'un descendant d'Israël est l'objet d'un procès de canonisation. Bien que les juifs qui se font baptiser n'appartiennent pas toujours à l'élite du judaïsme, plus d'un s'est distingué, dans le clergé protestant ou catholique, par ses vertus et par ses œuvres. Ainsi, en France, les deux pères Ratisbonne, l'un fondateur de la congrégation de Notre-Dame de Sion, l'autre converti à Rome par une apparition de la Vierge, à l'église *Sant Andrea delle Fratte*. Ainsi encore, les deux frères Lemann, tous deux connus pour leur zèle apostolique. En Autriche, l'archevêque d'Olmutz, le Dr Kohn, est de sang israélite. Les antisémites, qui se croient plus sages que Rome, n'en invitent pas moins l'Église à reprendre les usages de l'inquisition espagnole, en n'admettant les hommes de race juive au sacerdoce qu'après plusieurs générations de baptisés.

qui n'osent point conférer de diplôme de sainteté, n'en ont pas moins vénéré, elles aussi, des apôtres et des docteurs d'origine juive. Ainsi, en Allemagne, le grand Neander, le flambeau de la théologie orthodoxe, Neander, un des hommes qui ont momentanément réchauffé, dans l'Église évangélique, la piété chrétienne engourdie sous les glaces du rationalisme[1].

III

Que chez les fils d'Abraham la racine des sentiments nobles n'ait pas toujours été desséchée, cela me paraît hors de doute; mais je ne sais si leur idéal est toujours le même que le nôtre. Peut-être y a-t-il, dans le passé d'Israël, quelque chose qui décolore ses aspirations les plus hautes et teinte son idéal d'une nuance de prosaïsme. Le juif est vieux, et il a longtemps vu le monde à travers les grilles du ghetto. Jusqu'en ses rêves, il se peut qu'il soit plus positif que des races plus jeunes,

1. L'Angleterre a eu également ses pasteurs et ses missionnaires de sang israélite. Une revue ecclésiastique anglicane, *the Newberry House Magazine* (janvier 1892, p. 320), affirme qu'il y a eu, dans l'Église établie, quatre évêques et cent vingt clergymen d'origine juive, dont plusieurs se sont signalés par la ferveur et le désintéressement de leur apostolat. Lord Herschell, aujourd'hui chancelier du cabinet Gladstone, est ainsi le fils d'un juif polonais, Ridley Herschell, devenu, après son baptême, ministre anglican.

dont l'adolescence, plus choyée, a eu plus d'expansion.

A nous, fils ingrats de la nouvelle Rome, grandis joyeusement sur les genoux maternels de l'Église, il nous revient parfois des réminiscences de notre enfance chrétienne et de ses élans vers le ciel. Nous sommes les fils des croisés; et de la vie du moine et du chevalier, il nous reste un tour d'imagination, une fierté de sentiment, une délicatesse d'âme, malaisés à retrouver chez les fils du Sémite, tenus comme des chiens à la porte de la maison. L'idéal, qui s'est formé au moyen âge dans le donjon du château-fort et sous les arcades du cloître, n'est pas celui du juif; — pas plus d'ailleurs qu'il n'est, là-bas, celui du Yankee. Le juif n'est, d'habitude, ni chevaleresque, ni mystique; nous en avons donné les raisons. Qu'il soit peu chevalesque, n'ait que dédain pour le donquichottisme et montre peu de goût pour la gloire bruyante des armes et les aventures noblement périlleuses, comment en être surpris, quand l'écu du chevalier et le droit de ceindre l'épée lui ont été déniés pendant des siècles? De même, il n'est guère enclin au mysticisme et semble ne l'avoir jamais été : le judaïsme est toujours resté une loi, une religion de tête, un culte de raison, peu favorable aux mystiques transports ou aux divines langueurs. Le mysticisme de la Cabbale et des néo-cabbalistes, les Hassidim, semble une semence apportée du dehors; au jugement des meilleurs juges, la Cabbale même est sans racine dans le judaïsme.

Ni chevaleresque, ni mystique, quel est l'idéal du juif? C'est, pourrait-on dire, un idéal bourgeois, et, si l'on peut associer ces deux mots, un idéal positif. Il ne se perd pas dans les nuages ou dans l'azur du ciel : ce qu'il vise, c'est la terre et les réalités terrestres; son objet est l'établissement de la paix et la diffusion du bien-être parmi les hommes[1]. C'est ce qu'on a appelé l'idéal charnel du juif; idéal terre à terre peut-être, idéal, si l'on veut, de courtier besoigneux ou de banquier enrichi, pas tant à mépriser cependant, car il se ramène à ce qui fut l'idéal des prophètes, le règne de la justice dans le monde. Et viendra le temps où chacun pourra s'asseoir en paix, à l'ombre de sa vigne et de son olivier. Charnel ou non, tel est demeuré, à travers les âges, l'idéal judaïque; et ce terrestre idéal de l'antique Israël, peu importe que le juif l'ait rapetissé à sa taille; l'on ne saurait nier qu'il coïncide avec celui des temps nouveaux, avec le rêve humanitaire légué aux peuples modernes par le XVIIIe siècle, qui, à travers toutes ses utopies et ses frivolités, fut, à sa manière, un siècle idéaliste.

Israël peut se vanter d'avoir, de longue date, pris les devants sur les Gentils. Comment s'appelle-t-il, dans la tradition de Juda, cet espoir lointain d'un renouvellement des sociétés humaines? Il s'appelle d'un vieux

1. Il y aurait lieu de noter ici, si je ne comptais y revenir plus tard, la part prise par les juifs au Saint-Simonisme, dont Olinde Rodrigues semble avoir été le premier inspirateur.

nom : le messianisme. Le messianisme est le grand dogme et la grande originalité du judaïsme. Des treize articles de la profession de foi de Maïmonide, c'est encore celui qui garde le plus de croyants. Or, qu'est-ce que le messianisme, et comment l'entend-on en Juda?

Israël a, pendant deux mille ans, appelé le fils de David qui devait faire régner sur la terre la justice et la paix. Il est des juifs qui l'attendent toujours, mais la plupart sont las d'invoquer sa venue. Leur espérance a été trop de fois trompée par de faux messies; ils ont trop cru pour croire encore. Les rabbins eux-mêmes sourient des juifs de Tibériade qui tiennent leur lampe allumée dans l'attente de la naissance de l'oint du Seigneur, — ou des juifs de Safed, assemblés d'avance au pied de la montagne sur laquelle le rejeton de Jessé doit établir son trône. Le Messie en chair et en os, le restaurateur de l'empire d'Israël qui devait asseoir sur le monde la domination de Jacob, bien peu y croient encore. Voilà longtemps déjà que les docteurs se sont pris à en douter. Ils n'abandonnent pas, pour cela, ces juifs à la foi obstinée, l'espoir du Libérateur qui doit faire triompher sur la terre le droit et l'équité. Les murs de certaines synagogues de Galicie en représentent, en naïves peintures, les emblèmes prophétiques, le loup et l'agneau paissant côte à côte.

Ces promesses de ses voyants, le juif, comme le chrétien, s'est décidé à les réduire en allégories. Nos docteurs lui ont-ils assez reproché d'être l'esclave de la lettre et

de matérialiser les prophéties? Le voilà, à son tour, qui les entend au sens spirituel, tout en leur gardant une signification temporelle. Pour lui, le prince de la paix, le soleil de justice, annoncé sur le Carmel et le Moriah, n'est ni un roi, ni un conquérant, ni un homme, mais une époque, une ère nouvelle, promise à Israël et à l'humanité. Pour tels de ses rabbins, le Messie, s'il est un être vivant, — le Messie triomphant, comme le Messie souffrant, le *Christus patiens* d'Isaïe, c'est Israël lui-même, Israël lumière du monde, tour à tour persécuté et délivré, humilié et glorifié. Pour la plupart de nos juifs d'Occident, ce n'est qu'une figure allégorique de l'avenir de l'humanité, une vision voilée des magnifiques destinées réservées à la race d'Adam. Le Messie conquérant à la Bar-Cocheba ne leur semble plus qu'une corruption du messianisme prophétique.

Ce qu'apercevaient, dans le lointain des âges, les *nabis* de Juda, c'était bien le règne de la justice, le règne de Jéhovah sur la terre; mais le règne de Jéhovah parmi les hommes, il ne sera pas établi, les armes à la main, par un monarque sorti du tronc de Jessé; il sera la conquête pacifique de la science, le terme naturel de la civilisation, lentement acheminée vers le Bien et le Droit. Isaïe a vu juste, et les promesses d'Amos ou de Zacharie ne sont pas vaines; mais la Jérusalem future, où les prophètes voyaient en esprit monter les peuples, ne sera pas la cité de pierre relevée sur la colline de Sion, mais la cité idéale

où habiteront en frères tous les enfants des hommes.

Voilà ce qu'est le Messie pour le plus grand nombre des juifs contemporains; et ce Messie, nous le connaissons. Nous avons un nom pour lui; nous l'attendons, nous aussi, et l'appelons de tous nos vœux. C'est ce que nos foules aryennes nomment le Progrès; messie moderne, auquel la multitude incrédule de nos capitales croit, d'une foi aussi aveugle que les juifs d'antan à la venue du Libérateur, fils de David.

Cette foi, il est vrai, ne nous vient pas directement d'Israël : c'est plutôt nous qui l'avons réveillée chez lui. Elle dormait dans ses livres, elle y reposait à l'état latent, avant que Diderot et Condorcet l'aient révélée aux nations et répandue dans le monde. Mais, dès que la Révolution l'eut proclamée et qu'elle leur en eût fait la première application, les juifs la reconnurent et la revendiquèrent, comme un legs de leurs ancêtres d'Israël. Ils lurent la Bible à la lumière de l'*Encyclopédie*, et ils découvrirent, dans les prophètes, ce qu'annonçaient les profanes voyants des gentils. Pour eux, l'antique dogme religieux du messianisme se confondit avec le nouveau dogme philosophique de la perfectibilité humaine. Et ainsi, le jour où il entra dans notre civilisation, le juif se trouva prêt à en épouser les espérances les plus hardies. Et ainsi, le vieux judaïsme sembla confirmé par la science et rajeuni par la spéculation moderne. La synagogue, qui paraissait à jamais pétrifiée dans ses rites archaïques, put se présenter à ses fils

comme la religion du progrès, se vantant d'avoir devancé, de deux ou trois milliers d'années, les sages des nations.

Le Progrès, voilà, pour l'israélite moderne, le vrai Messie, celui dont il salue, de ses hosannas, le prochain avènement. Telle est la foi du néo-judaïsme, et tel l'idéal du juif. Beaucoup, dans leur hâte, ne se contentent plus de dire : « Le Messie va venir, » mais disent : « Le Messie arrive, le Messie est arrivé. » Nous sommes déjà, pour eux, au seuil de l'ère messianique. La Révolution en a été la préface, nos Droits de l'homme en ont été le manifeste, et, au lieu de la trompette de l'archange des apocalypses anciennes, le signal en a été donné au monde par les tambours de nos soldats alors que, à l'approche de notre drapeau tricolore, tombaient les barrières de castes et les murs des ghettos. L'ère messianique est ouverte; mais ce n'est pas en quelques semaines d'années que sera renouvelée la face de l'univers, et que s'accompliront les visions des prophètes. Que d'obstacles encore à vaincre! Que de ténèbres à dissiper! Le juif affranchi se fait gloire d'y travailler, attaquant les hiérarchies surannées, guerroyant contre les préjugés, repoussant les retours offensifs du passé, s'employant, avec une précipitation parfois téméraire, à frayer la voie aux révolutions futures; confondant, trop souvent, le mouvement avec le progrès et la démolition du présent avec l'édification de l'avenir; trop disposé à traiter en ennemi tout ce qui lui

rappelle le passé, et trop enclin à détruire, sous prétexte de rebâtir; trop défiant de la tradition, trop confiant dans la nouveauté; ayant peut-être trop de foi dans la Raison, dans la Science, dans la Richesse; ne se souvenant plus assez des conditions morales, des conditions éternelles du progrès des sociétés humaines.

Ainsi le juif, et le nouvel esprit juif. Voilà qui est bien loin de l'esprit chrétien; voilà qui paraît aux antipodes de l'esprit chrétien. Pas autant peut-être qu'il nous semble. Il y a longtemps que le millénarisme, forme chrétienne de l'antique messianisme, compte peu de partisans parmi les chrétiens. Mais le christianisme n'a point, pour cela, répudié toute espérance au royaume de Dieu ici-bas. Car, lui aussi, a promis aux fils d'Adam le royaume de Dieu; et le chrétien, qui sait que le Messie est arrivé, sait bien que son règne n'est pas encore établi sur terre, et il ne cesse point d'en implorer l'avènement. Sur les lèvres chrétiennes est demeurée, à travers les siècles, la prière tombée de la montagne de Galilée : *Adveniat regnum tuum!* Et que de choses dans ce souhait, enseigné par le Messie vivant, — surtout quand on y ajoute, après le *Fiat voluntas tua*, le *Sicut in cœlo et in terra!* Sur la terre comme au ciel! Je me rappelle en avoir entendu le commentaire, à Rome, par un prélat américain; il y faisait rentrer les plus audacieuses espérances et les plus nobles ambitions des enfants des hommes. *Sicut in cœlo!* Les promesses les plus éblouissantes des voyants

d'Israël revivent dans ce verset du *Pater* quotidien.

Et si les chrétiens ont semblé parfois l'oublier; si l'Église, avant tout soucieuse du séjour éternel et du triomphe final de la justice, a paru jamais se désintéresser de son règne sur la terre, ce n'est certes pas aux jours que nous vivons. L'Église aussi, nous le constations récemment [1], croit de sa mission de ne pas négliger cette vie terrestre, d'en panser les plaies, d'en adoucir les maux, d'en purifier et d'en assainir les passagères demeures. De fait, jamais elle n'y avait renoncé; mais le vent qui souffle du dehors l'y pousse plus que jamais. Elle ne veut rien abandonner de sa tâche providentielle, elle engage ses fils à se préoccuper de l'avenir social, et à n'en pas laisser le soin aux enfants des ténèbres. L'étendard de la Croix se déploie, de nouveau, comme une bannière de Progrès, et le mot de Justice est donné aux phalanges du Christ, le Messie des nations, comme la devise des conquêtes prochaines. Et ainsi le vieux rêve d'Israël, la grande vision sémitique incorporée à l'idée chrétienne, reparaît dans l'Église, non moins que dans la Synagogue, et pour en préparer la réalisation, la chaire de l'apôtre de Galilée offre son concours au siècle. Quand sera-t-elle construite, la Jérusalem nouvelle, la cité universelle de la Justice et de l'Amour? Et sera-t-il jamais donné à la main de nos fils d'en ouvrir les portes?

1. Voyez *la Papauté, le Socialisme et la Democratie* (Calmann Lévy, 1892).

Il est vrai que le Christ a dit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Par là, le christianisme se distingue du judaïsme, et les espérances spirituelles de la nouvelle alliance des ambitions temporelles de Juda. — Mon royaume n'est pas de ce monde; l'Évangile a raison; l'Évangile nous met en garde contre l'utopie; il nous avertit de ne pas trop présumer de cette vie terrestre. Le royaume de Dieu ne saurait pleinement se réaliser sur la terre — à moins que le Fils du Très-Haut ne redescende du ciel pour l'instaurer parmi les hommes. Le royaume de Dieu est un idéal vers lequel doivent tendre les siècles sans y atteindre jamais. L'Église n'en convie pas moins les chrétiens à s'efforcer, eux aussi, d'amener parmi les hommes le règne de la paix et de la justice. A cela revient l'enseignement social de Léon XIII. L'Église n'approuve point ceux qui, las des longueurs de la route, secouent sur nos sociétés en travail la poussière de leurs souliers, ou demeurent assis à la porte des cimetières, attendant, pour voir se lever le règne de la Justice, que la trompette de l'Archange ait sonné le réveil des morts.

« Pour les fils d'Israël, prêchait un rabbin, c'est un devoir impérieux de travailler à la réalisation des espérances messianiques [1]. » Voilà un sermon que les prêtres du Christ ne voudront pas laisser aux rabbins :

1. M. A. Astruc, *Entretiens sur le judaïsme, son dogme et sa morale*; Lemerre, 1879.

cela n'est pas seulement le devoir des enfants d'Abraham, et nous ne leur en abandonnerons pas le soin. Le règne de la Justice, les chrétiens, eux aussi, ont le devoir d'y travailler ; il ne leur convient pas de s'en remettre aux restes dispersés de Juda, aux adeptes nuageux du messianisme humanitaire, ou aux faux prophètes qui leurrent les foules de la chimérique transfiguration de la terre en paradis. *Adveniat regnum tuum*, répètent, chaque jour, des lèvres, trois ou quatre cents millions de Chrétiens ; mais, ce vœu du *Pater*, comment l'entendent-ils ? De combien, parmi eux, en est-il comme de ces juifs au cœur charnel, que nous accusons de matérialiser les promesses de l'Écriture ?

S'il nous était donné d'évoquer, devant nous, l'idéal des foules baptisées et l'humaine Jérusalem rêvée par les masses populaires, je ne sais trop quelle différence nous trouverions entre l'idéal aryen et l'idéal sémite, entre notre idéal à nous, fils de chrétiens, et leur idéal juif. Si nos races occidentales en sont revenues à un vague messianisme ; si même, sans que nous en ayons conscience, c'est des collines de Sion que nous viennent notre soif de justice et notre espérance obstinée dans la victoire du droit, l'idéal des prophètes s'est bien déformé en chemin.

Ils auraient de la peine à reconnaître leurs visions et leur Jérusalem, dans nos songes matériels et nos prosaïques utopies, les voyants du Moriah. Sur le messianisme des montagnes de Juda et sur le royaume

de Dieu de la mer de Galilée a soufflé le néo-paganisme ; et juifs et chrétiens, confondant, presque également, le progrès avec la richesse et la félicité avec le bien-être, sont allés pour Messie élire Mammon. Oublieux de l'éternel *Nisi Dominus* du psalmiste et de la pierre angulaire sur laquelle devait reposer la vraie Jérusalem, ils rêvent de royaume de Dieu sans Dieu. Jéhovah est délaissé, et son Christ est omis. Aussi semble-t-elle reculer, devant nous, à mesure que nous nous flattons d'en approcher, la Jérusalem nouvelle, la cité de Justice et de Paix, vers laquelle se tendent en vain nos bras.

CHAPITRE XI

DE LA DURÉE ET DES SIGNES DU PARTICULARISME JUIF

I. Raisons de la persistance du particularisme d'Israël. — L'esprit de clan et les minorités religieuses. — II. Le costume juif; y a-t-il un costume national juif? — Juifs polonais, juifs d'Orient. — Est-ce toujours le juif qui a voulu se distinguer des gentils par le vêtement. — La rouelle du moyen âge. — III. Langues et dialectes des juifs. — Pourquoi le juif parle-t-il souvent une autre langue que ses voisins chrétiens? Le « jargon » ou judéo-allemand et le judéo-espagnol. — De l'usage de l'hébreu chez les juifs contemporains. — IV. Les noms des juifs. Noms de famille et prénoms. — Askenazim et Sephardim. — Comment, à cet égard aussi, ils cherchent à se nationaliser.

Pur Sémite ou de race croisée, rien dans le sang de Jacob, rien dans le génie d'Israël ne s'oppose à ce que le juif s'approprie notre civilisation. Pourquoi, en tant de pays, continue-t-il à former comme un peuple au

sein du peuple et comme une confrérie internationale éparse au milieu des nations? D'où ce particularisme persistant, joint à cette sorte de cosmopolitisme égoïste qui lui permet de se transporter d'une contrée à l'autre, sans presque jamais s'y fondre entièrement avec les habitants? Comment y a-t-il tant d'arrière-neveux d'Abraham dans l'impure écume de toutes nations qui flotte sur nos capitales, à la surface de nos sociétés en décomposition?

Les raisons, nous les connaissons : elles ne sont ni physiologiques, ni ethnographiques, elles sont tout historiques. Le juif, longtemps, n'a pu prendre racine nulle part. A quoi, durant des siècles, ont ressemblé les rejetons de Jacob sur la terre d'Europe? A des herbes folles arrachées, à chaque saison, par la main d'un sarcleur hostile; ou encore, là où nous supportions leur présence, à des plantes en pot, sans cesse déplacées, à de maigres arbustes en caisse, qui n'étaient pas libres de s'enraciner dans le sol. Presque partout, il était entendu que le juif n'était qu'un hôte de passage, admis par tolérance; en maint pays, il lui fallait, chaque année, acheter, à beaux deniers, le droit de séjour. A Rome, qui était comme le conservatoire des vieux usages, les juifs étaient tenus d'aller, tous les ans, avant le carême, au Capitole, implorer solennellement l'autorisation d'habiter, une année de plus, leur ghetto séculaire. Et cette demande, il la leur fallait, humblement, répéter plusieurs fois; repoussée au-

bas des rampes capitolines, la supplique des *Ebrei* n'était admise qu'au sommet du *clivus* sacré [1].

Relégués soigneusement à l'écart de leurs voisins chrétiens, les juifs ont dû vivre entre eux, et deux ou trois générations de liberté n'ont pu leur en faire passer entièrement l'habitude. En plus d'une contrée, du reste, la loi ou les mœurs, plus exclusives que la loi, les contraignent encore à l'isolement. Chaque fois qu'il essayait de sortir de sa juiverie et de secouer son particularisme national, le juif y était ramené, de gré ou de force, comme l'y ramène aujourd'hui, par le collet, la police russe. Nous sommes bien bons de nous étonner que le ruisseau de Jacob n'ait pas encore, partout, mêlé ses eaux à celles des grands torrents de la vie moderne, alors que, pour l'en détourner, nous avions multiplié les digues et les barrages.

C'est parce qu'aucune race et aucune religion n'a été traitée comme Israël, qu'aucune n'a montré un pareil esprit de clan. Le cas cependant n'est point aussi singulier qu'on aime à le répéter. D'autres groupes confessionnels ont, pour des raisons analogues, présenté un phénomène semblable. Et cela, en dehors même de l'Orient, en dehors des Coptes, des Armé-

1. Cette cérémonie symbolique avait encore lieu après 1830; elle n'a été abolie, croyons-nous, que sous Pie IX. (Voyez, par exemple, Mendelssohn Bartholdy, *Reisebriefe aus den Jahren 1830-32*; Leipzig, Mendelssohn, 1865, p. 122.)

niens, des Parsis, des Druses, des cultes et des Églises qui constituent une façon de nationalité. Il en est de même, à un degré moindre, de presque toutes les minorités religieuses, de celles surtout qui ont traversé de cruelles persécutions. Il en a été ainsi, en France, des protestants ; ailleurs, des catholiques, bien qu'entre catholiques et protestants, il n'y eût aucune différence de race. On a dit qu'il y avait une psychologie des minorités religieuses ; cela est juste, et cette sorte de particularisme en est un des traits les plus marqués ; pour l'effacer, il ne faut rien moins qu'une longue possession de la liberté.

L'histoire n'en fournit que trop d'exemples. La différence de religion et l'intolérance mutuelle suffisent à faire, d'hommes du même sang, des tribus hostiles, presque étrangères l'une à l'autre. Et les vestiges des anciennes démarcations persistent parfois, dans les mœurs, après les haines qui les avaient tracées.

Voyez, chez nous, en France, les protestants. Aujourd'hui que, entre eux et nous, sont tombées les murailles de règlements et les barrières de préjugés ; que, dans toutes les écoles, leurs enfants coudoient les nôtres, les protestants français nous semblent parfois, à nous catholiques, garder je ne sais quelle raideur puritaine qui n'est pas dans le tempérament français. Ils nous semblent avoir, dans leurs manières, dans le ton de leur langage, ou le tour de leur esprit, je ne sais quoi d'étranger, de suisse, de genevois, dirai-je, faute

d'autre mot. J'ai connu de sceptiques Parisiens qui, tombés, par hasard, au milieu de compatriotes protestants, s'y trouvaient tout dépaysés, n'ayant pas l'oreille faite à ce que l'on a plaisamment appelé le patois de Chanaan. Et cependant, quoique beaucoup d'entre eux nous soient aussi venus, ou revenus, d'au delà du Rhin ou du Jura, nos protestants sont souvent d'aussi bon sang français que nos vieilles familles catholiques, et mal inspiré qui s'aviserait de soupçonner leur patriotisme. — Des presbytériens d'Irlande, ou des catholiques des Pays-Bas aux calvinistes de Hongrie, aux vaudois du Piémont, à tels *raskolniks* de Russie, on pourrait citer bien des exemples analogues.

Alors qu'entre des chrétiens, de même race et de même pays, les différences de sectes ont pu créer ainsi des différences extérieures de ton, de manières, de tournure, comment le juif, le Sémite d'origine étrangère, tenu rigoureusement à l'écart des chrétiens, ne garderait-il point la marque de son isolement séculaire? Ce que j'admire, ce n'est pas que, en tant de contrées, Israël forme encore, à la surface des nations chrétiennes, comme des flaques de population étrangère, c'est, tout au rebours, que, en tant de pays, le juif ait si vite réussi à s'assimiler à nous.

Dans les régions même où ils se sont le moins mêlés aux chrétiens, les mœurs des juifs ont, plus qu'on ne l'imagine, subi l'influence des gentils du voisinage. A cet égard, il faut se défier d'une observation superfi-

cielle. Veut-on comparer le juif et le chrétien, le Sémite et l'Aryen à deux corps chimiques, mis en présence, celui des deux qui entame l'autre le plus vite et le plus profondément, ce n'est pas le Sémite, c'est l'Aryen.

Nulle part, là même où ils ont séjourné le plus longtemps et en plus grand nombre, les juifs n'ont dénationalisé un peuple chrétien, témoin la Pologne, la Petite-Russie, la Hongrie. Au contraire, dans presque tous les États, les fils de Jacob ont ressenti l'action des gentils, prenant la langue, les usages, le costume de leurs voisins chrétiens, si bien qu'après des siècles d'exil, ils gardent souvent encore l'empreinte des pays habités par leurs pères. Cela est vrai des israélites du Nord comme de ceux du Midi, des juifs allemands aussi bien que des juifs portugais. D'où vient, en effet, cette distinction des Askenazim et des Sephardim, cette sorte de schisme historique qui a coupé Israël en deux tronçons inégaux ? A-t-elle rien à voir avec les tribus de Jacob ? Nullement. C'est une distinction toute nationale, toute géographique; elle est plutôt aryenne que sémitique; elle a, pour unique origine, la marque imprimée par les nations sur les neveux d'Abraham.

Juifs allemands et juifs espagnols, Askenazim et Sephardim étaient si bien devenus les enfants du pays où les avait jetés la dispersion; ils s'étaient, malgré tout, si bien naturalisés parmi les fils de Japhet que, lorsqu'après une séparation d'un millier d'années, ils se sont rencontrés, sur les étapes d'un nouvel exode,

ces frères séparés ont eu peine à se reconnaître. A Jérusalem, aux bords du Danube, en France, en Hollande, en Angleterre, en Amérique. ils ont longtemps formé des communautés distinctes, presque hostiles, ayant chacune sa langue, ses synagogues, son rite, ses usages. Askenazim et Sephardim étaient devenus étrangers les uns aux autres et se regardaient comme deux nations différentes. Au lendemain de 1789, les juifs portugais de Bordeaux pétitionnaient encore pour n'être pas confondus avec les juifs allemands de l'Alsace, voire même avec les juifs français du Comtat. Il y a moins de cent ans, les mariages, d'Askenazim à Sephar dim, étaient rares, Pour rendre à ces tronçons d'Israël conscience de leur solidarité, il a fallu les attaques de leurs adversaires communs.

Après cela, comment soutenir que le juif demeure imperméable au milieu national qui l'entoure? Toute son histoire prouve le contraire. Il n'est peut-être pas de communauté israélite, pour isolée qu'elle semble, qui n'ait beaucoup emprunté de ses voisins chrétiens ou musulmans. Nous allons en trouver la preuve dans ce qu'on donne d'ordinaire comme le signe, on pourrait dire l'enseigne du particularisme d'Israël, dans les vêtements qu'il porte, dans les langues qu'il parle.

Prenez les juiveries de l'est de l'Europe, en apparence les plus fermées; ce qu'on appelle le costume juif, ou le parler juif, n'avait d'habitude, à l'origine, rien de juif. Ce qui distingue l'israélite, extérieurement, de nous,

lui a été, le plus souvent, imposé, à dessein, par nous. Qu'on le prenne aux temps modernes ou au moyen âge, le juif, qui, dans une société hostile, s'enferme en son exclusivisme et se calfeutre dans ses traditions, le juif tend, peu à peu, à s'assimiler aux chrétiens, partout où il a le droit de le faire. C'est l'histoire de l'homme au manteau : la bise glaciale de la persécution le contraint à demeurer enveloppé dans son particularisme; la tiède chaleur de la liberté l'amène à s'en dépouiller.

II

Le particularisme national des juifs s'est surtout conservé en Orient et dans l'est de l'Europe. Inutile d'en donner les raisons; elles sautent aux yeux. En Orient, l'esprit de tribu n'est pas propre au juif; il se retrouve, plus ou moins, chez toutes les communautés religieuses qui forment comme autant de nations ayant chacune ses lois et coutumes. Les Juifs de l'est de l'Europe demeurent, à cet égard, à demi Orientaux.

Aujourd'hui encore, l'habitude de faire bande à part se trahit, chez eux, de diverses façons; souvent elle s'affiche en quelque sorte jusque dans le vêtement. En mainte contrée de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique : en Pologne, en Petite-Russie, en Roumanie, en Asie-Mineure,

en Palestine, en Tunisie, les juifs portent un costume particulier, comme pour se distinguer des autres habitants du pays, chrétiens ou musulmans. C'est encore là, pourrait-on dire, une coutume orientale. En Orient, le vêtement est comme une profession de foi, ou un drapeau national, que chacun arbore au grand jour; quitter le costume de ses pères, c'est presque une apostasie.

Une histoire de l'habillement chez les juifs serait un livre curieux qui devrait tenter les amateurs du pittoresque; il se trouverait bien quelque riche israélite pour en faire les frais. Leur manière de se vêtir a étrangement varié, selon les contrées et selon les époques. On ne saurait dire qu'ils aient un costume national. Ils n'ont que des costumes locaux : j'ai vu, en Orient, des juifs et des juives de différente origine, porter, dans la même ville, des habits de coupe différente. Presque partout, la forme de leurs vêtements a plusieurs fois changé; parfois, elle leur a été imposée d'autorité. Le plus souvent, le costume actuel des juifs n'est que l'ancien costume du pays qu'ils habitent ou du pays dont ils sont venus. Le juif l'a gardé, alors qu'on le quittait autour de lui; fidèle aux vieux usages, il n'a pas suivi la mode. En cela encore, s'est manifesté l'esprit conservateur des grandes juiveries.

Que les juifs n'aient pas toujours eu de costume particulier, cela est hors de doute. Nous le voyons par les décrets des conciles et les édits des princes qui leur en-

joignent de porter des signes distinctifs. On leur faisait un crime de s'habiller comme les chrétiens. Les lois étaient fort sévères pour pareil délit, ce qui prouve la propension des juifs à le commettre. De même chez les musulmans. A Damas, par exemple, les juifs portaient autrefois le turban. Ils l'ont gardé en plusieurs régions de l'Islam; et s'ils l'ont d'une autre couleur que les vrais croyants, ce sont ces derniers qui l'ont voulu.

On connaît la longue lévite, la talare du juif polonais ; c'est, pour nous, le costume classique des juifs. Nous sommes enclins à nous les représenter toujours ainsi dans le passé ; c'est à tort. Dans l'ancienne Pologne, les juifs aisés portaient le costume polonais : sur la tête le *spodek*, bonnet fourré de peau de renard ou de martre, tel qu'on leur en voit encore, le jour du Sabbat, en Galicie; autour du corps, le caftan, ou mieux le *joupan* polonais fendu aux manches et serré à la taille par une large ceinture, comme les juifs de là-bas aiment toujours à en nouer autour de leurs reins.

Ce riche costume, les juifs, avec leur répugnance pour le changement, le conservèrent quand il était abandonné des seigneurs, des *pans* polonais ; on le prit alors pour un costume juif. Le gouvernement russe l'interdit. Les israélites de Pologne et de Petite-Russie durent échanger le bonnet fourré pour la calotte ou la casquette de soie ou de velours, qui était la coiffure des petites

gens des villes; en mainte localité, la casquette devint, à son tour, la coiffure juive. Ailleurs, les fils d'Israël ont adopté le chapeau à haute forme; le « cylindre », comme disent les Allemands, est devenu en quelques contrées leur couvre-chef national. J'ai vu, ainsi, à Tibériade, de sordides juifs allemands promener leurs « tuyaux de poêle » aux bords solitaires de la mer de Galilée. Le *joupan* polonais fut remplacé par une longue redingote plus ou moins semblable au caftan des marchands russes. L'empereur Nicolas en jugea bientôt les pans trop longs; l'autorité impériale entra en campagne contre la *talari*, prise en affection par les juifs; il y eut des règlements pour en déterminer les dimensions. Les récalcitrants furent arrêtés dans la rue, et les ciseaux des agents de police rognèrent, séance tenante, les lévites qui dépassaient la mesure réglementaire[1].

Infortunés fils de Juda! leur crasseuse talare ne fut pas seule en butte aux tracasseries administratives. Il en fut de même de leurs longues barbes et de leurs longs cheveux, surtout des boucles en papillotes ou *peisse* qu'ils avaient coutume de laisser pendre le long de leurs joues. Il est écrit dans le *Lévitique* (XIV, 27) : « Vous ne couperez pas vos cheveux en rond, et vous ne raserez pas votre barbe. » A ces papillotes en tire-bouchons, l'empereur Nicolas déclara la guerre, ne les

1. Voyez, entre autres, Orchanski : *Rousskoe Zakonodatelstvo o Evreiakh*, p. 29.

permettant qu'aux rabbins, ce qui était les rendre plus chères aux juifs du commun, en en reconnaissant le caractère religieux. Autour des joues de la plèbe juive, s'engagea une lutte analogue à celle combattue, quelque cent ans plus tôt, autour du menton des *raskolniks*. par Pierre le Grand[1]. Comme autrefois les vieux croyants, sous le tsar réformateur, des juifs appréhendés par la police furent rasés ou tondus d'autorité.

— « Quelle est, des deux puissances, celle que préfèrent vos coreligionnaires, l'Autriche ou la Russie? » demandai-je, il y a une quinzaine d'années, à un juif de Cracovie qui m'escortait aux mines de Wiéliczka. Un étranger, en Pologne, ne peut guère se passer d'un juif, ne fût-ce que pour s'affranchir de l'importunité des autres. En homme prudent, mon guide se fit prier pour répondre; puis, comme je le pressais: « La plupart, me dit-il, avec un sourire malicieux. aiment mieux l'Autriche. — Et pourquoi cela? — Parce que l'Autriche leur permet de porter leurs boucles. » — Boutade ou non, ce n'était pas si mal répondu. Le droit de porter des papillotes a son prix, et ce n'est pas seulement pour leur coiffure que les juifs sont plus libres, sous l'aigle autrichienne que sous l'aigle russe.

Dans les juiveries de l'Orient, le costume des femmes, tout comme le costume des hommes, varie selon

1. Voyez l'*Empire des Tsars et les Russes*, t. III.; *la Religion*, liv. III, ch. II.

les pays. Peut-être le plus gracieux est-il celui des juives de Smyrne, avec leurs pantalons bouffants et leurs vestes échancrées sur la poitrine. Le plus richement grotesque est celui des grasses juives de Tunis, aux caleçons collants, lamellés d'or ou d'argent. En Pologne, les juives ont généralement abandonné l'ancien diadème de leurs grand'mères. Elles sont à plaindre, ces juives de l'Est ; leurs maris, ont souvent encore, le mauvais goût de leur raser le front. Une fois mariée, la femme ne doit plus chercher à plaire. Cette nudité de leur tête, les victimes la dissimulent sous un flot de dentelles jaunies, ou sous de lisses perruques, ou de luisants bandeaux de satin. Beaucoup, en se mariant, mettent déjà comme condition qu'elles ne seront pas rasées. L'usage en est passé dans les familles riches. Les juives ne s'y font aucun scrupule de suivre nos modes, elles ne craignent pas de porter leurs cheveux et de les friser. Elles ne cherchent à se distinguer des chrétiennes qu'en se montrant plus élégantes.

Est-ce bien du reste le juif qui a voulu se séparer de nous par le costume ? Nous savons que, le plus souvent c'est tout le contraire. En mainte contrée, le juif qui oserait s'habiller comme le chrétien ou le musulman s'exposerait à des avanies. Durant des siècles, chrétiens et musulmans le lui ont interdit. Pour mieux le tenir à l'écart, nous l'avions marqué de signes distinctifs qui ne permettaient pas de le confondre avec nous. Il paraît que la courbe de son nez et le profil sémitique ne

suffisaient point à le dénoncer. Il fallut que l'art des hommes et l'esprit des légistes vinssent au secours de la nature. En avons-nous perdu le souvenir, le juif n'a pas encore oublié la rouelle jaune, le signe d'infamie si longtemps infligé à ses pères.

La rouelle (petite roue ou *rota*), imposée aux fils de Jacob par le concile de Latran de 1215, était un morceau d'étoffe rond ou carré, le plus souvent, une rondelle de drap ou de toile jaune ou rouge, parfois mi-partie jaune, mi-partie rouge, que tout juif devait porter, d'une manière apparente, sur l'épaule, sur la poitrine ou sur la tête. Les juifs qui l'omettaient étaient astreints à des amendes et à des peines plus sévères. Ils pouvaient, en certains cas, en voyage, notamment, obtenir dispense temporaire de la roue[1]. En plusieurs pays, en Allemagne par exemple, la rouelle a été souvent remplacée par un chapeau rouge ou vert, ou par un bonnet ou capuchon de coupe spéciale. Les femmes mêmes

1. D'après M. Ulysse Robert (*Étude historique et archéologique sur la roue des juifs*, *Revue des études juives*, VI et VII, 1883), l'usage de la rouelle semble avoir existé dans le diocèse de Paris, dès le commencement du XIIIe siècle. Le IVe concile de Latran (1215), en étendit l'usage à toute la chrétienté. Saint Louis l'imposa aux juifs de France par une ordonnance de 1269. Philippe le Hardi, trouvant ce signe insuffisant, obligea les juifs, en 1271, à joindre à la rouelle une corne sur leur bonnet. Nous possédons plusieurs images du temps représentant le juif avec la rouelle. Une bulle du pape Paul IV en renouvela l'obligation, pour les juifs de Rome, en plein XVIe siècle. (Rodocanachi, *le Ghetto de Rome*, p. 163-164.)

n'échappaient pas à cette humiliation. En telle ville d'Italie, elles étaient tenues de porter un carré de drap jaune au-dessus de leur coiffure. Ailleurs, elles étaient autorisées à remplacer la rouelle par un autre signe moins disgracieux; ainsi, à Francfort, par des bandes bleues à leur voile.

Religieuses ou civiles, toutes ces lois, toutes ces ordonnances des conciles ou des princes sur le vêtement des juifs et des juives n'avaient qu'un but : les isoler des chrétiens. En inventant la rouelle et tous ces signes distinctifs, les autorités chrétiennes ne faisaient guère qu'imiter les musulmans. Si frappantes sont ici les analogies entre notre droit canon et les lois musulmanes qu'on s'est demandé si l'Église ne s'était pas approprié les prescriptions de l'Islam[1]. Cela nous semble douteux; les mêmes mesures ont pu être inspirées simultanément, aux chrétiens et aux mahométans, par un même esprit de méfiance pour le juif et le judaïsme. A Damas ou à Bagdad, comme à Rome ou à Paris, cette sorte de stigmate que chrétiens et musulmans imprimaient sur le front ou sur l'épaule du juif était la conséquence logique du système de séquestration qui aboutit au ghetto ou au *mellah*[2].

1. Ainsi, Isidore Loeb, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, art. JUIFS, p. 999, 3e colonne... : « Même la rouelle du concile de Latran paraît empruntée aux musulmans. »

2. Nom du ghetto au Maroc.

III

Il en est des langues comme du vêtement. Un grand nombre de juifs parlent encore, entre eux, une autre langue que celle du pays où ils habitent. Cela s'explique, d'habitude, par des causes analogues : par leurs migrations forcées et par leur longue séquestration. A vrai dire, il n'y a pas plus de langue juive que de costume juif ; il y a seulement des dialectes archaïques, souvenir lointain de leur patrie ancienne, que les juifs ont emporté avec eux dans leurs douloureux exodes.

Ainsi notamment du jargon allemand, du *judenteutsch* ou *jüdisch* des Askenazim, des juifs polonais. Venus de l'Allemagne, vers la fin du moyen âge, ils ont continué à parler allemand, au milieu des Slaves, des Hongrois, des Roumains. Ce jargon, les émigrants juifs de Russie l'ont transporté en Amérique ; il se publie, aujourd'hui, à New-York, plusieurs journaux dans leur patois allemand. On peut prédire qu'il n'y vivra pas des siècles ; c'est un produit du confinement ; il n'a pu se perpétuer qu'à l'abri des lois d'exception[1].

1. Le patois juif ou « jargon » apporté en Pologne, par les juifs chassés d'Allemagne au XIVe siècle, semble avoir été originairement le dialecte de la Haute-Saxe. Tout en se corrompant, il a gardé un caractère ancien et pris, sur les lèvres des juifs exilés, un accent

Ainsi encore de l'espagnol des Sephardim ou juifs du Midi. Bannis de la péninsule, beaucoup ont conservé, sur la terre d'exil, la langue sonore du beau pays qu'ils avaient si longtemps regardé comme une autre Palestine. Grâce à eux, le castillan du xv[e] siècle a résonné, jusqu'à nos jours, sur presque tout le bassin de la Méditerranée, de Tanger à Smyrne et à Salonique, et jusque sur les plages de la mer du Nord, d'Amsterdam à Hambourg. Loin de prouver que le juif vit partout en étranger, ces dialectes d'origine étrangère montrent qu'au moyen âge, sur les bords du Tage comme aux bords du Rhin, les juifs s'étaient si bien naturalisés, chez les nations chrétiennes, qu'après des siècles d'exil, ils en parlent encore la langue. Cette langue du vieux pays, transmise avec soin à leurs enfants, était pour eux comme une re-

nouveau. Comme les petits juifs étaient mis de bonne heure à l'étude de l'hébreu, la langue morte s'est infiltrée peu à peu dans la langue vivante, ou l'idiome sacré dans le parler vulgaire. C'est ainsi que, dans le jargon, la plupart des notions abstraites, religieuses ou philosophiques, sont rendues par des termes hébreux ou araméens. Une des choses qui ont contribué à faire vivre et même à faire écrire le « jargon, » c'est la répugnance des vieux rabbins du xviii[e] siècle et des ultra-orthodoxes pour la littérature des Gentils; ils craignaient qu'en lisant les livres allemands les jeunes juifs ne perdissent la foi d'Israël. — Outre d'assez nombreux journaux et de nombreuses traductions, on peut citer des contes, des nouvelles, même des poésies en cette langue hybride. (Voyez, par exemple, Max Grünbaum, *Judischdeutsche Chrestomathie;* Leipzig, 1883.)

lique vivante de la patrie perdue. Le juif s'y était attaché, il l'avait faite sienne. Cela est particulièrement vrai des Sephardim, plus raffinés et plus lettrés que leurs frères du Nord. L'Espagne avait été pour eux une nouvelle terre promise. Ils en chérissaient la langue, ils avaient gardé pieusement dans leur exode le mâle parler de leur « cruelle patrie, » ainsi que s'exprimait un fils de marranes, don Miguel de Barrios.

En Hollande, où ils avaient trouvé un abri, les coreligionnaires de Spinoza se plaisaient encore, sur la fin du XVIIe siècle, à cultiver leur ancien castillan, se délectant à l'écrire en vers et en prose[1]. Cela n'a pas empêché les Sephardim de devenir, avec le temps, Hollandais, Allemands, Anglais, Français. Ne connaissons-nous pas, chez des réfugiés d'un autre sang et d'une autre foi, d'aussi touchants exemples d'attachement à la langue maternelle? N'est-ce pas ainsi que nos huguenots français chassés par Louis XIV ont conservé, pendant des générations, le culte de la langue de leurs pères? — ce qui, hélas! ne les a pas empêchés, eux non plus, de devenir Prussiens, Suisses, Anglais, Néerlandais, voire Boers.

Comment ne pas faire ici une réflexion attristante? C'est que, vers le milieu du moyen âge, les juifs

1. Voyez (*Revue des Études juives*, avril-juin 1880) la *Relacion de los poetas y escritores de la nacion judayca;* Amstelodama, par Daniel Levi de Barrios. (Cf. M. Kayserling, *Sephardim : Romanische Poesien der Juden in Spanien.)*

étaient plus nationalisés, ils étaient moins étrangers parmi nous que deux ou trois siècles plus tard, quand on les eut enfermés dans le ghetto italien ou dans la *carrière* de Provence. Juifs et chrétiens avaient alors, à peu près, le même genre de vie; ils exerçaient les mêmes métiers[1], ils parlaient la même langue, ils portaient les mêmes vêtements, ils avaient, sauf pour la religion, les mêmes usages. Si elle n'eût été violemment interrompue par les ordonnances vexatoires, ou par les décrets d'exil, l'assimilation des juifs, au lieu de commencer à la Révolution française, eût pu s'achever dès la Renaissance.

Cela n'est pas seulement vrai des juifs d'Espagne et d'Allemagne; il en était de même de ceux de France ou d'Italie. Ils étaient Français, Italiens; ils parlaient français, italien[2]. La France, elle aussi, France du Nord, France du Midi, était devenue, pour les juifs, une patrie. Les juifs de France semblent même, dès cette époque, avoir pris quelque chose de l'esprit français. Dans les commentaires du fameux Raschi (Rabbi Salomon Ben Isaac) et des glossateurs ou *tossafistes* de l'école de Champagne, on a cru retrouver les qualités françaises de netteté, de clarté, de bon sens, de raison. Toujours est-il que le juif des florissantes communautés de Champagne, de Languedoc, de Pro-

1. On le voit par les voyages de Benjamin de Tudèle.

2. Encore aujourd'hui, la majorité des juifs de Corfou parlent italien; car c'est d'Italie qu'ils sont venus à l'ancienne Corcyre.

vence, était complètement francisé : sa langue n'était pas un patois hébreu, c'était le français de France, langue d'oc ou langue d'oil. La plus ancienne élégie française, et dans sa simplicité la plus belle peut-être, a été versifiée, dans une juiverie, à la lueur d'un bûcher. C'est la complainte de Rabbi Jacob, sur les treize martyrs brûlés à Troyes, en 1288. Je n'en sais pas de plus touchante[1].

Les juifs émigrés ou chassés de France avaient porté notre langue, avec eux, au delà de la Manche et au delà des Vosges. Le français semble avoir été, à une certaine époque, la langue des juifs d'Angleterre et des juifs des bords du Rhin. Les gloses sur le Talmud des juifs allemands du moyen âge fourmillent de mots français transcrits en caractères hébreux. Beaucoup de juifs d'Allemagne proviennent en effet des anciennes juiveries de France, de façon que, en repassant d'Allemagne en France, les juifs d'outre Rhin peuvent, comme les descendants des huguenots, s'imaginer qu'ils rentrent au pays de leurs ancêtres. Pour le juif, n'a pas craint de dire un israélite, « la France n'est pas

1. Écrite en caractères hébreux, cette élégie française a été découverte, transcrite et publiée par le regretté Arsène Darmesteter. (Voyez ses *Reliques scientifiques* : Élégie du Vatican sur l'autodafé de Troyes (1288) :

« ... Deux frères y furent brûlés, un petit et un grand ;
Le petit fut ébahi du feu qui ainsi prend,
Et il dit : « Haro ! je brûle tout ! » — Et le grand lui apprend
Et lui dit : « A paradis seras, j'en suis garant !... »

une patrie improvisée dans la fièvre d'une heure généreuse, c'est une patrie retrouvée[1].»

Au-dessus de leur langue vulgaire, — français, espagnol, allemand, italien, — les juifs, les rabbins surtout, ont toujours cultivé la langue de la Thora. L'antique idiome de la Palestine était, pour eux, ce qu'était le latin pour les chrétiens; comme le latin, les gens instruits le parlaient, l'écrivaient. Des deux langues mortes, celle qui a gardé le plus de vie est l'hébreu, bien que, en temps que langue locale usuelle, il fût mort avant que le latin ne fût formé; — l'hébreu, remplacé en Palestine par l'araméen ou chaldéen, n'était plus, dès le retour de la captivité, qu'une langue artificielle à l'usage des docteurs.

Pour les israélites, anciens ou modernes, l'hébreu n'était pas seulement l'idiome de la religion, la langue savante, c'était aussi le signe et comme le lien de l'unité[2].

1. M. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif.* — On prétend retrouver la trace de cette origine française dans un des noms les plus fréquents chez les juifs allemands, *Dreyfuss.* Ce nom serait, tout simplement, une corruption de Trévoux, l'ancienne capitale du pays de Dombes, qui possédait, au moyen âge, une nombreuse colonie juive.

2. Ce serait une erreur pourtant de croire que tous les savants juifs du moyen âge aient écrit en hébreu, comme nos savants chrétiens écrivaient en latin. Les juifs se sont parfois aussi servis d'autres langues, notamment de l'arabe. La plupart des ouvrages de Maïmonide, l'aigle de la synagogue, par exemple, le *More Nebouchim* (Guide des égarés), sont en arabe. De même, il ne faut pas oublier que, dans l'antiquité, le grec était la langue habituelle des juifs alexandrins, tels que Philon et Josèphe.

En ce sens, c'était pour eux, à la fois, une langue nationale et une langue internationale. Les philosophes et les poètes juifs du moyen âge, tels que Jehuda Halévy, dont Heine s'est un jour inspiré, lui ont rendu une vie nouvelle. L'hébreu a repris d'autant plus d'empire chez les juifs qu'ils ont été plus séquestrés. Il a été, jusqu'au XIX[e] siècle, la seule langue littéraire des israélites allemands ou polonais, des Askenazim dont l'informe jargon se prêtait peu à être écrit. Encore aujourd'hui, ils ont des journaux en néo-hébreu; tels le *Magid*, le *Melitz*. La langue d'Isaïe revit en prose et en vers. Il y a des écrivains hébreux en renom; ainsi naguère, en Russie, Juda Gordon, ou P. Smolensky, le rédacteur de *Hammelitz;* ainsi encore Menahem Mendel Dalitzky, qui a été chercher en Amérique la liberté de sa plume.

Chez les juifs de l'Est, tout ce qui est écrit en lettres hébraïques n'est pas de l'hébreu. Un jour, à Varsovie, j'essayais, devant une boutique juive, de déchiffrer quelques mots d'une longue enseigne en caractères carrés; je m'aperçus que, au lieu d'être de l'hébreu, ce n'était que de l'allemand, du « jargon » écrit en caractères hébreux. Ainsi font, de leur côté, les Sephardim de Smyrne pour leur judéo-espagnol. C'est là, chez les juifs, un usage ancien. Ils semblent avoir appliqué leur vieil alphabet oriental à toutes les langues parlées par eux. Fr. Lenormant a trouvé, dans les catacombes de Venosa, en Apulie, des épitaphes grecques dissimu-

lées sous des caractères hébraïques[1]. Ce que font aujourd'hui les juifs russo-polonais pour leur jargon, les juifs du moyen âge l'ont souvent fait pour le français, l'espagnol, l'italien, témoin l'élégie de l'autodafé de Troyes. Cette manière d'écrire (beaucoup n'en connaissaient pas d'autre) était pour eux une ressource, en temps de persécution. C'était comme une écriture secrète, un chiffre de convention, dont Israël avait seul la clef; comment ses maîtres chrétiens eussent-ils su reconnaître leur propre langue sous ce déguisement étranger? De nos jours encore, nombre de juifs de l'Est se servent des lettres de la langue sacrée pour leur correspondance, ou pour leurs livres de commerce. Je ne sais si le gouvernement russe ne leur en a point parfois fait défense.

La vieille langue n'en perd pas moins du terrain; elle n'est guère moins menacée que le latin, et pour des causes analogues. A mesure que s'ouvrent pour eux nos écoles, les juifs sont obligés de faire à l'hébreu moins de place dans l'éducation. Quelques-uns voudraient même le bannir de la Synagogue, au risque de rabaisser la dignité du culte. A nombre de juifs d'Occident, il faut déjà, pour suivre le service divin, des livres de prières en langue vulgaire; beaucoup ne savent plus lire les vénérables caractères de l'hébreu, même avec les points-voyelles. Au rebours de leurs

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1883, *Apulie et Lucanie*.

pères, ils ont des paroissiens où les chants liturgiques sont transcrits en lettres gothiques ou latines. Dans la plupart des synagogues d'Occident, la langue locale, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, a conquis sa place, jusque dans les offices solennels, à côté de la langue de la *Thora*. Le temps est loin où les rabbins se scandalisaient de voir Moïse Mendelssohn traduire le *Pentateuque* en allemand. Les juifs ont aujourd'hui, presque partout, pour leur liturgie, des traductions des *Psaumes* ou des *Prophètes;* et en certains pays, en Angleterre, par exemple, ils ont cherché, dans leur version des livres saints, à se rapprocher de la version en usage dans les églises chrétiennes.

J'ai connu, il y a peu d'années, un jeune israélite de Berditchef aspirant au rabbinat, qui était venu à Paris, avec l'intention de prêcher en hébreu dans nos synagogues : force lui fut d'y renoncer; on ne l'eût pas compris. Il lui fallut garder ses conférences hébraïques pour sa *Schule* de Petite-Russie : là, on le comprenait; mais la police, défiante de son éloquence en langue morte, suspendit ses discours[1]. Quant aux livres, aux journaux, la censure impériale a des spécialistes pour

1. « J'allais, vers le soir, à la synagogue, m'écrivait-il, en 1889; c'était la fête de Hanouka. L'on m'avait engagé à prononcer un discours en l'honneur des Machabées, dont nous célébrons ce jour-là la mémoire. Les israélites se rendaient en foule à la cérémonie, lorsqu'elle fut, tout à coup, interdite par le préfet de police. Nous eûmes beau nous rendre chez lui, impossible de le fléchir. »

l'hébreu, comme pour les autres langues de l'empire. Des écrivains, des poètes hébreux modernes ont eu l'honneur de voir leurs ouvrages prohibés. Je possède moi-même un recueil de poésies hébraïques, tout récent, qui a été saisi en Lithuanie. Et la précaution n'est pas inutile. C'est qu'en effet, en Russie, en Pologne, en Roumanie, là où les juifs vivent en groupes compacts, isolés par la loi et par les mœurs, là où toute l'instruction est restée talmudique, où les petits juifs sont mis en face des textes sacrés dès l'âge de cinq ou six ans, l'hébreu est demeuré le principal, sinon l'unique véhicule des idées.

Le juif de l'Est, maintenu sous le régime du parcage, semble d'une autre race que ses frères d'Occident; on dirait d'une espèce fossile, conservée artificiellement en vie, dans une atmosphère spéciale, grâce à la lourde cloche des lois d'exception. Dans ces juiveries de l'Est entamées aujourd'hui par l'émigration, la persistance du confinement tend à condenser les juifs en nation distincte. Avec un pareil système, quand tout semble combiné afin d'empêcher leur assimilation, le néo-hébreu peut demeurer encore longtemps, pour les juifs dégoûtés du « jargon, » la langue nationale, en même temps que la langue sacrée. Leurs fils y tiendront d'autant plus que le pays natal les traitera davantage e étrangers. Cette fois encore, le particularisme d'Israël aura été prolongé par l'exclusivisme des nations.

IV

Partout ailleurs, et souvent même jusqu'en ces juiveries de l'Est, bien des signes manifestent le désir des juifs de s'assimiler aux peuples modernes. En veut-on un indice, en voici un des plus simples ; il m'est fourni, tout bonnement, par les noms et les prénoms des juifs. La plupart d'entre eux se distinguent, à leur grand regret, des autres habitants du même pays, par la forme de leurs noms. Ces noms, d'aspect souvent étranger, sont pareils à un écriteau qui dénonce, de loin, le juif, presque aussi clairement que l'antique rouelle ou le bonnet jaune. Quelques-uns sont hébreux d'origine, tels que Halphen et Hayem, — tels que Cohen ou Kahen (prêtre), vieux titre que portent encore tant de descendants d'Aaron. Beaucoup proviennent de l'Ancien-Testament : Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, prénoms devenus noms de famille. Mais ce n'est là, en somme, que la minorité.

Pris en masse, la plupart des Sephardim ont gardé des noms espagnols, la plupart des Askenazim, des noms allemands ou polonais, qu'ils ont apportés avec eux dans les pays où ils se sont établis. C'est ainsi que les juifs exilés de la Péninsule peuvent se faire annoncer,

dans nos salons, sous les grands noms de Castille ou de Portugal : Mendoza, de Castro, Nunez, Alvarez, d'Almeida, de Lémos, de Silva, de Souza, vieux noms donnés aux *Nuevos cristianos*, lors de leur baptême, par les nobles seigneurs qui leur servaient de parrains[1]. Une fois émigrés en Hollande, ou à Hambourg, les *marranes* portugais ou espagnols eurent bientôt rejeté le masque de christianisme attaché à leur front par le saint-office ; mais ils retinrent les noms de la catholique Espagne. Sur les vieux hôtels, construits à Amsterdam par leurs enfants, on distingue encore parfois les blasons castillans de ces aristocrates Sephardim qui se vantaient, dans l'exil, de s'être alliés aux plus orgueilleuses familles de l'Hispanie. .

Les Askenazim, de beaucoup les plus nombreux, ont d'ordinaire été moins favorisés. La plupart ont été affublés de noms allemands qui n'ont rien de flatteur. Lors des partages de la Pologne, la Prusse et l'Autriche, qui avaient dans leur lot la Pologne proprement dite, obligèrent, toutes deux, leurs nouveaux sujets

1. Saint-Simon, un érudit en ces matières, signale comme indécente cette « ancienne coutume de donner aux Maures et aux juifs qui se convertissent et que les grands seigneurs tiennent au baptême, non seulement leur nom de baptême, mais celui de leur maison avec leurs armes, qui passent pour toujours dans ces familles infimes, et qui, avec le temps, les confondent avec les véritables et les leur substituent encore plus aisément lorsqu'elles viennent à s'éteindre. » (*Mémoires*, édit. de M. de Boislille, t. IX, p. 168.)

juifs à prendre des noms de famille allemands[1]. Vienne et Berlin désiraient se servir des juifs pour germaniser la Pologne. Des familles qui avaient des noms slaves ou hébreux (j'en connais plusieurs) durent les échanger contre des appellations à forme germanique qu'elles gardèrent lorsque Varsovie fut enlevée à la Prusse, et quand la Pologne de la Vistule passa au tsar. Les fonctionnaires prussiens ou autrichiens offraient aux juifs trois ou quatre catégories de noms qui étaient, dit-on, tarifés selon leur degré d'élégance; les noms de bêtes étaient gratuits; les noms d'arbres ou de fleurs devaient se payer[2]. Toujours est-il que, pour être allemands, la plupart de ces noms de juifs n'en sont pas moins presque aussi reconnaissables que des noms hébreux, n'étant guère usités, en Allemagne même, que dans les familles de souche israélite. Ils s'attachent à elles comme une étiquette indélébile que l'eau du baptême ne lave point. Il en est à peu près de même des noms de villes ou de bourgades, fort répandus

1. En France également, sous Napoléon, en 1808, il fallut faire prendre, à tous les juifs des noms de famille. Plus récemment, on a eu le tort de ne pas veiller à ce que les juifs d'Algérie, prématurément naturalisés en 1871, prissent des noms français.

2. Les noms d'animaux peuvent aussi se rattacher à la tradition biblique et faire allusion aux tribus d'Israël et à la bénédiction de Jacob à ses fils. (*Genèse*, XLIX.) Lion, Lyon, en allemand *Lœwe*, *Loeb*, rappelle la tribu de Juda; Cerf, *Hirsch*, diminutif *Herschell*, celle de Nephtali; Loup, *Wolf*, celle de Benjamin.

chez les juifs de tout pays et de toute provenance[1].

Ces noms hébreux ou allemands qui sont, pour eux, comme un signalement de judaïsme collé à leur personne, on comprend que les israélites cherchent à s'en défaire. Beaucoup, en effet, les ont rejetés, en Allemagne surtout, les remplaçant par des noms moins caractéristiques. Autrement, plus d'un juif célèbre eût peut-être eu peine à conquérir la renommée. Ainsi Boerne ne s'appelait pas Boerne. Ludwig Boerne s'appelait Loeb Baruch ; et si Karl Marx eût gardé le nom de ses pères, Karl Marx se fût nommé Mordechaï[2]. Je regrette, pour l'inspirateur de l'Internationale, ce déguisement aryen ; j'aurais voulu voir si Mordechaï fût devenu, aussi aisément, le prophète du collectivisme.

Autrefois les juifs ne changeaient guère de nom qu'en changeant de religion. D'où vient cette tendance nouvelle ? et qu'est-ce là si ce n'est, qu'on nous passe le mot, un effort pour se désémitiser ? Ce désir, si naturel, de se confondre avec la foule des habitants du pays ne plaît pas à tout le monde. Leurs ennemis sont heureux de pouvoir, au vu de leur carte, reconnaître les Sémites, pour les désigner à la défiance publique. Il y a un an ou deux, en Prusse, un certain nombre de juifs adressaient inutilement, à Berlin, une

1. A noter en passant : Certaines familles ont tiré leur nom d ; enseignes de leur boutique ou de leur maison de commerce ; air i Rothschild, l'écusson rouge.

2. Le nom de Marx avait déjà été pris par le père de Karl.

requête pour être autorisés à modifier leurs noms. Il est, en revanche, des pays où l'on semble heureux de les nationaliser à si bon compte. Ainsi en Hongrie. A l'inverse des autres nationalités du royaume de Saint Étienne, Slaves, Allemands ou Roumains, les juifs de Hongrie se prêtent de bon cœur à la magyarisation, témoignant, par là même, qu'ils ne prétendent plus former une nation distincte. Quoique parlant souvent le jargon judéo-allemand, ils ont pris fait et cause pour les Hongrois contre les Allemands, et afin de faire acte de patriotisme magyare, ils ont, pour la plupart, magyarisé leurs noms de famille. Cela leur est facile; ils n'ont d'habitude qu'à coudre à leur nom les deux lettres *yi*. Herr Simon devient M. Symonyi [1]. S'il suffisait pour être considéré comme Russe d'ajouter à son nom, ainsi que font tant d'Arméniens ou de Tatars même, la syllabe *of*, que de Salomonof ou d'Avraamof compterait le Bottin russe! Mais, contrairement à l'ancienne coutume qui faisait prendre un nouveau nom au juif converti, comme si, en devenant chrétien, il devenait un homme nouveau, la faculté de russifier leur nom n'est pas toujours accordée aux juifs baptisés [2].

1. De là, naturellement, de fréquentes railleries de la part des antisémistes, telles que celle-ci: Un Juif hongrois, regardant la statue du patriote magyar Szechenyi, se demande: « Comment s'appelait-il auparavant?

2. En 1887, par exemple (*Novoe Vremia*, 2 août), le consistoire orthodoxe d'Astrakhan défendait aux israélites convertis de russifier leurs noms de famille. En Russie, pourtant, le juif baptisé est si bien

Prenons la Roumanie, où, malgré le traité de Berlin, les juifs ont tant de peine à se faire concéder les droits de citoyens. Là, aussi, ceux d'entre eux qui réussissent à se faire naturaliser ont souvent soin de roumaniser leur nom. Cette fois, Herr Simon devient Domnu Simionescu. Certains, pour se défaire de leur aspect étranger, vont jusqu'à latiniser leur nom germanique, et chez M. Lupascu, l'on a la surprise de reconnaître M. Wolf. En France même, trop rarement à mon gré, Loewe s'est plus d'une fois transformé en Lion ou Lyon, et Hirsch en Cerf. Ne croyez pas que tout cela soit jeu puéril; pour en juger, allez voir si les Slaves ou les Roumains d'Autriche-Hongrie s'amusent à germaniser ou à magyariser leur nom, afin de se donner un air allemand ou hongrois.

Un coup d'œil sur les prénoms des israélites, dans les divers pays de l'Europe, nous suggérerait des réflexions analogues. Là aussi se manifeste la tendance des juifs à sortir de leur isolement ancien. Rien que dans les dictionnaires biographiques, on pourrait glaner quelques traits qui, pour sembler parfois divertissants, n'en sont pas moins caractéristiques. Les juifs jadis portaient tous des prénoms de l'Ancien-Testament ; aujourd'hui, en Occident, la plupart préfèrent les noms en usage chez nous. En quelques contrées, ils avaient récemment encore deux prénoms, l'un ancien, biblique, pour la

censé devenir un autre homme qu'il est libre d'abandonner sa femme et ses enfants pour fonder, avec une autre épouse, une autre famille.

synagogue et la famille ; l'autre moderne, profane en quelque sorte, pour le monde et les affaires. Quand ils prennent encore des noms d'origine hébraïque, ils adoptent, le plus souvent, la forme vulgaire, chrétienne ; ils s'appellent Jacques, ou James, au lieu de Jacob. Les vieux noms hébreux n'ont-ils pas de dérivés, il est des juifs qui les traduisent par des noms chrétiens modernes, ayant même sens, sinon même racine. L'exemple vient de haut ; il y a longtemps déjà que Baruch Spinoza changeait son Baruch en Bénédict ou Benoît qui a le même sens. Un israélite allemand peut ainsi rendre Salomon par Friedrich.

Mais, le plus souvent, les juifs modernes se servent d'un autre procédé ; ils remplacent les prénoms hébreux par des prénoms d'origine latine, grecque, germanique, ayant même initiale ou même consonnance. Isaïe se transforme en Isidore, Rachel a pour équivalent Rose, et Adèle, Adélaïde se substitue à Abigaïl. Savez-vous pourquoi Maurice est un des noms en vogue chez les juifs ? c'est que Maurice dissimule Moïse. De même autrefois des juifs hellénistes d'Asie ou d'Égypte, qui changeaient Jésus en Jason. Innocent travestissement dont nous aurions tort de nous choquer ; le juif n'y recourt qu'afin de se rapprocher de nous.

Qu'est-ce ici, si ce n'est un indice et comme un emblème parlant de l'esprit qui prévaut dans le moderne Israël ? Le juif, l'israélite d'Occident du moins, est las de faire bande à part ; il a renoncé au particularisme

à demi forcé, à demi spontané, dont ses pères nous ont longtemps donné le spectacle. Que nous envisagions le costume, la langue, les noms, tout ce qui distingue extérieurement les hommes, nous arrivons toujours à la même conclusion : les juifs modernes ont à cœur de devenir pareils à nous. Ils se donnent, pour cela, autant de peine que leurs ancêtres les plus fanatiques ont jamais pu s'en donner pour s'isoler de nous.

De leur côté, toutes les barrières ont été renversées. Irons-nous leur reprocher de conserver, pour leurs cérémonies religieuses, leur calendrier judaïque et de fêter, dans leurs synagogues, le commencement de l'année juive, Rosch Haschanah, vers l'équinoxe de septembre? Mais chez nous-mêmes, chrétiens et catholiques, l'année liturgique ne concorde pas avec l'année civile, et l'on ne voit point quel dommage en souffrent les relations sociales. Les rabbins ont bien aussi gardé l'antique ère talmudique ; mais que nous importe que les livres de la Synagogue continuent à supputer les années depuis la création du monde? Les juifs n'en datent pas moins, comme nous, leurs lettres, et leurs factures, de l'ère vulgaire, c'est-à-dire de l'ère chrétienne. Je sais bon nombre d'entre eux qui seraient en peine de nous dire en quelle année de la création nous nous trouvons, si le mois de *Sivan* précède ou suit *Tammouz,* et l'an 5654 commence ou finit en 1893.

Les faits parlent clairement. Partout où les lois les mœurs ne le leur interdisent point, les juifs ch

chent à se nationaliser ; la plupart écartent avec soin tout ce qui semblait faire d'eux un peuple à part. Là même où il y a en présence plusieurs nationalités, ils tendent à se confondre avec l'une d'elles, le plus souvent, avec celle qui a le plus de racines dans le pays. Ils ne cherchent pas seulement à se montrer Français en France, Allemands en Allemagne, Anglais en Angleterre, Américains aux États-Unis : ils s'efforcent, ce qui est plus méritoire, de se montrer Polonais en Pologne, Danois en Danemark, Hongrois en Hongrie, Tchèques en Bohême, Bulgares en Bulgarie. Les Allemands de Prague leur ont ainsi reproché de faire cause commune, en Bohême, avec les Slaves de la couronne de saint Wenceslas.

Les juifs ne conservent le caractère d'un peuple, ils ne se regardent comme une nationalité, que là où ils vivent en masses compactes, au milieu de nationalités diverses ; là surtout où les lois de l'État, comme en Russie et en Roumanie, leur interdisent de se fondre avec les indigènes, de se considérer comme Russes ou comme Roumains. Aujourd'hui, non moins qu'au moyen âge, et dans l'Orient de l'Europe, comme autrefois en Occident, le particularisme juif est entretenu par la législation contre les juifs. Selon un mot de Léon Tolstoï, le juif, devant les menaces du dehors, se replie sur lui-même et rentre dans la coquille de son exclusivisme.

CHAPITRE XII

DE LA NATIONALISATION DES JUIFS

I. Que les juifs tendent presque partout à se nationaliser. — Quels sont les États où leur assimilation est le plus avancée? — Comment, dans le même pays, il faut distinguer entre les juifs indigènes et les immigrés. — Du patriotisme chez les juifs. — Comment ne peuvent être patriotes que les juifs affranchis. — De la naturalisation des étrangers. — Comment, en France, c'est devenu un avantage de n'être pas du pays. — II. Les juifs peuvent-ils encore former un peuple et un État? — De la persistance des espérances nationales chez Israël. — La religion et la foi au rétablissement de Juda. — Le rituel et la réunion des dispersés. — L'an prochain à Jérusalem. — III. Ce qui, en certains pays, ramène les juifs à leur exclusivisme. — Peut-on reconstituer un État juif en Palestine? — Comment, alors même qu'il se reformerait, un pareil État ne saurait comprendre que le petit nombre des juifs. — Que le grand courant des migrations juives est dirigé vers l'Occident, non vers l'Orient. — Qu'au lieu de se rassembler, les juifs se dispersent plus que jamais sur la face du globe. — Comment cela facilite leur nationalisation.

I

Ce travail d'assimilation par la langue, par le costume, par les mœurs se poursuit partout, en même

temps, sans être également avancé chez tous les peuples, ni même être poussé aussi loin pour tous les juifs du même pays. Quel est, de tous les États des deux mondes, celui où cette nationalisation du juif est la plus complète? A tout prendre, c'est peut-être bien l'Italie, la terre classique du ghetto. La raison en est simple. Venus d'Orient dès l'antiquité, ou venus d'Espagne à la fin du moyen âge, les juifs de la Péninsule y sont établis depuis des siècles. L'Italie, où se sont réfugiés jadis nombre de Sephardim, est demeurée presque entièrement à l'abri des modernes migrations des Askenazim. Il est en autrement des autres États de l'Europe ou de l'Amérique. Dans presque tous, il y a, sous ce rapport, une grande différence entre les israélites du Nord ou du Midi, fixés depuis longtemps dans le pays, et les juifs du Nord-Est qui y sont arrivés récemment, poussés par le flot des juifs russes et le grand reflux d'Israël d'Orient en Occident.

En Allemagne, par exemple, les juifs du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder sont de vrais Allemands; si, à Berlin ou ailleurs, il y a une société israélite, distincte de la société bourgeoise et de la société aristocratique, la faute en est aux mœurs allemandes, encore imprégnées de l'esprit de caste. En Angleterre, les juifs accueillis par Cromwell, ou débarqués sous les quatre George, sont aujourd'hui de purs Anglais, de manières, d'habitudes, de sentiments; tandis que la plèbe des juifs russes déversés, depuis une quinzaine d'années, sur les quar-

tiers de l'East-End forment, à Londres, comme une minable colonie des juiveries du Dniepr.

De même aux États-Unis, où il y avait des communautés israélites avant la guerre de l'Indépendance : à côté des juifs américanisés de longue date, il y a les nouveaux-venus fraîchement émigrés de Russie, parlant encore le jargon. C'est comme une nationalité de plus importée dans la grande république. Mais, à la différence des immigrants allemands, ces juifs russes, accueillis avec défiance, ne demandent qu'à s'américaniser. A l'Union et au drapeau étoilé, ils disent le mot de Ruth à Noémi : Ton peuple sera mon peuple.

Pour ce qui est de la France, comment contester la nationalité française aux juifs de Provence ou du Comtat, qui, pelotonnés naguère à l'abri des clés pontificales, ont vécu, sans interruption, quatorze ou quinze siècles sur la terre de France, précédant les Normands et peut-être les Francs et les Burgondes, si bien qu'à regarder l'ancienneté, ils peuvent se vanter d'être Français entre les Français et indigènes entre les indigènes?

Et si vous prenez les juifs du Sud-Ouest, installés aux bords de la Gironde ou de l'Adour sous les Valois, les juifs de Bordeaux qui, depuis Henri II, n'ont d'autre patrie que la France, dirons-nous qu'un séjour de trois cent cinquante années n'a pas suffi à en faire des Français?

Quant aux juifs de l'Est, avant-garde de la gran armée des Askenazim, aux juifs d'Alsace ou de Lorrai qui, eux aussi, ont durant deux ou trois cents ans é

tour à tour les sujets et les citoyens de la France, anciens compatriotes dont les pères et les grands-pères ont servi sous nos trois couleurs, les taxerons-nous d'étrangers parce qu'ils ont parfois un accent allemand? Et quand nous accueillons en frères les Alsaciens-Lorrains, protestants ou catholiques, qui ont opté pour la France vaincue, repousserons-nous, comme des intrus, les juifs de Metz ou de Strasbourg qui ont donné à la vieille patrie la même preuve d'attachement?

La vérité, c'est qu'en France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, — partout si vous voulez, — il y a une distinction à faire entre juifs et juifs, entre les israélites indigènes, nés de parents établis depuis longtemps dans le pays, et les israélites étrangers qui s'y sont transportés à une date récente. Et cette distinction, elle ne doit pas seulement s'appliquer aux juifs, mais à toutes les races ou les religions qui nous fournissent des immigrants, — ainsi, dans notre France, aux protestants, réformés ou luthériens, dont le nombre chez nous, à Paris, du moins, a singulièrement grossi depuis un demi-siècle. Parmi eux, également, on n'a pas le droit de confondre les vieux Français, les familles sorties de notre sol, ou depuis longtemps francisées, avec les nouveaux venus de Suisse, de Hollande ou d'Allemagne. Pour ces derniers, comme pour les catholiques qui nous arrivent de Belgique, d'Espagne, d'Italie, comme pour les Levantins de tout rite qui commencent à débarquer chez nous, le cas est le même que

pour les juifs récemment accourus d'outre-Rhin ou d'outre-Vistule. Pour en faire de vrais Français, des Français de corps et d'âme, si j'ose ainsi parler, il ne suffira ni d'un séjour d'une douzaine d'années dans un hôtel de la plaine Monceau, ni de lettres de grande naturalisation. — Et ce que nous disons de la France vous pouvez le dire aussi bien de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Amérique.

Tout autre est la situation des juifs fixés anciennement dans le pays. Ceux-là ont eu le loisir d'y prendre racine; la sève de la terre natale a eu le temps de monter à leur cœur et à leur cerveau. Au point de vue national, ce ne sont plus des juifs, mais bien des Français, des Anglais, des Allemands, des Américains israélites, — ou, comme l'on disait à Varsovie, en 1863, des nationaux du rite mosaïque. Ils ont si bien pris les habitudes, les goûts, les idées, parfois même les travers et les préjugés des pays où ils ont vu le jour, qu'ils peuvent souvent être donnés comme des représentants de l'esprit national. Ainsi, en France, quoi de plus français que l'auteur de *la Famille Cardinal* ou de *l'Abbé Constantin?*

Et ce n'est pas seulement par l'esprit, c'est par les sentiments, c'est par toutes les fibres de leur être que ces descendants de Jacob se sentent Français, Anglais, Allemands, Italiens, Américains. Et pour cette sorte d'identification à la patrie vivante, il ne faut pas toujours beaucoup de générations. Le patriotisme, chez un

peuple patriote qui vous traite en citoyen, s acquiert vite; il s'apprend, dès l'enfance, à l'école, au collège. Parce qu'il avait du sang de Juif génois, Gambetta n'en avait pas moins le cœur français; il aurait eu peine à s'imaginer être autre chose que Français; tout son orgueil, il l'avait mis sur la France. De même, parce que son grand-père était un Juif vénitien, Disraëli n'en était pas moins Anglais; l'on sait s'il avait la fierté du renom britannique. Si Marx-Mordechaï, comme tant de socialistes de toute race, s'est fait l'apôtre du cosmopolitisme, Ferdinand Lassalle était un patriote allemand, fauteur zélé de l'unité allemande, tout prêt, pour elle, à lier partie avec la Prusse et avec Bismarck.

Voici l'Italie, tant les exemples abondent. Parce que les ancêtres de Daniel Manin sortaient des ruelles étroites du *ghetto nuovo* ou du *ghetto vecchio*, Venise affranchie n'en a pas moins acquitté une dette d'honneur en ensevelissant Manin sous les arcades byzantines du *narthex* de San-Marco. Je vais souvent en Italie, je n'ai jamais rencontré d'Italien plus jaloux de la grandeur de la Péninsule que M. Luzzatti, l'ancien ministre du Trésor; comme Français, j'aurais même un reproche à lui faire : celui de n'être pas exempt des préventions italiennes en politique étrangère. A quoi sert d'être juif, si cela ne vous préserve point des préjugés nationaux? Eh bien non, je m'en suis aperçu plus d'une fois, et en Italie, et en Allemagne, et en France même, le judaïsme n'est pas toujours un vaccin contre le chauvinisme.

Qu'on me permette ici un souvenir déjà lointain. J'ai dit, si je ne me trompe, que j'avais passé à Dresde, en 1867, plusieurs mois dans une famille israélite. Il y avait là un jeune homme de dix-huit ans, de pure race juive, qui lisait, à livre ouvert, la *Genèse* en hébreu. C'était, tout comme Lassalle, un ardent unitaire allemand, mais en même temps un loyal sujet saxon. Il invoquait la restauration de l'empire germanique, mais pour *kaiser*, il eût voulu le roi de Saxe. « Si la France ose se mettre en travers de notre unité, me répétait-il, malheur à vous ! nous irons à Paris; nous vous reprendrons l'Alsace et la Lorraine. »

Il ne savait pas, hélas ! dire si vrai. Trois ans plus tard, il a dû venir en France, avec des milliers de ses coreligionnaires qui chantaient, à l'unisson de leurs camarades chrétiens, la *Wacht am Rhein*[1]. Ce descendant de Jacob, aux cheveux bruns et aux yeux noirs, l'on eût pu le donner pour type de la jeunesse allemande. Il était tout imbu de l'esprit germanique; il avait le dédain du Slave et du Welche; il professait la naïve philosophie de l'histoire de certains docteurs d'outre-Rhin. A l'entendre, rien de grand, dans le monde, ne s'était fait que par les Germains; les nations modernes valaient à proportion de la dose de sang teutonique injecté dans leurs veines. Il semblait oublier que lui-même n'avait peut-être pas, dans tous ses membres, une goutte du san

1. A Berlin seul, on calculait, vers 1885, qu'il y avait deux mil anciens soldats juifs ayant fait la campagne de France.

de Hermann. Il parut décontenancé le jour où je me permis de lui en faire la remarque. Les israélites que je rencontrais, dans cette famille saxonne, étaient tous aussi Allemands; le plus souvent, je ne pouvais les distinguer des chrétiens. Un jour vint dîner un juif de Berlin, qui avait porté le fusil à aiguille à Sadowa, un vrai Prussien, blond, frais, parlant haut avec l'accent berlinois. « Après Kœnigsgrätz, disait-il, on est fier d'être Prussien. » Et Prussiens ou Saxons, on sentait, chez tous, l'orgueil national allemand.

Ce sentiment m'étonnait alors chez des juifs. Depuis, ce qui m'a touché davantage, j'en ai rencontré qui avaient le cœur d'être des patriotes polonais, gardant à la nation morte une affection obstinée. J'en ai connu aussi qui, de bonne foi, se regardaient comme Russes, qui pensaient et parlaient en Russes. « S'il n'y en a pas davantage, me confiait un juif d'Odessa; c'est pour cause. En ce sens aussi, chaque pays a les juifs qu'il mérite. »

Le patriotisme ne peut guère être éprouvé que des hommes, qui, autour de leur berceau, ont senti une patrie. Comment le demander à des émigrés qui n'ont pas eu le temps de s'implanter au pays, ou à des proscrits, tels que les juifs russes qui roulent de nation en nation, semblables au *perikatétipolé* de la steppe, à cette boule d'herbes sèches que le vent d'automne fait voler au hasard sur la plaine dénudée? Ceux-là n'ont plus de patrie: ils ont été déracinés du sol natal. Si avare qu'elle fût pour eux, si restreints qu'y fussent

leurs droits, ils y tenaient, le plus souvent à cette monotone terre russe, où leurs pères avaient peiné et prié, des siècles et des siècles. Pour les obliger à la quitter, il ne faut rien moins que l'excès de la misère, ou le désespoir d'y retrouver jamais la paix.

Alors même, combien ne peuvent s'en détacher sans une sorte d'arrachement! Avant de partir pour les pays où le soleil se couche, ils vont, avec leurs enfants, faire une dernière visite à leur cimetière, et, au milieu des larmes et des lamentations, les femmes disent un long adieu aux morts qui ne peuvent les accompagner en exil. Plus malheureux que leurs frères de Ségovie, chassés de Castille sous Isabelle, ils n'ont pas la consolation d'emporter avec eux les pierres tombales de leurs ancêtres [1]. Qu'ils s'attardent en Europe, qu'ils franchissent tout droit le large Océan, ou qu'ils longent lentement les côtes de la Méditerranée, au risque de ne point trouver de plage où débarquer; partout où ils arrivent, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Amérique, ils se sentent étrangers; il leur faut se faire à un nouveau ciel, à une nouvelle terre, à une nouvelle langue, à une nouvelle vie. Ils s'y feront pourtant, plus rapidement peut-être qu'ils n'osent l'imaginer. Partout où leur sourira la liberté, où les balances de la loi seront les mêmes pour eux que pour le chrétien, ils se nationaliseront vite. Ils auront pour le pays qui

1. Mocatta, *The Jews and the Inquisition*

leur rendra une patrie, le sentiment des *outlaws* qui retrouvent un foyer. Par là même qu'il avait moins de raison d'être attaché à l'empire qui le repousse, le juif a moins de peine à devenir Français, Anglais, Américain, que les immigrants chrétiens qui possédaient une patrie dont ils avaient le droit de se sentir les fils.

N'importe, juifs ou chrétiens, je ne trouverais pas mauvais qu'on ne mît point trop vite sur le même pied les natifs d'un pays et les nouveaux-venus du dehors, — les vieux Français de France et les néo-Français, les aspirants Français, fraîchement arrivés d'outre-monts ou d'outre-Rhin. De ces derniers, est-ce la peine de le dire, après ce triste hiver? nous n'avons pas toujours à nous louer. Ce n'est point que je veuille fair obstacle à la naturalisation des étrangers. Dieu m'en garde! Je sais trop que nos États modernes, qu'un État comme la France surtout, dont la population croît si lentement, ont un intérêt capital à naturaliser les étrangers et les fils d'étrangers. Mais encore, ne faudrait-il pas prodiguer, à ces naturalisés d'hier ou de demain, toutes les faveurs gouvernementales, les distinctions, les grâces, les emplois. Il serait bon que la préférence demeurât plutôt aux gens du pays, aux Français de France. Or, il faut bien le dire, en France, sous la troisième République, c'est souvent le contraire que nous avons vu. L'importance prise dans nos affaires par les étrangers a été un des traits et un des vices du régime des quinze dernières années.

Sous ce rapport, les doléances de *la France juive* et des antisémistes n'ont pas toujours été sans fondement, et cela même alimente l'antisémitisme. Il ne faut pas que ce soit un avantage, en France, d'être né à Hambourg ou à Francfort, ni que ce semble une recommandation, aux yeux du gouvernement français, d'avoir des frères ou des cousins à Berlin ou à Vienne, voire à Londres ou à New-York[1]. Il ne convient pas que les fils adoptifs soient préférés aux enfants de la maison, ni qu'à la table commune, les immigrés ou les fils d'immigrés aient la meilleure part et soient servis les premiers. Point de privilèges à rebours ! Nous avons vu, trop souvent, dans nos assemblées ou dans nos journaux, des nouveaux-venus d'outre-Rhin ou d'ailleurs, qui n'avaient pas toujours tiré au sort, catéchiser doctoralement les vieux Français de France, nous donnant des leçons de patriotisme avec des leçons de langue française, révélant à nos enfants le sens de nos révolutions et la mission de l'esprit français. En vérité, il en est auxquels nous serions tentés de jeter parfois, avec le patricien romain, le *Tacete quibus Roma noverca est*. Mais ces Français de fraîche date ne sor-

1. De même, si les emplois publics doivent être accessibles à tous, il n'est pas bon que ce soit un titre à l'avancement et à la confiance du gouvernement d'être juif, ou d'être protestant. Or, c'est à cela qu'aboutit parfois, chez la fille aînée de l'Église, la litique anticléricale; la religion professée par la majorité des Fr çais est devenue une cause de suspicion. C'est là un point lequel je compte, du reste, avoir l'occasion de revenir.

tent pas tous d'Israël. Il est du reste, — heureusement pour nos voisins, — peu de nations comme la France où, grâce aux passions politiques et au fanatisme sectaire, l'on ait tout profit à n'être pas du pays. Juifs ou chrétiens, avant de confier aux immigrés et aux naturalisés les mandats électifs ou les emplois publics, il serait juste de leur laisser faire un stage[1].

Entre tous les étrangers qui nous font l'honneur de se fixer chez nous (la France, on le sait, est devenue un pays d'immigration), ceux qui se francisent le plus vite, c'est peut-être les israélites. Beaucoup ne laissent pas de patrie derrière eux, et s'il est un pays où le juif puisse trouver une patrie, c'est la France.

La France a été la première à l'émanciper, la première à lui reconnaître le titre de citoyen. Il y a de cela plus de cent ans et, sauf un instant, sous Napoléon Ier, jamais en France les droits des israélites n'ont été sérieusement contestés. Et ce qui ne se voit point dans tous les pays qui, à notre exemple, leur ont accordé l'égalité civile, les mœurs en France sont, depuis longtemps, d'accord avec la loi. Les israélites sont entrés dans la société française; ils ne forment pas à Paris,

1. J'ai entendu remarquer que, de 1876 à 1890, la République avait eu, en moins de quinze ans, trois ministres des affaires étrangères d'origine étrangère. C'est beaucoup, bien qu'il s'agisse d'hommes dont le patriotisme français était au-dessus de tout soupçon. De ces trois ministres, de sang étranger, un seul, Gambetta, tenait à Israël. Sur ce point, voyez plus haut, chap. IX, p. 281.

comme à Berlin ou à Vienne, une société à part; ils sont du tout Paris. Nous entendons quelquefois parler de société juive, c'est comme on parle de société protestante; cela s'applique à certains groupes, à certains salons; cela ne comporte, d'habitude, aucune idée d'exclusion ou de confinement. Nous ne savons plus fermer notre porte. Avons-nous un défaut, c'est plutôt de faire bon accueil à tout venant. Nous oublions trop que la facilité de nos mœurs et la forme de nos institutions ont fait de Paris un aimant pour tous les brasseurs d'affaires et les coureurs de fortune. La société parisienne, la plus nombreuse sans doute et la plus variée du globe, est demeurée la plus ouverte; c'est une des choses pour lesquelles il fait bon vivre à Paris, — une des choses aussi qui nous amènent tant d'étrangers et tant d'aventuriers.

Pour les juifs qui n'y sont pas nés, la France devient facilement une patrie d'élection. Un israélite écrivait naguère : « L'homme est libre de se choisir une patrie. Il n'est pas attaché à la glèbe comme un serf, ou attaché au sol comme un arbre[1] ! » Ainsi raisonnent, aujourd'hui, bien des hommes qui ne sortent pas tous de Jacob. Ce n'est point de cette manière que nous l'entendons, nous autres, Français de la vieille France. Pour nous, la patrie est quelque chose d'autre, et quelque chose de plus. Nous ne l'avons pas plus

1. M. Weill, *le Lévitique*, introduction, p. 51 ; Paris, 1891.

choisie que nous n'avons choisi notre mère, et en changer nous semble presque aussi difficile que de changer de mère. Il se trompe, ce juif; nous nous sentons attachés à la terre de France, comme un arbre tient au sol, par toutes ses racines et ses fibres vivantes. La patrie nous est antérieure; c'est elle qui nous a portés et nourris; nous lui appartenons, nous sommes liés à elle d'un lien indissoluble. Nous faisons corps avec elle; elle est la chair de notre chair, l'âme de notre âme, ou mieux, nous sommes sa chair et ses membres. Nous ne concevons pas que nous puissions être autre chose que Français; elle n'entre pas dans notre cerveau, l'idée de troquer, contre une autre, notre vieille patrie française. Et cela n'est pas, chez nous, orgueil de race ou gloriole nationale. La France vaincue ne nous en est que plus chère. Elle serait détruite, elle serait partagée comme la Pologne, cette belle et noble France, que nous ne saurions confondre avec les politiciens qui l'exploitent; elle viendrait, par impossible, à périr comme État, que nous ne nous en sentirions pas moins Français, que nous resterions, devant l'étranger, fidèles au souvenir de la morte, la sentant toujours vivante en nous, conservant sans fin l'espérance de la voir ressusciter. Nous lui dirions, comme le psalmiste, à Jérusalem : « Que ma langue se colle à mon palais, si je t'oublie, ô France! »

Et ce sentiment ne nous est pas particulier, à nous, Français, fils d'une si douce mère et si glorieuse patrie.

Ainsi ont senti, jusque dans leurs abaissements et dans la servitude, nombre de nations chrétiennes, grandes et petites, témoin l'Italie, la Pologne, l'Irlande, la Hongrie, la Roumanie, la Grèce. Que dis-je? n'est-ce pas l'exemple que nous a donné tout le premier le Juif, demeuré si longtemps et si obstinément fidèle à la colline de Sion? le Juif qui, durant tant de siècles, a gardé les yeux tristement attachés aux murs en ruines de la cité de David?

Se choisir une patrie, — si impie que nous semble pareille liberté, — c'est pourtant, il faut bien le reconnaître, un droit que les juifs ne sont plus seuls à revendiquer. Avec le va-et-vient croissant de nos fourmilières humaines autour de notre petite boule de planète, nous voyons, tous les ans, des centaines de milliers de chrétiens qui changent de patrie. Chaque été, passe sur l'Océan tout un peuple d'Allemands, d'Anglais, d'Italiens, de Scandinaves, qui abandonnent la vieille et glorieuse patrie natale, pour aller au loin en chercher une nouvelle. La patrie, pour ces millions d'émigrants, n'est plus la mère adorée que ses enfants ne veulent pas quitter ; c'est une fiancée, jeune ou mûre, une femme qu'on épouse, par amour ou par calcul, et pour les beaux yeux ou pour la dot de laquelle on dit, sans remords, adieu à la vieille mère, — sauf, en cas de désenchantement, à divorcer pour convoler à de nouvelles noces. Ce qu'ont fait, sous nos yeux, depuis cinquante ans, des millions de chrétiens (sept ou huit

millions en dix ans), pour posséder un lopin de terre, ou pour échapper aux corvées de la caserne, comment ne serait-ce pas permis à des juifs pour adorer librement le Dieu d'Abraham, ou pour conquérir le droit de devenir pleinement des hommes?

Il n'en est pas d'eux comme des nôtres. En réalité, la plupart de ceux d'entre eux qui se pressent vers les mers du Nord ou du Midi ne changent pas de patrie; ils en cherchent une. Et ils sont reconnaissants à qui leur en accorde une. « On ne se fait pas une idée, m'écrivait-on des États-Unis, il y a quelques années, de la joie des juifs russes à se voir traiter en hommes libres, maîtres d'aller et de venir à leur gré. Ils s'en trouvent si heureux que, à peine descendus sur nos quais et ne parlant encore que leur informe jargon, ils se sentent déjà Américains, tout pleins d'affection pour notre sol et d'enthousiasme pour nos institutions. » Je le crois bien; ils sortent de la servitude d'Égypte; le pays qui les accueille est pour eux la terre de la liberté, la nouvelle terre promise. Comment leur faudrait-il longtemps pour s'attacher à lui? Je ne serais pas étonné que, en débarquant, ils en voulussent baiser le sol de leur bouche, comme faisaient leurs pères du moyen âge en touchant la Terre-Sainte.

II

Longtemps, on a pu dire que les juifs étaient des « sans-patrie ». Si cela était vrai, de la plupart d'entre eux, à la fin du XVIIIe siècle, cela ne l'est plus à la fin du XIXe. De la Vistule au Mississipi, ils montrent, dans tous les pays de civilisation, un égal empressement à se nationaliser. Après cela, est-ce la peine de se demander si les restes des tribus forment encore un peuple, ou si les minces caillots d'Israël qui nagent à la surface des nations doivent jamais se coaguler en corps de peuple, en État.

Ni l'une ni l'autre question ne saurait concerner les juifs d'Occident. Ils deviennent, chaque jour, davantage, Français, Allemands, Anglais, Américains. L'idée de reconstituer un peuple juif, en Palestine ou ailleurs, les fait sourire. Ils ne sont plus à la recherche d'une patrie, ils en ont trouvé une aux bords des fleuves de l'Occident, et ils ne se soucient point de l'échanger pour les rives désertes du Jourdain. Presque autant vaudrait demander aux Normands de France s'ils veulent se rembarquer pour les fiords de la Norvège, ou à nos Bretons s'ils ne seraient point désireux de repasser la mer pour retourner aux vallées de la Cambrie anglaise.

En est-il de même des juifs de l'Est, massés en colonies compactes dans la Pologne, la Petite-Russie, la Roumanie? Là survit, souvent encore, le particularisme rabbinique : les communautés israélites semblent toujours former, au milieu des peuples chrétiens, une nation juive. Malgré cela, je crois que, en Europe, au moins, il en sera de ces juifs de l'Est comme des nôtres. Eux aussi finiront par se nationaliser. Jusque dans ces juiveries en apparence fermées, le vieux particularisme fond peu à peu au souffle des vents de l'Ouest. Comme autrefois chez nous, le grand obstacle à l'assimilation du juif, c'est l'hostilité des gouvernements et l'inimitié des peuples. L'empêchement vient moins de la Synagogue que du dehors, moins du juif que du chrétien. Mais cette hostilité même des mœurs et des lois tend, par les vexations publiques ou privées, par l'émigration forcée ou volontaire, à diminuer l'épaisseur des grandes juiveries; et cela seul doit faciliter, à la fois, la nationalisation des juifs qui partent et celle des juifs qui restent.

L'ascendant croissant des idées occidentales sur les juifs de l'Est, j'en ai signalé plus d'un indice. Tous cependant ne le subissent pas volontiers. Beaucoup se raidissent contre, en dehors même des Hassidim, des néo-cabbalistes, les plus superstitieux et les plus fanatiques de la plèbe israélite. Certains rabbins s'inquiètent pour la foi, pour la durée même d'Israël; ils redoutent, après le contact de nos idées et de nos mœurs, la

contagion de notre scepticisme. Les rabbins de l'Alsace et de l'Allemagne, ne l'oublions point, manifestaient des appréhensions analogues vers la fin du XVIIIe siècle. Ils n'envisageaient pas sans méfiance l'émancipation que leur promettaient les novateurs ; ils ne pardonnaient pas toujours au dévoûment de leurs avocats, les Moïse Mendelssohn, les Dohm, les Cerf-Beer, qui prétendaient rapprocher Israël des Gentils. « Ils craignaient qu'en quittant leur étroite société adossée à la religion, » les juifs ne devinssent infidèles au culte, aussi bien qu'aux coutumes de leurs pères [1]. Ils n'avaient peut-être pas entièrement tort, ces vieux rabbins d'Alsace ou de Silésie ; — l'événement a plus d'une fois justifié leurs craintes ; — ils n'en ont pas moins dû céder à l'esprit du siècle, car ils avaient contre eux le courant de l'histoire. Les juifs de France et d'Allemagne ont renoncé à leur particularisme traditionnel, et où sont les rabbins qui songent à s'en plaindre? La race en a disparu. Il en serait bientôt de même en Pologne, en Russie, en Roumanie, si l'exclusivisme des vieux juifs n'était alimenté par celui des chrétiens [2].

1. Voyez la très intéressante étude de M. l'abbé J. Lemann, *l'Entrée des Juifs dans la société française*, p. 408 ; Paris, 1889.

2. On a signalé, dans l'année 1892, en pays français, à Bône, en Algérie, une manifestation récente de l'ancien particularisme juif. Un rabbin du nom de Stora aurait, dans un discours public, m[is] ses coreligionnaires en garde contre l'éducation française. Je n[e] sais si cet incident nous a été fidèlement présenté. Les critiques [du] rabbin de Bône me semblent avoir été dirigées moins contre l'édu[cation]

— Vous vous trompez, diront quelques-uns, les juifs ne sont pas libres de renoncer à leur particularisme national, car, dans leur religion, les espérances nationales sont intimement liées à la foi religieuse. C'est là le trait essentiel du judaïsme. Nous le savons, nous l'avons déjà constaté ; la nationalité et la religion ont longtemps, chez les juifs, fait corps l'une avec l'autre. Elles ont été entrelacées et comme tressées par les siècles ; mais ce qu'ont fait les siècles, les siècles sont en train de le défaire. Des deux fils tordus et cordés ensemble qui formaient le judaïsme, l'un s'en va en lambeaux, usé par le frottement des âges ; l'autre, plus résistant, persiste et dure. Israël est encore, à cet égard, dans un âge de transition. De l'état de groupe ethnique, il est en train de passer à celui de groupe confessionnel. Après avoir été longtemps un peuple, il ne sera bientôt plus qu'une religion[1]. C'est une mue, qui, presque achevée en Occident, ne fait que commencer en Orient. Enveloppé longtemps de sa nationalité, comme d'un tégument protecteur, le judaïsme n'en est qu'à demi dégagé ; tandis que sa tête et tout le haut de son corps en sont complètement

cation française que contre l'enseignement sans religion, « l'enseignement neutre », tel qu'on l'entend ou le pratique souvent chez nous. A cet égard, les griefs de ce rabbin étaient analogues à ceux de notre clergé catholique ; aussi a-t-il été puni, omme un simple desservant : l'administration a suspendu son traitement, ce qui ne paraît pas plus légal pour un rabbin que pour un curé.

1. Voyez plus haut, ch. IV et VI.

sortis, ses pieds et ses membres inférieurs demeurent retenus dans la gaine nationale.

Les rites judaïques ont un caractère essentiellement national. Nous avons dit pourquoi : le Talmud a voulu défendre Israël contre l'absorption des Gentils. Les murailles de Jérusalem étaient tombées ; Juda s'est enclos d'une triple haie de rites et d'observances. Ce n'était pas assez pour la Synagogue d'entretenir dans la maison d'Israël le souvenir de ses gloires et de ses tristesses : jeûnes ou fêtes, le rituel s'efforce d'exalter ses espérances. — « Tout le culte, m'affirmait un rabbin d'Orient, repose sur la foi au rétablissement d'Israël. Partout, dans nos prières, conformément aux promesses des prophètes, nous implorons la délivrance de Sion, la réunion des tribus dans leur antique patrie. »

Ces divines promesses, nul doute que des milliers de juifs d'Orient, de Russie, de Roumanie, ne les prennent à la lettre. Ézéchiel, dans la vallée remplie d'ossements, n'a-t-il pas vu les os desséchés se rapprocher les uns des autres, et, au souffle de l'Esprit, les morts se redresser ? Beaucoup croient fermement que Jéhovah rassemblera son peuple des extrémités de la terre, pour le ramener dans l'héritage de David. Jusque-là Israël leur semble condamné au *golouss*, aux douleurs de l'exil. J'ai rencontré un jeune *hakham*, de Petite Russie, un enthousiaste aux yeux noirs inspirés, qu se plaisait à me citer les textes sur lesquels s'appuyai sa foi, m'alléguant tour à tour la Thora, les pro-

phètes, le Talmud, Maïmonide, les prières liturgiques; me démontrant doctement, qu'un vrai juif ne peut avoir d'autre patrie que la Palestine. Il m'énumérait ses autorités, et, pour mieux me convaincre, il m'en envoyait, le lendemain, une liste par écrit.

« Lisez le chapitre XXX du *Deutéronome*, me disait-il : — Le Seigneur, ton Dieu, ramènera tes captifs et aura compassion de toi; et il te rassemblera d'entre tous les peuples... Quand tu serais dispersé jusqu'aux extrémités du ciel, le Seigneur, ton Dieu, te réunira, il te retirera de là; il te ramènera au pays que tes pères ont possédé, et tu le posséderas. — Que vous faut-il de plus net? Et, conformément à cette promesse de la Thora, le juif orthodoxe répète, chaque matin, avant la récitation du *Schemah :* « Réunis-nous (ô Seigneur!) des extrémités de la terre : brise le joug de notre cou et ramène-nous tête haute dans notre pays! » Et, ce souhait, il le renouvelle, quotidiennement, dans le *Schemona essreh*, prière obligatoire pour tous, trois fois par jour, m'affirmait mon jeune docteur : — « Sonne, ô Seigneur, de la trompette de la délivrance! lève le drapeau pour la réunion des exilés, rassemble-nous bientôt et ramène-nous des quatre coins de la terre dans notre pays. Béni soit le Seigneur qui doit réunir les dispersés d'Israël, son peuple! » Et ces prières, auxquelles j'en pourrais joindre bien d'autres, ajoutait mon ardent interlocuteur, voici bientôt deux mille ans que les juifs du monde entier les répètent, le

matin, dans la journée, le soir, implorant, sans se lasser, le rétablissement d'Israël. »

Aucun doute sur le sens initial de ces invocations; c'est bien le rétablissement de la maison d'Israël et du royaume de David qu'appelaient, de leurs vœux, les débris des tribus. Mais c'est peut-être parce qu'ils l'ont vainement attendue, durant des siècles et des siècles, cette restauration d'Israël, que tant de juifs ont fini par ne plus l'entendre au sens littéral, ou par la reléguer dans la nuit de la fin des temps, comme les chrétiens, le second avènement du Christ. « — L'an prochain à Jérusalem ! » continuent à se dire les juifs, à *Rosch Haschanah*, en fêtant la nouvelle année israélite. L'an prochain à Jérusalem ! Ce souhait transmis par la foi opiniâtre de leurs pères, combien, parmi nous, le prennent au pied de la lettre ? Combien même, à Paris, à Berlin, à New-York, en désireraient l'accomplissement ? Où sont-ils, chez nous, ces israélites qui se disent tout bas, avec Jehuda Halévy : « En Occident est mon corps, mais mon cœur est en Orient. — Qu'est pour moi l'Espagne, avec son ciel bleu et sa brillante renommée, — En regard d'un peu de la poussière du Temple foulé sous le pas des Gentils[1] ? »

Jehuda Halévy était le contemporain des croisés, et, à bien des clercs ou des chevaliers d'alors, Jérusalem eût

1. J'emprunte la traduction de ces vers à un Juif anglais baptisé qui en donne le texte hébreu : *A pilgrimage in the land of my fathers*, by Rever. Moses Margoliouth, t. II, appendice.

inspiré des sentiments presque analogues à ceux du poète d'Israël. C'était le siècle où tant de Francs, de tous les pays d'Occident, se précipitaient vers la Palestine en criant : Dieu le veut ; car, à nous aussi, chrétiens, Jérusalem est quelque peu notre patrie. Mais les temps ont changé ; la pieuse obsession de la Terre-Sainte a pris fin ; juifs et chrétiens n'ont plus les yeux hypnotisés par la colline de Sion. Nous ont-ils l'air d'avoir la nostalgie de Jérusalem, les israélites que nous rencontrons sur le turf, ou sous les portiques de la Bourse ? Ceux d'entre eux qui songent à restaurer le royaume de David ne sont guère plus nombreux que les chrétiens qui rêvent encore d'arracher le saint-sépulcre à l'infidèle. — L'an prochain à Jérusalem ! Mais les juifs de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, qui célèbrent *Rosch Haschanah* ressemblent-ils à des gens prêts à tout abandonner pour aller dresser leur tente dans la vallée du Cédron ? Montrent-ils, par leur conduite, qu'ils se regardent, dans nos villes, comme des hôtes de passage, en séjour temporaire parmi nous ? N'engagent-ils pas des affaires à long terme ? N'achètent-ils pas des terres ? Ne bâtissent-ils point, pour eux et pour leurs descendants, des maisons, des synagogues, des hôpitaux, des écoles, comme s'ils comptaient demeurer, à perpétuité, chez les fils de Japhet ? Ce que leur reprochent leurs adversaires, ce n'est point d'être prêts à nous quitter, c'est de trop se complaire chez nous.

— Et les vieux juifs de l'Est qui implorent encore

la restauration d'Israël et la prompte venue du Libérateur, les voit-on réaliser leur avoir pour être libres de se transporter dans leur patrie future? Négligent-ils pour cela leur commerce, ou diffèrent-ils, quant aux soucis de la vie, de leurs voisins chrétiens? Oui, beaucoup en diffèrent; mais c'est, d'habitude, qu'ils sont plus préoccupés du lendemain. En fait, ils ressemblent singulièrement, ces juifs qui attendent la réunion des tribus, à ces protestants millénaires, comme il en reste encore dans la Grande-Bretagne, qui font des calculs sur l'avènement de la cinquième monarchie annoncée par Daniel. De ces rêveurs anglo-saxons, j'en ai connu : pour attendre l'accomplissement des prophéties, ils n'en vivaient pas moins en bons négociants, et en bons Anglais.

Il s'en faut, d'ailleurs, que tous les juifs de l'est de l'Europe entretiennent de pareils songes. Fût-ce un ange du ciel, beaucoup accueilleraient avec une désagréable surprise le messager qui leur viendrait annoncer que, le royaume de David étant rétabli, ils sont tenus de retourner aux maigres pâturages de la terre de Chanaan. « Si jamais Israël redevient un peuple, me disait un juif de la Vistule, je demande à devenir consul de Palestine à Varsovie. » Que de milliers de ces fils dégénérés de Jacob feraient le même souhait, réclamant qui Paris, qui Berlin, qui Rome, qui Washington! Combien se soumettraient à toutes les vexations plutôt que de retourner aux rocailleuses collines du pays des ancêtres? — Pour la plupart même des juifs de l'Est, la

véritable restauration d'Israël, le règne du Messie libérateur, c'est la fin de la servitude, la délivrance des lois d'exception. La Jérusalem future, la terrestre Sion dont ils implorent l'entrée, sous les vieilles formules rabbiniques, c'est la liberté et l'égalité civiles. Prenez les plus misérables juiveries lithuaniennes ou biélo-russes; interrogez les plus pauvres juifs roumains ou polonais, ils vous diront qu'ils n'aspirent qu'à demeurer aux bords du Niémen ou du Pruth, pourvu qu'il leur soit permis d'y mener une vie tolérable. La patrie, pour eux, c'est la terre où leurs pères sont morts et ensevelis; et quand ils sont contraints de la quitter, leur exode leur semble bien un exil.

III

Si la nationalisation des juifs parmi nous n'avait contre elle que leurs espérances messianiques, elle serait achevée avant deux ou trois générations. Mais, nous le savons, il est des pays modernes où le juif ne peut guère aspirer au titre de citoyen. Aujourd'hui, tout comme au moyen âge, nous voyons des gouvernements s'ingénier à retarder son assimilation, comme s'ils désiraient le maintenir, pour jamais, à l'état de nation distincte. C'est ainsi que, plus de cent ans après Mendelssohn et après le décret de la Constituante, des israélites qui avaient foi dans l'assimilation en viennent à être pris de doute.

« Quand on nous affirme, tous les jours, que nous ne pouvons devenir Russes, Polonais, Roumains, que nous sommes Juifs et ne pouvons être que Juifs, me confiait un de ces étudiants qui viennent chercher à Paris les diplômes qu'on leur refuse en Russie, comment ne pas nous demander si nous ne faisions pas fausse route? Puisqu'on persiste à nous considérer comme un peuple, et qu'on nous déclare inassimilables, pourquoi n'examinerions-nous pas si nous ne pourrions redevenir une nation? On ne nous laisse pas le choix. Nous essayions de sortir de notre exclusivisme, et l'on nous y ramène de force; on nous chasse des villes et des campagnes chrétiennes pour nous reconduire à nos juiveries; on nous barre l'entrée des collèges et des universités, autant dire l'accès de la civilisation. En Occident même, là où les lois d'exception étaient abolies d'ancienne date, on entend des voix bruyantes en réclamer le rétablissement. Pourquoi ne repousserions-nous pas ceux qui nous rejettent, et ne mettrions-nous pas notre orgueil à rester, ou à redevenir nous-mêmes? Qu'est-ce, après tout, qui empêche Israël de renaître? La religion se perd dans notre jeunesse; la nationalité survit. Laissons à leur sort les Juifs d'Occident en train de se fondre avec les peuples modernes. Ne pourrions-nous, là où nous sommes en nombre, sur les terres russes, polonaises, roumaines, constituer une nationalité vivante, au milieu des nations qui se disputent la suprématie de l'Est? Pourquoi

même ne pourrions-nous pas coloniser la Palestine et la Syrie, reconstituer un État juif, retrouver au moins, comme les Grecs, un centre national indépendant, où il nous serait loisible de vivre selon nos lois et nos mœurs, conformément à notre génie historique? Après tout, il est peut-être vrai que, pour le juif, la patrie des autres ne sera jamais qu'une belle-mère et non une mère, — *a step-fatherland,* comme dirait un Anglais. »

Le vœu mis jadis par G. Eliot sur les lèvres de Mordechaï, je l'ai, ainsi, entendu formuler plus d'une fois. Il faisait sourire lors de l'apparition de *Daniel Deronda.* Il mérite aujourd'hui d'être traité moins légèrement, parce que les juifs de l'Est ont beaucoup souffert depuis lors, et que leurs souffrances et leurs appréhensions rendent, à nombre d'entre eux, le désir d'être indépendants des chrétiens, d'avoir un pays, un territoire à eux[1]. Ce rêve d'un État juif prendra-t-il jamais corps? Je n'oserai dire non; si malaisé que cela soit, cela n'est pas impossible. La question vaudrait d'être examinée, et je le ferai peut-être un jour. Mais quand les juifs devraient être, de nouveau, en majorité au pays de Chanaan, comme ils le sont déjà à Jérusalem; quand ils édifieraient, sur les deux rives du Jourdain, une minuscule république ou une petite princi-

1. Il s'est publié beaucoup de brochures à ce sujet, outre les écrits de feu Laurence Oliphant; je citerai, entre autres, *Die Jüdische Unabhängigkeit;* von Isch-Berlin. (Berne, 1892.)

pauté juive, cela ne déciderait point les israélites d'Occident à retourner au vieux pays. Je ne vois pas les juifs de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, s'embarquant en masse pour Jaffa ou Saint-Jean-d'Acre. On ne saurait dire d'eux, comme des Turcs, qu'ils sont campés en Europe. La Palestine n'aurait du reste pas de quoi les nourrir. La Syrie entière ne pourrait abriter qu'une faible minorité des sept ou huit millions de juifs du globe. Faudrait-il, pour leur faire place, en expulser les chrétiens et les musulmans? Irions-nous confier à la Synagogue la garde du Saint-Sépulcre? Quel chrétien voudrait le proposer, ou le tolérer?

Abandonnez à Israël toutes les terres libres de Syrie, avec le désert jusqu'à l'Euphrate; elles ne sauraient faire vivre le tiers ou le quart des juifs de l'Europe. Si l'ancien pays de Chanaan et les régions voisines en peuvent accueillir quelques centaines de milliers, ce sera beaucoup. Et ces nouveaux colons leur viendront uniquement des grandes juiveries de l'Est, car il ne faut pas confondre Paris avec Berditchef et Vienne ou Berlin avec Iassy. Le juif qui songe à retourner au pays des ancêtres, ce n'est pas l'hôte incommode dont nos capitales se débarrasseraient volontiers; ce n'est ni le courtier véreux, ni le spéculateur éhonté, ni l'aventurier cosmopolite en quête de marchés suspects, ni l'entrepreneur de publicité à l'affût des plumes . vendre et des votes à acheter. Ceux-là nous resteraien nous aurions beau rendre à Israël le territoire d

douze tribus, il faudrait, pour les attirer à Jérusalem, construire, sur la montagne de Sion, une Bourse, des Banques, des Chambres, tout ce qui est nécessaire aux opérations dont ils convoitent le monopole.

Ce qui se dirige vers la Palestine, c'est la portion d'Israël la moins entreprenante, la moins ambitieuse ou la moins cultivée, et, si l'on peut ainsi dire, la moins jeune. Je les ai visités, les juifs de Jérusalem ; je les ai vus, le vendredi, pleurer sur la muraille du Temple, en implorant dans leurs lamentations le relèvement de Sion. C'est un des spectacles les plus touchants qu'il ait été donné à mes yeux de contempler : Bida et Verestchaguine en ont rendu la tristesse pénétrante. Ni chez les vieillards qui viennent mourir à Jérusalem pour être enterrés dans la vallée de Josaphat, ni chez les débiles adultes qu'y fait vivre la *halouka*, la charité de leurs riches coreligionnaires d'Occident, on ne saurait prendre les éléments d'une résurrection nationale. Ce qu'on voyait de juifs en Terre-Sainte ressemblait moins à la renaissance d'un peuple qu'au dépérissement d'une race. On eût dit des ruines humaines sur des ruines de pierres, comme si les restes des tribus étaient venus expirer sur l'emplacement de la maison de David [1].

1. Je sais que, dans ces dernières années, les juifs ont fondé, en Palestine, plusieurs colonies assez prospères; mais cela ne saurait infirmer les réflexions qui précèdent sur l'impossibilité d'y rassembler les tribus dispersées.

Ce n est pas vers l'Orient et les arides collines de Judée que sont tournés les yeux de nos israélites d'Occident. Même dans les sordides juiveries russo-roumaines, la masse regarde moins vers la Syrie que vers les pays du soleil couchant. Aux terres épuisées, aux populations appauvries de l'Asie, le juif préfère les riches campagnes de l'Amérique. Le grand courant du moderne exode ne se dirige pas vers les contrées de la Bible, il est en sens contraire. Les défiances de la Porte laisseraient les réfugiés israélites libres de faire voile vers le Liban ou le Carmel, que la plupart n'en préféreraient pas moins s'entasser à bord des transatlantiques. Des terres nouvelles, des pays neufs! voilà le cri du juif qui, sous l'aiguillon de la misère, s'évade du grand ghetto de Russie. Pour lui, la terre promise n'est plus entre la mer et le Jourdain; elle est, là-bas, dans les brouillards de l'Ouest, sur les rives de l'Océan. Hier à peine, les rabbins de l'Hudson et du Mississipi fêtant le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, comparaient Colomb à un autre Moïse suscité par Jéhovah pour préparer à Israël, chassé du vieux continent, un refuge dans un monde meilleur[1].

1. Je trouve d'éloquents discours sur ce thème dans l'*American Hebrew*, septembre et octobre 1892. A les en croire, Colomb aurait eu des Juifs parmi ses compagnons, les fonds exigés pour l' mement de ses caravelles auraient été avancés par un Israé castillan, et les cartes dont il se servait auraient été dressées un juif portugais. Bien mieux, d'après de vieilles chroniques,

Aux rêveurs qui l'invitent à former de nouveau un peuple, les récentes migrations de Juda donnent le démenti des faits. Au lieu de revenir à leur berceau d'Asie, la plupart de ses fils tournent, avec dédain, le dos à l'Asie. Israël devient de plus en plus occidental, européen, américain. Pour en refaire un peuple, il faudrait agglomérer les débris des tribus et les concentrer sur un même territoire; et loin de se rassembler des extrémités du monde, les fils de Jacob se dispersent, plus que jamais, parmi les Gentils; le vent de la persécution les jette aux quatre coins de l'univers. Et plus ils se disséminent sur le globe, plus la couche israëlite étendue à la surface des nations s'amincit, et moins elle offre de résistance aux influences locales. Le vieux particularisme, qui a survécu à la *diaspora* de l'antiquité, ne résistera point à cette nouvelle dispersion. A mesure qu'il s'éparpille sur le monde, le juif s'affranchit de son exclusivisme religieux ou national. Ainsi en est-il déjà, dans presque tous les pays libres, des Carpathes aux montagnes Rocheuses.

serait un Juif, Rodrigo de Triana, qui aurait le premier aperçu la terre, et encore un juif, Luis de Torres, qui aurait le premier foulé le sol de l'Amérique.

CHAPITRE XIII

LE COSMOPOLITISME ET LA CONFRATERNITÉ ISRAÉLITES

I. Raisons de la solidarité persistante des juifs. — Encore la psychologie des minorités religieuses. — Comment chez eux l'esprit de solidarité survit souvent à la foi juive. — Que toutes les grandes religions sont, en un sens, cosmopolites. — Encore l'anticléricalisme et l'antisémitisme. — Quelle est l'internationale qu'ont à redouter les peuples modernes. — II. Est-il vrai que les juifs cherchent à diviser les nations? Le judaïsme et la fraternité humaine. — Que l'esprit de Juda est un esprit de paix. — Encore le messianisme. — La Jérusalem future. — Comment l'esprit d'Israël est ici également d'accord avec l'esprit moderne et avec l'esprit chrétien.

I

Si, pour le grand nombre des juifs, la Palestine ne peut redevenir une patrie territoriale qui leur ren[illegible] une vie nationale indépendante, le judaïsme ne peu[illegible] continuer à leur tenir lieu de patrie? Alors même qu[illegible]

ne serait plus qu'une religion, le judaïsme en effet garderait toujours cette particuliarité d'être une Église dont les membres croient descendre du même père et se considèrent comme frères par le sang. De là, chez les juifs, une solidarité sans pareille dans toute autre religion. De là, jusque chez les plus sceptiques, une tendance à faire prédominer le lien religieux sur le lien national, car, pour eux, le lien religieux est identique au lien de race, — à se regarder comme Juifs avant de se regarder comme Français, Anglais, Allemands. De là, enfin, cette sorte de cosmopolitisme qui permet à tant d'entre eux de passer sans déchirement d'un pays à un autre, cette aisance de cœur à s'acclimater partout où ils peuvent dresser leur comptoir.

Car, au particularisme national, tend à succéder, chez nombre de juifs, une sorte de cosmopolitisme international qui s'allie parfois avec l'ancien particularisme et qui, au fond, a le même principe. Tandis que le vieux juif orthodoxe, confiné dans ses rites et ses souvenirs, ne connaissait guère d'autre patrie que Jérusalem, le juif civilisé d'Occident est enclin à considérer le monde comme un domaine à exploiter, s'inquiétant médiocrement du sort des provinces et des empires qu'il traverse, ayant toutes ses pensées égoïstes tournées vers ses intérêts personnels et tout ce qui lui reste d'instincts généreux tournés vers les intérêts du judaïsme, de cette antique et vaste confrérie dont, à travers toutes ses transformations, le

juif se sent toujours membre. Israël continue à ressembler au vif-argent, à cet étrange métal liquide dont les gouttelettes toujours en mouvement courent en tous sens, sans se mêler à rien de ce qui les entoure, pour se réunir et se fondre ensemble dès qu'elles se rencontrent.

A tout cela, que de choses à dire! C'est toujours même histoire: le Juif a été formé par le passé que nous lui avons fait. Sa solidarité persistante, son apparent cosmopolitisme sont en grande partie notre œuvre. Sans les humiliations et les vexations qui les ont tenus étroitement blottis les uns contre les autres, le lien de race des Sémites se serait rompu ou relâché. Ce que pèse, à la longue, la parenté d'origine, nous pouvons le voir par nos querelles de famille, par les guerres de dynasties maintes fois apparentées, par les luttes intestines de tant de nations des deux mondes, par les jalousies de tribus qui ont si souvent mis aux prises des peuples que tout engageait à se regarder comme frères. Groupes religieux, groupes nationaux, presque partout, chez cet animal querelleur qui s'appelle l'homme, la cohésion a été en raison directe des heurts ou des froissements du dehors. Si aucun groupe humain n'a présenté une consistance égale à celle d'Israël, c'est qu'aucun n'a subi pareille compression.

Ici, comme partout, le passé explique le prése
Le sentiment juif, fortifié par des siècles de souffran
et d'anxiétés communes, se perpétue, par une so

d'atavisme, là même où il n'est pas fomenté par les tracasseries ou les inquiétudes du présent. Il survit jusque chez les juifs dégagés de la tradition d'Israël et intimement incorporés aux nations modernes. Combien restent juifs sans rien garder de la loi mosaïque !

Arsène Darmesteter, racontant comment il avait perdu la foi de ses aïeux, disait à un ami : « Je ne me suis pas, pour cela, détaché du judaïsme ; il est, pour moi, comme une autre patrie[1]. » J'aime ce mot et ce sentiment. Je comprends mal l'homme qui, après avoir partagé la foi d'une Église, après lui avoir dû les aspirations les plus hautes et les émotions les plus suaves de son adolescence, ne lui garde plus dans son cœur un souvenir attendri. Cela me paraît le fait d'un esprit étroit, ou d'une âme sèche. Tous les chrétiens dont la foi s'est ébréchée aux rocs de la route et aux cailloux du chemin n'ont pas, pour cela, pris en aversion la douce éducatrice de leur enfance. J'en sais qui, à travers leur scepticisme de tête, lui conservent un attachement de cœur. Cela se rencontre ailleurs que chez les fils d'Israël. C'est encore un des côtés par lesquels nos protestants français se peuvent rapprocher des juifs.

Qui de nous n'a connu de ces protestants détachés du dogme de la Réforme et qui, par leur intérêt pour la Réforme et pour les réformés, n'en demeurent

1. *Journal des Débats* du 24 avril 1890, article de M. L. Havet.

guère moins protestants? Pour eux aussi, la religion est comme une autre patrie et, chez eux aussi, l'esprit de confraternité survit à la ruine des croyances. Pourquoi ce sentiment est-il, en France, plus fréquent chez le protestant que chez le catholique? C'est que nos protestants ont longtemps formé une société à part et longtemps, eux aussi, souffert en commun; c'est qu'ainsi que les Juifs, ils sont, chez nous, en minorité, et que l'esprit de solidarité est, en tout pays, un des traits les plus marqués de la psychologie des minorités religieuses, si bien que ce que nous disons, en France, des protestants, on pourrait le dire, en Prusse ou en Angleterre, des catholiques.

Laisserons-nous enseigner que, pour être patriote, il faut borner ses affections aux limites de la patrie? Je plaindrais alors les patriotes, si larges semblent les frontières où leur âme s'emprisonne. Pour être bons Français, serons-nous vraiment tenus de ne rien aimer en dehors de la France, et nous faudra-t-il rogner les ailes de nos sympathies pour qu'elles ne puissent franchir les mers ou voler par-dessus les monts? Devrons-nous parodier, en la mutilant, la devise de l'anneau de saint Louis, et oubliant la place faite à Dieu par le roi croisé, dirons-nous : Hors France, pas d'amour? Je ne sais ce qu'en pensent les professeurs de patriotisme laïque; mais, ce dont je suis sûr, c'est qu'un tel patriotisme n'a rien de chrétien.

Prenons-y garde ; le reproche que nous jetons au juif peut se retourner contre d'autres. Pas une grande Église qui ne se fasse honneur de le mériter. Catholique, protestant, orthodoxe, où est le croyant qui ne garde un coin de son cœur à ses frères du dehors ? Épiscopales ou dissidentes, les innombrables sociétés religieuses de l'Angleterre auraient honte de borner leur zèle au ruban d'argent qui enserre la Grande-Bretagne, ou même aux gigantesques territoires qui constituent la *Greater Britain.* Si vaste que semble l'empire qui, du Pacifique à la Baltique, couvre la moitié de notre continent, ses frontières sont trop étroites pour les sympathies du marchand ou du moujik russe qui débordent, par-dessus les monts, sur ses frères orthodoxes. Et nous Français, qui avons jadis conduit vers les plages d'Orient la chevalerie chrétienne, l'horizon de nos yeux est-il si rétréci, ou notre cœur déjà si refroidi, que rien dans le vaste monde n'ait plus le don de le faire battre ?

Ne nous calomnions pas nous-mêmes ; en dépit de toutes les leçons d'égoïsme qui nous ont été données du dehors et des résolutions intéressées que nous prenons parfois tout haut, l'antique générosité de l'âme française n'est pas morte. Le serait-elle ailleurs, je sais bien où elle survit. C'est chez les hommes de foi attachés à la vieille Église. Leur cœur, à ceux-là, est resté aussi large que notre petite planète. Eux aussi, à leur manière, sont cosmopolites, bien que Français

entre les Français. N'allez pas leur parler d'enfermer leurs affections et leur besoin de dévouement entre le Pas-de-Calais et le golfe du Lion. Que signifierait alors le nom de catholique? — Pauvres catholiques! pauvres cléricaux! Que de fois ne leur a-t-on jeté à la face le classique reproche adressé aux juifs! Que de fois, en France, en Allemagne, en Angleterre, dans les deux Amériques, ne les a-t-on convaincus d'avoir leur cœur hors du pays et de subordonner l'intérêt national à un intérêt étranger! C'était déjà, sous l'ancien régime, le grand grief de nos gallicans, et n'est-ce pas le sens de ce nom d'ultramontains dont leurs adversaires se plaisent à marquer le front des catholiques? Pour que l'analogie soit plus complète, de même qu'on accuse la hiérarchie romaine, avec ses évêques, ses prêtres, ses moines, d'avoir une organisation internationale incompatible avec l'unité de l'État, n'a-t-on pas accusé Israël de constituer une autre internationale aux chefs occultes, qui ne vise à rien moins, elle aussi, qu'à la conquête du monde et à l'assujettissement des nations?

J'ai déjà signalé la ressemblance de l'antisémitisme avec l'anticléricalisme. Entre ces deux frères ennemis, on reconnaît, encore ici, un air de parenté. Il y a une similitude frappante entre les attaques des antisémites contre les juifs et les diatribes des anticléricaux contre la papauté. C'est souvent même langage, mêmes formules, mêmes conclusions, si bien que les ennemis

d'Israël et les ennemis du Vatican n'auraient guère que les noms à changer dans leurs réquisitoires contre l'Église, ou contre la Synagogue. Comme l'antisémite dit aux juifs que leur patrie est Jérusalem, l'anticlérical répète au catholique, au prêtre, au moine, que leur patrie est Rome. De tous deux, du juif et de l'ultramontain, on assure qu'ils forment un État dans l'État, *imperium in imperio*. Contre tous deux, on fait appel aux passions nationales, on réclame des mesures de protection, c'est-à-dire des lois restrictives. La différence est que, d'habitude, ceux qui dénoncent le péril juif ne sont pas les mêmes que ceux qui signalent le péril romain. Encore, dans les pays protestants ou orthodoxes, en Russie, par exemple, où l'on n'a pas beaucoup plus de goût pour Rome que pour Sion, les mêmes défiances sont témoignées, par les mêmes bouches, à Juda et à Rome, au Kahal et au Gesù [1].

Nous ne sommes pas de ceux qui croient que le juif ou le jésuite mettent en péril la nationalité des peuples, ou l'indépendance de l'État. Que ce soit contre Juda, ou contre Loyola, nous n'apercevons pas la nécessité de lois d'exception. Nous avons assez de foi dans la liberté pour croire que, vis-à-vis d'Israël et vis-à-vis de Rome,

1. De même, en Angleterre, lors de l'émancipation des catholiques et lors de l'émancipation des juifs, le principal argument des opposants était celui-ci : « Vous allez introduire dans le Parlement britannique des hommes qui représentent un esprit étranger, des intérêts étrangers. Le Vatican aura voix à Westminster, etc. »

le droit commun suffit. Il y a trop de forces en lutte dans le monde moderne pour que le Kahal ou le Gesù en fassent la conquête. — Je dirai plus; nous n'avons pas d'aversion pour tout ce qui tend à chevaucher par-dessus les frontières. Il nous semble que, par ce temps d'exclusivisme national où chacun semble vouloir se calfeutrer chez soi, il n'est pas mauvais de percer des jours à travers les murailles qui séparent les peuples. C'est là, entre autres, une des fonctions de la religion. Quoi qu'en pensent les partisans de l'omnipotence de l'État, il est heureux, pour l'humanité, que ces deux liens des âmes, la patrie et la religion, ne soient pas toujours d'égale longueur, que l'un se prolonge là où l'autre finit. Si les limites des religions coïncidaient avec les bornes des États, les frontières risqueraient d'être des cloisons étanches ne laissant passer ni les idées, ni les affections. Le dualisme ici a du bon. Contrairement à la cité antique, chaque nation aujourd'hui comprend plusieurs religions, de même que chaque religion embrasse dans son sein plusieurs nations. C'est un avantage du monde moderne sur l'antiquité.

Juifs, protestants, catholiques, quand on nous reproche d'avoir des affections en dehors de la patrie, on oublie que toutes les grandes religions sont cosmopolites. La patrie est forcément locale; la religion doit être internationale ou supranationale. Sa mission veut qu'elle soit un lien entre les peuples, non moins

qu'entre les particuliers. C'est, pour cela, que catholique est le plus beau nom que puisse porter une Église. Si le judaïsme a une infériorité, c'est qu'on peut lui contester le titre de religion universelle; c'est qu'il a été longtemps un culte national, un culte de tribu. Ce caractère ethnique primitif, la dispersion le lui fait perdre. Comme le christianisme, et à meilleur droit peut-être que l'Islam qui tend à absorber la nationalité dans la religion, le judaïsme devient, lui aussi, un culte international.

Quand nous n'aurions de souci que pour l'évolution terrestre de l'humanité, je ne sais si nous devrions nous louer de l'affaiblissement de la solidarité religieuse, car par quoi la remplacer? Par le sentiment de la solidarité humaine? C'est bien vaste et bien vague. Le fanatisme confessionnel n'est plus guère qu'un souvenir lointain; il nous faut plutôt prendre garde au fanatisme national. Je goûte peu le « nationalisme » étroit que, en France, comme en Allemagne, certains pédagogues prétendent introduire dans l'école. C'est une inspiration rétrograde, un recul sur l'esprit moderne et sur le moyen âge. C'est compromettre, à force de l'outrer, l'idée nationale. Supprimez les religions, ne laissez au peuple que le culte de la patrie, ce n'est rien moins qu'un retour au paganisme, une façon d'idolâtrie renouvelée de l'antiquité. Au Dieu unique, père commun de tous les peuples, vous substituez une sorte de polythéisme national, où chaque nation aura

ses dieux. C'est le retour à la cité antique, au culte de Rome et d'Auguste, à la déification de César contre laquelle juifs et chrétiens ont protesté, par le sang de tant de martyrs.

Je sais que notre époque n'est que confusion et contradiction. Pendant que, du haut des chaires officielles, certains docteurs prêchent à nos enfants l'adoration de la patrie érigée en divinité unique, des voix d'en bas, qui vont grossissant, prêchent aux masses la négation de la patrie. Le siècle, qui avait bruyamment proclamé le principe national, n'est pas encore à sa fin que déjà l'idée nationale, dans ce qu'elle a de plus légitime, se trouve, à son tour, mise en question. Il se dresse contre elle, des bas fonds de notre société, un adversaire plus redoutable que le vague cosmopolitisme philosophique du XVIII[e] siècle. Tandis que d'aveugles et sourdes sentinelles appellent aux armes contre l'ultramontain, ou contre le Sémite, un ennemi, autrement dangereux, s'est glissé à travers nos frontières, menaçant de déployer, sur nos capitales, le rouge drapeau du cosmopolitisme ouvrier.

L'ennemi des nationalités modernes, celui qui déjà forme partout un État dans l'État et qui, plus ambitieux que Charles-Quint ou Napoléon, prétend à l'empire universel, nous savons son nom, nous le voyons à l'œuvre, c'est le socialisme révolutionnaire. Au patriotisme national et à la solidarité religieuse, il entend substituer la communauté des jalousies et la

solidarité des convoitises. A cet internationalisme, le seul à craindre aujourd'hui, ce n'est pas la confraternité juive ou chrétienne qui fraiera la voie. Tout au rebours, par cela seul qu'elles nouent entre les hommes des liens indépendants des intérêts de classes, les religions, en dehors même de leur dogme et de leur morale, font obstacle au triomphe de l'internationalisme révolutionnaire. Pour vaincre, il faut qu'il passe sur le corps de la religion, aussi bien que sur le corps de la patrie. Il le sait bien, et c'est une des raisons pour lesquelles l'idée religieuse lui est aussi antipathique que l'idée nationale.

Soyons de notre temps ; ne prenons pas pour des êtres vivants les fantômes d'imaginations attardées. Les nations modernes courent-elles un péril, ce n'est point du côté des religions, ni du moine catholique, ni du pasteur réformé, ni du rabbin israélite. Il est loin, le temps où huguenots et ligueurs appelaient, sur la terre française, les reîtres allemands et les *tercieros* espagnols. Quant au juif, à ce muet souffre-douleurs du passé, quel étranger est jamais accouru à sa défense ? il faut la rancuneuse mémoire du Castillan pour lui reprocher les villes du roi Rodrigue ouvertes aux Arabes de Tarik.

Si, par son éducation ou par ses origines, le juif semble enclin au cosmopolitisme, cela le rend plus apte à servir de trait d'union entre les peuples, ainsi que ses pères de l'antiquité alexandrine et du moyen

âge arabe. « A une époque, demande un juif d'Occident, où tant d'éléments contribuent à diviser les peuples, est-il mauvais qu'il s'en trouve pour les rapprocher[1] ? » C'est là, disait Grætz, l'historien, la mission nationale, il n'osait écrire la mission providentielle des juifs[2]. Que ne s'y adonnent-ils en plus grand nombre ? Dissiper les nuages de préjugés amoncelés entre les peuples contemporains, ce serait un bel office, car s'ils savaient mieux se comprendre, les peuples auraient moins de peine à s'entendre.

II

On nous représente parfois les juifs semant la haine entre les nations, pour les mettre aux prises, afin de s'enrichir de leurs dépouilles et d'établir sur les Gentils l'empire d'Israël. C'est mal connaître l'esprit de Juda. Ils n'étaient pas d'Israël, les trois convives de Berlin qui, en juillet 1870, laissaient tomber leurs fourchettes à la pensée que la guerre menaçait de leur échapper. Le juif est pacifique. Cela n'est pas seulement vrai du tempérament juif, qu'on ne soupçonne guère d'habitude d'instincts belliqueux, cela l'est non moins du judaïsme.

1. Théodore Reinach, *Histoire des Israélites*, p. 387.
2. *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 406 et suivantes.

S'il y a quelque chose de constant dans sa tradition, c'est l'amour de la paix, la glorification de la paix. Ici encore le judaïsme est d'accord avec le christianisme, parce qu'ils ont tous deux même fondement.

Comment oublier qu'il a ses racines dans l'hébraïsme, le grand dogme de la fraternité humaine, apporté au monde par les apôtres de Galilée, ce dogme judéo-chrétien, auquel tant de modernes prétendent réduire toute religion et toute morale? Ces Juifs, taxés d'un incurable esprit de tribu, ont proclamé, les premiers, que les hommes étaient frères, descendant du même Adam, de la même Ève. — Pourquoi, demande le Talmud, n'y a-t-il eu d'abord qu'un seul Adam? C'est afin que les hommes eussent tous le même père, et qu'une nation ne pût dire à l'autre: Nos ancêtres étaient plus riches ou plus grands que les tiens. — Tous les hommes sont frères, toutes les nations sont sœurs; « toutes, dit le Seigneur à Abraham, seront bénies en toi [1]. » Et cette fraternité humaine que ses livres plaçaient au berceau du genre humain, les voyants de Juda l'ont projetée sur l'avenir.

Au temps où l'Assyrien mitré écrasait les peuples sous la roue de ses chars de guerre, le Juif captif osait annoncer qu'un jour viendrait où la concorde et la paix régneraient à jamais parmi les nations. La fraternité primitive doit être rétablie à la fin des temps. On en connaît les emblèmes prophétiques; ce sont ceux de l'Éden:

1. *Genèse*, XII, 3.

l'agneau habitera avec le loup, le chevreau gîtera près du léopard. Beau symbole et noble espérance ! Qu'est-ce à dire, si ce n'est que les grands et les forts entre les peuples respecteront la faiblesse des petits. Maïmonide, l'aigle de la Synagogue, a soin de l'avertir que cela s'accomplira sans miracle. Pour lui, l'agneau et le chevreau sont la figure d'Israël, le loup et la panthère la figure des nations converties à la justice et à la paix. Qu'importe l'interprétation des rabbins? La fraternité entre les hommes, la paix entre les nations, voilà un idéal qui n'a rien d'exclusif; et si c'est là du cosmopolitisme, quel patriote s'en pourrait offusquer !

Ces espérances, nous savons quel nom elles portent en Israël. C'est le messianisme. Nous nous retrouvons, de nouveau, en face du grand dogme de Juda, et de nouveau, il nous faut bien avouer qu'il concorde, le vieux dogme oriental, avec ce qu'il y a de plus élevé dans nos aspirations modernes. Ce futur âge d'or que les juifs d'Alexandrie faisaient prédire au monde gréco-romain par la voix des sibylles, *teste David cum Sibylla*, notre Occident vieilli s'est pris, lui aussi, à en songer. « De leurs glaives, dit Isaïe, fils d'Amos, les peuples forgeront des hoyaux, et de leurs lances ils feront des serpes : une nation ne tirera plus l'épée contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre. »

Est-ce que, dans l'Europe en armes des Hohenzollern, pareilles visions seraient devenues criminelles? Ou ne sentons-nous pas, nous Français, ce que ces lointaines

promesses ont de conforme à notre esprit national et à notre foi dans la justice? Règne de la paix par le règne du droit, fraternité des peuples dans la liberté des nations, n'est-ce pas la prophétie que nos voyants de 1789 ont, eux aussi, osé faire au monde, du haut de leur présomptueux Sinaï?

Cet âge de paix, le christianisme interdit-il d'y rêver! Nullement. Ces espérances, le christianisme les autorise, il les a faites siennes, et pour travailler à les réaliser, il n'a pas attendu nos philosophes. Les nations chrétiennes écouteraient la voix de l'Église qui, chaque jour, prie pour la paix entre elles, que le monde pourrait dire: O guerre, où est ton aiguillon? Après la trêve de Dieu, nous aurions la paix de Dieu. La nouvelle loi a recueilli l'héritage de l'ancienne, et ce qu'avaient vaguement entrevu les prophètes du Carmel, l'Évangile s'est engagé à en faire une vérité; s'il n'y a pas encore réussi, la faute en est à l'orgueil de la vie et à la concupiscence des yeux. Cette aspiration vers la paix entre les fils du Père commun, paix entre les nations, paix entre les classes, elle appartient si bien à la nouvelle loi, comme à l'ancienne, que, pour y atteindre, certains fils d'Israël n'ont pas craint de recourir à la papauté. C'est ainsi qu'Isaac Pereire (par plus d'un côté, un juif représentatif du juif moderne) adressait, avant de mourir, un appel au pape Léon XIII. Et le rêve du vieux banquier sephardi, un jeune savant doublé d'un poète, M. J. Darmesteter, le reprenait ré-

cemment à son compte. Voilà au moins des juifs qu'on ne saurait taxer d'exclusivisme national[1].

A ces grands songes d'avenir quelques-uns, il est vrai, associent le passé d'Israël. Ils ne renoncent point aux promesses faites à la Maison de Juda et, dans l'humanité future, unifiée sous la justice, ils réservent une place à la fille de Sion. Ils voient en espérance, conformément aux visions de Michée et d'Isaïe, la plate-forme du Moriah, la montagne de la maison du Seigneur se dresser par-dessus les collines, et les peuples y affluer de toute part pour célébrer la Pâque nouvelle.

A Joseph Salvador[2], fils de l'antique Israël et de la France moderne, chez qui la tradition de Juda s'amalgamait avec nos aspirations françaises, Jérusalem apparaissait, dans les brumes de l'avenir, comme le centre idéal de l'humanité, comme la ville sainte du *novum fœdus*, du pacte d'alliance entre les peuples. De la cité de David, ce juif français eût fait volontiers le Washington des États-Unis de la planète, la capitale fédérale de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi réconciliés dans la justice. Mais Salvador est déjà

1. J. Darmesteter, *les Prophètes d'Israël*, préface. Cf. Gust. d'Eichtal, *les Evangiles*, introduction. — Isaac Pereire, esprit pratique jusque dans l'utopie, demandait que la fonction d'arbitre entre les nations fût confiée au saint-siège. Il eût voulu, ce juif, voir le pape « établir une ligne de démarcation entre les ambitions s diverses puissances, entre la France et l'Allemagne, entre l'A -triche et l'Italie, etc. » (I. Pereire, *la Question religieuse*, 1878.)

2. *Paris, Rome et Jérusalem.*

vieux, et ils se font rares, les israélites qui partagent ses espérances. Chez la plupart, l'universel a pris le dessus sur la tribu, l'humanité rejette dans l'ombre Israël. Si leurs utopies d'avenir se teignent encore d'une couleur nationale, la teinte n'en est plus juive, elle est plutôt française, allemande, anglo-saxonne. C'est ainsi qu'en nous retraçant les idées de Salvador, J. Darmesteter réclame pour Paris, la profane Jérusalem de la Révolution, le titre de cité sainte des temps nouveaux [1]. Et quand les juifs persisteraient à revendiquer cette gloire pour l'étroite cité de Juda, ils ne seraient pas les seuls. Que de chrétiens de tout rite font, eux aussi, dans leurs rêves de renouvellement de ce vieux globe terrestre, une place à la cité sainte, éternel symbole de nos plus hautes espérances ! Cette fonction de centre idéal du monde, d'ombilic moral de l'humanité, nombre de catholiques l'attribuaient naguère à la ville aux sept collines; mais depuis qu'elle est déchue au rang de capitale nationale, Rome laïcisée, Rome désaffectée, ne peut guère aspirer à pareille dignité ; bien

1. Ce que les juifs français disent de la France et de la révolution française, les juifs américains le disent des États-Unis et de la révolution d'Amérique. Je lis ainsi dans *The American Hebrew*, à propos de la commémoration de Christophe Colomb (sept. et oct. 1892) : « C'est ici la Sion d'où découle la Loi. C'est ici la Liberté qui éclaire le monde... — Nous ne regardons plus vers la Palestine et vers Jérusalem comme vers notre La Mecque. Cette terre est devenue notre Canaan... — L'Amérique est le Messie de l'humanité, le refuge des opprimés de toutes les nations, etc. »

des yeux habitués à regarder vers les bords du Tibre se détournent lentement de la nouvelle Jérusalem vers l'ancienne[1].

Utopies d'illuminés ou visions de prophètes, finissons sur ces grands rêves, les plus beaux peut-être dont se soient bercés les enfants des hommes. Il aura bientôt trois mille ans, ce vieux songe d'Israël ; il nous semblait naguère que les temps étaient venus et que l'accomplissement en était prochain. Les devins des Gentils nous l'avaient promis, et le siècle qui ne croit plus aux prophéties avait foi dans leur horoscope. Mais devins des Gentils et prophètes de Sion se seraient-ils trompés ? Les nations sont pareilles à des armées rangées en bataille, qui bivouaquent dans la nuit en attendant le choc du lendemain : quand luira-t-elle à nos yeux, l'aurore du jour béni, où, parmi les peuples, l'agneau pourra paître à côté du lion et le chevreau gîter près du léopard ? Au lieu de s'en rapprocher, jamais notre Europe n'en a semblé plus loin.

N'importe ; ce grand rêve, il est bon, pour le monde, que nos cœurs ne s'en détachent point. La Bible et l'Évan-

1. On pourrait indiquer de nombreuses marques de l'intérêt que reprend Jérusalem pour les chrétiens de toute confession. Je n'en signalerai qu'une, c'est la campagne menée par un savant religieux, le P. Tondini di Quarenghi, pour faire adopter le méridien de Jérusalem comme méridien international. Je ne parlerai pas de ceux qui voudraient transporter le siège de la papauté à Jérus lem ; dans l'état actuel du monde, ce serait l'exiler en dehors de civilisation.

gile nous défendent d'en désespérer. C'est à nous surtout, à nous chrétiens, libres de tout esprit de tribu et de tout exclusivisme de race, de ne pas trahir ces hautes espérances de paix dans la justice, et de les faire triompher entre les nations et les races, aussi bien qu'entre les classes et les individus. Nous ne pouvons en abandonner le soin aux fils de Jacob ; ici encore, c'est un devoir, pour nous, de travailler à l'avènement du règne de Dieu, du règne de la Paix et du Droit, en écartant tout ce qui divise les peuples et sépare les tribus humaines. *Beati pacifici*, a-t-il été dit sur la montagne. — Et moi aussi, en écrivant ces pages, et en repoussant de mes lèvres les paroles de haine, en me refusant de croire que la différence de sang a mis une inimitié éternelle entre la postérité de Japhet et les fils de Sem, j'ai conscience d'avoir contribué, pour ma trop faible part, à cette œuvre de paix ; — et ce faisant, je crois avoir été fidèle à l'esprit de charité et de mansuétude qui a soufflé sur nous des collines de Galilée.

FIN

TABLE

CHAPITRE III

LES JUIFS, LE CHRISTIANISME ET LES IDÉES MODERNES.

CHAPITRE IV

LES JUIFS ET LE GRIEF NATIONAL : ARYENS ET SÉMITES.

CHAPITRE V

LES JUIFS SONT-ILS DE PURS SÉMITES?

CHAPITRE VI

LE JUIF EST LE PRODUIT DE LA TRADITION ET DE LA LOI.

CHAPITRE VII

PHYSIOLOGIE DU JUIF.

CHAPITRE VIII

PSYCHOLOGIE DU JUIF.

CHAPITRE IX

LE GÉNIE JUIF.

CHAPITRE X

L'ESPRIT JUIF.

CHAPITRE XI

DE LA DURÉE ET DES SIGNES DU PARTICULARISME JUIF.

CHAPITRE XII

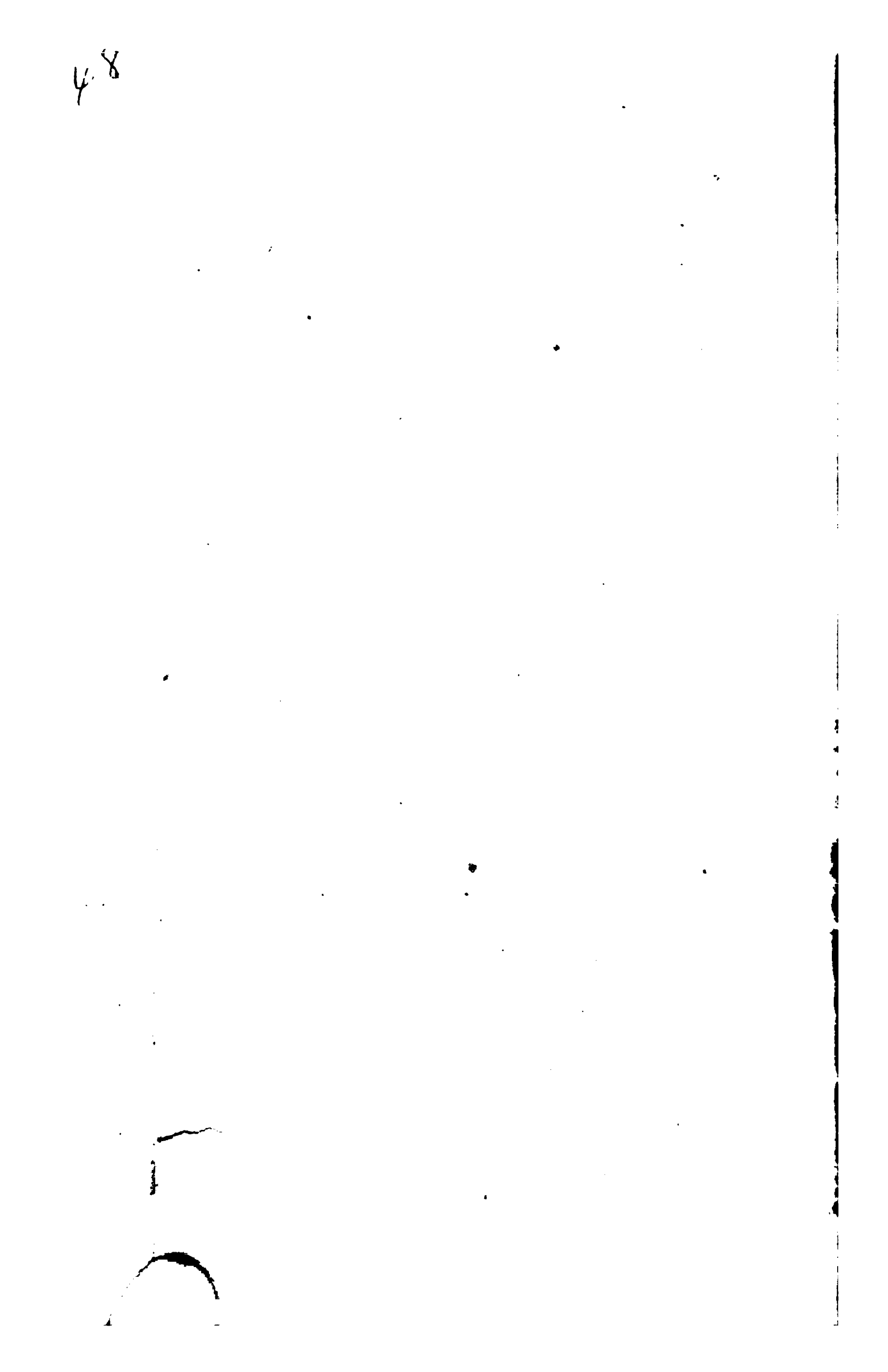
DE LA NATIONALISATION DES JUIFS.

CHAPITRE XIII

LE COSMOPOLITISME ET LA CONFRATERNITÉ ISRAÉLITES.

FIN

Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD.



Paris. — Imprimerie A. DELAFOY, 3, rue Auber